
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

DES SYNONYMES

DE LA

LANGUE FRANÇOISE.

RECUEILLIS

PAR M. DE LEVIZAC.

À LONDRES:

De l'Imprimerie de COX, FILS, et BAYLIS,
Great Queen Street.

Chez RICHARD PHILLIPS, No. 6, New Bridge-Street, Black-Friars; DULAU et Co., Soho-Square; et DEBOFFE, Gerrard-Street.

1807.

TABLE DES SYNONYMES.

SUPPLÉMENT.

SUPPLÉMENT.

PRÉFACE.

De tous les livres qu'on a écrits sur la Langue Françoise, il en est peu dont l'utilité ait été si universellement reconnue et le mérite si vivement senti que celui des Synonymes de l'Abbé Girard. Lorsqu'il parut pour la première fois en 1718, tout ce qu'il y avoit alors de plus illustre dans les lettres l'accueillit avec transport, et le public ne tarda pas à en regarder l'auteur comme un écrivain original auquel il devoit une nouvelle source d'instruction et de plaisir. Voltaire, cet appréciateur si éclairé du mérite des ouvrages d'esprit, le lut avec cette avidité qui le caractérisoit, en sentit la finesse et les grâces, et le mit au nombre de ces livres qu'on ne doit point cesser de consulter. Il l'avoit toujours sur son bureau, le relisoit de temps en temps, et lorsqu'il en a dit qu'*il subsistera autant que la langue, et qu'il servira même à la faire subsister*, il n'a fait qu'exprimer l'idée qu'il avoit de son excellence.

Le propre de tous les ouvrages qui ouvrent une nouvelle carrière à l'esprit humain, est d'exciter une émulation générale, et de produire une foule d'imitateurs, d'ordinaire assez médiocres, quelquefois même mauvais. Mais ceux de l'Abbé Girard ont été des gens de lettres d'un mérite distingué.

Les premiers qui s'essayèrent dans ce genre furent les Encyclopédistes : ils voulurent en enrichir l'immense collection qu'ils préparoient. On doit distinguer parmi ceux qui le firent avec le plus de succès Diderot, d'Alembert, Dumarsais, Jaucourt, et Voltaire lui-même, qui ne dédaigna pas un genre auquel la mobilité et le feu d'une imagination ardente le rendoit peu propre, mais sur lequel il répandit du moins toutes les grâces et toute la finesse de son esprit.

Beauzée qui leur succéda, recueillit une grande partie de ces Synonymes, les réunit en corps d'ouvrage qu'il enrichit de notes utiles et y ajouta les siens. Si ces derniers sont au-dessous de ceux de l'Abbé Girard par les grâces du style et la finesse des aperçus, ils ne leur cèdent en rien sous tous les autres rapports.

Celui enfin qui entra le dernier dans cette carrière fut l'Abbé Roubaud. A l'aide d'une érudi-

tion profonde et d'une riche imagination, il développa avec une sagacité, et une justesse rares la vraie acception de beaucoup de mots qui se rapprochent par l'idée principale, mais qui diffèrent les uns des autres par des nuances qu'on n'avoit pas, avant lui, distinctement aperçues. L'étymologie est presque toujours son guide : mais si cette manière est faite pour intéresser les savans, elle rebute une infinité de personnes qu'effraient des racines Celtiques, Grecques, ou Latines : ce qu'elles aiment, sont les résultats qu'il en tire.

Le recueil de tous ces Synonymes ne pouvoit être qu'infiniment utile, et c'est ce motif qui engagea les frères Lesguilliez, imprimeurs de Paris, à le donner au public. Le dictionnaire qu'ils en publièrent en 3 vol. in-12. fut très-bien accueilli : mais on trouva qu'ils avoient trop laissé subsister de ces étymologies qui rendent la lecture de l'Abbé Roubaud désagréable aux gens du monde.

L'éditeur du Dictionnaire de l'Académie Françoise publié en 1802, les y inséra, mais en les dégageant entièrement de tout ce qui leur est étranger, et en les réduisant aux différences les plus essentielles ; c'est cette rédaction que j'offre au public : je n'ai eu d'autre peine que

celle d'y ajouter ceux qu'il a négligés, ou que la forme de ce dictionnaire ne lui a pas permis d'y insérer, et celle de consulter les originaux, afin de rapporter chaque pensée à son auteur.

Comme il n'y a presque rien de moi dans cet ouvrage, je dirai, sans qu'on puisse croire que mon amour-propre y soit intéressé, que ce petit dictionnaire en un seul volume est un des meilleurs livres qu'on puisse lire, et celui que toutes les personnes qui aiment la Langue Françoise, doivent souvent consulter ; elles y trouveront ce qu'on aime dans les livres, l'instruction et l'agrément.

SYNONYMES

DE LA

LANGUE FRANÇOISE,

ET LEURS

DIFFÉRENTES SIGNIFICATIONS.

A.

Abaissement, Bassesse. La synonymie de ces deux mots est fondée sur une idée commune de dégradation; mais il y a des nuances qui les différencient.

Si on les applique à l'âme, l'*abaissement* volontaire où elle se tient est un acte de vertu; l'*abaissement* où on la tient est une humiliation passagère qu'on oppose à sa fierté, afin de la réprimer: mais la *bassesse* est une disposition ou une action incompatible avec l'honneur et qui entraîne le mépris.

Si on les applique à la fortune, à la condition des hommes, l'*abaissement* est l'effet d'un événement qui a dégradé le premier état; la *bassesse* est le degré le plus bas et le plus éloigné de toute considération.

On peut aussi les appliquer à la manière de s'exprimer. L'*abaissement* du ton le rend moins élevé, moins vif, plus soumis; la *bassesse* du style le rend populaire, trivial, ignoble. Beauzée.

Abaisser, Rabaisser, Ravaler, Avilir, Humilier. Ces cinq mots ne sont synonymes qu'au figuré. *Humilier* et *ravaler* ne se disent point au propre. *Abaisser*, exprime une action modérée

rabaisser, une action plus forte; *ravaler* un abaissement profond, un changement ou plutôt une opposition de situation, d'état, de condition. L'action d'*avilir* répand le mépris, attire la honte, imprime la flétrissure; l'action d'*humilier* dénote le sentiment fâcheux que doit éprouver la personne humiliée. Les imperfections *abaissent;* les défauts *rabaissent;* les torts *humilient;* les bassesses *ravalent;* les crimes *avilissent.* L'homme modeste s'*abaisse*; le simple se *rabaisse;* le foible se *ravale*; le lâche s'*avilit;* le pénitent s'*humilie.* Roubaud.

Abandonnement, Abdication, Renonciation, Démission, Désistement. L'*abandonnement,* l'*abdication* et la *renonciation* se font; le *désistement* se donne; la *démission* se fait et se donne. On fait un *abandonnement* de ses biens, une *abdication* de sa dignité et de son pouvoir, une *renonciation* à ses droits et à ses prétentions, une *démission* de ses charges, emplois et bénéfices; et l'on donne un *désistement* de ses poursuites. Girard.

Abandonner, Délaisser. *Abandonner* se dit des choses et des personnes; *délaisser* ne se dit que des personnes. Nous *abandonnons* les choses dont nous n'avons pas besoin; nous *délaissons* les malheureux à qui nous ne donnons aucun secours. Girard.

On se sert plus communément du mot *abandonner* que du mot *délaisser.* Le premier est également bien employé à l'actif et au passif; le dernier a meilleure grâce au participe passé qu'à ses autres modes; et il a par lui seul une énergie d'universalité qu'on ne donne au premier, qu'en y joignant quelque terme qui la marque précisément. Ainsi l'on dit, c'est un pauvre *délaissé;* il est généralement *abandonné* de tout le monde. Dict. Acad.

Abattre, Démolir, Renverser, Ruiner, Détruire. L'idée propre d'*abattre* est celle de

jeter à bas; on *abat* ce qui est élevé, haut. Celle de *démolir* est de rompre la liaison d'une masse construite; on ne *démolit*, que ce qui est bâti. Celle de *renverser* est de coucher par terre ce qui étoit sur pied; on *renverse* ce qui peut entièrement changer de sens et de direction. Celle de *ruiner* est de faire tomber par morceaux; on *ruine* ce qui se divise ou se dégrade. Celle de *détruire* est de dissiper entièrement l'apparence et l'ordre des choses; on *détruit* tout ce qui est ouvrage ou qui fait corps. ROUBAUD.

Ainsi on *abat* une maison, un arbre, des fruits, un oiseau, un ennemi, une puissance; tous ces objets sont élevés. On *démolit* des palais inutiles, des châteaux, des remparts, des fortifications; tous ces objets appartiennent à l'architecture; on *renverse* des murailles, une table, une personne, les sens, l'esprit de quelqu'un, tous ces objets prennent une situation contraire à celle qu'ils doivent avoir. Les édifices, les fortunes, les familles, les états, la santé, le crédit, se *ruinent;* tous ces objets souffrent des dégradations, des dépérissemens, des déchets partiels. On *détruit* des bâtimens, des villes, des empires, des peuples, des réputations, des opinions; tous ces objets sont établis avec des formes particulières dont on ne laisse point de traces. DICT. ACAD.

ABDIQUER, SE DÉMETTRE. *Abdiquer* ne se dit guère que des postes considérables, et suppose de plus un abandon volontaire. *Se démettre* peut être forcé, et peut s'appliquer aux petites places comme aux grandes. D'ALEMBERT.

ABHORRER, DÉTESTER. On *abhorre* ce qu'on ne peut souffrir et tout ce qui est l'objet de l'antipathie. On *déteste* ce qu'on désapprouve et ce que l'on condamne. Le malade *abhorre* les remèdes; le malheureux *déteste* le jour de sa naissance. Quelquefois on *abhorre* ce qu'il seroit avantageux d'aimer; et l'on *déteste* ce qu'on estimeroit, si

on le connoissoit mieux. Une âme bien placée *abhorre* tout ce qui est bassesse et lâcheté; une personne vertueuse *déteste* tout ce qui est crime et injustice. Girard.

Abjection, Bassesse. L'*abjection* se trouve dans l'obscurité où nous nous enveloppons de notre propre mouvement; dans le peu d'estime qu'on a pour nous; dans le rebut qu'on en fait, et dans les situations humiliantes où l'on se réduit. La *bassesse* se trouve dans le peu de mérite, de fortune et de condition. La nature a placé des êtres dans l'élévation, et d'autres dans la *bassesse*, mais elle ne place personne dans l'*abjection*; l'homme s'y jette de son choix. Il faut tâcher de se tirer de la *bassesse*; il faut prendre garde de ne pas tomber dans l'*abjection*. Les secrets ressorts de l'amour-propre jouent souvent dans une *abjection* volontaire, et y font quelquefois trouver de la satisfaction, mais il n'y a que la vertu la plus pure, qui puisse faire goûter à une âme noble la *bassesse* de l'état. Girard.

Abolir, Abroger. *Abolir* se dit plutôt à l'égard des coutumes; et *abroger*, à l'égard des lois. Le non-usage suffit pour l'*abolition*; mais il faut un acte positif pour l'*abrogation*. Ce qui tombe en désuétude sera bientôt regardé comme *aboli*; l'on peut toujours s'autoriser d'une loi qui n'est point *abrogée*. Girard.

Abominable, Détestable, Exécrable. Ce qui est *abominable* excite l'aversion, la terreur; ce qui est *détestable*, la haine, le soulèvement; ce qui est *exécrable*, l'indignation, l'horreur. Roubaud.

L'avarice qui souille toutes les vertus, est un vice *détestable*; l'hypocrisie qui les joue, est un vice *abominable*; le fanatisme barbare qui viole toutes les lois de la nature, est un vice *exécrable*. Dict. Acad.

Dans un sens moins strict, ces trois mots servent à marquer simplement les divers degrés

d'excès d'une chose très-mauvaise, de façon qu'*abominable* dit plus que *détestable, exécrable* plus qu'*abominable,* En matière de goût, d'art, de littérature, on se sert de ces termes, mais souvent hors de sens, et par une exagération ridicule. Ce langage outré et boursoufflé semble tenir à la frivolité de nos mœurs, qui se fait de grandes affaires des petites choses. ROUBAUD.

N. B. GIRARD et BEAUZÉE ont examiné ces trois mots sous d'autres rapports. Voyez les *Synonymes* de ce dernier, ou le *Dictionnaire de Littérature et de Grammaire.* T. I.

ABRÉGÉ, SOMMAIRE, EPITOME. L'*abrégé* est un ouvrage, mais la réduction d'un plus ample à un moindre volume. Le *sommaire* n'est point un ouvrage, il ne fait simplement qu'indiquer en peu de mots les principales choses contenues dans l'ouvrage. L'*épitome* est, ainsi que l'*abrégé,* un ouvrage, mais plus succinct. Ce mot n'est employé que par les gens de lettres pour le titre de certains ouvrages. GIRARD.

ABSORBER, ENGLOUTIR. *Absorber* exprime à la vérité une action générale, mais successive, qui, ne commençant que par une partie du sujet, continue ensuite et s'étend sur le tout; *engloutir* marque une action dont la généralité est rapide et intégrale, saisissant le tout à la fois, sans le détailler par parties. Le premier a un rapport particulier à la consommation et à la destruction; le second dit proprement quelque chose qui enveloppe, emporte et fait disparoître tout d'un coup. Le feu *absorbe,* l'eau *engloutit.* GIRARD.

ABSTRAIT, DISTRAIT. Nos propres idées intérieures nous rendent *abstraits,* en nous occupant si fortement qu'elles nous empêchent d'être attentifs à autre chose qu'à ce qu'elles représentent; un nouvel objet extérieur nous rend *distraits,* en

attirant notre attention de façon qu'il la détourne de celui auquel nous l'avons d'abord donnée, ou auquel nous devons la donner. On est *abstrait*, quand on ne pense à aucun objet présent, ni à rien de ce qu'on dit; on est *distrait*, lorsqu'on regarde un autre objet que celui qu'on nous propose, ou qu'on écoute d'autres discours que ceux qu'on nous adresse. Les *abstractions* sont le partage des personnes livrées à de profondes études, à de grandes affaires, ou à de fortes passions; les *distractions* sont celui des jeunes gens; un rien les détourne et les amuse. La rêverie produit des *abstractions*; la curiosité cause de *distractions*. GIRARD.

ACADÉMICIEN, ACADÉMISTE. Ils sont l'un et l'autre membre d'une société qui porte le nom d'*Académie*, et qui a pour objet des matières qui demandent de l'étude et de l'application. Mais les sciences et le bel esprit sont le partage de l'*académicien*; et les exercices du corps, soit d'adresse soit de talent, occupent l'*académiste*. L'un travaille et compose des ouvrages pour l'avancement et la perfection de la littérature; l'autre étudie et s'exerce pour acquérir des qualités purement personnelles. GIRARD.

ACCABLEMENT, ABATTEMENT, DÉCOURAGEMENT. L'*accablement* vient du corps ou de l'esprit. L'*accablement* du corps vient de maladie ou de fatigue; l'*accablement* de l'esprit est un état de l'âme qui succombe sous les poids de ses peines. L'*abattement* qui n'est qu'une langueur que l'âme éprouve à la vue d'un mal qui lui arrive, nous conduit quelquefois jusqu'à l'*accablement*, qui produit le *découragement*. Le *découragement* est aussi une foiblesse de l'âme, qui cède aux difficultés, et qui nous fait abandonner une entreprise commencée, en nous ôtant le courage nécessaire pour la finir. VOLTAIRE.

AVOIR ACCÈS, ABORDER, APPROCHER. On a *accès*

où l'on entre ; on *aborde* les personnes à qui on veut parler ; on *approche* celles avec qui on est souvent. Les princes donnent *accès*, ils se laissent *aborder ;* ils permettent qu'on les *approche.* L'*accès* est facile ou difficile ; l'*abord,* rude ou gracieux ; l'*approche,* utile ou dangereuse. GIRARD.

ACCIDENTELLEMENT, FORTUITEMENT. *Accidentellement,* par accident ; *fortuitement,* par fortune ou cas fortuit. Dans tous les cas, ce qui arrive *accidentellement,* est un événement qui survient contre votre attente ; ce qui arrive *fortuitement* est un événement extraordinaire qui paroît au-dessus de toute prévoyance, parce qu'il tient à des causes absolument inconnues. ROUBAUD.

ACCOMPAGNER, ESCORTER. On *accompagne* par égards, pour faire honneur ; ou par amitié, pour le plaisir d'aller ensemble. On *escorte* par précaution, pour empêcher les accidens qui pourroient arriver, ou pour mettre à couvert de l'insulte d'un ennemi qu'on peut rencontrer dans sa marche. C'est le désir de plaire ou de se procurer quelque agrément, qui fait agir dans le premier cas ; c'est la crainte du danger qui détermine dans le second. On dit, une nombreuse *compagnie,* et une forte *escorte.* GIRARD.

ACCORD FAUX, FAUX ACCORD. Un *accord faux* est celui dont les sons sont mal accordés, et ne gardent pas entre eux la justesse des intervalles. Un *faux accord* est celui qui choque l'oreille, parce qu'il est mal composé, et que les sons, quoique justes, n'y forment pas un ton harmonique. J. J. ROUSSEAU.

ACCORDER, CONCILIER. *Accorder* suppose la contestation et la contrariété ; *concilier* ne suppose que l'éloignement et la diversité. On *accorde* les différends ; ou *concilie* les esprits. On emploie le mot *accorder* pour les opinions qui se contrarient ; et le mot *concilier,* pour les passages qui semblent se contredire. GIRARD.

Il y a des caractères et des humeurs incompatibles : on peut parvenir à les *concilier* pour quelques momens, mais on ne les *accorde* jamais. Dict. Acad. (*Voyez aussi sur ces deux mots les Synonymes de* Roubaud.)

Accorder, Raccommoder, Réconcilier. On *accorde* les personnes qui sont en dispute pour des prétentions ou pour des opinions; on *raccommode* les gens qui se querellent, ou qui ont des différends personnels; on *réconcilie* ceux que les mauvais services ont rendus ennemis. *Accorder* et *raccomoder* peuvent s'appliquer aux choses ainsi qu'aux personnes; mais ils ne sont traités ici que par rapport à cette dernière application, qui est la seule que puisse avoir le mot *réconcilier*. Girard.

Acerbe, Austère, Apre. *Acerbe* est un terme de médecine; il ne se dit qu'au propre, et à l'égard du goût; fruit *acerbe*. *Austère* est beaucoup plus usité au figuré qu'au propre, et dans le sens de dur, sévère, rigide, rude. *Apre* est le mot vulgaire de tous les styles; et varié dans ses acceptions, il se dit à l'égard du toucher, de l'ouïe &c. comme à l'égard du goût: fruit *âpre*, froid *âpre*, chemin *âpre*, esprit *âpre*, *âpre* au gain, au jeu, à la curée, &c. Ce qui est *acerbe* a besoin d'être adouci; ce qui est *austère* a besoin d'être mitigé, c'est-à-dire, d'acquérir la douceur propre et particulière de la maturité. Ce qui est *âpre* a besoin d'être corrigé par quelque chose d'adoucissant et d'onctueux. Roubaud.

Achever, Finir, Terminer. On *achève* ce qui est commencé en continuant à y travailler; on *finit* ce qui est avancé, en y mettant la dernière main; on *termine* ce qui ne doit pas durer, en le faisant discontinuer: de sorte que l'idée caractéristique d'*achever*, est la conduite de la chose jusqu'à son dernier période; celle de *finir*, l'arrivée de ce période; celle de *terminer*, la cessation de la chose. *Achever* n'a proprement rap-

port qu'à l'ouvrage permanent, soit de la main soit de l'esprit; on désire qu'il soit *achevé*, par la curiosité qu'on a de le voir dans son entier. *Finir* se place particulièrement à l'égard de l'occupation passagère; on souhaite qu'elle soit *finie*, par l'envie de s'en donner une autre, ou par l'ennui d'être toujours appliqué à la même. *Terminer* ne se dit guère que pour les discussions, les différends et les courses. GIRARD.

ACQUIESCER, CÉDER, SE RENDRE. On *acquiesce* par amour de la paix; on *cède* par déférence et par autorité; on *se rend* par foiblesse ou par conviction. Celui qui *acquiesce* ne veut pas contester; celui qui *cède* ne veut pas résister; celui qui *se rend* ne peut plus se défendre. DICT. ACAD.

ACRE, APRE. Ces deux mots, qui s'appliquent aux fruits ainsi qu'à d'autres alimens, marquent dans le goût une sensation désagréable, et enchérissent l'un sur l'autre, de façon que le palais de la bouche est plus vivement affecté par ce qui est *âcre*, que par ce qui est *âpre*. Le premier fait une impression piquante, qui peut provenir de la quantité excessive des sels; le second dit quelque chose de rude dans sa composition, et se trouve dans un défaut de maturité. GIRARD.

ACRIMONIE, ACRETÉ. *Acrimonie* est un terme scientifique, exprimant une qualité active et mordicante, qui ne s'applique guère qu'aux humeurs qui circulent dans l'être animé, et dont la nature se manifeste plutôt par les effets qu'elle produit dans les parties qui en sont affectées, que par une sensation bien distinctive. *Acreté* est d'un usage commun, et convient à plusieurs sortes de choses. C'est non-seulement une qualité piquante, capable, ainsi que l'*acrimonie*, d'être une cause active d'altération dans les parties vivantes du corps animal; c'est encore une sorte de saveur, que le goût distingue et démêle des autres

par une sensation propre et particulière, que produit le sujet affecté de cette qualité. GIRARD.

ACTEUR, COMÉDIEN. Dans le sens propre, *acteur* est relatif au personnage que l'on joue; *comédien* à la profession que l'on exerce. Les personnes qui, pour leur amusement, jouent quelquefois des pièces sur un théâtre de société, sont *acteurs*, ils représentent des personnages, ils ne sont pas *comédiens*, ils ne font pas profession de jouer la comédie.

Au figuré, *acteur* se dit de celui qui a part dans la conduite, dans l'éxécution d'une affaire: il se prend en bonne et en mauvaise part; *comédien* de celui qui feint habilement des passions, des sentimens qu'il n'a point; il ne se prend qu'en mauvaise part. GIRARD.

ACTION, ACTE. L'*action* a plus de rapport à la puissance qui agit; l'*acte* en a d'avantage à l'effet produit par cette puissance. L'*acte* est le produit, de l'*action*. L'*action* est susceptible de divers degrés: elle est vive, impétueuse, véhémente; l'*acte* est plus ou moins fréquent, plus ou moins multiplié: on dit un *acte*, divers *actes*. Pour spécifier l'*acte*, on dit de quelle puissance il émane: un *acte* de vertu, de générosité, de bonté, de bassesse, de perfidie. Pour spécifier l'*action*, vous la qualifiez elle-même: vous dites une action vertueuse, généreuse, basse, honteuse. L'*action* a telle ou telle qualité; l'*acte* appartient à telle ou telle cause. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

BONNES ACTIONS, BONNES ŒUVRES. On entend par *bonnes actions*, tout ce qui se fait par un principe de vertu; et par *bonnes œuvres*, certaines actions particulières qui regardent la charité du prochain. Résister à une violente tentation de plaisir ou d'intérêt, c'est une *bonne action*; soulager les malheureux, visiter les malades, consoler les affligés, instruire les ignorans, c'est faire de *bonnes œuvres*. Toute *bonne œuvre* est

une *bonne action;* mais toute *bonne action* n'est pas une *bonne œuvre.* BOUHOURS.

ADHÉRENT, ATTACHÉ, ANNEXÉ. Une chose est *adhérente* dans le sens positif, par l'union que produit la nature, ou par celle qui vient du tissu ou de la continuité de la matière. Elle est *attachée* par des liens arbitraires, mais réels, qui la fixent dans la place ou dans la situation où l'on veut qu'elle demeure. Elle est *annexée* par une simple jonction morale, effet de la volonté ou de l'institution humaine. Les branches sont *adhérentes* au tronc. Les voiles sont *attachées* au mât. Il y a des emplois que l'on a *annexés* à d'autres, pour les rendre plus considérables. GIRARD.

ADMETTRE, RECEVOIR. On *admet* quelqu'un dans une société particulière; on le *reçoit* à une charge. Le premier indique une faveur accordée par les personnes qui composent la société; le second marque une opération par laquelle on achève de vous donner une entière possession, et de vous installer dans la place que vous devez occuper. Dans un autre sens, *admettre* semble supposer un objet plus intime et plus de choix; *recevoir* paroît exprimer quelque chose de plus extérieur et où il faut moins de précautions. On *admet* dans sa familiarité et sa confidence, ceux qu'on en juge dignes; on *reçoit* dans les maisons et dans les sociétés, ceux qu'on y présente. Les ministres étrangers sont *admis* à l'audience du prince, et *reçus* à sa cour. GIRARD.

ADORER, HONORER, RÉVÉRER. Ces trois mots s'emploient également pour le culte de religion et pour le culte civil. Dans le premier emploi, on *adore* Dieu, on *honore* les saints, on *révère* les reliques et les images. Dans le second, on *adore* une maîtresse, on *honore* les honnêtes gens, on *révère* les personnes illustres, et celles d'un mérite distingué. En fait de religion,

adorer, c'est rendre à l'être suprême un culte de dépendance et d'obéissance; *honorer*, c'est rendre aux êtres-subalternes, mais spirituels, un culte d'invocation; *révérer*, c'est rendre un culte extérieur de respect et de soin à des objets matériels, relativement aux êtres spirituels à qui ils ont appartenu. Dans le style profane, on *adore* en se dévouant totalement au service de ce qu'on aime, et en admirant jusques à ses défauts; on *honore* par les attentions, les égards et les politesses; on *révère* en donnant des marques d'une haute estime, et d'une considération au-dessus du commun. GIRARD.

ADOUCIR, MITIGER, MODÉRER, TEMPÉRER. On *adoucit*, en introduisant quelque chose de doux. On *mitige*, en rendant moins sévère, moins austère. On *modère*, en retenant dans le mode, dans les limites qui alloient être outre-passés. On *tempère*, en diminuant l'excès de la chaleur, de l'ardeur, de l'éclat, de la force, de l'action. On *adoucit* toutes les qualités désagréables au goût, prises au propre ou au figuré: l'aigreur d'un fruit ou l'aigreur de l'esprit, l'âcreté d'un aliment ou celle des humeurs, l'amertume d'un médicament ou l'amertume de la douleur. On *mitige* l'austérité d'une règle, la sévérité d'une peine. On *tempère* l'éclat de la gloire. Un vent frais *tempère* l'ardeur du jour. L'expérience *modère* les passions. DICT. ACAD.

ADRESSE, SOUPLESSE, FINESSE, RUSE, ARTIFICE. L'*adresse* est l'art de conduire ses entreprises d'une manière propre à réussir; la *souplesse*, une disposition à s'accommoder aux conjonctures et aux événemens imprévus; la *finesse*, une façon d'agir secrète et cachée; la *ruse*, une voie déguisée pour aller à ses fins; l'*artifice*, un moyen recherché et peu naturel pour l'exécution de ses desseins. Les trois premiers de ces mots se prennent plus souvent en bonne part

que les deux autres. L'*adresse* emploie les moyens; elle demande de l'intelligence. La *souplesse* évite les obstacles; elle veut de la docilité. La *finesse* insinue d'une façon insensible; elle suppose de la pénétration. La *ruse* trompe; elle a besoin d'une imagination ingénieuse. L'*artifice* surprend; il se sert d'une dissimulation préparée. GIRARD.

ADVERBE, PHRASE ADVERBIALE. Il semble que, quand il s'agit de mettre un acte en opposition avec l'habitude, l'*adverbe* soit plus propre à marquer l'*habitude*, et la *phrase adverbiale* à indiquer l'acte. Résistez *avec courage* à cette tentation, et suivez toujours *courageusement* le chemin de la vertu. BEAUZÉE.

AFFECTATION, AFFÉTERIE. L'*affectation* a pour objet les pensées, les sentimens, le goût dont on fait parade; l'*afféterie* ne regarde que les petites manières par lesquelles on croit plaire. L'*affectation* est souvent contraire à la vérité; l'*afféterie* est toujours opposée au simple et au naïf. On tombe dans l'*affectation* en courant après l'esprit, et dans l'*afféterie* en affectant des grâces. Il n'y a guère de petits-maîtres sans *affectation*, ni de petites-maîtresses sans *afféterie*. GIRARD. DIDEROT.

AFFERMER, LOUER. *Affermer* ne se dit que des biens ruraux; *louer* est destiné aux logemens, aux ustensiles et aux animaux de labour. GIRARD.

AFFERMIR, ASSURER. On *affermit* par de solides fondemens, ou par de bons appuis, pour rendre la chose propre à se maintenir et à résister aux impulsions et aux attaques; on *assure* par la consistance de la position, ou par des liens qui assujettissent, afin que la chose se trouve fixée sans vaciller. Au figuré l'évidence des preuves et la force de l'esprit *affermissent* le sage dans sa façon de penser contre le préjugé des erreurs vulgaires. L'équité et les lois sont les seuls principes sur lesquels le citoyen puisse *assurer* sa conduite. GIRARD.

Affliction, Chagrin, Peine. L'*affliction* est au *chagrin* ce que l'habitude est à l'acte. La mort d'un père nous *afflige;* la perte d'un procès nous donne du *chagrin;* le malheur d'une personne de connoissance nous cause de la *peine.* L'*affliction* abat; le *chagrin* donne de l'humeur; la *peine* attriste pour le moment. Diderot.

Affligé, Faché, Attristé, Contristé, Mortifié. Les deux premiers sont l'effet d'un mal particulier, soit qu'il nous touche directement, soit qu'il ne nous regarde qu'indirectement dans la personne de nos amis. Mais *affligé* exprime plus de sensibilité, et suppose un mal plus grand que *fâché.* On est *affligé* de la perte de ce qu'on aime, d'une maladie dangereuse, d'un bouleversement de fortune; on est *fâché* d'une perte au jeu, d'une partie manquée, d'un contre-temps survenu, d'une indisposition.

Attristé et *contristé* ont leur cause dans des maux plus éloignés et moins personnels; ils paroissent s'opposer plutôt à la gaieté et à la joie, qu'à la satisfaction particulière et intérieure: mais l'un enchérit sur l'autre. *Attristé* désigne un déplaisir plus apparent que profond, et qui ne fait qu'effleurer le cœur. *Contristé* marque une personne plus touchée, et des maux plus grands ou plus prochains. On est *attristé* d'une continuation de mauvais temps, des accidens qui arrivent sous nos yeux, quoiqu'à des personnes indifférentes; on est *contristé* d'une calamité générale, des ravages que fait autour de nous une maladie contagieuse, de voir ses projets manqués et toutes ses espérances évanouies.

Mortifié indique un déplaisir qui a sa source ou dans les fautes qu'on fait; ou dans les mépris, les airs de hauteur et les ironies qu'on essuie; ou dans les succès d'un concurrent. L'amour-propre y est directement attaqué. Girard.

Affranchir, Délivrer. *Affranchir* suppose des

rapports permanens de supériorité et de dépendance, fondés sur la force, sur les usages des lois, des engagemens. Lorsque ces rapports sont détruits, soit par la volonté du supérieur, soit par la force de l'inférieur, soit par l'exécution de quelque condition stipulée par les conventions ou dans les lois, l'*affranchissement* a lieu. Un maître *affranchit* son esclave ; un seigneur *affranchit* ses paysans de la glèbe. Les colonies Angloises se sont *affranchies* du joug de la métropole. On *affranchit* sa terre d'une rente dont elle étoit grevée, en rachetant cette rente.

Lorsque c'est un tiers qui détruit ces rapports, il n'*affranchit* pas, il *délivre*. On *délivre* un captif en le rachetant ; on *délivre* un peuple de la tyrannie, en chassant le tyran. *Délivrer* se dit de tous les autres maux qui ne sont pas de la nature de ceux que nous venons de caractériser. On *délivre* d'un mal, d'une peine, d'un fardeau, d'un embarras. On *délivre* des prisonniers. Dict. Acad.

Affres, Transes, Angoisses. Les *affres* sont produites par l'aspect d'un objet affreux, par le sentiment profond du danger, de la douleur et de la foiblesse. La violence des frissons, le désordre et l'anéantissement alternatif des sens et des idées, les gestes égarés d'une horreur invincible qui écartent un objet, les soubresauts de l'effroi et de la douleur qui raniment la nature défaillante et l'épuisent, en forment les caractères. Les *transes* sont causées par l'extrême appréhension d'un mal prochain, sans idée de secours. Elles sont caractérisées par un tremblement universel, par la stupeur, par l'inertie de toutes les facultés. Les *angoisses* sont causées par un besoin dévorant, une nécessité urgente, une inquiétude excessive. Elles sont marquées par l'oppression, la suffocation, les palpitations de cœur, les agitations excessives. Dict. Acad.

Affreux, Horrible, Effroyable, Epouvanta-

BLE. Ce qui est *affreux* inspire le dégoût ou l'éloignement; on a peine à en soutenir la vue. Une chose *horrible* excite l'aversion ; on ne peut s'empêcher de la condamner. L'*effroyable* est capable de faire peur; on n'ose l'approcher. L'*épouvantable* cause de l'étonnement, et quelquefois la terreur ; on le fuit, et si on le regarde, c'est avec surprise. GIRARD.

AFFRONT, INSULTE, OUTRAGE, AVANIE. L'*affront* est un trait de reproche ou de mépris lancé en face de témoins; il pique et mortifie ceux qui sont sensibles à l'honneur. L'*insulte* est une attaque faite avec insolence ; on la repousse ordinairement avec vivacité. L'*outrage* ajoute à l'insulte un excès de violence qui irrite. L'*avanie* est un traitement humiliant, qui expose au mépris et à la moquerie du public. GIRARD.

AFIN DE, AFIN QUE. On se sert d'*afin de* avec l'infinitif, quand cet infinitif peut se rapporter au même sujet que le verbe qui précède *afin :* il faut dire, *je porte toujours un livre, afin de mettre à profit mes momens de loisir.* On se sert d'*afin que* avec le subjonctif, si le sujet du verbe qui suit n'est pas le même que celui du verbe qui précède : ainsi il faut dire, *je porte toujours un livre, afin que la solitude ne puisse jamais me jeter dans l'ennui.* BEAUZÉE.

AGRANDIR, AUGMENTER. *Agrandir* c'est rendre plus grand en étendue; *augmenter,* rendre plus considérable en nombre, en élévation, en puissance. On *agrandit* son terrain; on *augmente* son bien, son crédit. On *agrandit* une ville ; on *augmente* le nombre de ses habitans. GIRARD.

AGRÉABLE, DÉLECTABLE, DÉLICIEUX. *Agréable* convient pour toutes les sensations de l'âme, pour ce qui satisfait la volonté, pour ce qui plaît à l'esprit. *Délectable* dit davantage : il exprime le milieu entre l'agréable et le délicieux, mais il ne se dit proprement que de ce qui concerne la sensation

du goût, ou de ce qui flatte la mollesse. *Délicieux* se dit de ce qui produit un grand plaisir, une jouissance entière, paisible, voluptueuse. Dict. Acad.

Agriculteur, Cultivateur, Colon. L'*agriculteur* professe l'art de l'agriculture; c'est son goût et son talent. Le *cultivateur* l'exerce en entrepreneur; c'est son travail et son état. Le *colon* le pratique en homme de la glèbe; c'est sa vie. Le premier est attaché à l'art, le second au domaine, le troisième aux champs. Roubaud.

Aimer, Chérir. Nous *aimons* généralement ce qui nous plaît, soit personnes, soit toutes les autres choses; nous ne *chérissons* que les personnes, ou ce qui fait en quelque sorte partie de la nôtre, comme nos idées, nos préjugés, et même nos erreurs et nos illusions. *Chérir* exprime plus d'attachement, de tendresse et d'attention: *aimer* suppose plus de diversité dans la manière. Les coquettes bornent leur satisfaction à être *aimées*. Les dévotes *chérissent* leur directeur. L'enfant *chéri* est souvent celui de la famille qui *aime* le moins son père et sa mère. Girard. (*Voyez sur ces deux mots les Synonymes de* Roubaud.)

Aimer mieux, Aimer plus. *Aimer mieux* ne marque qu'une préférence d'option, et ne suppose aucun attachement; *aimer plus* marque une préférence de choix et de goût, et désigne un attachement plus grand. De deux objets dont on *aime mieux* l'un que l'autre, on préfère le premier pour rejeter le second; mais de deux objets dont on *aime plus* l'un que l'autre, on n'en rejette aucun: on est attaché à l'un et à l'autre, mais plus à l'un qu'à l'autre. Une personne honnête et juste *aimeroit mieux* être déshonorée par les calomnies les plus atroces, que de se déshonorer elle-même par la moindre injus-

tice, parce qu'elle *aime plus* la justice que son honneur même. GIRARD.

AIR GRAND, GRAND AIR. L'*air grand* est une physionomie noble, qui annonce une âme généreuse et douée de grandes qualités. Le *grand air* est l'imitation du maintien et des manières d'un grand Seigneur. L'*air grand* est assez important pour dispenser de donner dans le *grand air*. BEAUZÉE.

AIR MAUVAIS, MAUVAIS AIR. L'*air mauvais* est un extérieur redoutable, le maintien d'un homme qui n'entend pas raillerie, et qui sait se faire craindre. *Mauvais air* est un extérieur ignoble, un maintien déplacé et peu assorti à l'état et aux prétentions de celui en qui il se trouve. BEAUZÉE.

AIR, MANIÈRES. L'*air* semble être né avec nous; il frappe à la première vue. Les *manières* viennent de l'éducation; elles se développent successivement dans le commerce de la vie. L'*air* dit quelque chose de plus fin, il prévient; les *manières* disent quelque chose de plus solide, elles engagent. Tel qui déplaît d'abord par son *air*, plaît ensuite par ses *manières*. On se donne un *air*; on affecte des *manières*. On dit, composer son *air*, étudier ses *manières*. GIRARD.

AIR, MINE, PHYSIONOMIE. L'*air* dépend non-seulement du visage, mais encore de la taille, du maintien et de l'action. On emploie plus souvent ce mot pour ce qui regarde le corps que pour ce qui regarde l'âme. L'*air* grave a beaucoup perdu de son prix; *l'air* avantageux en a pris la place. La *mine* ne dépend quelquefois que du visage, et d'autres fois elle dépend aussi de la taille, selon qu'on applique ce terme ou à quelque chose d'intérieur, ou au seul extérieur. L'humeur aigre n'est pas incompatible avec la *mine* douce. Un homme de bonne *mine* peut être un homme de peu de valeur. La *physionomie* se considère dans le seul visage; elle a plus rapport à ce qui concerne

l'esprit, le caractère et les événemens de l'avenir. On dit, une *physionomie* heureuse, une *physionomie* spirituelle. Girard.

Ais, Planche. *Ais* qui a vieilli dans le style familier, peut encore trouver sa place en vers : il ne se dit que du bois. *Planche* a une signification plus générale. On dit une planche de cuivre, une planche en terme de jardinage. Girard. Beauzée.

Aises, Commodités. Les *aises* disent quelque chose de voluptueux, et qui tient de la mollesse. Les *commodités* expriment quelque chose qui facilite les opérations ou la satisfaction des besoins, et qui tient de l'opulence. Les gens délicats et valétudinaires aiment leurs *aises*; les personnes de goût ou qui s'occupent recherchent leurs *commodités*. Girard.

Aise, Content, Ravi. Les trois mots expriment la situation agréable de l'âme, avec une sorte de gradation, où le premier, comme le plus foible, se fait ordinairement appuyer de quelque augmentatif. Cette gradation me paroît avoir sa cause dans le plus ou le moins d'intimité qu'ont avec l'âme les choses qui lui procurent de l'agrément. Nous sommes bien *aises* des succès qui ne nous regardent qu'indirectement. L'accomplissement de nos propres désirs dans ce qui nous concerne personnellement, nous rend *contens*. La forte impression du plaisir fait que nous sommes *ravis*. Girard.

Ajouter, Augmenter. On *ajoute* une chose à une autre; on *augmente* la même. On *ajoute* une seconde mesure à la première, un nouveau corps de logis à l'ancien : mais on *augmente* la dose et la maison. Girard.

Ajustement, Parure. Ce qui appartient à l'habillement complet, quel qu'il soit, simple ou orné, est *ajustement*; ce qu'on ajoute d'apparent et de superflu, est *parure*. L'un se règle par la décence

et la mode; l'autre par l'éclat et la magnificence. Un *ajustement* de goût est plus avantageux à la beauté, que de riches *parures*. GIRARD.

ALARME, APPRÉHENSION, CRAINTE, PEUR, FRAYEUR, EFFROI, TERREUR, EPOUVANTE. L'*alarme* naît de ce qu'on apprend. L'*effroi*, de ce qu'on voit; la *terreur*, de ce qu'on imagine; la *frayeur*, de ce qui surprend; l'*épouvante*, de ce qu'on présume; la *crainte*, de ce qu'on sait; la *peur*, de l'opinion qu'on a; l'*appréhension*, de ce qu'on attend. La présence subite de l'ennemi donne l'*alarme*; la vue du combat cause l'*effroi*; l'égalité des armes tient dans l'*appréhension*; la perte de la bataille répand la *terreur*; les suites, jettent l'*épouvante* parmi les peuples et dans les provinces; chacun *craint* pour soi; la vue du soldat fait *frayeur*; on a *peur* de son ombre. On porte la *terreur* dans l'esprit, et l'*alarme* dans le cœur. La *terreur* peut être panique, l'*effroi* ne l'est jamais. La *terreur* est dans l'âme, elle saisit les esprits; l'*effroi* est dans les organes, il glace les sens. Un prodige répand la *terreur*; la tempête glace d'*effroi*. La *frayeur* nous regarde toujours en personne; mais on peut être *alarmé* sur le compte d'un autre. La *frayeur* suppose un danger plus subit que l'*effroi*, plus voisin que l'*alarme*, moins grand que la *terreur*. DIDEROT.

ALARMÉ, EFFRAYÉ, EPOUVANTÉ. On est *alarmé* d'un danger qu'on craint, *effrayé* d'un danger passé, qu'on a couru sans s'en apercevoir, *épouvanté* d'un danger pressant. *Epouvanté* dit plus qu'*effrayé*, et celui-ci plus qu'*alarmé*. L'*alarme* produit des efforts pour éviter le danger dont on est menacé; l'*effroi* se borne à un sentiment vif et passager. L'*épouvante* est plus durable, et ôte presque toujours la réflexion. DIDEROT.

ALLÉGIR, AMENUISER, AIGUISER. On *allégit*, en diminuant sur toutes les faces un corps considérable; on en *amenuise* un petit, en le diminuant

davantage par une seule face ; on l'*aiguise* par les extrémités. On *allégit* une poutre ; on *amenuise* une volige; on *aiguise* un couteau par l'un de ses bords, un grattoir par les deux, une épée par la pointe, etc. DIDEROT.

ALLIANCE, LIGUE, CONFÉDÉRATION, COALITION. L'*alliance* est une union d'amitié et de convenance ; elle est fondée sur des rapports qui forment par eux-mêmes une sorte de liens. La *ligue* est une union, de desseins et de forces ; on y convient d'un projet, et on y règle les forces que chacun doit apporter à l'exécution. La *confédération* est une union d'intérêt et d'appui; on craint alors chacun pour soi, on fait corps pour faire force. La *coalition* est une confédération momentanée entre des partis opposés qui se réunissent contre quelque dessein que l'on croit nuisible à tous. ROUBAUD. DICT. ACAD.

ALLURES, DÉMARCHES. Les *allures* ont pour but quelque chose d'habituel; les *démarches*, quelque chose d'accidentel. On a des *allures*, on fait des *démarches*. Celles-ci visent à quelque avantage, ou à quelque satisfaction qu'on veut se procurer; celles-là servent à conserver ou à cacher ses plaisirs. Nous devons régler nos *allures* par la décence et la circonspection ; celles qu'on cache sont suspectes. C'est à l'intérêt et à la prudence à conduire nos *démarches* ; elles aboutissent plus souvent à l'inutilité qu'au succès. GIRARD.

ALLONGER, PROLONGER, PROROGER. *Allonger*, c'est ajouter à l'un des bouts ou étendre la matière. *Prolonger*, c'est reculer le terme de la chose, soit par continuité, soit par délai, ou par production d'incidens. *Proroger*, c'est maintenir l'autorité, l'exercice ou la valeur, au-delà de la durée prescrite. On *allonge* une robe, une tringle, un discours. On *prolonge* une avenue, une affaire, un travail. On *proroge* une loi, une assemblée, une permission, un congé. GIRARD.

Amant, Galant, Ami. *Amant* et *galant,* dans le sens où ils étoient autrefois synonymes, étoient néanmoins distingués par des idées accessoires, Le premier avoit quelque chose de plus permis et de plus honnête que le second. On entendoit par *amant,* l'homme qui ne demandoit que d'être aimé, et par *galant,* celui qui vouloit être favorisé. Celui-là parloit au cœur, et celui-ci s'adressoit au corps. *Galant* n'est plus en usage depuis long-temps; *amant* a presque subi le même sort. Le mot *ami* les a remplacés. Cette synonymie est due à la corruption et à la frivolité de nos mœurs. Girard. Dict. Acad.

Amasser, Entasser, Accumuler, Amonceler. On *amasse* ce dont on a dessein de se servir; on *entasse* ce que l'on veut garder; on *accumule* ce que l'on veut avoir en grande quantité; on *amoncèle* ce qu'on ne veut pas laisser épars. On se sert de ce qu'on a *amassé;* on garde commodément ce que l'on a *entassé,* il occupe peu de place; on considère avec satisfaction ce que l'on a *accumulé;* ce que l'on a *amoncelé* ne gêne plus ou ne risque plus de se détériorer, comme lorsqu'il étoit épars. On *amasse* et l'on *accumule* à mesure que l'on acquiert: celui qui *amasse* acquiert peu à peu. Celui qui *accumule* acquiert rapidement et en grande quantité: avant d'*entasser* et d'*amonceler,* il faut avoir les choses. Dict. Acad.

Au figuré, la prévoyance *amasse,* l'avarice *entasse,* l'avidité insatiable *accumule,* et, après avoir *accumulé,* elle *amoncèle.* Roubaud.

Ambassadeur, Envoyé, Député. Les *ambassadeurs* et les *envoyés* parlent et agissent au nom de leurs souverains; avec cette différence, que les premiers ont une qualité représentative attachée à leur titre, et que les seconds ne paroissent que comme simples ministres autorisés et non représentans. Les *députés* n'ont de pouvoir et ne parlent qu'au nom de quelque société subalterne,

du corps particulier. Les fonctions d'*ambassadeur* et d'*envoyé* tiennent au ministère; celles de *député* sont dans l'ordre d'agent. GIRARD.

AME FOIBLE, CŒUR FOIBLE, ESPRIT FOIBLE. Le *foible du cœur* n'est pas celui de l'*esprit*, le *foible de l'âme* n'est pas celui du *cœur*. Une *ame foible* est sans ressort et sans action, elle se laisse aller à ceux qui la gouvernent; un *cœur foible* s'amollit aisément, change facilement d'inclination, ne résiste point à la séduction, à l'ascendant qu'on veut prendre sur lui, et peut subsister avec un esprit fort; l'*esprit foible* reçoit les impressions sans les combattre, embrasse les opinions sans examen, s'effraie sans cause, tombe naturellement dans la superstition. VOLTAIRE.

AMITIÉ, AMOUR, TENDRESSE, AFFECTION, INCLINATION. Les deux premiers l'emportent sur les autres, par la véhémence du sentiment; ce qui leur donne plus d'action : avec cette différence, que l'*amour* agit avec plus de vivacité, et l'*amitié* avec plus de fermeté et de constance. L'*amitié* se propose cette douceur de la vie qui se trouve dans un commerce sûr, dans une confiance bien placée, et dans une ressource assurée de consolation et d'appui de besoin. L'*amour* se nourrit des espérances flatteuses d'une parfaite satisfaction et d'une suprême volupté, suggérées par les sens. La *tendresse* est moins une action qu'une situation du cœur; la sensibilité en fait le caractère. L'*affection* est moins forte et moins active que l'*amitié* et plus tranquille que l'*amour*; elle est la suite ordinaire de la parenté et de l'habitude; elle rend la société gracieuse par le goût qu'elle y fait prendre, et en bannit la gêne du pur cérémonial. L'*inclination* n'est qu'une disposition à aimer, qui vient de quelque chose qui plaît dans l'objet vers lequel elle se porte. Elle peut devenir ou *amour* ou *amitié*, selon le goût des personnes, et les cir-

constances de leurs états et de leurs mœurs. GIRARD.

AMOUR, AMOURETTE. La différence qu'il y a du sérieux au badin à l'égard du même objet, fait celle de l'*amour* et de l'*amourette*. Celle-ci amuse, celui-là occupe. L'*amour* fait ou tout l'esprit ou toute la sottise de la plupart des femmes. Les hommes d'un grand génie s'y livrent rarement, mais ils donnent souvent leur loisir aux *amourettes*. GIRARD.

AMOUR, GALANTERIE. L'*amour* est plus vif que la *galanterie*, il a pour objet la personne; il fait qu'on cherche à lui plaire dans la vue de la posséder, et qu'on l'aime autant pour elle que pour soi. La *galanterie* est une passion plus voluptueuse que l'*amour*, elle a pour objet le sexe; elle fait qu'on noue des intrigues dans le dessein de jouir, et qu'on aime plus pour sa propre satisfaction que pour celle de sa maîtresse. L'*amour* nous attache uniquement à une personne, et lui livre notre cœur sans aucune réserve, ensorte qu'elle le remplit entièrement, et qu'il ne nous reste que de l'indifférence pour toutes les autres, quelque beauté et quelque mérite qu'elles aient. La *galanterie* nous entraîne généralement vers toutes les personnes qui ont de la beauté ou de l'agrément, et nous unit à celles qui répondent à nos empressemens et à nos désirs, de façon cependant qu'il nous reste encore du goût pour les autres. Il y a toujours de la bonne foi dans l'*amour*, mais il est gênant et capricieux: il entre quelquefois un peu de friponnerie dans la *galanterie*, mais elle est libre et enjouée. L'excès fait dégénérer l'*amour* en jalousie, et la *galanterie* en libertinage. GIRARD.

AMOUREUX, AMANT. Il suffit d'aimer pour être *amoureux*; il faut témoigner, qu'on aime pour être *amant*. On devient *amoureux* d'une femme dont la beauté touche le cœur; on se fait *amant* d'une femme dont on veut se faire aimer. Les

tendres sentimens naissent en foule dans un homme *amoureux*; les airs passionnés paroissent avec ménagement dans les manières d'un *amant*. On est souvent très-*amoureux* sans oser paroître *amant*; quelquefois on se déclare *amant* sans être *amoureux*. C'est toujours la passion qui rend *amoureux*; la raison ou l'intérêt peut rendre *amant*. GIRARD.

Amoureux désigne encore une qualité relative au tempérament, au penchant, dont le terme *amant* ne réveille point l'idée. On ne peut empêcher un homme d'être *amoureux*; il ne prend guère le titre d'*amant* qu'on ne le lui permette. DIDEROT.

AMPHIBOLOGIQUE, LOUCHE, EQUIVOQUE. *Amphibologique* est plus général; et comprend sous soi les deux derniers, comme le genre comprend les espèces. Toute phrase *louche* ou *équivoque*, est par là même *amphibologique*. Mais ce qui rend une phrase *louche*, vient de la disposition particulière des mots qui la composent, lorsque ces mots semblent au premier aspect avoir un certain rapport, quoique véritablement ils en aient un autre. Ce qui rend une phrase *équivoque*, vient de l'indétermination essentielle a certains mots, lorsqu'ils sont employés de manière que l'application actuelle n'en est pas fixée avec assez de précision. BEAUZÉE.

AMUSER, DIVERTIR. *Amuser*, c'est s'occuper légèrement l'esprit, de manière qu'on ne sente pas le poids du temps et du travail. *Divertir*, c'est occuper agréablement et plus fortement l'esprit, de manière qu'on ne sente en quelque sorte le temps, que par une succession de plaisir soutenu. Le temps passe quand on s'*amuse*; quand on se *divertit*, on jouit du temps. Le plaisir qui nous *amuse* est léger et frivole; le plaisir qui nous *divertit*, est plus vif, plus fort, plus senti. Souvent ce qui *amuse* l'un *divertit* l'autre. Avec des contes, on vous *amuse*; avec des fêtes, on vous *divertit*.

Roubaud. (*Voyez* d'Alembert *sur ces deux mots.*)

An, Année. L'*an* semble être un élément déterminé du temps; il est dans la durée, ce que le point est dans l'étendue. On dit *an* pour marquer une époque, ainsi que pour déterminer l'étendue d'une durée. Comme on considère le point sans étendue, on envisage l'*an* sans attention à sa durée. Mais l'*année* est envisagée comme étant elle-même une durée déterminée, et divisée en parties. L'*année* a douze mois. Beauzée.

Ancêtres, Aieux, Pères. Ces expressions ne sont synonymes que lorsque, sans avoir égard à sa propre famille, on les applique en général et indistinctement aux personnes de la nation, qui ont précédé le temps où nous vivons. Le siècle de nos *pères* a touché au nôtre; nos *aïeux* les ont devancés; nos *ancêtres* sont les plus reculés. Nous sommes les enfans de nos *pères*, les neveux de nos *aïeux*, la postérité de nos *ancêtres*. Beauzée.

Ancêtres, Prédécesseurs. Chacun de ces mots désigne ceux à qui l'on succède dans un certain ordre; et c'est la différence de cet ordre qui fait celle de la signification de ces deux termes. Le premier est restreint à l'ordre naturel; le second à l'ordre politique et social. Nous succédons à nos *ancêtres* par voie de génération; leur sang coule dans nos veines. Nous succédons à nos *prédécesseurs* par voie de fait et de substitution; leurs emplois ont passé de leurs mains dans les nôtres. Les *ancêtres* d'un roi, sont les hommes de qui il descend par le sang; ses *prédécesseurs* sont les rois qui ont occupé le même trône avant lui. Beauzée.

Anciennement, Jadis, Autrefois. Ces trois mots désignent le temps passé, comme ne tenant plus au présent. *Anciennement* le désigne comme reculé; *jadis*, comme simplement détaché; *autre-*

fois le désigne, non seulement comme détaché, mais encore comme différent par les accompagnemens. Beauzée.

Ane, Ignorant. On est *âne*, par disposition d'esprit; et *ignorant*, par défaut d'instruction. Le premier ne sait pas, parce qu'il ne peut apprendre; le second, parce qu'il n'a point appris. L'*âne* a pu s'appliquer à l'étude, mais son travail a été inutile; l'*ignorant* ne s'est pas donné cette peine. Girard.

Anesse, Bourrique. *Anesse* présente l'animal dans l'ordre de la nature, comme bête femelle, propre a la génération et à donner du lait; *bourrique* le présente dans l'ordre des animaux domestiques, comme bête de charge. Le premier n'a point d'acception figurée; le second est quelquefois métaphoriquement appliqué aux personnes ignares et non instruites, soit hommes, soit femmes. Girard.

Animal, Bête, Brute. Le mot *animal* désigne un règne particulier de la nature, par opposition à *végétal* et à *minéral*; il comprend tous les êtres organisés vivans. Le mot *bête* caractérise une classe d'animaux par opposition à l'homme. Le mot *brute* indique les sortes de bêtes les plus dépourvues de sentiment, et livrées à l'instinct le plus grossier.

Ces trois dénominations s'appliquent injurieusement à l'homme. On appelle un homme *animal*, pour lui reprocher la grossièreté, la rudesse, la brutalité. On l'appelle *bête*, lorsqu'on l'accuse de déraison, d'incapacité, d'ineptie, de maladresse, de sottise. On l'appelle *brute*, pour exprimer la déraison complète, l'extrême bêtise, la stupidité parfaite, et surtout l'aveugle brutalité, et la licence effrénée des appétits et des penchans. Roubaud.

Animal, Bête. En langage dogmatique, *animal* indique le genre; *bête* indigne l'espèce. En langage vulgaire, *animal* se restreignant dans des bornes plus étroites, ne s'applique qu'à une partie

de ce qui est compris sous le nom de *bête* ; c'est-à-dire, à celles d'une certaine grandeur, et non aux plus petites. On diroit donc : le lion est un *animal* dangereux ; la puce est une petite *bête* très-incommode. Au figuré, ces dénominations sont des invectives. Celle d'*animal* attaque la grossièreté des manières ou l'impertinence de la conduite ; celle de *bête* attaque le manque d'esprit ou d'intelligence. Girard.

Année Dernière, Dernière Année. L'*année dernière* est l'année qui précède immédiatement celle où l'on parle. La *dernière année* d'une guerre, d'un bail, &c. est l'année après laquelle la guerre a cessé, le bail n'a plus eu lieu. Beauzée.

Annuler, Infirmer, Casser, Révoquer. Les deux premiers s'appliquent uniquement aux actes qui font règle entre les hommes ; les deux derniers s'appliquent aux actes et aux personnes. *Annuler* se dit de toutes sortes d'actes, soit législatifs, soit conventionnels. *Infirmer* ne se dit que des actes législatifs, ou des jugemens prononcés par des juges subalternes. *Casser* renferme une idée accessoire d'ignominie, lorsqu'on le dit des personnes en place ; et d'autorité souveraine, lorsqu'il regarde les actes. *Révoquer*, c'est, quant aux personnes, leur ôter simplement la place qu'elles occupoient, sans aucun accessoire d'ignominie. Girard.

Antécédent, Antérieur, Précédent. *Antécédent* signifie qui est placé avant ; *antérieur*, qui a existé avant le premier ; *précédent*, qui a une priorité ou de temps ou d'ordre, mais immédiate. *Antérieur* est opposé à *postérieur* ; *antécédent* à *conséquent* ou à *subséquent* ; *précédent* à *suivant*. *Antérieur* et *précédent* sont du langage ordinaire ; *antécédent* n'est que du langage didactique. Dict. Acad. *d'après* Roubaud.

Antiphrase, Contre-vérité. *Antiphrase* exprime un sens contraire à celui que la phrase auroit naturellement ; et *contre-vérité*, une opinion ou

une pensée contraire à celle qu'énonceroit naturellement la proposition. L'*antiphrase* est dans la manière d'employer les mots et de faire la phrase ; la *contre-vérité* est dans la pensée ou dans les choses même, incompatible avec la vérité ou la vraie opinion que l'on a. Par celle-là, vous feignez de dire le contraire de ce que vous voulez dire ; par celle-ci, vous feignez de penser le contraire de ce que vous pensez en effet. L'*antiphrase* est un tour grammatical ; la *contre-vérité* est un tour d'esprit. Si vous dites d'un homme qui fait une lâcheté, que *c'est un brave homme*, l'ironie est dans les mots ou la qualification ; c'est une *antiphrase*. Si vous remerciez, dans les termes ordinaires, un ennemi d'un mauvais service qu'il vous a rendu, l'ironie est dans le fond même des choses ; c'est une *contre-vérité*. DICT. ACAD. ROUBAUD.

ANTRE, CAVERNE, GROTTE. L'*antre* est un enfoncement profond, obscur, propre à inspirer l'horreur et l'effroi. La *caverne* est une grande cavité couverte d'une sorte de voûte, et défendue de tous côtés par une sorte de clôture. La *grotte* est une petite caverne susceptible d'être parée, ou même naturellement parée d'agrémens simples et rustiques. L'*antre* devient une tanière ; les animaux féroces se gîtent dans les *antres*. La *caverne* devient un repaire ; des bandes de brigands se réfugient dans les *cavernes*. La *grotte* devient une retraite ; les anachorètes habitoient des *grottes*. DICT. ACAD.

APOCRYPHE, SUPPOSÉ. Ce qui est *apocryphe*, n'est ni prouvé ni authentique. Ce qui est *supposé*, est faux et controuvé. Les Protestans regardent comme *apocryphes*, quelques-uns des livres que l'église romaine a mis dans son canon comme divins et authentiques. La donation *supposée* de Constantin a été long-temps un point d'histoire non contesté. GIRARD.

Apothéose, Déification. L'*apothéose* étoit une cérémonie des anciens, qui plaçoit des hommes au rang des dieux. La *déification* est l'acte d'une imagination superstitieuse et craintive, qui voit la divinité dans un être où elle n'est pas, et lui rend un culte religieux. On faisoit l'*apothéose* des empereurs romains. Le paganisme a *déifié* presque tous les objets de la nature. Girard.

Appaiser, Calmer. Le vent s'*appaise*, la mer se *calme*. Et à l'égard des personnes, lorsqu'elles sont en courroux, ou dans la fureur de l'emportement, il est question de les *appaiser*; mais il s'agit de les *calmer*, lorsqu'elles sont dans l'émotion que produisent la trop grande crainte du mal, la terreur et le désespoir. Ainsi le mot *appaiser* a lieu pour ce qui vient de la force et de la violence; et le mot *calmer*, pour tout ce qui est effet de trouble et d'inquiétude. Une soumission vous *appaise*; une lueur d'espérance vous *calme*. Girard.

Appat, Leurre, Piége, Embuche. On montre les deux premiers, et l'on cache les deux derniers dans la même vue. L'*appât* et le *leurre* agissent pour nous tromper, l'un sur le cœur par les attraits, l'autre par les fausses apparences. Le *piège* et l'*embûche*, sans agir sur nous, attendent que nous y donnions; on est pris dans l'un, surpris par l'autre. Ils ne supposent de notre part ni un mouvement de cœur, ni erreur de jugement, mais seulement de l'ignorance ou de l'inattention. Girard.

Appeler, Evoquer, Invoquer. Nous *appelons* les hommes et les animaux qui vivent avec nous et autour de nous sur la terre. Nous *évoquons* les mânes des morts et les esprits infernaux, dont le séjour est censé être dans le sein de la terre. Nous *invoquons* la divinité, les saints, les puissances célestes, et tout ce que nous regardons comme au-dessus de nous, soit par l'habitation dans les cieux, soit par la dignité et le pouvoir sur la terre. On

appelle simplement par le nom, ou en faisant signe de venir. On *évoque* par des prestiges, soit paroles, soit actions mystérieuses. On *invoque* par les vœux et par la prière. GIRARD.

APPLAUDISSEMENS, LOUANGES. Ces deux mots s'appliquent également aux choses et aux personnes; mais le premier semble cependant plus propre aux choses, et le second aux personnes. On *applaudit* en public et au moment où l'action se passe; on *loue* dans toute sorte de circonstances. Les *applaudissemens* partent de la sensibilité au plaisir que nous font les choses; une simple acclamation, un battement de mains, suffisent pour les exprimer. Les *louanges* sont supposées avoir leur source dans le discernement de l'esprit; elles ne peuvent être énoncées que par la parole. GIRARD.

APPLICATION, MÉDITATION, CONTENTION. L'*application* est une attention suivie et sérieuse; elle est nécessaire pour connoître le tout. La *méditation* est une attention détaillée et réfléchie; elle est indispensable pour connoître à fond. La *contention* est une attention forte et pénible; elle est inévitable pour démêler les objets compliqués, et pour écarter ou vaincre les difficultés. L'*application* suppose la volonté de savoir; elle exige de l'assiduité à l'étude. La *méditation* suppose la volonté d'approfondir; elle exige de l'exactitude dans les détails et de la justesse dans les comparaisons. La *contention* suppose de la difficulté, ou même de l'importance dans la matière; elle exige une résolution ferme de ne rien ignorer, et du courage pour n'être ni effrayé des difficultés, ni rebuté de la peine. BEAUZÉE.

APPOSER, APPLIQUER. *Apposer* n'est guère que du style de pratique; *appliquer* se dit pour les choses qu'on impose sur une autre, par conglutination ou par forte impression. On *appose* le scellé; on *applique* un emplâtre sur le mal, des feuilles d'or ou d'argent sur l'ouvrage, un soufflet sur la joue. GIRARD.

Apprécier, Estimer, Priser. *Apprécier*, c'est juger du prix courant des choses, dans le commerce de la vente et de l'achat ; *estimer*, juger de la valeur réelle et intrinsèque de la chose ; *priser*, mettre un prix à ce qui n'en a pas encore, du moins de connu. Au figuré, on *apprécie* les hommes et les choses, par la conséquence ou inutilité dont elles sont dans le commerce de la vie civile ; on les *estime* par leur propre mérite, soit du cœur, soit de l'esprit ; on les *prise* par le cas qu'on témoigne en faire, quel qu'en soit le fondement, talent ou service. Girard.

Apprendre, S'Instruire. On *apprend* d'un maître en écoutant ses leçons ; on *s'instruit* par soi-même, en faisant des recherches. Il faut plus de docilité pour *apprendre* ; il y a plus de peine à *s'instruire*. Celui qui *apprend* un art, une science, est dans l'ordre des écoliers ; celui qui s'en *instruit* a le mérite de maître. Girard.

Apprêter, Préparer, Disposer. On *apprête* pour faire ce qu'on va faire ; on *prépare* pour être en état de faire ce qu'on doit faire ; on *dispose* pour s'arranger de manière à pouvoir faire. Le premier annonce une exécution ou une jouissance prochaine ; le second, une exécution ou une jouissance future ; le troisième, une exécution ou une jouissance projetée. Vous *apprêtez* le travail des ouvriers qui vont se mettre à l'ouvrage ; vous veniez de *préparer* les matériaux qui doivent servir à la fabrication ; vous aviez *disposé* l'atelier de manière à le rendre commode. *Apprêter* renferme une idée d'industrie et de recherche ; *préparer*, une idée de prévoyance et de diligence ; *disposer*, une idée d'intelligence et d'ordre. Roubaud.

Apprêté, Composé, Affecté, Afféte. L'homme *apprêté* veut se faire valoir, paroître mieux et plus qu'il n'est, exciter l'attention : il a de la roideur, de la contrainte ; il est recherché dans ses manières et dans ses discours. L'homme *composé* veut se

donner du poids, de l'importance, paroître tel qu'il croit devoir être et se montrer, commander la considération ; il est grave, froid, réservé, circonspect, recherché dans son air et sa contenance. L'homme *affecté* veut se donner des airs et du relief; paroître merveilleux, extraordinaire, entraîner les applaudissemens et les suffrages : il n'a point la modération, la retenue, la mesure qu'il convient de garder ; sa prétention perce à chaque instant dans ses manières et son langage. L'homme *afféte* veut se donner de l'amabilité, des grâces, paroître doux, affable, extrêmement aimable : il veut plaire ; il se distingue par des petites manières recherchées. Il est difficile d'avoir beaucoup d'amour-propre sans être *apprêté;* beaucoup d'orgueil sans être *composé,* beaucoup de vanité sans être *affecté,* beaucoup de coquetterie sans être *afféte.* L'homme *apprêté* gêne ; l'homme *composé* ennuie. L'homme *affecté* excède. L'homme *afféte* déplaît à ceux qui aiment l'air de franchise. La précieuse est *apprêtée;* la prude, *composée;* la petite maîtresse, *affectée;* la minaudière, *affétée.* Il n'est jamais convenable d'être *apprêté ;* il est quelquefois nécessaire d'être *composé;* il est toujours ridicule d'être *affecté;* l'*afféterie* ne se passe guère qu'aux femmes. DICT. ACAD. ROUBAUD.

APPROBATION, AGRÉMENT, CONSENTEMENT, RATIFICATION, ADHÉSION. *Approbation* a un sens plus général ; il se rapporte également aux opinions de l'esprit et aux actes de la volonté, et peut s'appliquer au présent, au passé et à l'avenir. *Agrément* ne se rapporte qu'aux actes de la volonté, et peut aussi s'appliquer aux trois circonstances du temps. *Consentement* et *ratification* sont deux termes spécifiques, relatifs aux actes de la volonté ; mais dont le premier ne s'applique qu'aux actes du présent et de l'avenir, et le second ne se dit qu'à l'égard des actes du passé. *Adhésion* n'a rapport qu'aux opinions et à la doctrine L'*approbation* dépend des lumières de l'esprit, et suppose un examen préalable. L'*agrément,* le *consentement,*

et la *ratification*, dépendent uniquement de la volonté, et supposent intérêt ou autorité. L'*adhésion* n'est qu'un acte de la volonté, qui fait également obstraction des lumières de l'esprit, et des passions du cœur, quoique la volonté ne puisse jamais y être déterminée que par l'une de ces deux voies. Beauzée.

S'approprier, S'arroger, S'attribuer. *S'approprier*, c'est se rendre propre, prendre pour soi; *s'arroger*, requérir avec hauteur, prétendre avec insolence; *s'attribuer*, prétendre à une chose, se l'adjuger, se l'appliquer de sa propre autorité. L'homme avide *s'approprie*, l'homme vain *s'arroge*, l'homme jaloux *s'attribue*. On *s'attribue* une invention, un ouvrage, un succès; on *s'arroge* des titres, des prérogatives, des prééminences; on *s'approprie* un champ, un effet, un meuble. Roubaud.

Appui, Soutien, Support. L'*appui* fortifie; on le met tout auprès, pour résister à l'impulsion des corps étrangers. Le *soutien* porte; on le place au-dessous, pour empêcher de succomber sous le fardeau. Le *support* aide; il est à l'un des bouts, pour servir de jambage. Ce qui est violemment poussé, ou ce qui penche trop, a besoin d'*appuis*; ce qui est extrêmement chargé, ou ce qui est trop lourd par soi-même, a besoin de *soutiens*; les pièces d'une certaine étendue qui sont trop élevées, ont besoin de *supports*. Dans le sens figuré, *appui* a plus de rapport à la force et à l'autorité; *soutien*, au crédit et à l'habileté; *support*, à l'affection et à l'amitié. Girard.

Appuyer, Accoter. *Appuyer*, indique l'élévation d'un corps à côté d'un autre; *accoter*, exprime la position d'un corps à côté d'un autre: l'un et l'autre signifient affermir, maintenir, assurer un corps par le moyen d'un autre. Mais on *accote* contre et avec un corps qui est à côté; on *appuie* contre, sur, &c. avec des corps fermes, placés

d'une manière ou d'une autre. *Accoter*, c'est *appuyer* contre. Dict. Acad.

Arme, Armure. *Arme* est tout ce qui sert au soldat dans le combat, soit pour l'attaque, soit pour la défense. *Armure* n'est d'usage que pour ce qui sert à le défendre des atteintes ou des effets du coup, et seulement dans le détail, en nommant quelque partie du corps. Une *armure* de tête, une *armure* de cuisse. Girard.

Armes, Armoiries. Il semble que le mot *armes* ne doit pas être employé dans le sens d'*armoiries*, toutes les fois qu'ils formeront une équivoque. Ainsi le blason est la science des *armoiries*, et non celle des *armes*. En général, *armoiries* est le mot propre de la science; *armes*, celui de l'usage commun. Roubaud.

On dit ordinairement *armes*, lorsqu'il s'agit de telles *armes* en particulier, ou du blason de ces *armes*. Nous disons les *armes* de France. On dira plutôt *armoiries*, si l'on considère ces symboles en général et d'une manière vague. Ainsi nous parlons de l'origine, et de la haute antiquité des *armoiries*. Un mémorial est un recueil d'*armoiries*; l'ancienne noblesse y trouve ses *armes*. Dict. Acad.

Aromate, Parfum. L'*aromate* est proprement le corps d'où s'élève l'odeur; le *parfum* est l'odeur qui s'élève. Le *parfum* se prend aussi pour le corps qui parfume; et alors le *parfum* est à l'*aromate*, comme le genre à l'espèce; mais *aromate* ne se dit jamais de l'odeur même. L'*aromate* n'est *parfum*, que quand il est employé à répandre une odeur agréable; mais il sert à la cuisine et dans la pharmacie, comme à la parfumerie. Le *parfum* ne s'adresse qu'à l'odorat; l'*aromate* flatte l'odorat et le goût. L'*aromate* est moins un *parfum* proprement dit, qu'une production végétale dont on tire un *parfum*: on cueille les *aromates*, on fait les *parfums*. Le parfumeur vend des *parfums*; le

droguiste ou l'épicier, des *aromates*. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

ARRACHER, RAVIR. *Arracher*, c'est tirer à soi et enlever avec violence un objet qui résiste, soit de lui-même, soit par l'effort de celui qui défend. *Ravir*, c'est prendre, enlever par un tour de force ou d'adresse, un objet qui ne se défend pas, ou qui est mal défendu. On *arrache* un arbre, une dent, un clou, une fille des bras de sa mère. On *ravit* des biens, une proie, des choses mal gardées. La première action est plus lente et plus violente, il y a de la résistance ; la seconde, plus prompte et plus subtile, l'objet en est en quelque manière surpris. Un homme foible se laisse *arracher* un secret ; l'homme inconsidéré s'étonne qu'on le lui ait *ravi*. ROUBAUD. DICT. ACAD.

ARTISAN, OUVRIER, ARTISTE. L'*artisan* est un homme de métier, il exerce un art mécanique. L'*ouvrier* est un homme de travail, il fait un genre quelconque d'ouvrage. L'*artisan* fait de tel art sa profession : ainsi un particulier qui fait quelque ouvrage pour son plaisir, peut être en cela *ouvrier*, mais il n'est pas *artisan*. Le rapport du mot *ouvrier* avec ouvrage, l'a fait employer dans un sens plus étendu. On dit, ces vers sont du bon *ouvrier*, et non du bon *artisan*. *Artisan* opposé à *artiste*, appartient alors aux professions mécaniques, et qui demandent moins d'intelligence que celle de l'*artiste*. Le menuisier, le serrurier, sont des *artisans*; le peintre, le sculpteur sont des *artistes*. Dans un atelier, le maître est l'*artisan* ; les compagnons sont les *ouvriers*. ROUBAUD.

ASILE, REFUGE. L'*asile* est un lieu de sûreté où l'on ne peut être saisi, d'où l'on ne peut être arraché. Le *refuge* est un asile contre un danger pressant. Quand on craint un danger, on cherche un *asile ;* quand on est poursuivi, on cherche un *refuge*. Il faut un *asile* pour le besoin, un *refuge* pour la nécessité. En tout temps, un port est

un *asile* ; dans la tempête, c'est un *refuge*. Dans l'*asile*, on est hors de danger ; dans le *refuge*, on n'échappe souvent qu'à la poursuite. Dict. Acad.

Assez, Suffisamment. *Assez* a plus de rapport à la quantité qu'on veut avoir ; *suffisamment*, à la quantité qu'on veut employer. L'avare n'en a jamais *assez* ; le prodigue n'en a jamais *suffisamment*. A l'égard des doses et de tout ce qui se consume, *assez* paroît marquer plus de quantité que *suffisamment*. Girard.

Assiéger, Obséder. Les personnes et les choses nous *assiégent*, comme nous *assiégeons* les choses et les personnes. Il n'y a que les personnes ou les êtres intelligens et moraux qui *obsèdent*, ils n'obsèdent que les personnes. Les courtisans *assiégent* le trône et *obsèdent* le prince. On *assiége* par l'assiduité, les assauts, les poursuites, pour parvenir à un but quelconque ; on *obsède* par l'assiduité, l'artifice, la malignité, pour parvenir à gagner et gouverner la personne. L'homme en place est *assiégé* par d'importuns solliciteurs qui veulent lui arracher des grâces ; le vieillard isolé est *obsédé* par ses familiers, qui veulent disposer de lui, de sa fortune. Dict. Acad.

Associer, Agréger. On *associe* quelqu'un à un corps, à une communauté, à un emploi, à une entreprise, comme membre, collègue, compagnon, pour qu'il en partage les travaux, les soins, les avantages, &c. On *agrége* quelqu'un à un corps, pour qu'il jouisse des mêmes honneurs, et des mêmes prérogatives que ceux qu'on y a *associés*. Ceux que l'on a *associés*, sont mis ensemble, ils constituent la société, le corps. Ceux que l'on a *agrégés*, sont joints au corps, à la société ; ils lui appartiennent. Dict. Acad. Roubaud.

Assujettissement, Sujétion. Le mot *assujettissement* se distingue par un rapport particulier à la cause, au principe, à la force, au titre, à la puissance qui nous assujettit dans un tel état, qui nous

assujettit à elle, ou à des obligations, à des devoirs, à des nécessités constantes ; le mot *sujétion* indique un rapport spécial à l'action, à la gêne, à l'obligation actuelle qui nous est imposée, à l'effet que nous ressentons, à la soumission dans laquelle nous sommes tenus. Le premier désigne plutôt un état habituel dans lequel on est fixé ; le second, la situation actuelle dans laquelle on se trouve. Les lois, les règles, l'autorité, l'empire, les coutumes, les bienséances, nous imposent des *assujettissemens ;* les actes, les actions, les soins, les travaux, les devoirs imposés par les lois, sont des *sujétions.* Par l'*assujettissement* nous sommes sous le joug ; par la *sujétion*, nous traînons notre joug. L'*assujettissement* exige et entraîne la *sujétion.* Un état habituel et forcé de *sujétion* est l'effet ou l'indice d'un *assujettissement.* ROUBAUD.

ASSURER, RASSURER. Vous *assurez* celui qui n'est pas ferme ou résolu, qui n'a pas assez de force et de confiance, qui n'est pas dans un état de sécurité ; vous *rassurez* celui qui est abandonné à la crainte ou à la terreur, qui est tout-à-fait hors de l'assiette naturelle, qui ne peut être ramené et tranquillisé qu'avec beaucoup de soins, de secours, de réconfort. Le premier n'a pas, dans l'état où il est, toute l'énergie dont il a besoin ; le second a perdu, dans la crise où il se trouve, celle dont il éprouve la nécessité ; la différence est du plus au moins. Je suis debout, assez ferme pour ne pas tomber, si on ne me pousse violemment. Je crains l'impulsion, je me roidis, je me mets en défense, je m'*assure.* J'ai reçu le choc, je m'ébranle, mon corps chancelle, mes mains cherchent un soutien ou un appui, je redouble d'efforts, je me *rassure.* La même différence a lieu au figuré. ROUBAUD.

ASSURER, AFFIRMER, CONFIRMER. On se sert du ton de la voix, ou d'une certaine manière de dire les choses, pour les *assurer ;* et l'on prétend par là en marquer la certitude. On emploie le serment pour *affirmer*, dans la vue de détruire tous

les soupçons désavantageux à la sincérité. On a recours à une nouvelle preuve ou au témoignage d'autrui, pour *confirmer*; c'est un renfort qu'on oppose au doute, et dont on appuie ce qu'on veut persuader. Les demi-savans, les pédans et les petits-maîtres *assurent* tout; ils ne parlent que par décisions. Les menteurs se font une habitude de tout *affirmer*; les juremens ne leur coûtent rien. Les gens impolis veulent quelquefois *confirmer* par leur témoignage, ce que des personnes fort au-dessus d'eux disent en leur présence. GIRARD.

ASTRONOME, ASTROLOGUE. L'*astronome* connoît le cours et le mouvement des astres; l'*astrologue* raisonne sur leur influence. Le premier observe l'état des cieux, marque l'ordre des temps, les éclipses, &c.; il n'erre guère dans ses calculs: le second prétend prédire les événemens; il tire des horoscopes; il annonce la pluie, le froid, le chaud et toutes les variations des météores; il se trompe souvent dans ses prédictions. L'un explique ce qu'il sait, et mérite l'estime des savans; l'autre débite ce qu'il imagine, et cherche l'estime des ignorans. Le désir de savoir fait qu'on s'applique à l'*astronomie*; l'inquiétude de l'avenir fait donner dans l'*astrologie*. GIRARD.

ATTACHE, ATTACHEMENT. L'*attache* est un lien; l'*attachement*, une liaison. Le premier se dit au propre et au figuré; l'*attachement* ne se dit qu'au figuré. L'*attachement* désigne un sentiment, il vient du cœur; l'*attache* vient de quelque chose que ce soit. On tient à l'objet pour lequel on a de l'*attache*; on aime celui pour lequel on a de l'*attachement*. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

ATTACHEMENT, ATTACHE, DÉVOUEMENT. *Attachement* ne se prend que rarement en mauvaise part. *Attache* convient mieux lorsqu'il est question d'une passion poussée à l'excès, ou qui n'est pas généralement approuvée. *Dévouement* indique une parfaite disposition à obéir en tout. On dit de

l'*attachement* qu'il est sincère ; de l'*attache*, qu'elle est forte ; du *dévouement*, qu'il est sans réserve. L'un nous unit à ce que nous estimons, l'autre nous lie à ce que nous aimons ; le troisième nous soumet à la volonté de ceux que nous désirons servir. GIRARD.

ATTACHÉ, AVARE, INTÉRESSÉ. Un homme *attaché* aime l'épargne et fuit la dépense. Un homme *avare* aime la possession, et ne fait aucun usage de ce qu'il a. Un homme *intéressé* aime le gain et ne fait rien gratuitement. L'*attaché* s'abstient de ce qui est cher ; l'*avare* se prive de tout ce qui coûte ; l'*intéressé* ne s'arrête guère à ce qui ne produit rien. GIRARD.

ATTENTION, EXACTITUDE, VIGILANCE. L'*attention* fait que rien n'échappe ; l'*exactitude* empêche qu'on n'omette la moindre chose ; la *vigilance* fait qu'on ne néglige rien. L'*attention* exige de la présence d'esprit. L'*exactitude*, de la mémoire ; la *vigilance* de l'action. Nous devons avoir de l'*attention* à ce qu'on nous dit ; de l'*exactitude* dans ce que nous promettons, de la *vigilance* sur ce qui nous est confié. GIRARD.

ATTÉNUER, BROYER, PULVÉRISER. Le premier se dit des fluides condensés, coagulés. Les deux autres, des solides. *Broyer* marque l'action ; *pulvériser* en marque l'effet, il faut fondre et dissoudre pour *atténuer* ; il faut *broyer* pour *pulvériser*. DICT. DE TRÉVOUX.

ATTRAITS, APPAS, CHARMES. Les *attraits* attirent; ils inspirent le penchant. Les *appas* excitent ; ils font naître le goût, le désir. Les *charmes* entraînent ; ils produisent l'amour, la passion, l'enthousiasme. Les *attraits* et les *charmes* viennent toujours de l'heureuse conformation des traits ; les *appas* sont quelquefois l'ouvrage de l'art. DICT. ACAD. *d'après* GIRARD *et* ROUBAUD.

Attribuer, Imputer, Ces deux termes expriment l'action de mettre une chose sur le compte de quelqu'un. La lui *attribuer,* c'est la mettre sur son compte, par une prétention, un jugement, une assertion simple, comme sa chose propre, son effet direct, son ouvrage immédiat ; la lui *imputer,* c'est la mettre sur son compte, en la rejetant sur lui, en lui en rapportant ou appliquant le mérite ou le démérite. On *attribue* plutôt les choses ; On *impute* surtout le mérite des choses. Vous *attribuez* un ouvrage à celui que vous en croyez l'auteur ; vous *imputez* un événement à celui que vous préjugez en être la cause plus ou moins éloignée, ou même directe ou indirecte. *Arribuer* se prend en bonne ou mauvaise part ; *imputer* se prend plutôt en mauvaise part. On *attribue* une bonne cause, une mauvaise action, des vertus comme des vices ; on *impute* une mauvaise action plutôt qu'une bonne, des vices plutôt que des vertus. Roubaud.

Augure, Présage. L'*augure* est simplement l'idée que nous nous formons de l'avenir, d'après certaines données ; et si nous disons d'une chose, que *c'est un bon* ou *un mauvais augure,* c'est pour dire qu'elle est d'un bon ou d'un mauvais *augure, Présage* se dit également et du signe qui annonce l'avenir, et de la conjecture que nous tirons. Nous *augurons,* mais les choses n'*augurent* pas ; les choses *présagent,* et nous *présageons.* On tire l'*augure* ; on voit certains *présages.* L'*augure* est dans notre imagination, et non dans l'objet ; le *présage* est dans l'objet et dans notre esprit. L'imagination, la superstition, le pressentiment, le préjugé, forment les *augures ;* la sagacité, la science, l'expérience, le raisonnement, tirent les *présages.* L'*augure* est une conjecture futile, légère, hasardée ; le *présage,* une conjecture légitime et raisonnable. Le *présage* annonce un événement de quelque nature qu'il soit ; l'*augure* un événement heureux ou malheureux. Le premier se rapporte

au fait, le second au succès. Le *présage* est certain ou incertain; l'*augure* bon ou mauvais. ROUBAUD.

AUSTÈRE, SÉVÈRE, RIGOUREUX. Ce qui est *austère* ne s'écarte point des règles. Ce qui est *sévère* exige que les autres ne s'en écartent point; ce qui est *rigoureux* met de l'excès dans la sévérité. L'*austérité* exclut toute idée de douceur; la *sévérité*, toute idée de condescendance; la *rigueur*, toute idée d'indulgence. ROUBAUD.

AUSTÈRE, SÉVÈRE, RUDE. On est *austère* par la manière de vivre; *sévère*, par la manière de penser; *rude*, par la manière d'agir. La mollesse est l'opposé de l'*austérité*; le relâchement et la *sévérité* sont deux extrêmes, dans l'un desquels on donne presque toujours. Les fades complaisances sont l'excès opposé aux manières *rudes*. Ce n'est pas pour soi qu'on est *austère*; l'on n'est *rude* que pour les autres; on peut être *sévère* pour soi et pour les autres. Les saints se plaisoient dans les exercices de l'*austérité*; elle étoit autrefois le partage des cloîtres. Quelques casuistes affectoient de se distinguer par une morale *sévère*; la mode en est passée. Il y a des gens assez brutes pour confondre les mœurs *rudes* avec la noblesse des sentimens, et s'imaginer qu'une honnêteté soit une bassesse. GIRARD.

AUTORITÉ, PUISSANCE, POUVOIR. L'idée propre d'*autorité* est celle de supériorité, d'ascendant, de domination, d'empire; l'idée propre de *puissance*, celle de force et de faculté; l'idée propre de *pouvoir*, celle de possession d'une puissance, de faculté d'en jouir. Le *pouvoir* peut émaner de l'*autorité* ou de la *puissance*. L'*autorité* exerce son droit, elle donne un *pouvoir* légitime; la *puissance* use de ses forces, elle donne le *pouvoir* de les employer. L'*autorité* est le droit du plus grand; la *puissance*, le droit du plus fort; le *pouvoir*, l'agent de l'un et de l'autre. L'*autorité* commande,

la *puissance* garantit, le *pouvoir* gouverne. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

AUTORITÉ, POUVOIR, EMPIRE. Il n'est question ici que du sens de ces mots, qui marque en général ce qu'on peut sur l'esprit des autres. L'*autorité* laisse plus de liberté dans le choix ; le *pouvoir* paroît avoir plus de force ; l'*empire* est plus absolu. La supériorité du rang et de la raison donne de l'*autorité* ; l'attachement pour les personnes contribue beaucoup au *pouvoir* qu'elles ont sur nous ; l'art de trouver et de saisir le foible des hommes forme l'*empire* qu'on prend sur eux. L'*autorité* qu'on a sur les autres vient toujours de quelque mérite, soit d'esprit, de naissance ou d'état ; elle fait honneur. Le *pouvoir* vient pour l'ordinaire de quelque liaison, soit de cœur ou d'intérêt ; elle augmente le crédit. L'*empire* vient d'un ascendant de domination, arrogé avec art, ou cédé par imbécillité ; il donne quelquefois du ridicule. GIRARD.

AVANT, DEVANT. *Avant*, est pour l'ordre du temps ; *devant*, pour l'ordre des places. Nous venons après les personnes qui passent *avant* nous ; nous allons derrière celles qui passent *devant*. Le plutôt arrivé se place *avant* les autres ; le plus considérable se met *devant* eux. GIRARD.

Avant marque aussi priorité d'ordre, *il faudroit mettre ce chapitre* avant *l'autre*. *Devant* le marque aussi, et alors il est opposé à *après*; *c'est mon ancien, il marche* devant *moi*. DICT. ACAD.

AVARE, AVARICIEUX. *Avare* convient mieux, lorsqu'il s'agit de l'habitude et de la passion même de l'avarice. *Avaricieux* se dit plus proprement, lorsqu'il n'est question que d'un acte ou d'un trait particulier de cette passion. Le premier a meilleure grâce pour la dénomination du sujet ; et le second pour la qualification. C'est un grand *avare* ; c'est un *avaricieux* mortel. Un homme qui ne donne jamais passe pour *avare* ; celui qui manque à don-

ner dans l'occasion, ou qui donne trop peu, s'attire l'épithète d'*avaricieux*. L'*avare* se refuse toutes choses, l'*avaricieux* ne se les donne qu'à demi. GIRARD.

AVERTISSEMENT, AVIS, CONSEIL. L'*avertissement* instruit ou réveille l'attention ; il nous apprend ou nous rappelle certaines choses, qu'on ne veut pas que nous ignorions ou que nous négligions. L'*avis* et le *conseil* ont aussi pour but l'instruction, mais avec un rapport plus marqué à une conséquence de conduite ; ils se donnent dans la vue de faire agir ou parler. Mais l'*avis* n'emporte aucune idée accessoire de supériorité d'état ou de lumière ; le *conseil* emporte toujours une de ces idées, et quelquefois toutes les deux ensemble. GIRARD.

AVEU, CONFESSION. L'*aveu* suppose l'interrogation ; la *confession* tient un peu de l'accusation. On *avoue* ce qu'on a eu envie de cacher ; on *confesse* ce qu'on a eu tort de faire. Il vaut mieux faire un *aveu* sincère, que de s'excuser de mauvaise grâce. Il ne faut pas faire sa *confession* à toutes sortes de gens. GIRARD.

A L'AVEUGLE, AVEUGLÉMENT. Qui agit *à l'aveugle*, n'est pas éclairé ; qui agit *aveuglément*, ne suit pas les lumières naturelles. Le premier ne voit pas, le second ne veut pas voir. BEAUZÉE.

AXIOME, MAXIME, SENTENCE, APOPHTHEGME, APHORISME. L'*axiome* est une proposition, une vérité capitale, principale, si évidente par elle-même, qu'elle captive par sa propre force, et avec une autorité irréfragable, l'entendement bien disposé ; c'est le flambeau de la science. La *maxime* est une proposition, une instruction importante, majeure, faite pour éclaircir et guider les hommes dans la carrière de la vie ; c'est une grande règle de conduite. La *sentence* est une proposition, un enseignement court et frappant, qui, déduit de l'observation, ou puisé dans le sens intime ou la conscience, nous apprend ce qu'il faut faire, ou ce qui

se passe dans la vie ; c'est une espèce d'oracle. L'*apophthegme* est un dit mémorable, un trait remarquable qui, parti d'une âme ou d'une tête énergique, fait sur nous une vive impression ; c'est un éclat d'esprit, de raison, de sentiment. L'*aphorisme* est une notion, un enseignement doctrinal, qui expose ou résume en peu de mots, en précepte, en abrégé ce qu'il s'agit d'apprendre ; c'est la substance d'une doctrine. L'*axiome* doit être clair, géométrique, d'une éternelle vérité. La *maxime* doit être certaine, lumineuse et d'une grande utilité. La *sentence* doit être concise et d'une tournure proverbiale. L'*apophthegme* doit être saillant, piquant et dans l'à propos dramatique. L'*aphorisme* doit être lucide, dogmatique, appuyé d'observations et de preuves développées. *Deux corps ne peuvent occuper à la fois le même espace,* voilà un *axiome. Connois-toi toi-même,* voilà une *maxime. Le malheur est le grand maître de l'homme,* voilà une *sentence.* Léonidas dit un *apophthegme,* lorsqu'il répondit à ceux qui lui demandoient pourquoi les braves gens préféroient l'honneur à la vie ? *C'est qu'ils tiennent la vie de la fortune, l'honneur de la vertu.* Les propositions suivantes tiennent de l'*aphorisme* : *Les maladies sont guéries par la nature et non par les remèdes ; et la vertu des remèdes consiste à seconder la nature.* Roubaud.

B

Babil, Bavardage, Caquet. Le *babil* est un excès de paroles qui n'a pour but que le plaisir de parler ; il est quelquefois agréable : le *bavardage* est un flux de paroles qui prend sa source dans la sottise et le désir déréglé d'attirer l'attention ; il est toujours sot : le *caquet* prend sa source dans une vanité puérile qui tend à se faire croire au-dessus des autres et à les dépriser ; il est toujours ri-

dicule. Un enfant, un étourdi a du *babil*; un fat impertinent est sujet au *bavardage*; une femme sans éducation, qui se croit un peu au-dessus de ses voisines, a du *caquet*. Dict. Acad.

Babillard, Bavard. Le *babillard* parle trop, par légèreté, par futilité, par enfantillage; il dit des riens : il lui suffit de parler. Le *bavard* parle continuellement, par prétention, pour se donner de l'importance, pour dominer dans la conversation; on ne sauroit le faire taire. Le *babillard* peut amuser quelquefois; il y a un joli *babil* : le *bavard* déplaît bientôt; il n'y a qu'un sot *bavardage*. Roubaud.

Badaud, Benêt, Niais, Nigaud. Le *badaud* s'arrête de surprise ou par curiosité devant tout ce qu'il voit, comme s'il n'avoit rien vu. Le *benêt* par un excès de bonhomie, ne fait rien de lui-même et se prête à tout ce qu'on veut. Le *niais* dépourvu d'expérience et de connoissance, ne sait ni ce qu'il faut penser, ni ce qu'il faut dire, ni comment se tenir. Le *nigaud*, par puérilité ou par ineptie, reste toujours enfant, et ne sait ni se mettre à sa place, ni mettre les autres à la leur. Le *badaud* est un peu sot, on l'attrape; le *benêt* fait pitié; le *niais* sert de jouet; le *nigaud* est ridicule. Roubaud.

Baisser, Abaisser. *Baisser* se dit des choses qu'on veut placer plus bas, de celles dont on veut diminuer la hauteur, et de certains mouvemens du corps : on *baisse* une poutre; on *baisse* les voiles d'un navire; on *baisse* un bâtiment, on *baisse* les yeux, la tête. *Abaisser*, se dit des choses faites pour en couvrir d'autres, mais qui, étant relevées, les laissent à découvert; on *abaisse* le dessus d'une cassette; on *abaisse* les paupières; on *abaisse* sa coiffe, sa robe. Les opposés de *baisser* sont *élever* et *exhausser*; ceux d'*abaisser* sont *lever* et *relever*. On *baisse* un toit trop élevé ou un mur trop exhaussé. On *abaisse* la trappe qu'on avoit levée, et son

voile qu'on avoit relevé. On *baisse* en diminuant; on se *baisse* en se courbant; on s'*abaisse* en s'humiliant, ou en se proportionnant aux personnes qui nous sont inférieures par la condition ou par l'esprit. Les rivières *baissent* en été; les grandes personnes sont obligées de se *baisser* pour passer par les petites portes. Il est quelquefois dangereux de *s'abaisser*; car on prend au mot notre humilité, et l'on nous méprise sur notre parole. GIRARD.

BALANCER, HÉSITER. Lorsqu'il y a des objets à peser, on *balance*; des obstacles à vaincre, on *hésite*. Dans le premier cas, on ne sait que faire; dans le second, on n'ose pas faire. Tant qu'on *balance*, rien ne détermine; quand on *hésite*, quelque chose arrête. Le doute, l'incertitude fait *balancer*; la crainte, la foiblesse fait *hésiter*. ROUBAUD.

BALBUTIER, BÉGAYER, BREDOUILLER. Celui qui *balbutie* ne parle que du bout des lèvres, laisse en quelque sorte tomber ses paroles, affoiblit diverses articulations; celui qui *bégaye* ne parle pas de suite, s'arrête à certaines articulations, coupe ou répète les mots ou les syllabes; celui qui *bredouille* roule précipitamment ses paroles les unes sur les autres, les confond dans un bruit sourd, semble parler dans sa bouche sans articuler. La vieillesse, en émoussant les organes, fait *balbutier*; la suffocation, en coupant la voix, fait *bégayer*; l'ivresse, en brouillant et les idées et les organes, fait *bredouiller*. La timidité *balbutie*; l'ignorance *bégaye*; la précipitation *bredouille*. Le coupable confondu ne peut que *balbutier*; l'innocent étonné d'une accusation, ne peut que *bégayer*; le disputeur embarrassé *bredouille*. ROUBAUD. DICT. ACAD.

BANQUEROUTE, FAILLITE. Le premier mot marque proprement l'effet de l'insolvabilité; le second, l'acte qui déclare l'insolvabilité ou la cession. Faire *banqueroute*, c'est fermer boutique, disparoître du commerce, y renoncer de gré ou de force. Faire *faillite*, c'est manquer de payer aux échéances, se

déclarer hors d'état de payer. La *banqueroute* exprime littéralement la cessation du commerce; la *faillite*, la chute du commerce. ROUBAUD.

BAS, ABJECT. VIL. Ce qui est *bas* manque d'élévation; ce qui est *abject*, est dans une grande bassesse; ce qui est *vil*, dans un grand décri. On ne considère pas ce qui est *bas*, on rejette ce qui est *abject*, on rebute ce qui est *vil*. L'homme *bas* est méprisé; l'homme *abject*, rejeté; l'homme *vil*, dédaigné. Un homme est *bas*, qui déroge à la dignité de son état; un homme est *abject*, qui se ravale jusqu'à faire entièrement oublier ce qu'il est; un homme est *vil*, qui renonce à sa propre estime et à celle des autres. Un sentiment *bas*, est loin du grand homme; un sentiment *abject*, loin de l'homme de cœur; un sentiment *vil*, loin de l'homme d'honneur. ROUBAUD,

BATAILLE, COMBAT. La *bataille* est une action plus générale, et ordinairement précédée de quelque préparation. Le *combat* semble être une action plus particulière, et souvent imprévue. Le mot *combat* a plus de rapport à l'action même de se battre; *bataille* convient mieux, lorsqu'il n'est question que de dénommer l'action. A la *bataille* de Fleurus, le *combat* fut opiniâtre et long. GIRARD.

BATTRE, FRAPPER. Il semble que pour *battre*, il faille redoubler les coups; et que pour *frapper*, il suffise d'en donner un. On n'est jamais *battu* qu'on ne soit *frappé*; mais on peut être *frappé*, sans être *battu*. On ne *bat* jamais qu'avec dessein: on *frappe* quelquefois sans le vouloir. Le plus fort *bat* le plus foible; le plus violent *frappe* le premier. On *bat* les gens, et on les *frappe* dans quelque endroit de leur corps. César, pour *battre* ses ennemis, commande à ses soldats de *frapper* au visage. GIRARD.

BÉATIFICATION, CANONISATION. Dans l'acte de *béatification*, le Pape ne prononce que comme personne privée, et use seulement de son autorité, pour accorder à certaines personnes, à un corps,

le privilége de rendre au *béatifié* un culte particulier. Dans l'acte de *canonisation*, le Pape parle comme juge après un examen juridique, et détermine l'espèce de culte qui doit être rendu au nouveau saint dans l'Eglise universelle. GIRARD.

BEAU, JOLI. Le *beau* s'adresse à l'âme ; le *joli* parle aux sens. Le *beau* étonne, éblouit, persuade, entraîne : le *joli* séduit, amuse et se borne à plaire. Ils n'ont qu'une règle commune, c'est celle du vrai. Si le *joli* s'en écarte, il se détruit et devient maniéré, petit ou grotesque. Il y a des choses qui peuvent être *jolies* ou *belles*, telle est la comédie ; il y en a d'autres qui ne peuvent être que *belles*, telle est la tragédie. DICT. ACAD.

L'esprit est un faiseur de *jolies* choses ; l'âme produit les *belles* choses. Les traits ingénieux ne sont ordinairement que *jolis* ; il y a de la *beauté* partout où l'on remarque du sentiment. DIDEROT.

BEAUCOUP, PLUSIEURS. *Beaucoup* est d'usage soit qu'il s'agisse de calcul, de mesure ou d'estimation ; *plusieurs* n'est jamais employé que pour les choses qui se calculent. Il y a dans le monde *beaucoup* de fous qu'on estime, *beaucoup* de terrain qu'on néglige, et *beaucoup* de mérite qu'on ne connoît pas. Parmi les personnes qui se piquent de goût et de discernement, il y en a *plusieurs* qui ne regardent les objets que sous un seul point de vue. L'opposé de *beaucoup* est *peu* ; l'opposé de *plusieurs* est *un*. GIRARD.

BÉNI, BÉNIT. Le premier a un sens moral et de louange ; le second, un sens légal et de consécration. Ceux qui assistent les pauvres sont *bénis* de Dieu. Du pain *bénit*, un cierge *bénit*, une chapelle *bénite*. BEAUZÉE.

BENIN, DOUX, HUMAIN. *Benin* marque l'inclination ou la disposition à faire du bien. *Doux* indique un caractère d'humeur qui rend très-sociable et ne rebute personne. *Humain* dénote une sensibilité sympathisante aux maux ou à l'état d'au-

trui. La *bénignité* est une qualité qui affecte proprement la volonté, par rapport aux biens et aux plaisirs qu'on peut faire aux autres ; ce qu'il y a de plus éloigné d'elle, c'est la *malignité*, ou le plaisir secret de nuire. La *douceur* est une qualité qui se trouve particulièrement dans la tournure de l'esprit, par rapport à la manière de prendre les choses dans le commerce de la vie civile ; ses contraires sont l'*aigreur* et l'*emportement*. L'*humanité* réside principalement dans le cœur ; elle le rend tendre, fait qu'on s'accommode et qu'on se prête aux diverses situations où se trouvent ceux avec qui l'on est en relation d'affaires ou de dépendance ; rien n'y est plus opposé que la *cruauté* et la *dureté*, ou un certain amour-propre uniquement occupé de soi-même. GIRARD.

BÊTE, BRUTE, ANIMAL. *Bête* se prend souvent en opposition à *homme*. On dit, l'homme a une âme ; quelques philosophes n'en accordent point aux *bêtes*. *Brute* est un terme de mépris qui ne s'applique qu'en mauvaise part : il s'abandonne à toute la fureur de son penchant, comme la *brute*. *Animal* est un terme générique qui convient à tous les êtres organisés vivans : l'*animal* vit, agit, se meut de lui-même. Si l'on considère l'*animal* comme pensant, voulant, réfléchissant, etc. on restreint sa signification à l'espèce humaine ; si on le considère comme borné dans toutes les fonctions qui marquent de l'intelligence et de la volonté et qui semblent lui être communes avec l'espèce humaine, on le restreint à la *bête*. Si on considère la *bête* dans son dernier degré de stupidité, et comme affranchie des lois de la raison et de l'honnêteté, selon lesquelles nous devons régler notre conduite, on l'appelle *brute*. DIDEROT. *Voyez ces trois mots présentés sous d'autres rapports*, p. 27.

BÊTE, STUPIDE, IDIOT. On est *bête* par défaut d'intelligence ; *stupide*, par défaut de sentiment ; *idiot*, par défaut de connoissances. DICT. ACAD.

C'est en vain qu'on fait des leçons à une *bête*; la nature lui a refusé les moyens d'en profiter. Tous les soins des maîtres sont perdus auprès d'un *stupide*, s'ils ne tiennent le secret de lui donner de l'émulation, et de le tirer de son assoupissement. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on peut venir à bout d'instruire un *idiot*; il faut pour cet effet avoir l'art de rendre les idées sensibles, et savoir se proportionner à sa façon de penser, pour élever celle-ci jusqu'au niveau de celle qu'on veut lui inspirer. GIRARD.

BÉVUE, MÉPRISE, ERREUR. Celui qui voit mal, et qui suit aveuglément sa manière de voir, sans avoir recours à la réflexion ou à l'expérience, fait des *bévues*; celui qui se trompe dans le choix, commet une *méprise*; celui qui se trompe dans l'application de ses intentions, commet une *erreur*. Vous avez donné légèrement votre confiance à un homme qui vous a trompé; c'est une *bévue*. En choisissant parmi des marchandises, vous avez pris la plus mauvaise; c'est une *méprise*. Vous aviez intention d'écrire à un homme, et vous adressez la lettre à son frère; c'est une *erreur*. La *bévûe* vient d'un défaut de réflexion; la *méprise*, d'un défaut de connoissance; l'*erreur* d'un défaut d'attention. DICT. ACAD.

BIEN, BEAUCOUP, ABONDAMMENT, COPIEUSEMENT, A FOISON. *Beaucoup* dénote purement et simplement une grande quantité, vague et indéfinie, de toutes sortes de choses. *Bien* annonce, avec des particularités, une grande quantité, surprenante ou très-remarquable. *Abondamment* désigne une grande quantité de productions ou de certains objets pris en grand, supérieurs à la quantité donnée ou reçue pour l'usage nécessaire ou suffisant. *Copieusement* indique une grande quantité de certaines choses, et surtout d'objets de consommation, dans un cercle étroit, excédant la mesure suffisante et ordinaire. *A foison* marque la très-grande quan-

tité de productions ou de choses accumulées qui forment la volumineuse abondance, et semblent en quelque sorte pulluler ou ne point s'épuiser. Roubaud.

Bienfait, Grace, Service, Bon office, Plaisir. Le *bienfait* est un acte libre par lequel on rend meilleure la condition de celui sur qui on le verse. La *grâce* est un bien auquel celui qui la reçoit n'avoit aucun droit, ou la rémission qu'on lui fait d'une peine méritée. Le *service* est un secours par lequel on contribue à faire obtenir quelque bien. Le *bon office* est l'emploi de notre crédit, de notre entremise, de nos moyens, pour faire réussir, prospérer quelqu'un. Le *plaisir* est une de ces choses agréables ou obligeantes que l'occasion nous présente à faire pour autrui, et que nous faisons sans cesse les uns pour les autres dans le commerce de la vie civile. La bienfaisance ou la bonté généreuse verse des *bienfaits*. La faveur distribue les *grâces*. Le zèle rend des *services*. La bienveillance inspire les *bons offices*. La complaisance ou l'honnêteté civile fait des *plaisirs*. Duclos, Roubaud.

Bienveillance, Bienfaisance. La *bienveillance* est le désir de faire du bien; la *bienfaisance* en est l'accomplissement, ou plutôt c'est l'acte même. Voltaire.

Blessure, Plaie. La *blessure* est l'effet immédiat, le signe, la marque d'un coup qu'on a reçu. La *plaie* désigne proprement la solution de continuité, ou l'ouverture faite à la peau, soit par le coup ou la blessure, soit par toute autre cause, comme la malignité des humeurs. Un bouton, une éruption cutanée, un ulcère forment des *plaies*. La *blessure* n'est quelquefois qu'une simple contusion, ou une meurtrissure qui n'a point entamé la peau; au lieu que la *plaie* suppose toujours nécessairement une extension et une séparation produites dans les parties molles, par l'activité des humeurs qui cher-

chent une issue à travers les tégumens. Dans la *blessure* vous ne considérez que ses effets immédiats et les particularités du coup ; la *blessure* est petite, légère, large ou profonde. Vous considérez surtout la *plaie* chirurgicalement, ou dans ses rapports avec l'état du mal et du malade ; la *plaie* est vive, vermeille, belle ; elle est livide, noire, purulente. La *blessure* produit une *plaie*. Au figuré *blessure* signifie le tort, le dommage, le détriment, le mal fait par une action violente et maligne, à l'honneur, à la réputation, au repos d'une personne. On donne le nom de *plaie* aux vives douleurs, aux grandes afflictions, à des pertes funestes, en un mot, à des maux beaucoup plus grands que les simples *blessures*. ROUBAUD.

BLUETTE, ETINCELLE. Lorsque vous cherchez du feu sous la cendre pour le rallumer, vous voyez la *bluette* pâle, foible, luire et s'évanouir presqu'aussitôt, sans produire ordinairement d'autre effet. Lorsque vous attisez et soufflez le feu pour le rendre plus vif, c'est l'*étincelle* que vous voyez ardente, éclatante même, jaillir, pétiller, ranimer les flammes, et produire souvent l'incendie ou quelque autre grand effet. L'action de la *bluette* est passive ; elle ne vit un instant que pour elle : l'action de l'*étincelle* est active ; elle vit peu, mais elle embrase. Au figuré on dit avec les mêmes nuances, des *bluettes* d'esprit, des *étincelles* d'esprit. La *bluette* prouve la présence du principe caché ; l'*étincelle*, son activité ou son activité contrainte. On dit des *étincelles* de génie, et non des *bluettes* de génie. ROUBAUD.

BOIS MORT, MORT BOIS. *Bois mort* est tout arbre séché sur pied ; *mort bois* est le bois de certains arbres de peu d'usage et de service, comme marseaux, épines, ronces, genêts, &c. DICT. ACAD.

BOIS, CORNES. Les *bois* et les *cornes* diffèrent dans leur substance, dans leurs formes, dans leurs accidens. La substance de la *corne* a de l'analogie avec

celle des ongles; et la substance du *bois*, avec celle du bois végétal. Des *bois* de certains animaux, tels que le cerf, la chimie tire des sels, et la médecine divers remèdes. Des *cornes* de divers quadrupèdes, l'industrie a fait une multitude d'ouvrages connus. La *corne* est permanente, elle ne tombe que par accident. Le *bois* tombe dans une saison régulière, et ensuite il repousse. Le cerf, l'élan, le daim, le renne, &c. ont des *bois*; le bœuf, le buffle, la chèvre, &c. ont des *cornes*. Roubaud.

Boiter, Clocher. *Boiter*, c'est proprement marcher avec une sorte de vacillation, en se jetant d'un côté, de manière que le corps est ou paroît être déhanché, dégingandé, déboité dans quelqu'une de ses parties inférieures. *Clocher*, c'est marcher avec un pied raccourci, ou en se jetant sur un côté trop court, de manière que le corps est ou paroît être tronqué, mutilé, inégal d'un ou d'autre côté, dans sa base. Le vice de *boiter* vient de l'emboîtement ou de l'enchassement imparfait et difficile de quelqu'un des membres qui exécutent concurremment l'opération de marcher; ou d'une foiblesse, d'un relâchement des muscles, qui ne peuvent soutenir assez le poids du corps ou en arrêter à propos le mouvement. Le vice de *clocher* vient d'une disproportion entre les colonnes ou les côtés qui supportent le buste, ou d'une sorte de roideur, d'inflexibilité qui ne souffre pas d'une part la même extension que les membres prennent de l'autre côté. Celui qui va sautant à *cloche-pied*, ne *boite* pas; il *cloche*. On *boite* d'un pied, quand il s'y trouve de la foiblesse, de la luxation, de la dislocation; On *cloche* du pied, lorsque la colonne brisée est trop courte, trop fortement pliée ou déjetée. Roubaud.

Bonheur, Chance. *Bonheur* est plus général que *chance*; il embrasse presque tous les événemens et toutes les circonstances qui rendent un homme content de son existence. *Chance* n'a guère de

rapport qu'aux événemens qui dépendent du hasard pur, ou dont la cause, étant tout-à-fait indépendante de nous, a pu et peut agir tout autrement que nous ne le désirons, sans que nous ayons aucun sujet de nous en plaindre. On peut nuire ou contribuer à son *bonheur*; la *chance* est hors de notre portée; on ne se rend point *chanceux*, on l'est, ou on ne l'est pas. DIDEROT.

BONHEUR, FÉLICITÉ, BÉATITUDE. *Bonheur* marque proprement l'état de la fortune, capable de fournir la matière des plaisirs, et de mettre à portée de les prendre. *Félicité* exprime particulièrement l'état du cœur, disposé à goûter le plaisir et à le trouver dans ce qu'on possède. *Béatitude*, qui est du style mystique, désigne l'état de l'imagination, prévenue et pleinement satisfaite des lumières qu'on croit avoir, et du genre de vie qu'on a embrassé. Notre *bonheur* brille aux yeux du public, et nous expose souvent à l'envie; notre *félicité* se fait sentir à nous seuls, et nous donne toujours de la satisfaction; l'idée de la *béatitude* s'étend et se perfectionne au-delà de la vie temporelle; on est quelquefois dans un état de *bonheur*, sans être dans un état de *félicité*; la *béatitude* est le partage des dévots. Les choses étrangères servent au *bonheur* de l'homme; mais il faut qu'il fasse lui-même sa *félicité* et qu'il demande à Dieu la *béatitude*. GIRARD.

BONHEUR, PROSPÉRITÉ. Le *bonheur* est l'effet du hasard, il arrive inopinément; la *prospérité* est le succès de la conduite, elle vient par degrés. Les fous ont quelquefois du *bonheur*; les sages ne *prospèrent* pas toujours. On dit du *bonheur*, qu'il est grand; de la *prospérité*, qu'elle est rapide. *Bonheur* se dit également pour le mal qu'on évite, comme pour le bien qui survient; *prospérité* n'est d'usage qu'à l'égard du bien que les soins procurent. GIRARD.

BONTÉ, BÉNIGNITÉ, DÉBONNAIRETÉ. La *bonte*

porte à faire du bien ; la *bénignité*, à le faire noblement ; la *débonnaireté*, à le faire généreusement, en rendant même le bien pour le mal. La maxime propre de la *bonté* est de ne faire que du bien ; celle de la *bénignité*, de le faire comme on aime à le recevoir ; celle de la *débonnaireté*, de ne se jamais rebuter de le faire, quelque dégoût qu'on en essuie. La *bonté* fait qu'on pardonne, on se rend ; la *bénignité* fait qu'on pardonne avec facilité, on ne résiste pas ; la *débonnaireté* fait qu'on pardonne avec joie, on offre le pardon comme on demande une grâce. La *bonté* peut être réservée, froide, sèche, sévère même ; la *bénignité* sera douce, ouverte, facile, empressée ; mais elle ne seroit pas toujours aussi douce, aussi tolérante, aussi patiente, aussi constante, aussi généreuse que la *débonnaireté*. La *bonté* attire ; la *bénignité* charme ; la *débonnaireté* confond. GIRARD.

BORD, CÔTE, RIVE, RIVAGE. Le *bord* est à l'égard de l'eau, cette extrémité de la terre qui la touche, la borne, la borde. La *côte* est cette partie de la terre qui s'élève au-dessus de l'eau, la commande et y descend. La *rive* et le *rivage* sont les limites de l'eau, les points entre lesquels l'eau se renferme. Le *rivage* est une *rive* étendue. Le *bord* et la *rive* n'ont point ou n'ont guère de largeur ; le *bord*, moins que la *rive*. Les *côtes* et les *rivages* ont une largeur plus ou moins considérable, les *côtes* beaucoup plus que les *rivages*. On envoie des armées, on construit des villes sur une *côte*. On est au *bord* de l'eau. L'eau en se *débordant* couvre la *rive*, et s'étend sur le *rivage*. La *côte* a un *bord* et le *rivage* aussi ; on n'en attribue point à la *rive*. La mer seule a des *côtes*. La mer, les fleuves, les grandes rivières ont seules des *rivages*, si ce n'est en poésie. Les fleuves, les rivières, les ruisseaux, et toutes les eaux courantes ont des *rives* ; on en donne quelquefois improprement à la mer. Toutes les eaux, depuis la mer jusqu'à la fontaine, les eaux stagnantes comme les eaux courantes, ont

des *bords*. On dit le *bord* de la mer et le *bord* d'une fontaine. Les *bords* et les *côtes* s'élèvent au-dessus des eaux ; ils sont abordables, accessibles ou difficiles, escarpés. La *rive* et le *rivage* sont plus plats. Le *rivage* descend jusqu'à fleur d'eau, la pente est douce. Le *bord* est comme une digue qui contient l'eau. La *côte* est une large et longue barrière qui l'arrête, la rejette, la repousse. La *rive* est le point du contact de l'eau et de la terre, ou un des *bords* du lit sur lequel les eaux coulent et se renferment d'elles-mêmes. Une *rive* correspond toujours à une autre. Le *rivage* est le passage de l'eau à la terre. ROUBAUD. DICT. ACAD.

BOULEVARD, REMPART. Le *boulevard* est ce qui garde, couvre, revêt les défenses déjà élevées pour la sûreté : c'est la fortification avancée qui protége les autres, la terrasse destinée à la garde et à la conservation du *rempart*. Le *rempart* présente une fortification simple ; le *boulevard*, une fortification composée, compliquée, ajoutée à une autre, au *rempart*. Le *rempart* couvrira, protégera un lieu, un canton. Le *boulevard*, plus fort, plus avancé, couvrira, protégera une frontière, un pays, Aux postes, aux entrées, il faut des *boulevards* ; aux places, aux postes moins importans, des *remparts* suffisent. ROUBAUD.

BOUT, EXTRÉMITÉ, FIN. Le *bout* répond à un autre bout ; l'*extrémité*, au centre ; la *fin*, au commencement. On dit le *bout* de l'allée, l'*extrémité* de la France, la *fin* de la vie. On parcourt une chose d'un *bout* à l'autre ; on pénètre de ses *extrémités* jusqu'au centre ; on la suit depuis son origine jusqu'à sa *fin*. GIRARD.

BREF, COURT, SUCCINCT. *Bref* ne se dit qu'à l'égard de la durée ; le temps seul est *bref*. *Court* se dit à l'égard de la durée et de l'étendue ; la matière et les temps sont *courts*. *Succinct* ne se dit que par rapport à l'expression ; le discours seulement est *succinct*. On prolonge le *bref* ; on allonge

le *court*; on étend le *succinct*. Le *long* est l'opposé des deux premiers; le *diffus* l'est du dernier. GIRARD.

BROUILLER, EMBROUILLER. *Brouiller*, c'est proprement mettre le trouble, le désordre, la confusion dans les choses. *Embrouiller*, c'est mettre les choses en état de trouble, de désordre, de confusion. Celui qui *brouille* opère le dérangement même des choses; celui qui *embrouille*, ne fait pas l'arrangement qu'il devoit faire ou qu'il prétendoit faire. On *brouille* toutes sortes de choses, tout ce qu'on mêle, ou ce qu'on met pêle-mêle et sans ordre. On n'*embrouille* qu'un certain ordre de choses, celles qui demandent figurément de la clarté. On *brouille* des vins, des papiers, des personnes; on ne les *embrouille* pas. On *brouille* et on *embrouille* des affaires, des idées, des questions, un discours, ce qu'il s'agit de comprendre et de savoir: on les *brouille* en y mettant le désordre; on les *embrouille* en y jetant de l'obscurité. Les affaires sont *brouillées* par la mésintelligence et la discorde; elles sont *embrouillées* à cause de la difficulté de les entendre et de les expliquer. Ce qui est *brouillé* n'est pas en ordre et d'accord: ce qui est *embrouillé* n'est pas net et clair. Dans les choses *brouillées* il y a des difficultés et des oppositions à lever; dans les choses *embrouillées*, il y a des obscurités et des difficultés à éclaircir. La confusion des choses *brouillées* est dans le rapport qu'elles ont entre elles; la confusion des choses *embrouillées* est dans la manière dont elles se présentent à notre esprit comme dans un *brouillard*. ROUBAUD.

BUT, VUES, DESSEIN. Le *but* est plus fixe; c'est où l'on veut aller; on suit les routes qu'on croit y aboutir, et l'on fait ses efforts pour y arriver. Les *vues* sont plus vagues; c'est ce qu'on veut se procurer; on prend les mesures qu'on croit y être utiles, et l'on tâche d'y réussir. Le *dessein* est plus ferme; c'est ce qu'on veut exécuter; on met

en œuvre les moyens qui paroissent y être propres, et on travaille à en venir à bout. On se propose un *but* ; on a des *vues* ; on forme un *dessein*. GIRARD.

C

CABALE, COMPLOT, CONSPIRATION, CONJURATION. La *cabale* est l'intrigue d'un parti ou d'une faction, formée pour travailler par des intrigues secrètes, à tourner à son gré les événemens ou le cours des choses. Le *complot* est un concert clandestin de quelques personnes, pour abattre, pour détruire, par un coup décisif et inopiné, ce qui leur fait peine, envie, ombrage, obstacle. La *conspiration* est une trame sourde pour abattre quelque pouvoir odieux, quelquefois aussi pour des intérêts particuliers. La *conjuration* est une association, une confédération entre des citoyens ou des sujets puissans, pour opérer, par des entreprises violentes, une révolution dans la chose publique. La *cabale* est une intrigue à mener ; le *complot*, un coup à frapper ; la *conspiration*, un succès à préparer ; la *conjuration*, une grande entreprise à conduire à travers de grands obstacles. Les trois premiers sont presque toujours pris en mauvaise part. ROUBAUD.

CABARET, TAVERNE, AUBERGE, HÔTELLERIE. Un *cabaret* est un lieu où l'on vend du vin en détail à quiconque en veut, soit pour l'emporter, soit pour le boire dans le lieu même. Une *taverne*, un cabaret où l'on a coutume de boire à l'excès et de se livrer à la crapule ; une *auberge*, un lieu où l'on donne à manger en repas réglés, soit à titre de pension, soit à raison d'une somme convenue par repas ; une *hôtellerie*, un lieu où les voyageurs et les paysans sont logés, nourris et couchés, pour de l'argent. BEAUZÉE.

CACHER, DISSIMULER, DÉGUISER. On *cache* par

un profond secret ce qu'on ne veut pas manifester. On *dissimule* par une conduite réservée ce qu'on ne veut pas faire apercevoir. On *déguise* par des apparences contraires ce qu'on veut dérober à la pénétration d'autrui. Il y a du soin et de l'attention à *cacher*; de l'art et de l'habileté à *dissimuler*; du travail et de la ruse à *déguiser*. GIRARD.

CALENDRIER, ALMANACH. L'indication des mois, des jours, des fêtes, voilà l'objet du *calendrier*. L'*almanach* a de plus des observations astronomiques, et des pronostics sur les diverses températures de l'air; il y a aussi quelquefois des prédictions tirées de l'astrologie judiciaire. GIRARD.

CAPACITÉ, HABILETÉ. *Capacité* a plus de rapport à la connoissance des préceptes; *habileté* en a davantage à leur application. L'une s'acquiert par l'étude; l'autre par la pratique. Qui a de la *capacité* est propre à entreprendre; qui a de l'*habileté* est propre à réussir. GIRARD.

CARESSER, FLATTER, CAJOLER, FLAGORNER. On *caresse* ses enfans, sa compagne, ses amis, des animaux, ceux que l'on aime ou que l'on feint d'aimer; on *flatte* ceux qui peuvent servir ou nuire, les grands surtout et les gens accrédités; on *cajole* des filles, des femmes, des vieillards, des gens faciles à tromper et à gagner; on *flagorne* des maîtres, des supérieurs, des gens faits pour être courtisés par des valets. Les *caresses* sont des démonstrations d'un sentiment affectueux; les *flatteries*, des louanges mensongères, du moins par exagération; les *cajoleries*, des propos galans ou flatteurs et légers; les *flagorneries*, des flatteries, ou plutôt des adulations basses et lâches, surtout par l'infidélité des rapports. ROUBAUD.

CARNIVORE, CARNASSIER. *Carnivore* signifie qui mange de la chair; et *carnassier*, qui en fait sa nourriture. Le premier énonce le fait, la coutume; le second indique l'appétit naturel, l'habitude constante. *Carnassier* se dit proprement de l'ani-

mal que la nécessité de nature force à se nourrir de chair, et qui ne peut vivre d'autre chose ; l'animal *carnivore* se nourrit bien de chair, mais il n'est pas réduit à cet unique aliment. Le tigre, le lion, sont des animaux *carnassiers* ; l'homme, le chien, sont des animaux *carnivores*. Roubaud.

Casser, Rompre, Briser. *Casser*, c'est seulement détruire la continuité d'un corps, de manière que deux ou plusieurs de ses parties ne sont plus adhérentes les unes aux autres. *Rompre*, c'est détruire la connexion de certaines parties, de manière qu'elles ne sont plus liées les unes aux autres. *Briser*, c'est détruire la masse et la forme du corps, de manière que les différentes parties tombent en pièces, en morceaux. On *casse* en frappant, en heurtant ; on *rompt* en faisant céder, fléchir, enfoncer, ployer sous le poids ; on *brise* en frappant de grands coups, en écrasant, en divisant d'une manière violente, jusqu'à la destruction. Ce qui est *cassé* ne peut plus servir, ou sert mal, tel qu'un pot *cassé* ; ce qui est *rompu* peut servir ou ne pas servir, on *rompt* un gâteau pour le manger ; ce qui est *brisé* est seulement mis en pièces, sans rapport à d'autres idées. Roubaud.

Caution, Garant, Répondant. Le premier énonce l'effet de la prévoyance et de la prudence ; le second marque l'autorité, la force, l'obligation ; le troisième a trait à la bonne volonté, à la promesse libre, à l'engagement volontaire. Le premier engage envers, avec et pour autrui ; le second, envers et contre ; le troisième envers et pour. La *caution* s'oblige envers celui à qui elle *cautionne*, à satisfaire à un engagement, ou à indemniser des malversations de celui qu'elle *cautionne* si celui-ci manqne de foi ou de fidélité. Le *garant* s'oblige envers celui à qui il *garantit* la chose vendue, cédée, transportée, à l'en faire, à ses risques et périls, jouir contre ceux qui le troubleroient dans sa possession ou à l'indemniser. Le *ré-*

pondant s'oblige envers celui à qui il *répond,* à réparer les torts ou à l'indemniser des pertes qu'il pourroit essuyer de la part de celui dont il *répond.* Les associés d'une compagnie sont *cautions* les uns des autres ; les rois sont les *garans* nécessaires des propriétés de leurs sujets. Les pères et les mères sont les *répondans* naturels de leurs enfans mineurs et non émancipés. La *caution* s'engage pour des intérêts et sous des peines pécuniaires ; le *garant,* pour des possessions ; le *répondant,* pour des dommages. Le premier s'engage à payer ; le second à poursuivre ; le troisième à dédommager. Celui-là engage sa fortune et sa personne ; celui-ci ses soins et ses facultés ; le dernier, sa foi et ses biens. La *caution* donne un second débiteur ; le *garant,* un défenseur ; le *répondant,* un recours. Le premier prend la même charge que son *cautionné,* il le représente ; le second prend fait et cause pour l'acquéreur, il se fait fort contre tout opposant ; le dernier prend sur lui la peine ou le dommage pécuniaire de son client, il supplée à son impuissance. On demande une *caution* à celui qui ne paroît pas solvable ou assez sûr ; un *garant* ou la *garantie,* à celui qui n'offre pas assez de sûretés ; un *répondant,* à celui qui n'inspire pas assez de confiance. La confiance à l'égard de la *caution* est fondée sur la richesse ; la confiance à l'égard du *garant,* sur sa fidélité et ses forces ; la confiance à l'égard du *répondant,* sur sa probité et ses moyens. La *caution* est en matière civile ; le *garant,* en matière civile, ou politique ; le *répondant,* en matière de police. On est *caution* d'une personne ; on est *garant* d'un fait ; on *répond* d'un événement. Un homme accoutumé à mentir, à tromper, est sujet à *caution,* il a besoin d'une *caution* ; un fait extraordinaire, peu vraisemblable, demande des *garans,* les *garans* les plus dignes de foi. il faut avoir des motifs très-puissans pour *répondre* d'un événement futur, casuel, incertain. ROUBAUD.

CERTAIN, SUR, ASSURÉ. *Certain,* semble mieux

convenir à l'égard des choses de spéculation, et partout où la force de l'évidence a lieu : les principes sont *certains,* ce que la raison démontre est *certain.* *Sûr,* paroît être à sa place dans les choses qui concernent la pratique, et dans tout ce qui sert à la conduite : Les règles générales sont *sûres,* ce que l'épreuve vérifie est *sûr.* *Assuré,* a un rapport particulier à la durée des choses et au témoignage des hommes : les fortunes sont *assurées* : des événemens sont *assurés* par l'attestation des témoins oculaires ou par l'uniformité des relations. On est *certain* d'un point de science ; on est *sûr* d'une maxime de morale ; on est *assuré* d'un fait ou d'un trait d'histoire. GIRARD.

AVEC CERTITUDE, CERTAINEMENT, CERTES. *Avec certitude,* désigne principalement, par une simple assertion, que vous avez les motifs les plus puissans pour assurer, ou les plus fortes raisons de croire et de dire une chose comme *certaine* en soi, ou dont vous êtes *certain.* *Certainement,* est une affirmation qui désigne votre conviction, la persuasion où vous êtes, et l'autorité que vous voulez donner à votre discours par votre témoignage, plutôt que les raisons que vous avez d'assurer ou d'affirmer. *Certes,* est une affirmation tranchante et absolue, qui annonce l'assurance fondée sur la *certitude,* et la conviction la plus profonde, certifie la chose, emporte une sorte de défi, et vous défend, pour ainsi dire, d'élever un doute ou un soupçon contraire. *Avec certitude, certainement, certes,* suivent la même gradation qu'*avec vérité, vraiment, en vérité* ; mais ils ajoutent à l'idée de *vérité,* celle de preuves. Ici, vous annoncez avec confiance une chose *vraie* ou comme *vraie* ; là, vous annoncez avec assurance une *vérité certaine* ou comme *certaine.* Cette différence supposée, *en vérité* répond à *certes,* et se place de même dans le discours, à la tête surtout et comme conjonction ; *vraiment* répond à *certainement,* et modifie comme lui le verbe ou l'action ; *avec vérité* répond à *avec*

certitude, et marque également une circonstance de la chose. Roubaud.

Chagrin, Tristesse, Mélancolie. Le *chagrin* vient du mécontentement et des tracasseries de la vie; l'humeur s'en ressent. La *tristesse* est ordinairement causée par les grandes afflictions; le goût des plaisirs en est émoussé. La *mélancolie* est l'effet du tempérament; les idées sombres y dominent, et en éloignent celles qui sont réjouissantes. L'esprit devient inquiet dans le *chagrin,* lorsqu'il n'a pas assez de force et de sagesse pour le surmonter. Le *cœur* est accablé de *tristesse,* lorsque par un excès de sensibilité, il s'en laisse entièrement saisir. Le sang s'altère dans la *mélancolie,* lorsqu'on n'a pas soin de se procurer des divertissemens et des dissipations. Girard.

Chanceler, Vaciller. Ce qui *chancelle* n'est pas ferme, ce qui *vacille* n'est pas fixe. Le corps qui *chancelle* auroit besoin d'être assuré sur sa base; le corps qui *vacille* auroit besoin d'être assujetti dans sa position. Le premier est trop mobile, le second trop foible. En restant debout sur une jambe, on commence par *vaciller* et l'on finit par *chanceler.* L'esprit qui ne sait pas se tenir dans le parti qu'il a pris, *chancelle*; celui qui flotte d'un parti à l'autre, *vacille.* Le témoin qui *chancelle* est suspect, celui qui *vacille* est indigne de foi. Roubaud.

Chancir, Moisir. Ces deux mots expriment un changement à la surface de certains corps qu'une fermentation intérieure dispose à la corruption. *Chancir* se dit des premiers signes de ce changement; *moisir* se dit du changement entier. Une confiture est *chancie,* lorsqu'elle est couverte d'une pellicule blanchâtre; elle est *moisie,* quand il s'élève de cette pellicule une efflorescence en mousse blanchâtre ou verdâtre. Beauzée.

Change, Troc, Echange, Permutation. Le mot de *change* marque simplement l'action de

changer dans un sens abstrait; il exprime un sens grammaticalement complet, et en conséquence il n'a jamais de complément ou de régime. Aussi n'est-il guère d'usage en ce sens que dans ces phrases, *gagner au change, perdre au change.* GIRARD, BEAUZÉE, DICT. ACAD. Les trois autres mots servent à dénommer les espèces ou façons de changer les choses les unes pour les autres. *Troc* se dit pour les choses de service, et pour tout ce qui est meuble : on fait des *trocs* de chevaux, de bijoux et d'ustensiles. *Echange* se dit pour les terres, les personnes, tout ce qui est bien-fonds; on fait des *échanges* d'états, de charges et de prisonniers. *Permutation* n'est d'usage que pour les biens et titres ecclésiastiques: on *permute* une cure, un canonicat, un prieuré pour un autre bénéfice. GIRARD.

CHANGEMENT, VARIATION, VARIÉTÉ. *Changement* marque le passage d'un état à un autre; *variation*, le passage rapide de plusieurs états successifs; *variété*, l'existence de plusieurs individus d'une même espèce, sous des états en partie semblables, en partie différens, ou d'un même individu sous plusieurs états différens. Il n'y a point d'homme si constant dans ses principes, qu'il n'en ait *changé* plusieurs fois. Il n'y a point de gouvernement qui n'ait eu ses *variations*; il n'y a point d'espèce dans la nature qui n'ait une infinité de *variétés*, qui l'approchent ou l'éloignent d'une autre espèce par des degrés insensibles. DIDEROT.

CHANTEUR, CHANTRE. *Chanteur* ne se dit que pour le chant profane; et *chantre*, pour le chant d'église. Un acteur de l'opéra qui récite, exécute, joue les rôles, ou qui chante dans les chœurs des tragédies et des ballets mis en musique, est un *chanteur*; un homme soit ecclésiastique ou laïc, appointé par un chapitre pour chanter dans les offices, les récits, les chœurs de musique, et même pour chanter le plein-chant, est un *chantre*. BEAUZÉE.

CHARGE, FARDEAU, FAIX. La *charge* est ce qu'on peut porter ; le *fardeau* est ce qu'on porte ; le *faix* joint à l'idée de ce qu'on porte, celle d'une certaine impression sur ce qui porte. On dit de la *charge*, qu'elle est forte ; du *fardeau* qu'il est lourd ; du *faix*, qu'il accable. GIRARD.

La *charge* est ce qu'on impose, ce qu'on met pour être porté sur un char, par un homme, sur une bête de somme. Le *fardeau* est une *charge* pesante, qu'on porte avec effort. Le *faix* est un amas de choses, un faisceau, un *fardeau* formé surtout par accumulation, dont on peut être surchargé. Il faut appesantir la *charge* pour en faire un *fardeau*. On n'appelle point *charge*, mais *fardeau* ce qui ne peut être soulevé qu'avec des machines. Le *faix* est un *fardeau* trop pesant ; on succombe sous le *faix*. ROUBAUD.

CHARME, ENCHANTEMENT, SORT. *Charme* emporte dans sa signification, l'idée d'une force qui arrête les effets ordinaires et naturels des causes. *Enchantement* se dit proprement pour ce qui regarde l'illusion des sens. *Sort* renferme particulièrement l'idée de quelque chose qui nuit ou qui trouble la raison. Ils marquent tous les trois, dans le sens littéral, l'effet d'une opération magique. Si cette opération est appliquée à des êtres sensibles, elle s'appellera *charme* ; si elle est appliquée à un être intelligent, il sera *enchanté* ; si l'enchantement est long, opiniâtre et cruel, on sera *ensorcelé*. GIRARD, DIDEROT.

CHASTETÉ, CONTINENCE. La *chasteté* est une vertu morale, qui prescrit des règles à l'usage des plaisirs de la chair ; la *continence* est une autre vertu qui en interdit absolument l'usage. La *chasteté* étend ses vues sur tout ce qui peut être relatif à l'objet qu'elle se propose de régler ; la *continence* n'envisage que la privation actuelle des plaisirs de la chair. Tel est *chaste* qui n'est pas *continent* ; tel est *continent* qui n'est pas *chaste*. La *chasteté*

est de tous les temps, de tous les âges, de tous les états ; la *continence* n'est que du célibat. L'âge rend les vieillards nécessairement *continens* ; il est rare qu'il les rende *chastes*. BEAUZÉE, DIDEROT.

CHATIER, PUNIR. On *châtie* celui qui a fait une faute, afin de l'empêcher d'y retomber ; on veut le rendre meilleur. On *punit* celui qui a commis un crime, pour le lui faire expier ; on veut qu'il serve d'exemple. Les pères *châtient* leurs enfans ; les juges font *punir* les malfaiteurs. Le *châtiment* dit une correction ; mais la *punition* ne dit précisément qu'une mortification faite à celui qu'on *punit*. Le mot de *châtier* porte toujours avec lui une idée de subordination, qui marque l'autorité ou la supériorité de celui qui *châtie* sur celui qui est *châtié* ; mais le mot de *punir* n'enferme point cette idée dans sa signification. On n'est pas toujours *puni* par ses supérieurs ; on l'est quelquefois par ses égaux, par soi-même, par ses inférieurs, par le seul événement des choses, par le hasard ou par les suites mêmes de la faute qu'on a commise. Les parens que la tendresse empêche de *châtier* leurs enfans, sont souvent *punis* de leur folle amitié, par l'ingratitude et le mauvais naturel de ces mêmes enfans. GIRARD.

LE CHAUD, LA CHALEUR. Nous disons le *chaud* pour désigner la température de l'air, d'un lieu, d'un corps ; la *chaleur* à un certain degré produit cette température ; la *chaleur* fait le *chaud*. Vous avez *chaud*, lorsque vous éprouvez une *chaleur* assez forte ; mais quoique vous sentiez la *chaleur*, vous n'avez pas pour cela toujours *chaud*. Selon la manière commune de parler, le *chaud* veut une *chaleur* bien sensible. Vous direz dans le discours ordinaire, un *chaud* lourd, étouffant, &c. ; et une *chaleur* ardente, brûlante. Le *chaud* est un air qui vous accable ; la *chaleur*, un feu qui vous dévore. ROUBAUD.

CHÉTIF, MAUVAIS. L'inutilité et le peu de valeur

rendent une chose *chétive* ; les défauts et la perte de son mérite la rendent *mauvaise*. Un *chétif* sujet est celui qui, n'étant propre à rien, ne peut rendre aucun service dans l'état ; un *mauvais* sujet est celui qui, se laissant aller à un penchant vicieux, ne veut pas travailler au bien. Qui est *chétif* est méprisable, et devient le rebut de tout le monde ; qui est *mauvais* est condamnable et s'attire la haine des honnêtes gens. En fait de choses d'usage, comme habits, linge, etc. *chétif* enchérit sur *mauvais*. Ce qui est usé, mais qu'on peut encore porter au besoin, est *mauvais* ; ce qui ne peut plus servir, et ne sauroit être mis honnêtement, est *chétif*. GIRARD.

CHEVAL, COURSIER, ROSSE. *Cheval* est le nom simple de l'espèce, sans aucune autre idée accessoire ; *coursier* renferme l'idée d'un *cheval* courageux et brillant; *rosse* ne présente que l'idée d'un *cheval* vieux et ruiné, ou d'une espèce chétive. Ce dernier mot n'est de mise que dans le style familier, ou dans le burlesque. BEAUZÉE.

CHOIR, FAILLIR, TOMBER. *Choir* exprime particulièrement l'idée du renversement ; *faillir*, celle de faute ou de manquement ; *tomber* marque spécialement une chute lourde, brusque, bruyante, d'un lieu élevé. *Choir* n'entraîne guère à sa suite qu'un des termes de l'action, le lieu, l'état où l'on tombe : un homme est *chu* dans l'eau, dans la pauvreté. *Faillir* n'exprime que la chute ou la faute sans aucun autre rapport ; on a *failli*, péché, manqué en ceci ou en cela. On dit également *tomber* sans aucune suite; *tomber* d'un lieu dans un autre, *tomber* de son propre poids, *tomber* d'inanition, &c. Ainsi toutes les circonstances d'une chute, d'une décadence, d'une diminution, et tous leurs rapports, on les exprime par le verbe *tomber*. ROUBAUD.

CHOISIR, FAIRE CHOIX. *Choisir* se dit ordinairement des choses dont on veut faire usage ; *faire*

choix se dit proprement des personnes qu'on veut élever à quelque dignité, charge ou emploi. *Choisir* marque plus particulièrement la comparaison qu'on fait de tout ce qui se présente, pour connoître ce qui vaut le mieux et le prendre; *faire choix*, marque précisément la simple distinction qu'on fait d'un sujet préférablement à un autre. GIRARD.

CHOISIR, PRÉFÉRER. On ne *choisit* pas toujours ce qu'on *préfère*, mais on *préfère* toujours ce qu'on *choisit*. *Choisir*, c'est se déterminer en faveur de la chose, par le mérite qu'elle a ou par l'estime qu'on en fait; *préférer*, c'est se déterminer en sa faveur, par quelque motif que ce soit. L'esprit fait le *choix*, le cœur donne la *préférence*. On *choisit* ordinairement ce que l'on connoît; on *préfère* ce que l'on aime. GIRARD. *Voyez les Synonymes de* ROUBAUD.

CHOQUER, HEURTER. Ces deux verbes expriment le coup plus ou moins fort que se donnent deux corps en se rencontrant; mais *heurter*, c'est *choquer* rudement, lourdement, violemment. On *choque* les verres; s'ils se *heurtoient*, ils se briseroient. Des troupes qui se *choquent* préludent au combat ou le commencent; lorsqu'elles se *heurtent*, le combat est rude ou violent au premier abord. Au figuré, cette différence subsiste. Une bagatelle suffit pour *choquer* bien des gens. Il ne faut pas *heurter* les gens dont on peut avoir besoin. Une mauvaise plaisanterie peut *choquer*; une croyance absurde *heurte* la raison. ROUBAUD.

CHOSE CERTAINE, CERTAINE CHOSE. La première expression donne au substantif un sens fixe et déterminé; et la seconde un sens vague et indéterminé. Ainsi, une nouvelle, une marque *certaine* est une nouvelle, une marque assurée, véritable, constante; et une *certaine* nouvelle, une *certaine* marque est une nouvelle, une marque purement indéterminée. DUMARSAIS.

Ciel, Paradis. On emploie figurément ces deux termes dans le style religieux, pour désigner le lieu où les justes se réunissent à Dieu dans l'autre vie. Le *ciel* est le séjour propre de la gloire ; le *paradis*, celui de la béatitude. Le *ciel* est le tabernacle, le temple, le trône de la divinité : là, les saints voient Dieu face à face, le contemplent, l'adorent et le glorifient. Le *paradis* est l'héritage, la patrie, la cité des bienheureux : là, Dieu verse sur les élus des torrens intarissables de biens, de plaisirs, de voluptés, de délices ineffables. C'est Dieu qui fait le *ciel* ; c'est le bonheur céleste qui fait le *paradis*. Le *paradis* est dans le *ciel*. Il faut combattre pour gagner le *ciel*, la couronne de gloire y attend le vainqueur ; il faut vivre saintement pour obtenir le *paradis*, la récompense des bonnes œuvres y est toute prête. Roubaud.

Circonspection, Considération, Egards, Ménagemens. La *circonspection* a principalement lieu dans le discours, conséquemment aux circonstances présentes et accidentelles, pour ne parler qu'à propos, et ne rien laisser échapper qui puisse nuire ou déplaire ; elle est l'effet d'une prudence qui ne risque rien. La *considération* naît des relations personnelles, et se trouve particulièrement dans la manière de traiter les gens, pour témoigner, dans les différentes occasions qui se présentent, la distinction ou le cas qu'on en fait ; elle est une suite de l'estime et du devoir. Les *égards* ont plus de rapport à l'état ou à la situation des personnes, pour ne manquer à rien de ce que la bienséance ou la politesse exige ; ils sont les fruits d'une belle éducation. Les *ménagemens* regardent principalement l'humeur et les inclinations, pour éviter de choquer ou de faire de la peine, et pour tirer avantage de la société, soit par le profit, soit par le plaisir ; la sagesse les met en œuvre. Girard.

Citer, Alléguer. On *cite* les auteurs, on *allègue* les faits et les raisons. On *cite* pour s'autori-

ser, pour s'appuyer; on *allègue* pour défendre, pour maintenir, pour justifier. GIRARD.

CIVILITÉ, POLITESSE. La *civilité* est par rapport aux hommes, ce qu'est le culte public par rapport à Dieu, un témoignage extérieur et sensible des sentimens intérieurs et cachés. La *politesse* ajoute à la *civilité*, ce que la dévotion ajoute à l'exercice du culte public, les marques d'une humanité plus affectueuse, plus occupée des autres, plus recherchée. La *civilité* est un cérémonial qui a ses règles, mais de convention; elles sont différentes selon les temps, les lieux, les conditions des personnes avec qui l'on traite. La *politesse* consiste à ne rien faire, à ne rien dire qui puisse déplaire aux autres, à faire et à dire tout ce qui peut leur plaire; et cela, avec des manières et une façon de s'exprimer qui aient quelque chose de noble, d'aisé, de fin et de délicat. Un homme du peuple, un simple paysan, peuvent être *civils*; il n'y a qu'un homme du monde qui puisse être *poli*. La *civilité* n'est pas incompatible avec une mauvaise éducation; la *politesse*, au contraire, suppose une éducation excellente, au moins à bien des égards. La *civilité* trop cérémonieuse est également fatigante et inutile; l'affectation la rend suspecte de fausseté et les gens éclairés l'ont entièrement bannie; la *politesse* est exempte de cet excès. Plus on est *poli*, plus on est aimable; mais il arrive aussi que cette *politesse* si aimable, n'est que l'art de se passer des vertus sociales qu'elle affecte faussement d'imiter. BEAUZÉE, TRUBLET.

CLARTÉ, PERSPICUITÉ. La *clarté* tient aux choses mêmes que l'on traite, elle naît de la distinction des idées; la *perspicuité* dépend de la manière dont on s'exprime, elle naît des bonnes qualités du style. La *clarté* est ennemie du phébus et du galimatias; la *perspicuité* écarte les tours amphibologiques, les expressions louches, les phrases équivoques. GIRARD.

Clef fausse, fausse Clef. Une *clef fausse* est une *clef* qui n'est pas propre à la serrure pour laquelle on veut s'en servir. Une *fausse clef* est une *clef* qu'on garde furtivement pour en faire un usage illicite. Beauzée.

Cloître, Couvent, Monastère. L'idée propre de *cloître,* est celle de clôture ; l'idée de *couvent* celle de communauté ; l'idée de *monastère,* celle de solitude. On s'enferme dans un *cloître* ; on se met dans un *couvent* ; on se retire dans un *monastère.* Dans le *cloître,* on est séparé du monde ; dans un *couvent* on n'a plus aucun commerce avec le monde ; dans le *monastère,* on vit retiré du monde. Roubaud.

Clorre, Fermer. La *clôture* est plus vaste, plus rigoureuse, plus stable que la *fermeture.* Une ville est *close* de murailles ; un passage est *fermé.* Une fenêtre est *fermée,* et elle peut n'être pas bien *close.* Ce qui est *clos,* est *fermé* à demeure ; ce qui se *ferme,* s'ouvre. Roubaud.

Clystère. Lavement, Remède. Il y a longtemps que *clystère* ne se dit plus ; *lavement* lui a succédé ; on dit maintenant *remède. Clystère* n'a plus lieu que dans le burlesque ; *lavement* que dans la médecine ; dans le langage ordinaire, on ne dit plus que *remède.* Chevalier de Jaucourt.

Cœur, Courage, Valeur, Bravoure, Intrépidité. Le *cœur* bannit la crainte ou la surmonte ; il ne permet pas de reculer, et tient ferme dans l'occasion. Le *courage* est impatient d'attaquer ; il ne s'embarrasse pas de la difficulté, et entreprend hardiment. La *valeur* agit avec vigueur ; elle ne cède pas à la résistance, et continue l'entreprise, malgré les oppositions et les efforts contraires. La *bravoure* ne connoît point la peur ; elle court au danger de bonne grâce, et préfère l'honneur au soin de la vie. L'*intrépidité* affronte et voit de sang-froid le péril le plus évident ; elle n'est point effrayée d'une mort présente. Il entre dans les

trois premiers de ces mots plus de rapport à l'action; et dans les deux derniers, un certain rapport au danger que les premiers n'expriment pas. Le *cœur* soutient dans l'action; le *courage* fait avancer; la *valeur* fait exécuter: la *bravoure* fait qu'on s'expose; l'*intrépidité* fait qu'on se sacrifie. GIRARD.

COLÈRE, COURROUX, EMPORTEMENT. La *colère* marque une passion plus intérieure et de plus de durée, qui dissimule quelquefois, et dont il faut alors se défier. Le *courroux* enferme dans son idée quelque chose qui tient de la supériorité, et qui respire hautement la vengeance ou la punition; il est aussi d'un style plus relevé. L'*emportement* n'exprime proprement qu'un mouvement extérieur, qui éclate et fait beaucoup de bruit, mais qui passe promptement. La *colère* marque beaucoup d'humeur et de sensibilité; le *courroux*, beaucoup de hauteur et de fierté; l'*emportement*, beaucoup d'aigreur et d'impatience. GIRARD.

COLÈRE, COLÉRIQUE. *Colère* marque le fait, *colérique* l'inclination. Un homme est *colère* et il a l'humeur *colérique*. L'humeur *colérique* rend *colère*. Un homme peut être *colérique*, sans être *colère*; s'il parvient à se vaincre il met un frein à son humeur. Ainsi la *colère* est un vice dominant dans l'homme *colère*, puisqu'il s'y abandonne sans mesure; et peut-être ne sera-t-elle qu'un défaut dans l'homme *colérique*. ROUBAUD.

COMÉDIE PLAISANTE, PLAISANTE COMÉDIE. Une *comédie plaisante* est une comédie pleine de sel, d'incidens réjouissans, de saillies divertissantes, &c. Une *plaisante comédie* est une pièce qui pèche contre les règles, et dans laquelle il n'y a rien de comique que la prétention de l'auteur. BEAUZÉE.

COMMANDEMENT, ORDRE, PRÉCEPTE, INJONCTION, JUSSION. Les deux premiers de ces mots sont de l'usage ordinaire; le troisième est du style doctrinal; les deux derniers sont des termes de jurispru-

dence ou de chancellerie. *Commandement* exprime avec plus de force l'exercice de l'autorité ; on *commande* pour être obéi. *Ordre*, a plus de rapport à l'instruction du subalterne ; on donne des *ordres* afin qu'ils soient exécutés. *Précepte* indique plus précisément l'empire sur les consciences ; il dit quelque chose de moral qu'on est obligé de suivre. *Injonction* désigne plus proprement le pouvoir dans le gouvernement ; on s'en sert lorsqu'il est question de statuer, à l'égard de quelque objet particulier, une règle indispensable de conduite. *Jussion* marque plus positivement l'arbitraire ; il renferme une idée de despotisme qui gêne la liberté, et force le magistrat à se conformer à la volonté du prince. GIRARD.

COMMERCE, NÉGOCE, TRAFIC. Le *commerce* est l'échange de marchandises, ou plutôt de valeurs, pour des valeurs. Le *négoce* est la partie du commerce exercée par des gens voués aux entreprises, aux soins, aux travaux de cette profession. Le *trafic* est cette espèce de négoce qui fait passer les marchandises de lieux en lieux, de mains en mains ; c'est le service particulier du *négoce*. Le *commerce* embrasse toutes les espèces d'échange ; le *négoce*, toutes les espèces d'opérations qui effectuent ces échanges ; le *trafic*, plus borné, achète dans un endroit pour vendre plus cher dans un autre. Une nation fait le *commerce* ; une maison, une compagnie attachée à des entreprises combinées, fait un *négoce* ; un revendeur fait le *trafic*. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

COMMIS, EMPLOYÉ. Le *commis* a une mission, une commission ; il a ses instructions. L'*employé* a une fonction, un emploi ; il reçoit des ordres, il obéit à un chef. Le *commis* dirige en vertu de ses pouvoirs ; l'*employé* agit, il est chargé de quelque exécution. ROUBAUD.

COMPLAIRE, PLAIRE. *Complaire*, c'est s'accommoder au sentiment, au goût, à l'humeur de quel-

qu'un, acquiescer à ce qu'il souhaite dans la vue de lui être agréable ; *plaire*, c'est effectivement être agréable à force de déférence et d'attention. Le premier est donc un moyen pour parvenir au second, et l'on peut dire que quiconque sait *complaire* avec dignité, peut hardiment espérer de *plaire*. BEAUZÉE.

COMPLAISANCE, DÉFÉRENCE, CONDESCENDANCE. La *complaisance* est le soin, le désir de complaire, de faire ce qui plaît aux autres. La *déférence* est la disposition d'acquiescer aux sentimens, aux volontés d'un autre. La *condescendance* nous fait descendre volontiers, quitter notre supériorité ou notre autorité, pour nous prêter à la satisfaction des autres. Avec de la *complaisance*, on est d'un commerce doux ; avec de la *déférence*, on est d'un commerce honnête ; avec de la *condescendance*, on est d'un commerce commode. Il faut de la *complaisance* pour tous ; de la *déférence* pour ceux à qui l'âge ou d'autres convenances donnent une sorte de supériorité ; de la *condescendance* pour les foibles, pour les infortunés, pour les gens que l'on emploie. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

COMPLIQUÉ, IMPLIQUÉ. Les affaires ou les faits sont *compliqués* les uns dans les autres, par leur mélange et par leur dépendance. Les personnes sont *impliquées* dans les faits ou dans les affaires, lorsqu'elles y trempent ou qu'elles y ont quelque part. Les choses extrêmement *compliquées* deviennent obscures à ceux qui n'ont ni assez d'étendue, ni assez de justesse d'esprit pour les démêler. Quand on est souvent dans la compagnie des étourdis, on est exposé à se voir *impliqué* dans quelque fâcheuse aventure. GIRARD.

COMPTER, SUPPUTER, CALCULER. *Compter*, c'est faire des énonciations, des démembremens. *Supputer*, c'est assembler, combiner des nombres, pour en connoître le résultat ou le total. *Calculer*, c'est faire des opérations arithmétiques, pour par-

venir à une connoissance, à une preuve, à une démonstration. L'enfant qui dit, un, deux, trois, &c., *compte.* Quand il peut dire, un et un font deux, un et deux font trois, il *suppute.* Quand il sait faire des divisions, des multiplications, des soustractions, il *calcule.* Celui qui sait *calculer* en finances, se garde bien de *supputer* arithmétiquement le produit de l'impôt, selon la mesure de l'imposition. Il ne suffit pas dans la vie de *calculer,* il faut *compter* avec soi. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

CONCLUSION, CONSÉQUENCE. Dans un raisonnement, la *conclusion* est la proposition qui suit de celles qu'on y a employées comme prémisses ; la *conséquence* est la liaison de la conclusion avec les prémisses. La *conclusion* d'un ouvrage en est quelquefois la récapitulation ; quelquefois c'est le sommaire d'une doctrine dont l'ouvrage a exposé ou établi les principes. Les diverses propositions qui énoncent cette doctrine fondée sur les principes de l'ouvrage, sont ce qu'on en appelle les *conséquences.* BEAUZÉE.

CONCUPISCENCE, CUPIDITÉ, AVIDITÉ, CONVOITISE. La *concupiscence,* est la disposition habituelle de l'âme à désirer les biens et les plaisirs sensibles ; la *cupidité,* est un désir violent de ces biens et de ces plaisirs ; l'*avidité* un désir insatiable ; la *convoitise,* un désir illicite. BEAUZÉE.

CONDITION, ETAT. La *condition* a plus de rapport au rang qu'on tient dans les divers ordres qui forment l'économie de la république ; l'*état* en a davantage à l'occupation ou au genre de vie dont on fait profession. Quelques personnes font valoir leur *condition,* faute de bien connoître le juste mérite de leur *état.* GIRARD.

CONDUIRE, GUIDER, MENER. Les deux premiers de ces mots supposent dans leur propre valeur une supériorité de lumières que le dernier n'exprime pas, mais en récompense celui-ci enferme une

idée de crédit et d'ascendant tout-à-fait étrangère aux deux autres. On *conduit* et l'on *guide* ceux qui ne savent pas les chemins ; on *mène* ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas aller seuls. Dans le sens littéral, c'est proprement la tête qui *conduit*, l'œil qui *guide*, et la main qui *mène*. On *conduit* un procès ; on *guide* un voyageur ; on *mène* un enfant. L'intelligence doit *conduire* dans les affaires ; la politesse doit *guider* dans les procédés ; le goût peut *mener* dans les plaisirs. On nous *conduit* dans les démarches, afin que nous fassions précisément ce qu'il convient de faire ; on nous *guide* dans les routes pour nous empêcher de nous égarer ; on nous *mène* chez les gens, pour nous en procurer la connoissance. Le sage ne se *conduit* par les lumières d'autrui, qu'autant qu'il se les est rendues propres. Une lecture attentive de l'évangile suffit pour nous *guider* dans la voie du salut. Il y a de l'imbécillité à se laisser *mener* dans toutes ses actions par la volonté des autres ; les personnes sensées se contentent de consulter dans le doute, et prennent leurs résolutions par elles-mêmes. GIRARD.

CONFÉRER, DÉFÉRER. On dit l'un et l'autre, en parlant des dignités et des honneurs que l'on donne. *Conférer* est un acte d'autorité ; c'est l'exercice du droit dont on jouit ; *déférer* est un acte d'honnêteté ; c'est une préférence qu'on accorde au mérite. BEAUZÉE.

CONFISEUR, CONFITURIER. Le *confiseur*, fait les confitures ; le *confiturier* les vend. BEAUZÉE.

CONFRÈRE, COLLÈGUE, ASSOCIÉ. Les *confrères* sont membres d'un même corps ; les *collègues* travaillent conjointement à une même opération ; les *associés* ont un objet commun d'intérêt. Le fondement nécessaire de l'union entre des *confrères*, c'est l'estime réciproque ; entre des *collègues*, l'intelligence ; entre des *associés*, l'équité. BEAUZÉE.

CONJONCTURE, CIRCONSTANCE, OCCURRENCE. La *conjoncture* est un ordre de choses, une disposition de circonstances générales et les moins prochaines, favorables ou contraires à la chose. La *circonstance* est la disposition particulière d'une chose, qui favorise ou contrarie actuellement le succès. L'*occurrence* est ce qui se présente sans qu'on le cherche, et qui a du rapport à la chose. Les *conjonctures* préparent et présagent le succès d'une guerre. Une *circonstance* imprévue fait quelquefois perdre une bataille; l'*occurrence* décide souvent le moment d'une entreprise. Il faut consulter les *conjonctures*, prévoir les *circonstances*, profiter de l'*occurrence*. DICT. ACAD.

CONNEXITÉ, CONNEXION. La *connexité* ne dénote qu'un simple rapport qui est dans les choses, et dans la nature même des choses. La *connexion* énonce une liaison effective qui est établie entre les choses, et fondée sur ce rapport. Par la *connexité*, les choses sont faites pour être ensemble; par la *connexion*, elles sont réellement ensemble. La *connexité* est, pour ainsi dire, en puissance; la *connexion*, en fait. Deux idées ont de la *connexité*; leur *connexion* forme un jugement. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

CONSEILLER D'HONNEUR, CONSEILLER HONORAIRE. Le *conseiller d'honneur* est un conseiller en titre, à la place duquel est attachée cette qualification; le *conseiller honoraire* est un conseiller, qui, après avoir rempli quelque temps cette charge, a obtenu des lettres de vétérance, et qui conserve les principaux honneurs de la charge, sans être tenu d'en remplir les fonctions. le premier est en exercice; le second n'y est plus. GIRARD.

CONSENTEMENT, CONVENTION, ACCORD. Le premier de ces mots désigne la cause et le principe du second, et le troisième en désigne l'effet. Ces deux particuliers, d'un commun *consentement*, ont fait ensemble une *convention*, au moyen de laquelle

ils sont d'*accord*. Le *consentement* suppose un droit et de la liberté, et fait disparoître l'opposition ; la *convention* vient de l'intelligence entre les parties, et détruit l'éloignement ; l'*accord* produit la satisfaction réciproque, et fait cesser les contestations. D'ALEMBERT, BEAUZÉE.

CONSENTEMENT, PERMISSION, AGRÉMENT. Le *consentement* se demande aux personnes intéressées dans l'affaire. La *permission* se donne par les supérieurs qui ont droit de régler la conduite, ou de disposer des occupations. Il faut avoir l'*agrément* de ceux qui ont quelqu'autorité ou quelque inspection sur la chose dont il s'agit. GIRARD.

CONSENTIR, ACQUIESCER, ADHÉRER, TOMBER D'ACCORD. Nous *consentons* à ce que les autres veulent, en l'agréant et en le permettant. Nous *acquiesçons* à ce qu'on nous propose, en l'acceptant et en nous y conformant. Nous *adhérons* à ce qui est fait et conclu par d'autres, en l'autorisant et en nous y joignant. Nous *tombons d'accord* de ce qu'on nous dit, en l'avouant et en l'approuvant. Les parens *consentent* à l'établissement de leurs enfans ; les parties *acquiescent* au jugement d'un arbitre ; les amans *adhèrent* aux caprices de leurs maîtresses ; les bonnes gens *tombent d'accord* de tout. GIRARD.

CONSIDÉRATIONS, OBSERVATIONS, RÉFLEXIONS, PENSÉES. Le terme de *considérations* est d'une signification plus étendue ; il exprime cette action de l'esprit qui envisage un objet sous les différentes faces dont il est composé. Celui d'*observations* sert à exprimer les remarques que l'on fait dans la société ou sur les ouvrages. Le terme de *réflexions* désigne plus particulièrement ce qui regarde les mœurs et la conduite de la vie. Celui de *pensées* offre une expression plus vague, qui marque indistinctement les jugemens de l'esprit. BEAUZÉE.

CONSTANT, FERME, INÉBRANLABLE, INFLEXIBLE. Les trois derniers ajoutent au premier une idée de

courage, avec ces nuances différentes, que *ferme* désigne un courage qui ne s'abat point ; *inébranlable,* un courage qui résiste aux obstacles ; *inflexible,* un courage qui ne s'amollit point. Un homme de bien est *constant* dans l'amitié, *ferme* dans le malheur, et, lorsqu'il s'agit de justice, *inébranlable* aux menaces et *inflexible* aux prières. D'Alembert.

Consumer, Consommer. Ces deux mots emportent l'un et l'autre la signification d'*achever :* mais *consumer* achève en détruisant et anéantissant le sujet, et *consommer* achève en le mettant dans la dernière perfection et son accomplissement entier. Un homme *consommé* dans les sciences, n'a certainement pas *consumé* tout son temps dans l'inaction ou dans les frivolités. Quand on commence par *consumer* son patrimoine dans la débauche, on ne doit pas espérer de *consommer* jamais un établisse- honnête. Beauzée.

Conte plaisant. Plaisant conte. Uu *conte plaisant* est un *conte* bien récréatif et propre à amuser agréablement l'imagination. Un *plaisant conte* est un récit sans vérité ni vraisemblance, digne de mépris. Beauzée.

Conte, Fable, Roman. Un *conte* est une aventure feinte, et narrée par un auteur connu. Une *fable* est une aventure fausse, divulguée dans le public, et dont on ignore l'origine. Un *roman* est un composé et une suite de plusieurs aventures supposées. *Conte* est plus propre, lorsqu'il n'est question que d'une aventure de la vie privée ; *le conte de la matrone d'Ephèse. Fable* convient mieux quand il s'agit d'un événement qui regarde la vie publique ; *la fable de la papesse Jeanne. Roman* est à sa place, lorsque la description d'une vie illustre ou extraordinaire fait le sujet de la fiction ; *le roman de Cléopâtre.* Les *contes* doivent être bien narrés ; les *fables,* bien inventées ; les *romans,* bien suivis. Girard.

CONTENTEMENT, JOIE, SATISFACTION, PLAISIRS. Le *contentement* regarde proprement l'intérieur du cœur; c'est un sentiment qui rend l'âme tranquille. La *joie* regarde particulièrement la démonstration extérieure; c'est une expression du cœur qui agite quelquefois l'esprit. La *satisfaction* regarde plus les passions; c'est un retour sur le succès dans lequel on s'applaudit. Le *plaisir* regarde principalement le goût; c'est une sensation gracieuse, dont les suites peuvent être quelquefois désagréables. GIRARD.

CONTINU, CONTINUEL. Ce qui est *continu* n'est pas divisé; ce qui est *continuel* n'est pas interrompu. Ainsi la chose est *continue* par la tenue de sa constitution; elle est *continuelle* par la tenue de sa durée. Le cliquet d'un moulin en mouvement fait un bruit *continuel*, parce qu'il est le même sans interruption tant que le moulin tourne; mais ce bruit n'est pas *continu*, parce qu'il est composé de retours périodiques, séparés par des intervalles de silence; il est divisé. BEAUZÉE.

CONTINUATION, CONTINUITÉ. *Continuation* se dit de la durée; *continuité*, de l'étendue. On dit, la *continuation* d'un travail et d'une action, la *continuité* d'un espace, d'une grandeur; la *continuation* d'une même conduite, la *continuité* d'un édifice. GIRARD.

CONTINUATION, SUITE. On donne la *continuation* de l'ouvrage d'un autre, et la *suite* du sien. On dit, la *continuation* d'une vente, et la *suite* d'un procès. On *continue* ce qui n'est pas achevé, on donne une *suite* à ce qui l'est. D'ALEMBERT.

CONTINUER, PERSÉVÉRER, PERSISTER. *Continuer*, c'est simplement faire comme on a fait jusque-là. *Persévérer*, c'est *continuer* sans vouloir changer. *Persister*, c'est *persévérer* avec constance ou opiniâtreté. On *continue* par habitude; on *persévère* par réflexion; on *persiste* par attachement. BEAUZÉE.

Continuer, Poursuivre. *Continuer* marque simplement la suite du premier travail ; *poursuivre* marque, avec la suite, une volonté déterminée et suivie d'arriver à la fin. On *continue* son voyage après avoir séjourné dans une ville ; on le *poursuit* nonobstant les dangers de la route, les difficultés des chemins, et les incommodités de la saison. Beauzée.

Contraindre, Forcer, Violenter. Le premier de ces mots enchérit sur le second, comme celui-ci sur le premier. *Contraindre* semble mieux convenir pour marquer une atteinte donnée à la liberté dans le temps de la délibération, par des oppositions gênantes, qui font qu'on se détermine contre sa propre inclination, qu'on suivroit si les moyens n'en étoient point ôtés. *Forcer* paroît proprement exprimer une attaque portée à la liberté dans le temps de la détermination, par une autorité puissante, qui fait qu'on agit formellement contre sa volonté, dont on a grand regret de n'être pas le maître. *Violenter* donne l'idée d'un combat livré à la liberté, dans le temps de l'exécution même, par les efforts contraires d'une action vigoureuse, à laquelle on essaie en vain de résister. Girard.

Contre, Malgré. On agit *contre* la volonté ou *contre* la règle, et *malgré* les oppositions. L'homme de bien ne fait rien *contre* sa conscience ; le scélérat commet le crime *malgré* la punition qui y est attachée. Les valets parlent souvent *contre* les intentions de leurs maîtres, et *malgré* leurs défenses. La témérité fait entreprendre *contre* les apparences de succès ; et la fermeté fait poursuivre l'entreprise *malgré* les obstacles qu'on y rencontre. Il est plus aisé de décider *contre* l'avis d'un ami sage, que d'exécuter *malgré* la force et la résistance d'un puissant ennemi. La vérité doit toujours être soutenue *contre* les raisonnemens des faux savans, et *malgré* les persécutions des faux zélés. Girard.

Contre, Malgré, Nonobstant. Ces trois prépositions indiquent, entre le sujet et le complément du rapport, des oppositions différemment caractérisées. *Contre*, en marque une de contrariété formelle, soit à l'égard de l'opinion, soit à l'égard de la conduite. L'honnête homme ne parle point *contre* la vérité, ni le politique *contre* les opinions reçues. Quoiqu'une action ne soit pas *contre* la loi, elle n'est pas moins blâmable, si elle est *contre* la conscience. *Malgré* exprime une opposition de résistance soutenue, soit par voie de fait, soit par d'autres moyens, mais sans effet de la part de l'opposant énoncé par le complément de la préposition. *Malgré* ses soins et ses précautions, l'homme subit toujours sa destinée. L'âme du philosophe reste libre, *malgré* les assauts de la multitude ; et la raison l'éclaire, *malgré* les ténèbres que la prévention répand autour de lui. *Nonobstant* ne fait entendre qu'une opposition légère de la part du complément, et à laquelle on n'a point d'égard. La force a fait et fera le droit des puissances, *nonobstant* les protestations des foibles. Le scélérat ne respecte point les temples ; il y commet le crime, *nonobstant* la sainteté du lieu. Girard.

Contrefaction, Contrefaçon. La *contrefaction* est rigoureusement l'action de contrefaire : la *contrefaçon* est l'effet de cette action. La première a rapport à l'ouvrier, la seconde à l'ouvrage. Le libraire se plaint de la *contrefaction* d'un livre, parce qu'elle porte atteinte à sa propriété ; le public se plaint de la *contrefaçon* d'une marchandise, parce qu'il la trouve mal faite. Roubaud.

Contrevenir, Enfreindre, Transgresser, Violer. *Contrevenir*, c'est agir contre les ordres, les ordonnances, les règlemens, les lois de police, de discipline. *Enfreindre*, c'est agir contre des lois, des engagemens par lesquels on étoit lié. *Transgresser*, c'est agir contre les lois, contre les or-

dres, destinés à mettre des bornes, à contenir ; c'est outrepasser ces bornes. *Violer,* c'est agir contre les lois ou les droits les plus respectables et les plus sacrés. Un marchand *contrevient* aux règlemens de police ; un prince *enfreint* un traité d'alliance ; un ambassadeur *transgresse* les ordres de son maître ; un perfide *viole* les droits de l'amitié. On *contrevient* par indiscipline ; on *enfreint* par infidélité ; on *transgresse* par licence ; on *viole* par de grands excès. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

CONTRITION, REPENTIR, REMORDS. La *contrition* regarde le péché ; elle est dans le cœur ; les motifs de la religion l'inspirent. Le *repentir* regarde toute espèce de mal ou d'action considérée comme mal ; il est dans l'âme ; la réflexion et l'expérience le suggèrent. Le *remords* regarde le crime ; il est dans la conscience ; il est produit par le crime même. ROUBAUD.

CONVERSATION,, ENTRETIEN, COLLOQUE, DIALOGUE. *Conversation* indique un discours entre gens égaux, entre particuliers, sur toutes les matières que présente le hasard ; *entretien,* un discours sur une matière plus sérieuse et plus déterminée ; *colloque,* un discours prémédité sur des matières de controverse, ordinairement entre des personnes autorisées par les partis opposés. *Dialogue* peut s'appliquer à l'*entretien* et même à la *conversation* et au *colloque* ; il désigne la manière dont s'exécutent les différentes parties d'un discours lié. Le *dialogue* doit être aisé, enjoué et sans apprêt dans les *conversations* ; sérieux, grave et suivi dans les *entretiens* ; clair, raisonné, travaillé, éloquent même et pathétique dans les *colloques.* BEAUZÉE.

CONVICTION, PERSUASION. La *conviction* est un acquiescement fondé sur des preuves d'une évidence irrésistible et victorieuse. La *persuasion* est un acquiescement fondé sur des preuves moins évidentes, quoique vraisemblables ; mais plus propre à déterminer en intéressant le cœur, qu'en éc-

rant réellement l'esprit. La *conviction* est l'effet de l'évidence qui ne trompe jamais ; ainsi, ce dont on est *convaincu* ne peut être faux. La *persuasion* est l'effet des preuves morales qui peuvent tromper ; ainsi on peut être *persuadé* de bonne foi d'une erreur très-réelle. BEAUZÉE.

CONVIER, INVITER. *Convier* signifie littéralement engager à un repas ; mais par extension on l'applique à d'autres objets. *Inviter* signifie vaguement engager à un choix quelconque ; mais, par une application très-usitée, il se dit spécialement à l'égard du repas. L'action de *convier* est une invitation affectueuse, amicale, pressante, engageante ; celle d'*inviter* n'est souvent qu'une invitation de cérémonie, d'honnêteté ou de tout autre motif étranger au sentiment. On *convie* à un banquet, à un festin, à des noces où il y a un nombre de *convives*. On *invitera* plutôt une personne à déjeuner, à dîner, à souper. La fortune *invite* en montrant de loin les récompenses ; la vertu *convie*, en plaçant la récompense dans l'action même ; cependant le mot *inviter* est presque le seul en usage. Seroit-ce parce que c'est l'affection qui *convie*, et la politesse qui *invite*. ROUBAUD. L'Académie, fondée sans doute sur l'usage, n'a point marqué cette différence.

COQUETTERIE, GALANTERIE. La *coquetterie* cherche à faire naître des désirs ; la *galanterie* à satisfaire les siens. BEAUZÉE.

La *coquetterie* est toujours un honteux déréglement de l'esprit ; la *galanterie* est d'ordinaire un vice de complexion. Une femme *galante* veut qu'on l'aime et qu'on réponde à ses désirs ; il suffit à une *coquette* d'être trouvée aimable et de passer pour belle : ce qui domine dans l'une, est la passion, le plaisir ou l'intérêt ; dans l'autre, c'est la vanité, la fausseté et la légèreté. LA BRUYÈRE.

La *coquetterie* est un travail perpétuel de l'art de plaire, pour tromper ensuite ; la *galanterie* est un

perpétuel mensonge de l'amour. Fondée sur le tempérament, la *galanterie* s'occupe moins du cœur que des sens, au lieu que la *coquetterie,* ne connoissant point les sens, ne cherche que l'occupation d'un intrigue par un tissu de faussetés. LE CHEVALIER DE JAUCOURT.

CORDE FAUSSE, FAUSSE CORDE. Une *corde fausse* est une *corde* qui ne peut jamais s'accorder avec une autre. Une *fausse corde* est une *corde* qui n'est pas montée au ton qu'il faut. DICT. ACAD.

CORRECTION, EXACTITUDE. La *correction* consiste dans l'observation scrupuleuse des règles de la grammaire et des usages de la langue. L'*exactitude* dépend de l'exposition fidèle de toutes les idées accessoires au but qu'on se propose. La *correction* tombe sur les mots et les phrases ; l'*exactitude* sur les faits et les choses. BEAUZÉE, DIDEROT.

CORRIGER, REPRENDRE, RÉPRIMANDER. Celui qui *corrige* montre ou veut montrer la manière de rectifier le défaut. Celui qui *reprend* ne fait qu'indiquer ou relever la faute. Celui qui *réprimande* prétend punir ou mortifier le coupable. *Corriger,* regarde toutes sortes de fautes, soit de mœurs, d'esprit ou de langage. *Reprendre,* ne se dit guère que pour les fautes d'esprit et de langage. *Réprimander,* ne convient qu'à l'égard des mœurs et de la conduite. Il faut savoir mieux faire pour *corriger* ; on peut *reprendre* plus habile que soi ; il n'y a que les supérieurs qui soient en droit de *réprimander.* Il faut *corriger* avec intelligence ; *reprendre* avec honnêteté, *réprimander* avec bonté et sans aigreur. BEAUZÉE.

COSMOGONIE, COSMOGRAPHIE, COSMOLOGIE. La *cosmogonie* est la science de la formation de l'univers. La *cosmographie* est la science qui enseigne la construction, la figure, la disposition et le rapport de toutes les parties qui composent l'univers. La *cosmologie* est proprement une physique générale et raisonnée, qui, sans entrer dans des détails

trop circonstanciés des faits, examine du côté métaphysiqne les résultats de ces faits mêmes, fait voir l'analogie et l'union qu'ils ont entre eux, et tâche par là de découvrir une partie des lois générales par lesquelles l'univers est gouverné. La *cosmogonie* raisonne sur l'état variable du monde dans l'état de sa formation. La *cosmographie* expose dans toutes ses parties et ses relations, l'état actuel de l'univers tout formé. La *cosmologie* raisonne sur cet état actuel et permanent. La première est conjecturale ; la seconde, purement historique ; la troisième, expérimentale. D'Alembert.

Couler, Rouler, Glisser. *Couler* marque le mouvement de tous les fluides, et même de tous les corps solides réduits en poudre impalpable ; *rouler*, c'est se mouvoir en tournant sur soi-même ; *glisser*, c'est se mouvoir en conservant la même surface appliquée au corps sur lequel on se meut. Un ruisseau *coule*, une bille *roule*, un corps d'une figure plate et unie *glisse* sur un autre qui est en pente. Diderot.

Couleur, Coloris. La *couleur* est ce qui distingue les traits et forme l'image visible des objets par ses variétés. Le *coloris* est l'effet particulier qui résulte de la qualité et de la force de la couleur, par rapport à l'éclat, indépendamment de la forme et du dessin. La première a ses différences objectives, divisées par espèces, et ensuite par nuances ; le second n'a que les différences qualificatives, divisées par degrés de beauté ou de laideur. Les tableaux du Titien excellent par la beauté du *coloris* ; et l'on dit qu'ils en sont redevables à l'art particulier que ce peintre avoit de préparer et d'employer les *couleurs*. Girard.

Tout d'un coup, Tout à coup. *Tout d'un coup* veut dire tout en une fois ; *tout à coup*, signifie soudainement, en un instant, sur le champ. Ce qui se fait *tout d'un coup* ne se fait ni par degrés ni à plusieurs fois ; ce qui se fait *tout à coup* n'est

ni prévu ni attendu. *Tout d'un coup* tient plus de l'universalité ; et *tout à coup* de la promptitude. ROUBAUD.

COUPLE, PAIRE. *Couple*, dans les deux genres, est collectif; mais au masculin, il est général, parce que les deux suffisent pour la destination marquée par le mot ; au féminin, il est partitif, parce qu'il désigne un nombre tiré d'un plus grand. Un *couple* de pigeons est suffisant pour peupler une volière ; une *couple* de pigeons ne sont pas suffisans pour le dîner de six personnes. Une *couple* et une *paire* se disent aussi des animaux ; mais la *couple* ne marque que le nombre, et la *paire* y ajoute l'idée d'une association nécessaire pour une fin particulière. Un boucher achète une *couple* de bœufs, parce qu'il en veut deux ; un laboureur achète une *paire* de bœufs, parce qu'il veut les ateler à la même charrue. BEAUZÉE.

DE COUR, DE LA COUR. Il y a une grande différence entre ces deux expressions : la première se prend en mauvaise part, et indique ce qu'il y a de vicieux dans les cours; la seconde n'exprime qu'une relation à ce qui environne le prince. Un homme *de cour* est un homme souple et adroit, mais faux et artificieux, qui, pour parvenir à ses fins, met en usage toutes sortes de moyens. Un homme *de la cour* est tout simplement un homme attaché auprès du prince. Une femme *de la cour* y est fixée par sa naissance ou par son état : une femme *de cour* est une femme d'intrigues, qui n'est pas d'ordinaire une personne fort honnête. C'est d'après cette distinction, qu'on appelle *eau bénite de cour*, les vaines promesses, les caresses trompeuses et les complimens captieux ; et *amis de cour*, des amis sur lesquels on ne peut guère compter. BEAUZÉE.

COURAGE, BRAVOURE, VALEUR. Le *courage* est dans tous les événemens de la vie ; la *bravoure* n'est qu'à la guerre ; la *valeur* est partout où il y a

un péril à affronter et de la gloire à acquérir. La *bravoure* se contente de vaincre l'obstacle qui lui est offert ; le *courage* raisonne le moyen de le détruire ; la *valeur* le cherche, et son élan le brise s'il est possible. La *bravoure* veut être guidée ; le *courage* fait commander et même obéir ; la *valeur* fait combattre. La *bravoure* est le devoir du soldat ; le *courage*, la vertu du sage et du héros ; la *valeur*, celle du vrai chevalier. De Pezay.

Courir, Courre. Selon l'Abbé Girard, il y a entre ces mots cette différence, que le premier est un verbe neutre, et le second un verbe actif. Mais l'usage a prévalu d'employer *courir* activement dans tous les cas où l'on se servoit de *courre*. Aussi l'Académie n'admet-elle point de différence entre ces deux expressions.

Coutume, Habitude. La *coutume* regarde l'objet, elle le rend familier ; l'*habitude* a rapport à l'action, elle la rend facile. L'une se forme par l'uniformité ; l'autre s'acquiert par la répétition. Un ouvrage auquel on est *accoutumé*, coûte moins de peine ; ce qui est tourné en *habitude* se fait presque naturellement, et quelquefois même involontairement. Girard.

A Couvert, à l'Abri. *A couvert* désigne quelque chose qui cache ; *à l'abri*, quelque chose qui défend : et voilà pourquoi l'on dit, être *à couvert* du soleil, *à l'abri* du mauvais temps ; être *à couvert* des poursuites de ses créanciers, *à l'abri* des insultes de ses ennemis. On a beau s'enfoncer dans l'obscurité, rien ne met *à couvert* des poursuites de la méchanceté ; rien ne met *à l'abri* des traits de l'envie. Girard.

Craindre, Appréhender, Redouter, avoir Peur. On *craint* par un mouvement d'aversion pour le mal, dans l'idée qu'il peut arriver. On *appréhende* par un mouvement de désir pour le bien, dans l'idée qu'il peut manquer. On *redoute* par un sentiment d'estime pour un adversaire, dans

l'idée qu'il est supérieur. On *a peur* par un foible d'esprit pour le soin de sa conservation, dans l'idée qu'il y a du danger. Le défaut de courage fait *craindre*; l'incertitude du succès fait *appréhender*; la défiance des forces fait *redouter*; les peintures d'imagination font *avoir peur*. GIRARD.

CRÉDIT, FAVEUR. Le *crédit* est la facilité de déterminer la volonté de quelqu'un suivant nos désirs, en vertu de l'ascendant que nous avons sur son esprit, ou de la confiance qu'il a prise en nous. La *faveur* est la facilité que nous trouvons dans une personne disposée à faire tout ce qui nous est agréable, en vertu d'une foiblesse qu'elle a pour nous, ou d'une bienveillance qu'elle nous prodigue. Le *crédit* de Sully triompha souvent de la *faveur* des maîtresses. ROUBAUD.

CREUSER, APPROFONDIR. *Approfondir*, c'est *creuser* plus avant. Au figuré, *creuser* a plus de rapport au travail et à la progression lente des découvertes; *approfondir* tient plus du succès, et désigne mieux le terme du travail. BEAUZÉE.

CRI, CLAMEUR. Le dernier de ces mots ajoute à l'autre une idée de ridicule par son objet ou par son excès. Le *sage* respecte le *cri* public, et méprise les *clameurs* des sots. D'ALEMBERT.

CRITIQUE, CENSURE. Une *critique* est l'examen raisonné d'un ouvrage; une *censure* est la répréhension précise et modifiée de ce qui blesse la vérité ou la loi. Dire d'un système, qu'il est mal lié, ou démenti par l'expérience; d'un principe de grammaire, de poétique ou de rhétorique, qu'il est faux ou moins général qu'on ne prétend, c'est *censure*; prouver que la chose est ainsi, c'est *critique*. Il faut *critiquer* avec goût et *censurer* avec modération. BEAUZÉE.

FAIRE CROIRE, FAIRE ACCROIRE. Ces deux expressions signifient déterminer la croyance; mais avec cette différence, que *faire croire*, c'est simplement déterminer la croyance, avec abstraction de

toute idée de fondement et de vérité ; et que *faire accroire*, c'est la déterminer sans fondement pour une chose qui n'est pas vraie. Ainsi on peut *faire croire* également le faux et le vrai, mais on ne peut *faire accroire* que le faux ou ce qu'on croit faux. *Faire croire* peut s'attribuer aux personnes et aux choses ; mais *faire accroire* ne peut s'attribuer qu'aux personnes. Les personnes *font accroire* le faux ; les choses le *font croire* faussement. BEAUZÉE.

CROÎTRE, AUGMENTER. *Croître*, c'est grandir, pousser, s'élever, acquérir plus de hauteur ou de longueur, avec la consistance proportionnée ; soit par la nourriture, soit par la production d'une nouvelle substance dans la chose même. *Augmenter*, c'est s'agrandir dans quelque sens que ce soit, ou devenir plus considérable, acquérir en quantité quelconque ; par l'addition, le mélange, l'incorporation d'une matière ou quantité nouvelle dans la première. Un enfant *croît*, une famille *augmente*. *Croître* a toujours un sens déterminé et complet ; *augmenter* n'a souvent qu'un sens incomplet, qu'il faut fixer en disant sous quel rapport la chose *augmente*. Les denrées *augmentent* de prix, le mal *augmente* de force. Dans un sens plus étendu, *croître* se dit lorsque les choses paroissent *croître* comme d'elles-mêmes ; *augmenter*, lorsque l'addition vient du dehors. Dans le premier cas, la chose semble produire elle-même l'accroissement ; dans le second, elle semble le recevoir. La rivière *croît* quelquefois dans des jours sereins ; elle *augmente* dans les temps de pluie ou à la fonte des neiges. *Croître* marque un développement successif, une crue progressive, un accroissement gradué ; *augmenter*, sans exclure cette gradation et cette progression, ne l'exige pas et ne la suppose pas. La lune, les jours *croissent* et *décroissent*. Le froid, les vents *augmentent* et *diminuent*. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

CROIX, PEINES, AFFLICTIONS. Le premier de ces

mots appartient au style dévot, et il renferme dans son objet ceux des deux autres. Les *peines* diffèrent des *afflictions*, en ce que celles-ci, moins ordinaires et plus fâcheuses, enchérissent sur celles-là, qui, de leur côté, paroissent plus inséparables de la nature humaine, et comme l'apanage de cette vie. Il semble que les *croix* soient distribuées par la providence, pour éprouver et faire valoir le mérite du chrétien ; que les *peines* soient des suites de la situation et de l'état où l'on se trouve ; et que les *afflictions* naissent des accidens causés par les circonstances du hasard, ou par la méchanceté des hommes, ou par une grande faute de conduite. GIRARD.

CROYANCE, CRÉANCE. La *croyance* est une opinion pure et simple ; la *créance* est une *croyance* ferme, constante, entière. Vous donnez *croyance* à un fait qu'on vous rapporte sans autorité ; vous n'accordez votre *créance*, une pleine *croyance* qu'à des faits appuyés par des autorités puissantes. La *croyance* n'annonce pas ou la conviction ou la persuasion qu'annonce la *créance*. Par la *croyance*, vous croyez peut-être sans savoir pourquoi vous croyez ; par la *créance*, vous croyez, parce que vous pensez avoir raison de croire. Le peuple donne sa *croyance* à des choses indignes de *créance*. ROUBAUD.

CROYANCE, FOI. Ces deux mots diffèrent en ce que le dernier se prend quelquefois solitairement, et désigne alors la persuasion où l'on est des mystères de la religion chrétienne. La *croyance* des choses révélées constitue la *foi*. Ils diffèrent aussi par les mots auxquels on les joints. Les choses auxquelles le peuple ajoute *foi*, ne méritent pas toujours que le sage leur donne sa *croyance*. La *croyance* est une persuasion déterminée par quelque motif que ce puisse être ; la *foi* est une persuasion déterminée par la seule autorité de celui qui a parlé. D'ALEMBERT, BEAUZÉE.

Croyez-vous qu'il le fera ? qu'il le fasse ? Il y a entre ces deux expressions une différence grammaticale. *Croyez-vous qu'il le fera ?* marque déterminément et exclusivement une chose future ou d'un futur contingent. *Croyez-vous qu'il le fasse ?* peut annoncer une chose future ou une chose présente : car le subjonctif *qu'il fasse* répond également au futur et au présent de l'indicatif. D'ailleurs ces phrases diffèrent par les sentimens particuliers qu'elles indiquent. Dans l'une et dans l'autre, il y a un doute : mais ce doute n'est pas le même dans les deux cas. Quand vous me demandez si je crois *qu'il le fera,* vous n'osez croire qu'*il le fera :* vous n'en avez qu'un augure incertain. Quand vous me demandez si je crois qu'*il le fasse,* vous ne croyez pas ou ne pouvez pas croire qu'*il le fasse.* Dans le premier cas, vous voulez vous former une opinion sur la mienne ; dans le second, vous voulez comparer votre opinion avec la mienne. Roubaud.

Cure, Guérison. On fait une *cure,* on procure une *guérison.* La première a plus de rapport au mal, et à l'action de celui qui traite le malade ; la seconde en a davantage à la santé et à l'état du malade qu'on traite. On dit de l'une, qu'elle est belle ; alors le succès fait honneur à celui qui l'a entreprise ; on dit de l'autre, qu'elle est prompte et parfaite : c'est tout ce qu'on doit désirer dans la maladie : on dit de toutes les deux qu'elles sont faciles ou difficiles. Il semble que la *cure* n'ait pour objet que les maux opiniâtres et d'habitude, au lieu que la *guérison* regarde aussi les maladies légères et de peu de durée. Girard.

D

Danger, Péril, Risque. Le *danger* est une disposition des choses, qui nous menace de quelque malheur, de quelque dommage. Le *péril* est une

situation présente dans laquelle il y a un grand *danger*. Le risque, une situation dans laquelle on a lieu de craindre un mal ou d'espérer un bien. Le *danger* menace de près ou de loin ; le *péril* est toujours imminent, pressant ; le *risque* expose plus ou moins. Un général court le *risque* d'une bataille, pour se tirer d'un mauvais pas ; il est en *danger* de la perdre, si ses soldats l'abandonnent dans le *péril*. ROUBAUD, D'ALEMBERT.

DANS, EN. Lorsqu'il s'agit du lieu, *dans* a un sens précis et défini qui fait entendre qu'une chose contient ou renferme l'autre, et marque un rapport du dedans au dehors : on est *dans* la chambre, *dans* la maison, *dans* la ville, quand on n'en est pas sorti ou qu'on y est rentré. *En* a un sens vague et indéfini, qui indique seulement en général où l'on est, et marque le rapport du lieu où l'on se trouve à un autre où l'on pourroit être ; on est *en* ville lorsqu'on n'est pas à sa maison ; *en* campagne, quand on a quitté la ville. On met *en* prison et l'on met *dans* les cachots. Lorsqu'il est question du temps, *dans* marque plus particulièrement celui où l'on exécute les choses, et *en* marque plus proprement celui qu'on emploie à les exécuter. La mort arrive *dans* le moment qu'on y pense le moins, et l'on passe *en* un instant de ce monde à l'autre. Lorsque ces mots sont employés pour indiquer l'état ou la qualification, *dans* est ordinairement d'usage pour le sens particularisé, et *en* pour le sens général. On dit vivre *dans* une entière liberté, être *dans* une fureur extrême, tomber *dans* une profonde léthargie ; et vivre *en* liberté, être *en* fureur, tomber *en* léthargie. GIRARD.

DÉBRIS, DÉCOMBRES, RUINES. Les deux derniers ne s'appliquent qu'aux édifices ; le troisième suppose même que l'édifice ou les édifices détruits sont considérables. On dit les *débris* d'un vaisseau, les *décombres* d'un bâtiment, les *ruines* d'un palais ou d'une ville. D'ALEMBERT.

Décadence, Déclin, Décours. La *décadence* est l'état de ce qui est en train de tomber; il se dit des choses sujettes à la ruine, à la dégradation. Le *déclin* est l'état de ce qui est en train de baisser; il s'applique aux choses qui n'ont qu'une certaine durée, et s'affoiblissent vers leur fin. Le *décours* est l'état de ce qui est en train de décroître; on le dit des choses assujetties à des périodes d'accroissement et de décroissement. On dit la *décadence* des fortunes, des empires; le *déclin* du jour, de l'âge; le *décours* de la lune. Roubaud.

Décadence, Ruine. Le premier prépare le second qui en est ordinairement l'effet. La *décadence* de l'empire Romain depuis Théodose, annonçoit sa *ruine* totale. On dit aussi des arts, qu'ils tombent en *décadence*; et d'une maison qu'elle tombe en *ruine*. D'Alembert.

Décence, Bienséance, Convenance. La *décence* règle l'extérieur suivant les bonnes mœurs; la *bienséance* règle les actions selon les mœurs et les usages de la société; la *convenance* s'attache aux choses moralement indifférentes; elle les règle selon les bienséances et les conjonctures. Une femme est vêtue avec *décence*, lorsqu'elle l'est sans immodestie; avec *bienséance*, lorsqu'elle l'est suivant son état; avec *convenance*, lorsqu'elle l'est selon la saison et les circonstances. La *décence* est une, ce mot ne prend point de pluriel; la *bienséance* varie selon le sexe, l'âge, la condition, etc.; la *convenance*, selon les occasions, les temps, les conjonctures. On garde la *décence*; on défère à la *bienséance*; on consulte la *convenance*. Roubaud.

Décence, Dignité, Gravité. La *décence* renferme les égards que l'on doit au public; la *dignité*, ceux que l'on doit à sa place; la *gravité*, ceux qu'on se doit à soi-même. D'Alembert.

Décider, Juger. On *décide* une contestation, une question; on *juge* une personne et un ouvrage. Les particuliers et les arbitres *décident*; les corps

et les magistrats *jugent*. On *décide* quelqu'un à prendre un parti ; on *juge* qu'il en prendra un. Les journalistes *décident*, les connoisseurs *jugent*. D'ALEMBERT.

DÉCIME, DÉCIMES, DÎMES. *Décime*, au singulier, c'est la dixième partie des revenus ecclésiastiques, qui étoit levée extraordinairement pour quelque affaire jugée importante à la religion et à l'état. *Décimes*, au pluriel, est ce que les bénéfices payoient annuellement à l'état sur les revenus de leurs bénéfices. *Dîme* est la portion des fruits des biens laïcs, donnée annuellement à l'Eglise par les fidèles, ou aux seigneurs par leurs vassaux ; elle varie d'un lieu à un autre, mais elle est fixe quant à la quotité. BEAUZÉE.

DÉCISION, RÉSOLUTION. La *décision* est un acte de l'esprit et suppose l'examen ; la *résolution* est un acte de la volonté et suppose la délibération. La première attaque le doute, et fait qu'on se déclare ; la seconde attaque l'incertitude, et fait qu'on se détermine. Nos *décisions* doivent être justes, pour éviter le repentir ; nos *résolutions* doivent être fermes, pour éviter les variations. Il est rare que les *décisions* aient chez les femmes d'autre fondement que l'imagination et le cœur. En vain les hommes prennent des *résolutions* ; le goût et l'habitude triomphent toujours de leur raison. GIRARD.

DÉCISIONS DES CONCILES, CANONS, DÉCRETS. Tous les articles décidés par *les conciles*, dans les matières qui sont de leur juridiction, sont des *décisions* : c'est un terme général qui renferme sous soi deux espèces, les *canons* et les *décrets*. Les *canons* sont les *décisions* qui concernent le dogme et la foi : les *décrets* sont les *décisions* qui règlent la discipline. Les *décisions des conciles* ne sont pas toutes également obligatoires. Les *canons* sont obligatoires pour tous les fidèles sans distinction : mais les *décrets* n'acquièrent force de loi, qu'après avoir

été acceptés dans un état par l'autorité publique. Encyclopédie.

Déclarer, Découvrir, Manifester, Révéler, Déceler. *Déclarer,* c'est dire les choses exprès et à dessein, pour en instruire ceux à qui l'on ne veut pas qu'elles demeurent inconnues. *Découvrir,* c'est montrer, soit à dessein, soit par inadvertence, ce qui avoit été caché jusqu'alors. *Manifester,* c'est produire au dehors les sentimens intérieurs. *Révéler,* c'est rendre public ce qui a été confié sous le secret. *Déceler,* c'est nommer celui qui a fait la chose, mais qui ne veut pas en être cru l'auteur. Les criminels *déclarent* presque toujours leurs complices. Les confidentes *découvrent* ordinairement les intrigues. Les courtisans ne se *manifestent* pas aisément. Les confesseurs ne doivent jamais *révéler* la confession de leurs pénitens. Quand on ne veut pas être *décelé,* il ne faut avoir aucun témoin de son action. Girard.

Découverte, Invention. *Découverte* ne s'applique qu'aux choses curieuses, utiles ou difficiles à trouver, et qui par conséquent ont un certain degré d'importance. *Invention,* se dit seulement de ce qui est nouveau, sans avoir l'un de ces caractères d'importance. L'idée de la *découverte* tient plus de la science; celle de l'*invention* tient plus de l'art. Une *découverte* étend la sphère de nos connoissances; une *invention* ajoute au secours dont nous avons besoin. D'Alembert. Beauzée.

Découvrir, Trouver. On *découvre* ce qui est caché ou secret, soit au moral, soit au physique; on *trouve* ce qui ne tombe pas de soi-même sous les sens ou dans l'esprit. Ce que vous *découvrez* n'étoit pas visible ou apparent; ce que vous *trouvez* étoit visible ou apparent, mais hors de la portée actuelle de vos regards. Une chose simplement égarée, vous la *trouvez,* quand vous arrivez à la place où elle est; mais vous ne la *découvrez*

pas, parce qu'elle étoit visible et non cachée. Les ruines d'Herculanum ont été *découvertes* ; on y *trouve* des monumens précieux. En *découvrant*, on *trouve* ; on *trouve* sans *découvrir*. Roubaud.

Découvrir, Déceler, Dévoiler, Révéler, Déclarer, Manifester, Divulguer, Publier. On *découvre* ce qui étoit caché aux autres, en le leur communiquant. On *décèle* ce qui étoit dissimulé, en le rapportant ou en le faisant remarquer. On *dévoile* ce qui n'étoit pas apparent, en levant ou écartant les obstacles. On *révèle* ce qui étoit secret, en le dénonçant ou l'annonçant. On *déclare* ce qui étoit inconnu ou incertain, en l'exposant ou l'appuyant d'une manière positive. On *manifeste* ce qui étoit ignoré ou obscur, en le développant ouvertement, en l'étalant au grand jour. On *divulgue* ce qui n'étoit pas su, du moins de la multitude, en le répandant d'un côté et d'autre. On *publie* ce qui n'étoit pas public et notoire, en lui donnant l'éclat ou l'authenticité qui parvient à la connoissance de tout le monde. Roubaud.

Décrépitude, Caducité. *Décrépitude* se dit proprement de l'homme, et ne peut se dire des êtres animés. *Caducité* se dit de même de certaines choses inanimées. On dit la *caducité* d'une fortune, d'un bâtiment. La *caducité* est une vieillesse avancée et infirme qui mène à la *décrépitude* ; la *décrépitude* est une vieillesse extrême, pour ainsi dire agonisante, qui mène à la mort. Roubaud.

Décret, Loi. Le *décret* est une décision, un arrêté, un acte particulier, qui a besoin d'une acceptation ou d'une sanction pour avoir force de *loi*. La *loi* est suprême, absolue, complète. En matière de justice distributive, le *décret* diffère de la *loi*, comme l'effet diffère de la cause ; il n'est que l'application d'un principe manifesté par la *loi*. *Décret* se prend toujours au propre ; *loi* dans les deux sens. Roubaud.

DÉCRIER, DÉCRÉDITER. Le premier attaque directement l'honneur ; le second, le crédit. On *décrie* une femme, en disant d'elle des choses qui la font passer pour une personne peu régulière ; on *décrédite* un homme d'affaires, en publiant qu'il est ruiné On *décrédite* un ambassadeur, en disant qu'il n'a pas de pouvoirs absolus ; on le *décrie*, en disant que c'est un homme sans foi et sans parole. BOUHOURS.

DÉFENDRE, SOUTENIR, PROTÉGER. On *défend* ce qui est attaqué ; on *soutient* ce qui peut l'être ; on *protége* ce qui a besoin d'être encouragé. Un roi sage et puissant doit *protéger* le commerce dans ses états, le *soutenir* contre les étrangers, et le *défendre* contre ses ennemis. On est *protégé* par ses supérieurs ; on peut être *soutenu* et *défendu* par ses égaux. On est *protégé* par les autres ; on peut se *défendre* et se *soutenir* par soi-même. D'ALEMBERT.

DÉFENDU, PROHIBÉ. Ces deux mots désignent en général une chose qu'il n'est pas permis de faire, en conséquence d'un ordre ou d'une loi positive. Ils diffèrent en ce que *prohibé* ne se dit guère que des choses qui sont *défendues* par une loi humaine ou de police. La fornication est *défendue* ; la contrebande est *prohibée*. D'ALEMBERT.

DÉFENSE, PROHIBITION. La *défense* porte plus ordinairement sur ce qui ne doit pas se faire, sur ce qui nuit, offense : la *prohibition* s'applique plus souvent à ce qui pourroit se faire, se permettre. Le vol est *défendu* ; l'importation des marchandises étrangères est quelquefois *prohibée*. La *prohibition* produit toujours la *défense* : alors la *défense* a un rapport particulier aux personnes qui pourroient contrevenir aux lois qui ordonnent la *prohibition*. Dès que la *prohibition* d'une marchandise étrangère est décrétée, il est fait *défense* d'en introduire. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

ROUBAUD ajoute le mot *inhibition :* elle empêche,

dit-il, ce qui se fait irrégulièrement; elle déploie l'autorité pour arrêter le cours d'une chose contraire à un ordre établi. On *défend* ce qui ne doit pas se faire; on *prohibe* ce qu'on pourroit laisser faire; on *inhibe* ce qui ne peut pas se faire.

Dégoûtant, Fastidieux. *Dégoûtant* a plus de rapport au corps qu'à l'esprit; *fastidieux* en a plus à l'esprit qu'au corps. Ce qui est *dégoûtant* cause de l'aversion; ce qui est *fastidieux* cause de l'ennui. Le blanc et le rouge dont les femmes croient s'embellir, ne servent à la fin qu'à les rendre *dégoûtantes*; et les minauderies où elles mettent quelquefois tant d'art, les rendent *fastidieuses.* Beauzée,

Degré, Marche. *Degré* est plus propre à indiquer la hauteur; et *marche* convient mieux pour marquer l'étendue. Les *degrés* sont égaux ou inégaux, selon que les hauteurs en sont égales ou inégales; les *marches* sont égales ou inégales, selon que l'étendue en est égale ou inégale. On monte les *degrés*; on se tient sur les *marches*. Beauzée.

Délateur, Dénonciateur. Le *délateur* est celui qui cherche, découvre et rapporte secrètement ce qu'il croit avoir vu, et souvent ce qu'il est intéressé à faire croire. Le *dénonciateur* est celui qui annonce, qui manifeste un fait qui intéresse la sûreté publique. Le premier est un lâche qui assassine au milieu des ténèbres; le second est souvent un homme courageux qui risque de se sacrifier pour le bien de son pays. Roubaud.

Délibérer, Opiner, Voter. *Délibérer*, c'est exposer la question, et discuter les raisons pour et contre; *opiner*, c'est dire son avis et le motiver; *voter*, c'est donner son suffrage, quand il ne reste plus qu'à recueillir les voix. On commence par *délibérer*, afin d'examiner la matière dans tous les sens et sous tous les aspects; on *opine* ensuite, pour rendre compte à la compagnie de la manière dont on envisage la chose, et des raisons par les-

quelles on s'est déterminé à l'avis qu'on propose ; on *vote* enfin, pour former la décision à la pluralité des suffrages. BEAUZÉE.

DÉLICAT, DÉLIÉ. Le *délicat* tient à d'heureuses dispositions, n'a que des effets agréables et plaît toujours ; le *délié* tient à des dispositions indifférentes en elles-mêmes, peut avoir de bons ou de mauvais effets, et offense souvent. La sensibilité de l'âme produit le *délicat ;* la finesse de l'esprit, la souplesse, l'artifice amènent le *délié.* Le mot *délicat* ne peut se prendre qu'en bonne part ; *délié* se prend en bonne ou en mauvaise part, selon les circonstances. Les gens *délicats* sont assez souvent *déliés* ; mais les gens *déliés* sont rarement *délicats.* Répandez sur un discours *délié* la nuance du sentiment, et vous le rendrez *délicat* ; supposez à celui qui tient un discours *délicat* quelque vue intéressée et secrète, et vous en ferez un homme *délié.* BEAUZÉE. DIDEROT.

DÉLICIEUX, DÉLECTABLE. *Délicieux* affecte à l'objet un attrait, des appas, un charme avec un caractère particulier de suavité, de finesse, de délicatesse ; *délectable* attribue à l'objet la propriété d'exciter le goût, d'attacher à la jouissance, de prolonger le plaisir avec une sorte de sensualité, de mollesse, de tressaillement. Le buveur appeloit autrefois *délectable,* le vin que nos gourmets trouvent *délicieux.* Vous savourez la chose *délicieuse* et la chose *délectable* ; mais en savourant la chose *délectable,* il semble que vous mâchiez le plaisir, au lieu qu'en savourant la chose *délicieuse,* il semble que vous en exprimiez voluptueusement ce qu'elle a de plus fin et de plus délicat. ROUBAUD.

DE MÊME QUE, AINSI QUE, COMME. *De même que* marque proprement une comparaison qui tombe sur la manière dont est la chose ; *les François pensent de même que les autres nations, mais ils ne se conduisent pas de même. Ainsi que* marque particulièrement une comparaison qui tombe sur la réalité

de la chose ; *il y a des philosophes qui croient que les bêtes pensent* ainsi que *les hommes. Comme* marque mieux une comparaison qui tombe sur la qualité de la chose ; *les expressions d'une personne qui ne conçoit les choses que confusément, ne sont jamais justes,* comme *celles d'une personne qui les conçoit clairement.* GIRARD.

DEMEURER, LOGER. *Demeurer* se dit par rapport au lieu topographique où l'on habite ; et *loger,* par rapport à l'édifice où l'on se retire. On *demeure* à Paris, à la ville, à la campagne ; on *loge* au Louvre, chez soi, en hôtel garni. GIRARD.

DEMEURER, RESTER. *Demeurer* ne présente que cette idée simple et générale de ne pas quitter le lieu où l'on est ; *rester* a de plus une idée accessoire de laisser aller les autres. Il paroît aussi que le second de ces mots convient mieux dans les occasions où il y a une nécessité indispensable de ne pas bouger de l'endroit, et que le premier figure bien où il y a pleine liberté. La sentinelle *reste* à son poste ; le dévot *demeure* long-temps à l'église. GIRARD.

DÉMOLIR, RASER, DÉMANTELER, DÉTRUIRE. On *démolit* par économie, pour tirer parti des matériaux et de l'emplacement, ou pour réédifier ; on *rase* par punition, afin de laisser subsister un monument de la vindicte publique ; on *démantèle* par précaution, pour mettre une place hors de défense ; on *détruit* dans toutes sortes de vues et par toutes sortes de moyens, pour ne pas laisser subsister. Un particulier fait *démolir* ; la justice fait *raser*. Un général fait *démanteler* une place qu'il a prise, et pour cela il fait *détruire* les murailles et les fortifications. BEAUZÉE.

DÉMONSTRATIONS D'AMITIÉ, TÉMOIGNAGES D'AMITIÉ. Les *démonstrations* sont extérieures : elles consistent dans les airs du visage, dans les manières agréables, dans des caresses et des paroles douces et flatteuses, dans un accueil obligeant. Les *té-*

moignages sont plus intérieurs, ils vont au solide : ils consistent dans de bons offices, dans des services essentiels. C'est une *démonstration d'amitié* que d'embrasser son ami ; c'est un *témoignage d'amitié,* que de prendre ses intérêts, que de lui prêter de l'argent. Les *démonstrations d'amitié* sont souvent frivoles ; les *témoignages d'amitié* ne le sont pas d'ordinaire. Un faux ami, un traître peut donner des *démonstrations d'amitié* ; il n'y a qu'un véritable ami qui puisse donner des *témoignages d'amitié.* BOUHOURS.

DÉNIGRER, NOIRCIR. L'idée de *dénigrer* est de peindre en noir, ou avec des traits fort défavorables ; c'est décrier indignement : celle de *noircir* est de peindre des plus noires couleurs, ou de la manière la plus flétrissante, c'est diffamer indignement. Celui qui *dénigre,* veut nuire ; il attaque la réputation, il ravale le mérite. Celui qui *noircit,* veut perdre ; il attaque l'honneur, il perd de réputation. Le détracteur *dénigre* ; le calomniateur *noircit.* L'action de *noircir* ne tombe que sur l'innocence, la vertu, la probité, l'honneur et les mœurs ; celle de *dénigrer* roule sur tous les genres de réputation et de mérite, sur toutes sortes d'avantages. Il faut à celui qui vous *noircit,* que vous paroissiez vicieux, méchant, criminel ; il suffit quelquefois à celui qui vous *dénigre,* que vous passiez pour ignorant, ridicule, sot. *Noircir* ne se dit que des personnes ou de leurs qualités morales ; *dénigrer* se dit aussi des choses. On *dénigre* un ouvrage, une marchandise ; on ne les *noircit* pas. On *dénigre* et on *noircit* un auteur, un marchand. ROUBAUD.

DÉNOUEMENT, CATASTROPHE. Le *dénouement* est la dernière partie de la pièce ; la *catastrophe* est le dernier événement de la fable. Le *dénouement* démêle l'intrigue ; la *catastrophe* termine l'action. Le *dénouement,* par des développemens successifs, amène la *catastrophe* ; la *catastrophe* complète le

dénouement. L'art est dans le *dénouement*; l'effet dans la *catastrophe.* Le *dénouement* doit naître de l'intrigue même; la *catastrophe* doit sortir, comme d'elle-même, des mœurs et de la situation des personnages. Le plus parfait *dénouement* paroît être celui où l'action se décide par une *catastrophe* qui, avec la plus forte vraisemblance, excite la plus vive surprise. ROUBAUD.

DÉNUÉ, DÉPOURVU. Le premier de ces termes marque, à la rigueur, une privation entière et absolue; le second n'exprime à la lettre qu'une manque ou une disette plus ou moins grande. L'homme *dénué* de biens est dans la misère; l'homme *dépourvu* de biens est dans le besoin. *Dénué* s'applique à ce qui est propre, naturel, ordinaire à l'objet, comme le vêtement au corps; *dépourvu,* à tout ce dont on a besoin ou coutume d'être pourvu. Un poëme est *dénué* de coloris, un discours *dénué* de chaleur. Un peuple est *dépourvu* de lois, une place *dépourvue* de munitions. *Dénué* ne se dit qu'au figuré; *dépourvu* se dit dans les deux sens. ROUBAUD.

DE PLUS, D'AILLEURS, OUTRE CELA. *De plus* s'emploie fort à propos, lorsqu'il est seulement question d'ajouter encore une raison à celles qu'on a déjà dites. *D'ailleurs* est à sa place, lorsqu'il s'agit de joindre une autre raison de différente espèce à celles qu'on vient de rapporter. *Outre cela* est d'un usage très-convenable, lorsqu'on veut augmenter, par une nouvelle raison, la force de celles qui suffisoient par elles seules. GIRARD.

DÉPOUILLER UNE CHOSE, SE DÉPOUILLER D'UNE CHOSE. L'action de *se dépouiller d'une chose* porte directement sur le sujet qui *se dépouille*; l'action de *dépouiller* la chose, porte directement contre l'objet dont on veut *être dépouillé.* La première de ces images attire principalement votre attention sur la personne; vous assistez en quelque sorte à son *dépouillement*; par la seconde, votre attention

est plutôt fixée sur la chose, vous voyez tomber sa *dépouille.* Si le prince *se dépouille* de sa grandeur, vous le voyez tel qu'un homme privé; s'il la *dépouille*, vous la voyez s'évanouir. Ne croyez pas que pour *s'être dépouillé de l'appareil de sa grandeur*, on en *ait dépouillé* l'orgueil. Pour qu'un sot constitué en dignité et fier de sa dignité, *se dépouille* de sa morgue, il faudroit qu'il *dépouillât* sa sottise. Roubaud.

Dépravation, Corruption. *Dépravation* et *corruption* désignent le changement de bien en mal. Mais le premier marque physiquement une forte altération des formes, des caractères sensibles, des proportions naturelles ou régulières de la chose; le second, une grande altération des principes, des élémens, des parties, de la substance de la chose. La *dépravation* du goût donne de la répugnance pour les alimens ordinaires, et l'apparence de choses mauvaises et nuisibles. La *corruption* au physique produit un changement considérable dans la substance, et tend à la putréfaction ou à la destruction de la chose. Le sens moral de ces mots suit leur sens physique.

Par la *dépravation*, vous marquez formellement l'opposition directe de la chose avec la règle, l'ordre, le modèle donné; par la *corruption*, vous désignez la viciation, la détérioration de la chose, et une fermentation tendante à sa dissolution. La *dépravation* donne à la chose une direction toute contraire à celle qu'elle doit avoir. La *corruption* travaille à détruire les qualités essentielles qu'elle doit avoir. La *dépravation* est l'effet d'un vice qui, par sa force maligne, dérange, détourne, pervertit, détruit les rapports nécessaires des choses. La *corruption* est l'effet d'un vice qui, par son impur venin, souille, gâte, infecte, dissout les principes vivifians de la chose. Ce qui se *déprave* perd sa manière propre d'être et d'agir; ce qui se *corrompt* perd sa vertu et sa substance. La force des inclinations déréglées et des penchans désordonnés produit la *dépravation* des mœurs; la fermentation

immodérée des erreurs et des passions en produira la *corruption*. Il faut redresser ce qui est *dépravé* ; il faut purifier ce qui est *corrompu*. La *dépravation* exprime plutôt les déréglemens apparens et excessifs ; et la *corruption*, les vices internes et dissolus. *Dépravation* s'applique naturellement aux objets auxquels l'usage ordinaire joint les qualifications de *droit*, *réglé*, *régulier*, *bien fait*, *bien ordonné*, *beau*, *parfait*, etc., et *corruption*, à ceux auxquels il joint les qualifications de *saint*, *pur*, *innocent*, *intègre*, etc. Ainsi vous direz plutôt la *dépravation* de l'esprit, et la *corruption* du cœur. ROUBAUD.

DÉPRISER, DÉPRIMER, DÉGRADER. *Dépriser*, c'est abaisser le prix, estimer moins. *Déprimer*, c'est contester la primauté, l'excellence. *Dégrader*, c'est ôter un grade, rejeter dans un rang inférieur. On *déprise* par un simple jugement défavorable qui rabaisse au-dessous du prix réel ou d'opinion. On *déprime* à dessein, avec l'intention marquée de faire perdre la considération, la réputation, le crédit. On *dégrade* par un jugement flétrissant, par une autorité qui dépossède du rang, dépouille des titres ou des qualités. Le vainqueur qui *déprise* les vaincus, *déprise* son triomphe ; le sophiste qui *déprime* la nature humaine, ne fait que *deprimer* les gouvernemens ; le monarque qui *dégrade* ses sujets, *dégrade* son trône. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

DÉROGATION, ABROGATION. La *dérogation* laisse subsister la loi antérieure, elle ne fait que la suspendre ou la contrarier dans quelques points ; l'*abrogation* l'annulle entièrement, elle est faite expressément, pour l'anéantir dans tous ses points. Il n'y a que le législateur qui puisse *déroger* aux lois anciennes, ou les *abroger*. GIRARD.

DÉROUTE, DÉFAITE. Ces mots désignent la perte d'une bataille faite par une armée ; avec cette différence, que *déroute* ajoute à *défaite*, et désigne

une armée qui est en désordre et qui est totalement dissipée. D'ALEMBERT.

DÉSALLIER, MÉSALLIER. *Se désallier,* c'est ne pas *s'allier* bien ou selon les convenances particulières d'état ou d'éducation, et *se mésallier,* c'est *s'allier* mal ou contre les règles de la bienséance et d'honneur établies dans la société. Il y a de la sottise à se *désallier* et de la bassesse à se *mésallier.* La prudence défend les *désalliances*; les *mésalliances* sont interdites par l'honneur. ROUBAUD.

DÉSAPPROUVER, IMPROUVER, RÉPROUVER. On *désapprouve* ce qui ne paroît pas bien, bon, convenable; on *improuve* ce qu'on trouve mauvais, répréhensible, vicieux; on *réprouve* ce qu'on juge odieux, détestable, intolérable. On *désapprouve* par un simple jugement, une voix, un avis; on *improuve* par des discours, des raisonnemens; on *réprouve* par le décri, les condamnations, la proscription. L'homme simple et modeste se contente de *désapprouver*; l'homme suffisant et ardent se hâte d'*improuver;* l'homme impérieux et immodéré ne sait que *réprouver.* ROUBAUD.

DÉSERT, INHABITÉ, SOLITAIRE. Un lieu *désert* est négligé, vide, inculte. Un lieu *inhabité* est sans habitans, sans habitations. Un lieu *solitaire* n'est pas fréquenté; il est tranquille; on y est seul. Il manque au lieu *désert* une culture et une population répandue; il manque au lieu *inhabité* des établissemens et des hommes fixes; il manque dans un lieu *solitaire,* du monde, de la compagnie. Les landes sont *désertes,* les rochers *inhabités,* et les bois *solitaires.* ROUBAUD.

DÉSHONNÊTE, MALHONNÊTE. *Deshonnête* est contre la pureté; *malhonnête,* contre la civilité, et quelquefois contre la bonne foi, contre la droiture. Des pensées, des paroles *déshonnêtes* sont des pensées, des paroles qui blessent la pureté et la chasteté. Des actions, des manières *malhonnêtes,* sont des actions, des manières qui choquent les bien-

séances du monde, l'usage des honnêtes gens, la probité naturelle, et qui sont d'une personne peu polie et peu raisonnable. *Déshonnête* ne se dit guère que des choses ; *malhonnête*, se dit également des personnes et des choses. BEAUZÉE.

DÉSOCCUPÉ, DÉSŒUVRÉ. L'homme *désoccupé* n'a point d'occupation ; l'homme *désœuvré* ne fait œuvre quelconque. On est *désoccupé*, quand on n'a rien à faire, c'est-à-dire, rien de ce qui occupe ; on est *désœuvré*, quand on ne fait absolument rien, même rien qui amuse. L'homme *désoccupé* a du loisir ; l'homme *désœuvré* est tout oisif. On est souvent *désoccupé*, sans être *désœuvré*. L'homme actif et laborieux, quand il est *désoccupé* ou sans occupation, ne demeure pas *désœuvré* ; il amuse son loisir par quelque exercice. ROUBAUD.

DESTIN, DESTINÉE. Le *destin* est ce qui *destine* ou *prédestine* ; la *destinée*, la chose ou la suite des choses, qui est *destinée* ou *prédestinée*. Le *destin*, le plus grand des dieux de la mythologie grecque, règle, dispose, ordonne, d'une manière immuable : la *destinée* est le sort réglé, disposé, ordonné par les décrets immuables du *destin*. Le *destin* veut, et ce qu'il veut est notre *destinée*. L'un désigne plutôt la cause, l'autre l'effet. Le *destin* est contraire ou propice ; la *destinée* est heureuse ou malheureuse. Le sage se soumet au *destin* et remplit sa *destinée*. Nous nous plaignons de notre *destinée* et nous accusons le *destin* de nos maux. ROUBAUD.

DE TOUS CÔTÉS, DE TOUTES PARTS. *De tous côtés* paroît avoir plus de rapport à la chose même dont on parle ; et *de toutes parts* semble en avoir davantage aux choses étrangères qui environnent celles dont on parle. On va *de tous côtés*. On arrive *de toutes parts*. Le malheureux a beau se tourner *de tous côtés* pour chercher la fortune, jamais il ne la rencontre. La faveur auprès du prince attire des honneurs *de toutes parts*, comme la disgrâce attire des rebuts. GIRARD.

Détail, Détails. *Détail* annonce la manière dont on représente les choses ; et *détails,* les choses mêmes qu'on représente. Il y a dans la police, dans le commerce, dans le ménage, mille petits *détails,* dont le *détail* ou l'exposition *détaillée* n'auroit point de fin. Quelquefois on dit indifférement et bien *détail* et *détails,* mais sans que leur signification soit absolument la même, quoique les phrases reviennent à peu près à la même chose. On dit *beautés de détails,* pour beautés qu'on trouve en détaillant, ou beautés de certains *détails;* esprit de *détail,* ou propre à saisir et à régler les plus petits *détails,* etc. Roubaud.

Détroit, Défilé, Gorge, Col, Pas. Le *détroit* est un lieu serré, étroit, où l'on passe difficilement. Il se dit d'une mer resserrée entre deux terres, *le détroit de Gibraltar,* d'un passage étroit entre deux montagnes, *le détroit des Thermopyles.* Le *défilé* est un passage long et étroit où l'on ne peut passer qu'à la file. C'est un terme de guerre. Dans les pays fourrés, montagneux, marécageux, il y a des *défilés* où les troupes ne peuvent passer de front, qu'en petit nombre. La *gorge* est l'entrée d'un passage étroit, *la gorge de Marly.* Le *col* est un passage étroit qui s'élargit à l'entrée ou à la sortie, ou qui aboutit de chaque côté à des capacités plus grandes. Le *pas* est un passage peu long, pour aller d'un endroit à l'autre. Roubaud.

Détruire, Anéantir. Ce qu'on *détruit* cesse de subsister, mais il en peut rester des vestiges ; ce qu'on *anéantil* disparoît tout-à-fait. L'*anéantissement* est une *destruction* totale. *Détruire* s'emploie ordinairement dans le sens littéral, pour les choses composées et faisant corps par l'union de leurs parties. *Anéantir* ne se dit littéralement que de l'être simple dans ses proportions de physique : ailleurs il a toujours un sens hyperbolique. Le temps *détruit* tout. Conçoit-on que ce qui existe puisse être *anéanti ?* Girard.

DEVANCER, PRÉCÉDER. *Devancer* signifie proprement, prendre les devans, aller plus vite. *Précéder* signifie, marcher le premier, être avant. Dans une marche militaire, les coureurs *devancent*, les chefs, *précèdent*. Lorsque ces mots marquent un rapport de temps, *devancer* marque une antériorité d'action, de progrès ; et *précéder*, une priorité d'existence, de possession, d'ordre. La nuit a *précédé* le jour ; l'aurore *devance* le soleil. L'erreur *devance* la vérité ; tel est le cours des choses. Le doute *précède* la science ; tel est l'ordre naturel des choses. L'instinct *devance* la raison ; le désir *précède* la jouissance. ROUBAUD.

DEVIN, PROPHÈTE. Le *devin* découvre ce qui est caché ; le *prophète* prédit ce qui doit arriver. La *divination* regarde le présent et le passé ; la *prophétie* a pour objet l'avenir. GIRARD.

DEVOIR, OBLIGATION. Le *devoir* dit quelque chose de plus fort pour la conscience, il tient de la loi ; la vertu nous engage à nous en acquitter. L'*obligation* dit quelque chose de plus absolu pour la pratique ; elle tient de l'usage ; le monde ou la bienséance exige que nous la remplissions. On manque à un *devoir* ; on se dispense d'une *obligation*. GIRARD.

DÉVOT, DÉVOTIEUX. Le *dévot* n'a qu'une simple dévotion ; le *dévotieux* a une dévotion plus sentie et mieux exprimée. Celle du premier peut être sèche, dure, austère, chagrine ; celle du second sera toujours douce, attrayante, affectueuse. Le *dévotieux* se distinguera du *dévot* surtout par l'habitude extérieure, l'air, le ton, l'accent, la contenance propre à la chose. Si ces mots sont pris en mauvaise part, le *dévotieux* se distinguera par l'attention la plus minutieuse à de petites pratiques et par la recherche la plus affectée dans les manières. Un homme qui n'est pas *dévot*, peut être *dévotieux*, lorsqu'il se trouve obligé d'assister à quelque cérémonie religieuse. Epicure n'étoit pas *dévot* ; il

étoit *dévotieux* dans les temples. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

DEXTÉRITÉ, ADRESSE, HABILETÉ. La *dextérité* a plus de rapport à la manière d'exécuter les choses; l'*adresse* en a davantage aux moyens de l'exécution: l'*habileté* regarde plus le discernement des choses mêmes. Il faut de la *dextérité* pour bien manier les affaires, de l'*adresse* pour leur donner le tour qu'on veut, de l'*habileté* pour les bien conduire. La *dextérité* donne un air aisé et répand des grâces dans l'action; l'*adresse* fait opérer avec art et d'un air fin; l'*habileté* fait travailler d'un air entendu et savant. GIRARD.

DIABLE, DÉMON. *Diable* se prend toujours en mauvaise part; c'est un esprit malfaisant, qui porte au vice, tente avec adresse et corrompt la vertu. *Démon* se dit quelquefois en bonne part; c'est un fort génie qui entraîne hors des bornes de la modération, pousse avec violence et altère la liberté. Le premier enferme dans son idée quelque chose de laid et d'horrible, que n'a pas le second. La malice est l'apanage du *diable*; la fureur est celui du *démon*. GIRARD.

DIAPHANE, TRANSPARENT. *Diaphane* se dit proprement d'un corps à travers lequel la lumière brille; *transparent* de celui à travers lequel on voit les objets. Considéré sous l'un ou l'autre de ces deux points de vue, le verre est *diaphane* ou *transparent*. Mais *diaphane* est un terme de physique quelquefois adopté par la poésie; et *transparent* est le terme vulgaire et généralement adopté. Le premier ne se dit que dans le sens propre: le second se dit également au figuré. *Diaphane* ne se dit que des corps qui ne laissent passer la lumière que par des pores invisibles; *transparent* se dit non-seulement de ces corps, mais encore de ceux qui laissent passer la lumière par des ouvertures sensibles. La gaze est *transparente* et n'est pas *diaphane*. ROUBAUD.

DICTIONNAIRE, VOCABULAIRE, GLOSSAIRE. *Vocabulaire* et *glossaire* ne s'appliquent guère qu'à de purs *dictionnaires* de mots ; au lieu que *dictionnaire* en général comprend, non-seulement les *dictionnaires* de langues, mais encore les *dictionnaires* historiques, et ceux des sciences et des arts. Dans un *vocabulaire*, les mots peuvent n'être pas distribués par ordre alphabétique, et peuvent même n'être pas expliqués. *Glossaire* ne s'applique guère qu'aux *dictionnaires* de mots peu connus, barbares ou surannés. D'ALEMBERT.

DIFFAMANT, INFAMANT, DIFFAMATOIRE. Ce qui est *diffamant*, est un obstacle à la gloire, fait perdre l'estime et attire le mépris des honnêtes gens ; ce qui est *infamant*, est une tache honteuse dans la vie, fait perdre l'honneur et attire l'aversion des gens de probité. *Diffamatoire* sert à marquer la nature des discours ou des écrits qui attaquent la réputation d'autrui. GIRARD.

DIFFÉRENCE, DIVERSITÉ, VARIÉTÉ, BIGARRURE. La *différence* suppose une comparaison que l'esprit fait des choses, pour en avoir des idées précises qui empêchent la confusion. La *diversité* suppose un changement que le goût cherche dans les choses, pour trouver une nouveauté qui le flatte et le réveille. La *variété* suppose une pluralité de choses non ressemblantes que l'imagination saisit, pour se faire des images riantes qui dissipent l'ennui d'une trop grande uniformité. La *bigarrure* suppose un assemblage mal assorti, que le caprice forme pour se réjouir, ou que le mauvais goût adopte. La *différence* des mots doit servir à marquer celle des idées. Un peu de *diversité* dans les mets ne nuit pas à l'économie de la nutrition du corps humain. La nature a mis une *variété* infinie dans les plus petits objets ; si nous ne l'apercevons pas, c'est la faute de nos yeux. La *bigarrure* des couleurs et des ornemens fait des habits ridicules ou de théâtre. GIRARD.

DIFFÉRENCE, INÉGALITÉ, DISPARITÉ. *Différence* s'étend à tout ce qui distingue les êtres que nous comparons : c'est un genre, dont l'*inégalité* et la *disparité* sont les espèces. L'*inégalité* semble marquer la *différence* en quantité ; et la *disparité*, la *différence* en qualité. DIDEROT.

DIFFÉREND, DÉMÊLÉ. Le sujet du *différend* est une chose précise et déterminée sur laquelle on se contrarie, l'un disant *oui*, l'autre *non*. Le sujet du *démêlé* est une chose moins éclaircie, dont on n'est pas d'accord, et sur laquelle on cherche à s'expliquer, pour savoir à quoi s'en tenir. La concurrence cause des *différends* entre les particuliers ; l'ambition est la source de bien des *démêlés* entre les puissances. GIRARD.

DIFFÉREND, DISPUTE, QUERELLE. La concurrence des intérêts cause les *différends* ; la contrariété des opinions produit les *disputes* ; l'aigreur des esprits est la source des *querelles*. On vide le *différend* ; on termine la *dispute* ; on appaise la *querelle*. GIRARD.

DIFFICULTÉ, OBSTACLE, EMPÊCHEMENT. La *difficulté* embarrasse ; elle se trouve surtout dans les affaires, et en suspend la décision. L'*obstacle* arrête ; il se rencontre proprement sur nos pas, et barre nos démarches. L'*empêchement* résiste ; il semble mis exprès pour s'opposer à l'exécution de nos volontés. On dit, lever la *difficulté*, surmonter l'*obstacle*, ôter ou vaincre l'*empêchement*. *Difficulté*, paroît exprimer quelque chose qui naît de la nature et des propres circonstances de ce dont il s'agit ; *obstacle*, semble dire quelque chose qui vient d'une cause étrangère ; *empêchement*, fait entendre quelque chose qui dépend d'une loi, ou d'une force supérieure. GIRARD.

DIFFORMITÉ, LAIDEUR. La *difformité* est un défaut remarquable dans les proportions ; la *laideur*, un défaut dans les couleurs ou dans la superficie du visage. *Difformité*, se dit de tout défaut dans les

proportions convenables à chaque chose, aux bâtimens, aux formes des places, des jardins, aux tableaux, au style, &c.; mais *laideur* ne se dit guère que des hommes ou des meubles. Dans le moral on dit l'un et l'autre, mais avec quelque égard aux différences du sens physique. On dit la *difformité*, et non la *laideur* du vice; mais on dit la *laideur*, plutôt que la *difformité* du péché. BEAUZÉE.

DIFFUS, PROLIXE. Les écarts rendent le style *diffus;* Les longueurs le rendent *prolixe*. Le *diffus* se répand en paroles qui délaient la pensée dans des idées hors d'œuvre; le *prolixe* s'étend en mots qui délaient l'expression sans aucune utilité. Le discours *diffus* tient, en quelque sorte, du bavardage; le discours *prolixe*, du verbiage. *Diffus* est le contraire de *précis*; *prolixe*, le contraire de *serré*. ROUBAUD, MARMONTEL.

DILIGENT, EXPÉDITIF, PROMPT. Lorsqu'on est *diligent*, on ne perd point de temps, et l'on est assidu à l'ouvrage; lorsqu'on est *expéditif*, on ne remet pas à un autre temps l'ouvrage qui se présente, on le finit de suite; lorsqu'on est *prompt*, on travaille avec activité et l'on avance l'ouvrage. La paresse, les délais et la lenteur, sont les trois défauts opposés à ces trois qualités. L'homme *diligent* n'a pas de peine à se mettre au travail; l'homme *expéditif* ne le quitte point; l'homme *prompt* en vient bientôt à bout. Il faut être *diligent* dans les soins qu'on doit prendre, *expéditif* dans les affaires qu'on doit terminer, *prompt* dans les ordres qu'on doit exécuter. GIRARD.

DISCERNEMENT, JUGEMENT. Le *discernement* regarde non-seulement la chose, mais encore les appartenances, pour ne pas les confondre avec d'autres; c'est une connoissance qui distingue. Le *jugement* regarde la chose considérée en elle-même, pour en pénétrer le vrai; c'est une connoissance qui prononce. Le premier n'a pour objet

que ce qu'il y a à savoir, et se borne aux choses présentes ; il en démêle le vrai et le faux, les perfections et les défauts, les motifs et les prétextes. Le second s'attache encore à ce qu'il y a à faire, et pousse ses lumières jusque dans l'avenir ; il sent le rapport et la conséquence des choses, en prévoit les suites et les effets. On peut dire du *discernement* qu'il est éclairé, qu'il rend les idées justes, et empêche qu'on ne se trompe en donnant dans le faux ou dans le mauvais ; on peut dire du *jugement*, qu'il est sage, qu'il rend la conduite prudente, et empêche qu'on ne s'égare, en donnant dans le travers ou dans le ridicule. Lorsqu'il est question de choisir, ou de juger de la bonté et de la beauté des objets, il faut s'en rapporter aux gens qui ont du *discernement* ; lorsqu'il s'agit de faire quelque démarche, ou de se déterminer à prendre un parti, il faut suivre le conseil des personnes qui ont du *jugement*. Qui n'a point de *discernement* est une bête ; qui manque tout-à-fait de *jugement*, est un étourdi. GIRARD.

DISCORD, DISCORDE. Le *discord* rompt l'accord ; la *discorde* détruit la concorde. Le *discord* n'est qu'une dissention qui semble tendre à la *discorde* : la *discorde* est un état de dissention. Il y a quelquefois des *discords* entre les meilleurs amis ; dès que la *discorde* s'y est établie, ils sont ennemis. ROUBAUD.

DISCOURS, HARANGUE, ORAISON. Le *discours* est un ouvrage composé par un orateur, sur un sujet important ; la *harangue*, un discours d'apparat ou d'éclat ; l'*oraison*, le discours oratoire des anciens. Ce dernier est restreint aujourd'hui à l'oraison funèbre. DICT. ACAD.

DISCOURS, ORAISON. Dans le *discours* on envisage surtout l'analogie et la ressemblance de l'énonciation avec la pensée énoncée ; dans l'*oraison* on fait plus attention à la manière physique de l'énoncia-

tion, et aux signes vocaux qui y sont employés. Le *discours* est plus intellectuel; ses parties sont les mêmes que celles de la pensée; il est du ressort de la logique. L'*oraison* est plus matérielle; ses parties sont les différentes espèces de mots; le mécanisme en est soumis aux lois de la grammaire. Le *discours* s'adresse à l'esprit, parce qu'il lui présente des idées: ce qui le caractérise, c'est le style, qui le rend précis ou diffus, élevé ou rampant, facile ou embarrassé, vif ou froid, &c. L'*oraison* est pour l'imagination, parce qu'elle représente d'une manière matérielle et sensible: ce qui la caractérise, c'est la diction, qui la rend correcte ou incorrecte, claire ou obscure, &c. BEAUZÉE.

DISCRÉTION, RÉSERVE. La *discrétion* est une sorte de discernement qui nous fait tellement régler nos actions et nos discours, que nous ne faisons et ne disons que ce qui est conforme aux égards et aux bienséances; la *réserve* est une sorte de prudence qui nous fait abstenir de tout ce qui peut blesser les égards et les convenances. Celui qui a de la *discrétion*, sait ce qu'il peut dire; celui qui a de la *réserve*, ce qu'il doit taire. La *discrétion* tend à plaire; la *réserve*, à ne pas déplaire, ou à ne pas être compromis. ROUBAUD.

DISERT, ELOQUENT. Le discours *disert* est facile, clair, pur, élégant, et même brillant; mais il est foible et sans feu: le discours *éloquent* est vif, animé, persuasif, touchant, il émeut, élève l'âme, il la maîtrise. Ces épithètes se donnent également aux personnes et pour les mêmes raisons. Supposez à un homme *disert*, du nerf dans l'expression, de l'élévation dans les pensées, de la chaleur dans les mouvemens, vous en ferez un homme *éloquent*. BEAUZÉE.

DISPOSITION, APTITUDE. Les *dispositions* indiquent des qualités propres à favoriser le succès de la chose; l'*aptitude*, les qualités nécessaires

pour la faire, pour l'exécuter avec succès. Avec des *dispositions*, on peut devenir un jour propre à la chose ; avec de l'*aptitude*, on y est propre actuellement. Dict. Acad.

Dispute, Altercation, Contestation, Débat. *Dispute* se dit d'une conversation entre deux personnes qui diffèrent d'avis sur une même matière. Lorsqu'à la *dispute* il se mêle de l'aigreur, c'est *altercation*. *Contestation*, se dit d'une *dispute* entre plusieurs personnes, ou entre deux personnes considérables, sur un objet important, ou entre deux particuliers pour une affaire judiciaire. *Débat* est une *contestation* tumultueuse entre plusieurs personnes. La *dispute* ne doit jamais dégénérer en *altercation*. Il y a souvent des *contestations* entre les états. Le parlement d'Angleterre est sujet à de grands *débats*. D'Alembert.

Dissiper, Dilapider, Gaspiller. Celui qui répand de tous côtés en dépenses désordonnées ce qu'il a, son argent, ses revenus, son bien, *dissipe*. Celui qui dépense les fonds avec les revenus d'une belle fortune, *dilapide*. Celui qui, par une mauvaise administration, laisse gâter, perdre, piller, emporter son bien en dégâts et en fausses dépenses, *gaspille*. Les héritiers d'un avare *dissipent* son héritage, s'ils ont souffert de son avarice. Les gens de cour et les agens de la fiscalité *dilapideroient* la fortune publique, si on les laissoit faire. Un nombreux domestique et les gens d'affaires versés dans leur métier *gaspillent* les plus grands revenus, si le chef n'en est pas le premier économe. Roubaud.

Distinction, Diversité, Séparation. La *distinction* est opposée à l'identité : il n'y a point de *distinction* où il n'y a qu'un même être. La *diversité* est opposée à la similitude : Il n'y a point de *diversité* entre des êtres absolument semblables. La *séparation* est opposée à l'unité ; il

n'y a point de *séparation* entre des êtres qui en constituent un seul. BEAUZÉE.

DISTINGUER, DISCERNER, DÉMÊLER. On *distingue* un objet par ses apparences ; on le *discerne* à ses signes exclusifs ; on le *déméle* à des signes particuliers qui le *distinguent* dans la foule des objets avec lesquels il se trouve mêlé. Il faut de la lumière, de l'intelligence et une application convenable pour *distinguer*, de la science, de la sagacité, de la critique pour *discerner* ; de l'habileté, du travail, un esprit d'ordre et d'analyse pour *démêler*. Pour reconnoître les objets, il faut les avoir bien *distingués* ; pour choisir entre des choses semblables, il faut savoir *discerner* ; pour rétablir l'ordre des choses interverties, il faut les *démêler*. ROUBAUD.

DISTINGUER, SÉPARER. On *distingue* ce qu'on ne veut pas confondre. On *sépare* ce qu'on veut éloigner. Les idées qu'on se fait des choses, les qualités qu'on leur attribue, les égards qu'on a pour elles, et les marques qu'on leur attache ou dont on les désigne, servent à les *distinguer*. L'arrangement, la place, le temps et le lieu, servent à les *séparer*. Vouloir trop se *distinguer* des personnes avec qui l'on vit, c'est leur donner occasion de se *séparer* de nous. La différence des modes et du langage *distingue* plus les nations que celle des mœurs. L'absence *sépare* les amis, sans désunir leurs cœurs. GIRARD.

DISTRAIRE, DÉTOURNER, DIVERTIR. L'action de *distraire* est plus foible, plus douce, plus légère, que celle de *détourner* ou de *divertir*. *Distraire* n'exprime qu'une simple séparation, un déplacement et même un dérangement ; tandis que *détourner* et *divertir* marquent une vraie résolution, un tout autre aspect, des changemens divers. *Divertir* marque un plus grand changement, une plus grande différence, un plus grand effet que *détourner*. Au physique on dira, *distraire*, *dé-*

tourner, divertir des deniers, des papiers, des effets, &c. On les *distrait* en les ôtant de leur place, en les séparant du reste, en les mettant à part. On les *détourne* en les mettant hors de portée, à l'écart; en les éloignant de leur voie, de leur destination; en les employant à une autre dessein. On les *divertit* en les supprimant, en se les appropriant, en les dissipant. Au figuré, nous disons *distraire, détourner, divertir* d'un travail, d'une occupation, d'une entreprise, d'un dessein. Celui qui n'est que *distrait,* est encore plein de la chose, en pensant à une autre; il y reviendra bientôt: celui qui est *détourné,* n'est plus à sa chose; mais, quoiqu'une autre chose le tienne, il pourra facilement y revenir: celui qui est *diverti,* est loin de la chose, il est tout à une autre, il ne songe plus à son objet. Une cause légère *distrait*; une cause forte, une sollicitation importune *détourne*; des objets attrayans, des raisons déterminantes *divertissent.* L'amusement est bon, lorsqu'il ne fait que *distraire* à propos, sans *détourner* du devoir, et sans *divertir* des soins importans. ROUBAUD.

DIURNE, QUOTIDIEN, JOURNALIER. Ce qui est *diurne* revient régulièrement chaque jour, et en occupe toute la durée. Ce qui est *quotidien* revient chaque jour, mais sans en occuper toute la durée, et sans autre régularité que celle du retour. Ce qui est *journalier* se répète comme les jours, mais varie de même; il peut en occuper ou n'en pas occuper toute la durée. *Diurne* est un terme didactique; la révolution *diurne* de la terre. *Quotidien* est du langage commun, et caractérise ce qui ne manque pas d'arriver chaque jour, quoiqu'accidentellement; une fièvre *quotidienne. Journalier* appartient absolument au langage commun, et s'applique à toutes les autres choses qui se répètent tous les jours avec des variations accidentelles; l'expérience *journalière,* des occupations *journalières,* un travail *journalier.* BEAUZÉE.

Diviser, Partager. *Diviser*, c'est distribuer en plusieurs parties destinées à être mises ou considérées à part. *Partager*, c'est distribuer en plusieurs parties destinées à être détachées et employées séparément. On *divise* l'année en mois; on *partage* un héritage. La *division* produit des parties : le *partage* produit des parts ou des portions. Au figuré, la différence n'est pas exactement la même. La *division* marque la mésintelligence et l'opposition entre les personnes ou les choses; le *partage* n'emporte que la différence ou la diversité. Des esprits *divisés* se choquent les uns les autres; des esprits *partagés* s'éloignent les uns des autres. Dict. Acad. *d'après* Roubaud.

Divorce, Répudiation. Le *divorce* est la séparation de deux époux; la *répudiation* est le renvoi de l'un par l'autre. La *répudiation* suppose qu'un sexe dépend de l'autre; le *divorce* suppose l'égalité. Roubaud. Dict. Acad.

Docte, Docteur. Etre *docte*, c'est être véritablement savant et habile; être *docteur*, c'est non-seulement être habile homme, mais avoir donné de sa science certaines preuves par lesquelles on ait obtenu ce titre. Cependant depuis quelque temps le mot de *docteur* disoit beaucoup moins que celui de *docte*, parce qu'il y avoit un plus grand nombre de *docteurs* qui n'étoient pas *doctes*, et un plus grand nombre d'hommes *doctes* qui n'étoient pas *docteurs*. Dict. Acad *d'après* Beauzée.

Don, Présent. Le *don* est absolument gratuit; il est l'effet de la générosité, de la libéralité, d'une bienveillance ou d'une prédilection singulière. Le *présent* est une sorte d'offrande, d'hommage, de tribut, de gage de nos sentimens; il est principalement l'effet de l'amitié, du dévouement, de la politesse, de la reconnoissance, d'un intérêt particulier. On fait des *dons* à quelqu'un pour lui faire du bien; on lui fait des *présens* pour bien mériter

de lui. Les petits *présens* entretiennent l'amitié ; des *dons* immodérés font souvent d'insolens ingrats. On fait *don* de choses utiles ; on fait *présent* de choses agréables. Les *dons* de Cérès ; les *présens* de Flore. Dict. Acad. *d'après* Roubaud.

Donner, Présenter, Offrir. *Donner* est plus familier ; *présenter* est toujours respectueux ; *offrir* est quelquefois religieux. On *donne* aux domestiques ; on *présente* aux princes ; on *offre* à Dieu. On *donne* à une personne, afin qu'elle reçoive ; on lui *présente*, afin qu'elle agrée ; on lui *offre*, afin qu'elle accepte. *Donner* marque plus positivement l'acte de la volonté, qui transporte actuellement la propriété de la chose. *Présenter* désigne proprement l'action extérieure de la main ou du geste, pour livrer la chose dont on veut transférer la propriété ou l'usage. *Offrir* exprime particulièrement le mouvement du cœur qui tend à ce transport. Girard.

Douleur, Chagrin, Tristesse, Affliction, Désolation. *Douleur* se dit également des sensations désagréables du corps, et des peines de l'esprit et du cœur ; les quatre autres ne se disent que de ces dernières. *Tristesse* diffère de *chagrin*, en ce que le *chagrin* peut être intérieur, et que la *tristesse* se laisse voir au dehors. La *tristesse*, d'ailleurs, peut être dans le caractère ou dans la disposition habituelle, sans aucun sujet ; et le *chagrin* a toujours un sujet particulier. L'idée d'*affliction* ajoute à celle de *tristesse* ; celle de *douleur*, à celle d'*affliction* ; celle de *désolation* à celle de *douleur*. *Chagrin*, *tristesse* et *affliction* ne se disent guère en parlant de la *douleur* d'un peuple entier, surtout le premier de ces mots. *Affliction* et *désolation* ne se disent guère en poésie, quoiqu'*affligé* et *désolé* s'y disent très-bien. *Chagrin* en poésie, surtout lorsqu'il est mis au pluriel,

signifie plutôt *inquiétude* et *souci*, que *tristesse* apparente ou cachée. D'ALEMBERT.

DOULEUR, MAL. La *douleur* dit quelque chose de plus vif, qui s'adresse précisément à la sensibilité; le *mal* dit quelque chose de plus générique, qui s'adresse également à la sensibilité et à la santé. La *douleur* est souvent regardée comme l'effet du mal, jamais comme la cause. On dit de celle-là, qu'elle est aiguë, de l'autre, qu'il est violent. GIRARD.

DOUTEUX, INCERTAIN, IRRÉSOLU. *Douteux* ne se dit que des choses ; *incertain* se dit des choses et des personnes; *irrésolu* ne se dit que des personnes; il marque de plus une disposition habituelle et tient au caractère. Le sage doit être *incertain* à l'égard des opinions douteuses, et ne doit jamais être *irrésolu* dans sa conduite. On dit d'un fait légèrement avancé, qu'il est *douteux*; d'un bonheur légèrement espéré, qu'il est *incertain*. Ainsi *incertain* se rapporte à l'avenir, et *douteux* au passé ou au présent. D'ALEMBERT.

DROIT, DEBOUT. On est *droit*, lorsqu'on n'est ni courbé ni penché. On est *debout*, lorsqu'on est sur ses pieds. La bonne grâce veut qu'on se tienne *droit*. Le respect fait quelquefois tenir *debout*. GIRARD.

DROIT, JUSTICE. Le *droit* est l'objet de la *justice* ; c'est ce qui est dû à chacun. La *justice* est la conformité des actions avec le *droit*. Le premier est dicté par la nature ou établi par l'autorité ; il peut quelquefois changer par les circonstances : la seconde est la règle qu'il faut toujours suivre; elle ne varie jamais. Ce n'est pas aller contre les lois de la *justice* que de soutenir et défendre ses *droits* par le même moyen dont on se sert pour les attaquer. GIRARD.

DROITURE, RECTITUDE. La *droiture* montre le but et la voie; la *rectitude* conduit au but en

suivant constamment la voie. La *rectitude* applique jusqu'à la fin ce que la *droiture* enseigne ; l'une dirige, l'autre exécute. Il ne suffit pas de la *droiture*, il faut la *rectitude* ; car il ne suffit pas d'indiquer la règle, il faut que l'action ou la conduite s'y conforme parfaitement. La *droiture* est donc plutôt dans l'intention, dans le dessein, dans le conseil ; la *rectitude* est dans l'action, dans la conduite, dans l'application constante de la règle. ROUBAUD.

DURABLE, CONSTANT. Ce qui est *durable* ne cesse point, il est ferme par solidité ; ce qui est *constant* ne change pas, il est ferme par sa résolution. GIRARD.

DURANT, PENDANT. *Durant* exprime un temps de durée, et qui s'adapte dans toute son étendue à la chose à laquelle on le joint. *Pendant* ne fait entendre qu'un temps d'époque, qu'on n'unit pas dans toute son étendue, mais seulement dans quelqu'une de ses parties. Les ennemis se sont cantonnés *durant* la campagne. La fourmi fait *pendant* l'été les provisions dont elle a besoin *pendant* l'hiver. GIRARD.

DURÉE, TEMPS. La *durée* se rapporte aux choses ; le *temps*, aux personnes. On dit la *durée* d'une action, et le *temps* qu'on met à la faire. La *durée* a aussi rapport au commencement et à la fin de quelque chose, et désigne l'espace écoulé entre le commencement et cette fin ; le *temps* désigne seulement quelque partie de cet espace, ou désigne cet espace d'une manière vague. Ainsi on dit, en parlant d'un prince, que la *durée* de son règne a été de tant d'années, et qu'il est arrivé tel événement pendant le *temps* de son règne. D'ALEMBERT.

E

Eau Morte, Morte Eau. *L'eau morte* est *l'eau* qui ne coule point, comme celle des étangs, des mares, &c. *Morte eau* se dit des marées quand elles sont les plus basses entre la nouvelle et la pleine lune. Beauzée.

Ebahi, Ebaubi, Emerveillé, Stupéfait. Nous sommes *ébahis* par la surprise qui nous fait tenir la bouche béante comme il arrive aux enfans et aux badauds, avec l'air de l'enfance et de l'ignorance prompte à admirer. Nous sommes *ébaubis* par une surprise qui nous étourdit, nous déconcerte, nous laisse à peine balbutier, et nous tient comme suspendus dans le doute. Nous sommes *émerveillés* par une surprise qui nous attache avec une espèce de charme, ou avec une vive satisfaction, à la considération d'un objet qui nous paroît merveilleux, prodigieux, supérieur à l'intelligence. Nous sommes *stupéfaits* par une surprise qui nous rend immobiles, et semble nous ôter l'usage de l'esprit et des sens, comme si nous étions stupides. Roubaud.

Ebauche, Esquisse. L'*ébauche* est la première forme qu'on a donnée à un ouvrage ; l'*esquisse* n'est qu'un modèle incorrect de l'ouvrage même, qu'on a tracé légèrement, qui ne contient que l'esprit de l'ouvrage qu'on se propose d'exécuter, et qui ne montre aux connoisseurs que la pensée de l'ouvrier. Donnez à l'*esquisse* toute la perfection possible, et vous en ferez un modèle achevé ; donnez à l'*ébauche* toute la perfection possible, et l'ouvrage même sera fini. L'*esquisse* d'un tableau, c'est le premier trait au crayon, que le peintre jette sur le papier ; l'*ébauche* d'un tableau, c'est le commencement de son exécution en couleur, que le peintre forme sur la toile. *Esquisse* ne s'emploie guère que dans les arts où l'on parle du modèle de l'ouvrage ; *ébauche* est plus général ; il est applicable à tout ouvrage commencé,

et qui doit s'avancer de l'état d'*ébauche* à celui de perfection. DIDEROT.

S'EBOULER, S'ECROULER. Une chose s'*éboule* en tombant, si ses parties, en se déplaçant, roulent sur elles-mêmes ; elle s'*écroule*, si elle se brise, si les parties tombent en débris avec bruit, avec fracas. Une butte de sable s'*éboule*, une maison s'*écroule*. ROUBAUD.

EBULLITION, EFFERVESCENCE, FERMENTATION. L'*ébullition* est le mouvement que prend un liquide qui bout sur le feu ; l'*effervescence*, le mouvement qui s'excite dans une liqueur dans laquelle il se fait une combinaison de substances, telles que des acides qui se mêlent et produisent ordinairement de la chaleur ; la *fermentation* est le mouvement interne qui s'excite de lui-même dans un liquide, par lequel ses parties se décomposent pour former un nouveau corps. L'eau qui bout est en *ébullition ;* le fer dans l'eau forte fait *effervescence ;* la bière est en *fermentation*. DICT. ACAD.

ECHANGER, TROQUER, PERMUTER. Ces trois mots signifient donner une chose pour une autre, pourvu que l'une des choses données ne soit pas de l'argent, car dans ce cas il y auroit vente ou achat. On *échange* les ratifications d'un traité, des marchandises, des valeurs. On *troque* des marchandises qui consistent en choses de service, comme meubles, bijoux, chevaux, &c. On *permute* des bénéfices. D'ALEMBERT.

ETRE ECHAPPÉ, AVOIR ECHAPPÉ. Le premier désigne une chose faite par inadvertance ou par oubli ; le second une chose non faite par inadvertance ou par oubli. *Ce mot m'est échappé*, signifie, j'ai prononcé ce mot sans y prendre garde. *Ce que je voulois vous dire m'a échappé*, c'est-à-dire, j'ai oublié de vous le dire, ou dans un autre sens, j'ai oublié ce que je voulois dire. Dans le sens propre on dit, *le cerf a échappé aux chiens*, pour dire que les chiens ne l'ont point atteint ou aper-

çu ; et, *le cerf est échappé aux chiens,* pour faire entendre que les chiens l'ont vu et serré de près, mais qu'il s'est tiré du péril par agilité ou autrement. D'ALEMBERT, BEAUZÉE.

ECLAIRCIR, EXPLIQUER, DÉVELOPPER. On *éclaircit* ce qui étoit obscur, parce que les idées y étoient mal présentées ; on *explique* ce qui étoit difficile à entendre, parce que les idées n'étoient pas assez immédiatement déduites les unes des autres ; on *développe* ce qui renferme plusieurs idées réellement exprimées, mais d'une manière si serrée, qu'elles ne peuvent être saisies d'un coup d'œil. Les *éclaircissemens* répandent de la clarté ; les *explications* facilitent l'intelligence ; les *développemens* étendent la connoissance. D'ALEMBERT, BEAUZÉE.

ECLAIRÉ, CLAIRVOYANT. L'homme *éclairé* ne se trompe pas, il sait ; le *clairvoyant* ne se laisse pas tromper, il distingue L'étude rend *éclairé*, l'esprit rend *clairvoyant*. Un juge *éclairé* connoît la justice d'une cause ; il est instruit de la loi qui la favorise ou qui la condamne ; un juge *clairvoyant* pénètre les circonstances ou la nature d'une cause ; il est d'abord au fait, et voit de quoi il est question. GIRARD.

ECLAIRÉ, CLAIRVOYANT, INSTRUIT, HOMME DE GÉNIE. *Eclairé* se dit des lumières acquises ; *clairvoyant*, des lumières naturelles. L'homme *éclairé* sait ce qui s'est fait ; l'homme *clairvoyant* devine ce qui se fera. Il y a cette différence entre l'homme *instruit* et l'homme *éclairé*, que l'homme *instruit* connoît les choses, et que l'homme *éclairé* en fait encore une application convenable ; mais ils ont de commun que les connoissances acquises sont toujours la base de leur mérite ; sans l'éducation ils auroient été des hommes fort ordinaires, ce qu'on ne peut pas dire de l'homme *clairvoyant*. L'*homme de génie* crée les choses ; l'homme *clairvoyant* en déduit les principes ; l'homme *éclairé* en fait l'application ; l'homme *instruit*

n'ignore, ni les choses créées, ni les lois qu'on en a déduites, ni les applications qu'on en a faites; il sait tout, mais il ne produit rien. DIDEROT.

ECLAT, BRILLANT, LUSTRE. L'*éclat* enchérit sur le *brillant*, et celui-ci sur le *lustre*. Il semble que l'*éclat* tienne du feu; le *brillant* de la lumière; le *lustre* du poli. Les couleurs vives ont plus d'*éclat* que les couleurs pâles; les couleurs claires ont plus de *brillant* que les couleurs brunes; les couleurs récentes ont plus de *lustre* que les couleurs usées. C'est par la vérité, la force et la nouveauté des pensées, qu'un discours a de l'*éclat*; c'est par le tour et la délicatesse de l'expression, qu'il a du *brillant*; c'est par le choix des mots, la convenance des termes et l'arrangement de la phrase, qu'on donne du *lustre* à ce qu'on dit. GIRARD.

ECLIPSER, OBSCURCIR. Le premier dit plus que le second. Le faux mérite est *obscurci* par le mérite réel, et *éclipsé* par le mérite éminent. D'ALEMBERT.

ECONOMIE, EPARGNE, MÉNAGE, PARCIMONIE. L'*économie* est le système général du gouvernement d'une fortune, considéré dans ses rapports d'intérêt, et sagement concerté pour la conservation et l'amélioration de la chose. Le *ménage* est l'*économie* particulière qui règle les consommations intérieures et l'entretien d'une maison. L'*épargne* est cette branche de l'*économie* qui consiste à restreindre les dépenses de manière qu'elles n'aillent pas au-delà des revenus, et que même il en reste un excédant. La *parcimonie* est cette *économie* rigoureuse, minutieuse, qui réduit les dépenses le plus possible, pour faire de petites *épargnes*. L'*économie* convient aux fortunes considérables; le *ménage*, aux fortunes ordinaires; l'*épargne*, aux fortunes variables ou que l'on veut accroître; la *parcimonie* ne convient qu'à celui qui n'a presque rien. ROUBAUD.

Ecriteau, Epigraphe, Inscription. L'*écriteau* n'est qu'un morceau de papier ou de carton sur lequel on écrit quelque chose en grosses lettres, pour donner un avis au public. L'*inscription* se grave sur la pierre, sur le marbre, sur les colonnes, sur un mausolée, sur une médaille, ou sur quelqu'autre monument public, pour conserver la mémoire d'une chose ou d'une personne. L'*épigraphe* est une sentence courte, placée au bas d'une estampe, ou à la tête d'un livre, pour en désigner le sujet ou l'esprit. Diderot, Roubaud.

Ecrivain, Auteur. Le premier ne se dit que de ceux qui ont donné des ouvrages de belles lettres, ou du moins il ne se dit que par rapport au style. Le second s'applique à tout genre d'écrire indifféremment; il a plus de rapport au fond de l'ouvrage qu'à la forme. Racine et Voltaire sont d'excellens *écrivains*; Corneille est un excellent *auteur*. Descartes et Newton sont des *auteurs* célèbres; l'*auteur* de la recherche de la vérité est un *écrivain* du premier ordre. D'Alembert.

Eduquer, Elever. *Eduquer* n'est point dans le dictionnaire de l'académie, et tout le monde sait avec quelle force Voltaire s'est élevé contre l'introduction de ce mot dans la langue: il lui paroissoit tout-à-fait barbare. Cependant comme on s'obstine à s'en servir, quoiqu'il ne soit pas du bon usage, il est essentiel qu'on sache ce qui le distingue du verbe *élever*. *Eduquer* ne se dit que des hommes; mais *élever* se dit des hommes et des animaux.

En Effet, Effectivement. *En effet* est plus d'usage dans le style noble; *effectivement*, dans la conversation. *Effectivement* sert plus à appuyer une proposition par quelque preuve; *en effet* sert de plus à opposer la réalité à l'apparence. On dit il est vertueux en apparence, et vicieux *en effet*. Dict. Acad.

Effigie, Image, Figure, Portrait L'*effigie* est

pour tenir la place de la chose même; l'*image* est pour en représenter simplement l'idée; la *figure* est pour en montrer l'attitude et le dessin; le *portrait* est uniquement pour la ressemblance. On pend en *effigie* les criminels fugitifs; on peint des *images* des mystères de la religion; on fait des *figures* équestres des rois; on grave les *portraits* des hommes illustres. *Effigie* et *portrait* ne se disent dans le sens littéral qu'à l'égard des personnes; *image* et *figure* se disent de toutes sortes de choses. *Portrait* se dit dans le sens figuré, pour certaines descriptions que les orateurs et les poëtes font, soit des personnes, soit des caractères ou des actions. *Image* se prend aussi dans le même sens; mais le but qu'on se propose dans les *images* poétiques, c'est l'étonnement et la surprise, au lieu que dans la prose, c'est de bien peindre les choses. Il y a pourtant cela de commun, qu'elles tendent à émouvoir dans l'un et l'autre genre. *Image*, se dit encore au figuré, des peintures qui se font dans l'esprit, par l'impression des choses qui ont passé par les sens. L'*image* des affronts qu'on reçoit ne s'efface point sitôt de la mémoire. GIRARD, D'ALEMBERT.

EFFRAYANT, EPOUVANTABLE, EFFROYABLE, TERRIBLE. *Effrayant* est moins fort qu'*épouvantable*, et celui-ci moins fort qu'*effroyable*. Ces trois mots se prennent toujours en mauvaise part. *Terrible* peut se prendre en bonne part, et supposer une crainte mêlée de respect. Un cri *effrayant*, un bruit *épouvantable*, un monstre *effroyable*, un Dieu *terrible*. *Effrayant* et *épouvantable* supposent un objet présent, qui inspire de la crainte; *effroyable* suppose un objet qui inspire de l'horreur, soit par la crainte, soit par un autre motif. *Terrible* peut s'appliquer à un objet non présent. La pierre est une maladie *terrible*; les douleurs qu'elle cause sont *effroyables*; l'opération est *épouvantable* à voir; les seuls préparatifs en sont *effrayans*. D'ALEMBERT.

Effronté, Audacieux, Hardi. Le premier dit plus que le second, et se prend toujours en mauvaise part; le second dit plus que le troisième, et se prend aussi presque toujours en mauvaise part. L'homme *effronté* est sans pudeur; l'homme *audacieux*, sans respect ou sans réflexion; l'homme *hardi* sans crainte. *Effronté* ne se dit que des personnes; *audacieux* et *hardi* se disent des personnes, des actions et des choses. D'Alembert.

Egaler, Egaliser. Il semble qu'*égaler* convient mieux lorsqu'il est question de grandeurs morales, d'objets purement comparables et commensurables; et qu'*égaliser* se dit mieux lorsqu'il est question de grandeurs physiques. L'amour *égale* les hommes; un père *égalise* les fortunes de ses enfans. On *égalise* un chemin raboteux. Dict. Acad.

Egards, Ménagemens, Attentions, Circonspection. Les *égards* sont l'effet de la justice; les *ménagemens*, de l'intérêt; les *attentions*, de la reconnoissance ou de l'amitié; la *circonspection*, de la prudence. Les *égards* supposent, dans ceux pour qui on les a, des qualités réelles; les *ménagemens*, de la puissance ou de la foiblesse; les *attentions*, des liens qui les attachent à nous; la *circonspection*, des motifs particuliers ou généraux de s'en défier. D'Alembert.

Egoïste, Homme Personnel. L'*égoïste* est l'homme qui parle sans cesse de lui, qui dit toujours moi; l'*homme personnel* est celui qui rapporte tout à lui, à sa personne, ou qui n'est conduit que par son intérêt personnel. L'*égoïste* ne parle que de lui; l'*homme personnel* ne songe qu'à lui. Le premier se met toujours au milieu de la scène; le second, au centre des choses. L'un tout occupé de lui-même, veut vous occuper de lui; l'autre, quelquefois occupé de vous, ne s'en occupe que pour lui. L'amour-propre de l'*égoïste*

est plus vain ; l'amour-propre de l'*homme personnel* est plus profond. Le premier est ridicule ; le second est redoutable. ROUBAUD.

ELAGUER, EMONDER. *Elaguer*, c'est couper, retrancher ; *émonder*, nettoyer, ôter ce qui défigure. *Elaguer* un arbre, c'est en retrancher les branches superflues et nuisibles, soit à son développement, soit à la nourriture des branches fécondes. *Emonder* un arbre, c'est le rendre propre et agréable à la vue, par la soustraction de tout ce qui le gâte ou le défigure. *Emonder*, a surtout un objet d'agrément ; *élaguer*, un objet d'utilité. ROUBAUD.

ELARGISSEMENT, ELARGISSURE. L'*élargissement* se dit de tout ce qui devient spacieux, plus étendu en largeur ; *élargissure*, de ce qui est ajouté pour élargir : il ne se dit que des meubles et des vêtemens. On dit, l'*élargissement* d'un canal, d'une rivière, et l'*élargissure* d'un rideau, d'un habit. BEAUZÉE.

ELECTION, CHOIX. Lorsque ces mots se rapportent au sujet sur qui est tombée la détermination, *élection* se dit d'ordinaire dans une signification passive, et *choix* dans une signification active : l'*élection* d'un tel marque celui qui a été élu ; le *choix* d'un tel marque celui qui choisit. BOUHOURS.

ELÉGANCE, ELOQUENCE. L'*élégance* s'attache plus à la beauté des mots et à l'arrangement de la phrase ; l'*éloquence* s'attache plus à la force des termes et à l'ordre des idées. La première, contente de plaire, ne cherche que les grâces de l'élocution ; la seconde, voulant persuader, met du véhément et du sublime dans le discours. L'une fait les beaux parleurs ; l'autre les grands orateurs. GIRARD.

ELÈVE, DISCIPLE, ECOLIER. Un *élève* est celui qui prend des leçons de la bouche même du maître. Un *disciple* est celui qui en prend des leçons en lisant ses ouvrages, ou qui s'attache à ses senti-

mens. *Ecolier* ne se dit, quand il est seul, que des enfans qui étudient dans les colléges ou dans les écoles. Il se dit aussi de ceux qui étudient sous un maître un art qui n'est pas mis au rang des arts libéraux, comme la danse, l'escrime, &c.: mais alors il doit être joint avec quelque autre mot qui désigne l'art ou le maître. Un maître d'armes a des *écoliers*; un peintre a des *élèves*; Newton et Descartes ont eu des *disciples*, même après leur mort. *Elève* est du style noble, *disciple* l'est moins, surtout en poésie; *écolier* ne l'est jamais. D'ALEMBERT.

ELOGE, LOUANGE. L'*éloge* est le témoignage avantageux que l'on rend au mérite, le suffrage qu'on lui donne, le jugement favorable qu'on en porte. La *louange* est l'hommage qu'on lui rend, l'honneur qu'on lui porte, le tribut qu'on lui paye dans ses discours. L'*éloge* met le prix au mérite; la *louange* en est la récompense. L'*éloge* fonde la *louange*; la *louange* couronne l'*éloge*. Une belle action fait l'*éloge* d'un homme, et lui attire des *louanges*. On est quelquefois forcé de faire son *éloge*; on n'est jamais obligé de se donner des *louanges*. ROUBAUD.

ELOIGNER, ECARTER, METTRE À L'ECART. *Eloigner* est plus fort qu'*écarter*. Un prince doit *éloigner* de lui les traîtres, et en *écarter* les flatteurs. *Ecarter* est plus fort que *mettre à l'écart*. On *écarte* ce dont on veut se débarrasser pour toujours; on *met à l'écart* ce qu'on veut ou qu'on peut reprendre ensuite. Un juge doit *écarter* toute prévention, et *mettre à l'écart* tout sentiment personnel. D'ALEMBERT.

EMANER, DÉCOULER. *Emaner* désigne proprement la source d'où les choses sortent; *découler* indique spécialement un canal par où elles passent. Il *découle* du sang par une blessure; les odeurs *émanent* du corps. *Emaner* se dit surtout des parties très-subtiles et très-déliées qui se détachent et

s'exhalent des corps, par une espèce de transpiration insensible ou par une voie semblable. *Découler* se dit des choses qui coulent et se répandent par quelque ouverture d'une manière plus ou moins sensible. La lumière *émane* du soleil, la sueur *découle* du corps. Les particules qui *émanent* d'un corps se répandent en divers sens, et forment ordinairement une sorte d'atmosphère autour de lui; les fluides qui *découlent* d'une source suivent une pente déterminée, et tombent s'ils ne peuvent pas se soutenir à son niveau. *Emaner* n'indique souvent qu'un acte simple d'émission, de production, ou de quelque autre opération semblable. *Découler* annonce un flux, un écoulement suivi, une succession d'actes ou de choses. Nous disons qu'un jugement est *émané* d'un tel tribunal, et qu'il *découle* d'un principe une foule de conséquences. ROUBAUD.

EMBLÈME, DEVISE. Les paroles de l'*emblème* ont toutes seules un sens plein et achevé, et même tout le sens et toute la signification qu'elles peuvent avoir avec la figure; au lieu que les paroles de la *devise* ne s'entendent bien que quand elles sont jointes à la figure. La *devise* est un symbole déterminé à une personne, ou qui exprime quelque chose qui la concerne en particulier, au lieu que l'*emblème* est un symbole plus général. L'*emblème* suppose souvent une comparaison entre des objets de même nature; la *devise* porte sur une métaphore, et souffre que les objets comparés soient de nature différente. BEAUZÉE.

EMBRASEMENT, INCENDIE. L'*embrasement* est un feu général: l'*incendie* a des progrès successifs; il s'allume, il s'accroît, il se communique; il *embrase* des masses énormes. Une étincelle allume un *incendie*; et l'*incendie* produit un vaste *embrasement*. L'*incendie* porte, lance de toutes parts des flammes; dans l'*embrasement* tout brûle, tout se consume; l'un est un courant de feux;

l'autre un brasier ardent. Au figuré, ces mots ont les mêmes différences ROUBAUD.

EMBRYON, FŒTUS, AVORTON. L'*embryon* est l'animal encore informe ; dès qu'il prend une forme sensible et marquée, on l'appelle *fœtus* ; on lui donne le nom d'*avorton*, s'il naît avant terme. *Embryon* s'applique aussi aux plantes et aux fruits. Au figuré, on attache au mot *embryon* l'idée d'une extrême petitesse ; à celui d'*avorton* l'idée de la petitesse et d'une conformation vicieuse. ROUBAUD, DICT. ACAD.

EMISSAIRE, ESPION. L'*émissaire* et l'*espion* sont également odieux et vils. Le métier du premier est de répandre des bruits, de fausses alarmes, de suggérer, de soulever ; celui du second est d'épier, d'aller à la découverte, d'examiner ce qui se passe, et d'en rendre compte. ROUBAUD.

EMPIRE, RÈGNE. *Empire* a une grâce particulière, lorsqu'on parle des peuples et des nations : *règne* convient mieux à l'égard des princes. Ainsi l'on dit, l'*empire* des Assyriens, l'*empire* des Turcs ; le *règne* des Césars. L'époque glorieuse de l'*empire* des Grecs est le *règne* d'Alexandre. Le mot *empire* s'adapte au gouvernement domestique des particuliers, aussi bien qu'au gouvernement public des souverains. On dit d'un père qu'il a un *empire* despotique sur ses enfans. Le mot de *règne* ne s'applique qu'au gouvernement public ou général, et non au particulier. On ne dit pas qu'une femme est malheureuse sous le *règne*, mais sous l'*empire* d'un jaloux. Il entraîne même dans le figuré, cette idée de pouvoir souverain et général. C'est par cette raison qu'on dit le *règne* et non l'*empire* de la vertu et du vice. Ce n'est ni les longs *règnes*, ni leurs fréquens changemens qui causent la chute des *empires*, mais l'abus de l'autorité. GIRARD.

EMPIRE, ROYAUME. Le mot d'*empire* fait naître l'idée d'un état vaste et composé de plusieurs peu-

ples; celui de *royaume* marque un état plus borné, et fait sentir l'unité de la nation dont il est formé. L'état Romain fut un *royaume* tant qu'il ne fut formé qu'un d'un seul peuple, soit originaire, soit incorporé; le nom d'*empire* ne lui convint et ne lui fut donné, que lorsqu'il eut soumis d'autres peuples étrangers qui, en devenant membres de l'état, ne cessèrent pas pour cela d'être des nations différentes, et sur lesquels les Romains n'établirent qu'une domination de commandement, et non d'administration. GIRARD.

EMPLETTE, ACHAT. Le mot *emplette* emporte avec lui une idée particulière de la chose achetée; *achat* tient plus de l'action d'acheter. *Achat* paroît seul propre aux objets considérables, tels que des terres, des fonds, des maisons; *emplette* ne s'applique qu'aux objets de moindre conséquence, ou aux choses d'usage et de service ordinaire, telles que des habits, des bijoux, &c. GIRARD.

EMPLIR, REMPLIR. *Emplir* exprime l'action de mettre une chose dans un espace propre à la contenir, de manière que la capacité en soit entièrement occupée; *remplir* désigne l'action d'*emplir* de nouveau, d'achever d'*emplir*. Il semble qu'*emplir* se dise proprement des vases, des vaisseaux, des choses destinées à contenir certaines matières; *remplir* se dit indifféremment de toute place occupée par la multitude ou par la quantité. Vous *emplissez* une cruche d'eau, un verre de vin, vos poches de fruits; vous *remplissez* une rue de gravois, une basse-cour de fumier, un pays de mendians. ROUBAUD.

EMPORTER LE PRIX, REMPORTER LE PRIX. *Emporter le prix,* c'est obtenir un avantage, une récompense; le *remporter,* c'est emporter ces mêmes avantages mis au concours. On *emporte le prix* par le simple succès; on *le remporte* par le triomphe obtenu sur des concurrens. ROUBAUD.

EMULATION, RIVALITÉ. L'*émulation* ne désigne

que la concurrence ; la *rivalité* dénote le conflit. Il y a *émulation* quand on court la même carrière ; il y a *rivalité* quand les intérêts se combattent. Deux *émules* vont ensemble ; deux *rivaux* vont l'un contre l'autre. Les avantages qui peuvent être à tous ou à beaucoup, excitent l'*émulation* ; ceux qui ne peuvent être qu'à un seul ou à un très-petit nombre, produisent la *rivalité*. L'*émulation* excite, la *rivalité* irrite. L'*émulation* suppose l'estime pour les concurrens ; la *rivalité* porte la teinte de l'envie. L'*émulation* est une flamme qui échauffe, la *rivalité* est un feu qui divise. L'*émulation* veut mériter le succès ; la *rivalité* veut l'obtenir. ROUBAUD.

EMULE, EMULATEUR. L'*émule* a des *émules* ; l'*émulateur* a des modèles. Votre *émule* marche en concurrence avec vous ; votre *émulateur* vous suit, il marche sur vos traces. Il y a encore cette différence, que l'*émulation* ne s'emploie que dans le style noble, et pour les choses d'un ordre élevé. DICT. ACAD.

ENCHAÎNEMENT, ENCHAÎNURE. *Enchaînement* ne se dit guère qu'au figuré, des objets physiquement ou métaphysiquement dépendans les uns des autres ; *enchaînure* ne se dit que dans le sens propre des ouvrages de l'art. Des anneaux, des fils, des cordons et autres objets semblables, entrelacés les uns dans les autres, forment une *enchaînure* ; des causes, des idées, des malheurs et autres objets qui conduisent successivement de l'un à l'autre, forment un *enchaînement*. ROUBAUD.

ENCORE, AUSSI. *Encore* a plus de rapport au nombre et à la quantité ; sa propre énergie est d'ajouter et d'augmenter : quand il n'y en a pas assez, il en faut *encore*. *Aussi* tient davantage de la similitude et de la comparaison ; sa valeur particulière est de marquer de la conformité et de l'égalité dans les choses : lorsque le corps est malade, l'esprit l'est *aussi*. GIRARD.

Endurant, Patient. L'homme *endurant* souffre avec patience des duretés, des injures, des persécutions, par prudence, par foiblesse, par lâcheté. L'homme *patient* souffre avec modération, avec calme; c'est vertu. On peut être *endurant* sans être *patient*. Socrate, outragé par sa femme, reste calme; il est *patient*; le marquis dans le Joueur est un homme *endurant*. L'homme *endurant* souffre et enrage; l'homme *patient* souffre et reste calme. L'homme délicat et irascible n'est pas *endurant*; l'homme sensible et vif n'est pas *patient*. Roubaud.

Energie, Force. *Energie* dit plus que *force*, et s'applique principalement aux discours qui peignent et au caractère du style. On peut dire d'un orateur, qu'il joint la *force* du raisonnement à l'*énergie* des expressions. On dit aussi, une peinture *énergique* et des images *fortes*. D'Alembert.

Enfant Cruel, Cruel Enfant. Un *enfant cruel* est un *enfant* qui aime à faire le mal ou qui est insensible à la pitié. Un *cruel enfant* est un *enfant* insupportable par ses manières d'agir bizarres ou importunes. La même différence a lieu entre *peuple cruel, femme cruelle* et *cruel peuple, cruelle femme*. Beauzée.

Enfant, Puéril. On applique la qualification d'*enfant* aux personnes, et celle de *puéril* à leurs discours et à leurs actions. On diroit d'un homme qu'il est *enfant*, et que tout ce qu'il dit est *puéril*. Le premier de ces mots désigne dans l'esprit un défaut de maturité; le second, un défaut d'élévation. Un discours d'*enfant* est un discours qui n'a pas de raison; un discours *puéril* est un discours qui n'a point de noblesse. Une conduite d'*enfant* est une conduite sans réflexion, qui fait qu'on s'amuse à des bagatelles, faute de connoître le solide; une conduite *puérile* est une conduite sans goût, qui fait qu'on donne dans le petit, faute d'avoir des sentimens. Girard.

Enfanter, Accoucher, Engendrer. La valeur commune et littérale de ces mots est de produire par voie de paternité ou de maternité. *Enfanter* n'ajoute aucune idée à cette idée commune ; on ne l'emploie que rarement dans certaines occasions graves et sérieuses où il est comme consacré. Il est dit de la vierge Marie, qu'elle *enfantera* un fils. *Accoucher* a uniquement rapport à la femme, et marque précisément le moment, ou plutôt l'action particulière de mettre l'enfant au monde. *Engendrer* se dit également pour les deux sexes et s'applique indéfiniment à ce qui contribue à la génération. Au figuré, on se sert d'*enfanter* pour ce qui est proprement ouvrage, soit de la plume, soit de la main. Le mot d'*acccucher* y est employé pour les productions de l'esprit, et toujours relativement à l'instant du travail qui les fait éclore. *Engendrer* ne se dit ordinairement que de ce qui est l'effet de l'humeur. Un auteur a *enfanté* un gros livre ; un poëte vient d'*accoucher* d'un sonnet ; un homme facétieux n'*engendre* pas mélancolie. Girard.

Enfin, A la fin, Finalement. *Enfin* annonce particulièrement, par une espèce de transition, la fin ou la conclusion d'un discours, d'un récit, d'un raisonnement. *A la fin* annonce la fin ou le résultat des choses, des affaires, des événemens, considérés en eux-mêmes. *Finalement* annonce un résultat final ou une conclusion finale. *Enfin*, c'est mon plaisir, je veux me satisfaire. *A la fin*, le masque tombe, et l'on voit le fourbe. Nos comptes sont *finalement* arrêtés. *Enfin* s'applique quelquefois aux choses, au lieu qu'*à la fin* ne peut guère s'appliquer qu'aux discours. Roubaud.

Enflé, Gonflé, Bouffi, Boursoufflé. *Enflé* offre l'idée du fluide qui est dans le corps. *Gonflé* offre l'idée particulière d'une forte tension, causée par une trop grande plénitude. *Bouffi* offre l'idée d'une enflure grosse, mais avec quelque

chose de flasque qui donne au corps un faux embonpoint. *Boursoufflé* offre l'idée d'une enflure, surtout de la peau, du tégument, &c. Le mot *enflé* est comme le genre à l'égard des autres. Il se dit de tout corps qui reçoit une extension par des fluides. Un ballon est *enflé* par l'air qu'on y introduit ; la voile est *enflée* par le vent ; &c. Le mot *gonflé* convient proprement aux corps qui dans le vide de leur capacité, reçoivent assez de matière pour s'*enfler* au point qu'ils semblent ne pouvoir pas en contenir davantage. Un ballon est *gonflé*, lorsqu'il est si *enflé* qu'on ne peut guère le souffler davantage. Le mot *bouffi* ne s'applique qu'aux chairs qui, par quelque indisposition, sont *enflées* de manière que l'on paroît être engraissé, mais toutefois avec un air malsain. Il se dit proprement du visage, mais on l'étend à toute l'habitude du corps. Le mot *boursoufflé* se dit proprement des choses que l'on souffle, pour leur donner un gros volume, et par analogie, de celles qui ont avec peu de matière, tant de volume qu'elles paroissent avoir été soufflées. Un style est *enflé*, lorsqu'il excède la mesure naturelle du sujet ; *bouffi*, lorsqu'il sort tout-à-fait du sujet, et qu'en affectant beaucoup de grandeur et de force, il décèle beaucoup de foiblesse et de lâcheté ; *boursoufflé*, lorsqu'il n'est rempli que de mots, de grands mots vides de sens et d'idées. ROUBAUD.

ENNEMI, ADVERSAIRE, ANTAGONISTE. Les *ennemis* cherchent à se nuire, ordinairement ils se haïssent, et le cœur est de la partie ; les *adversaires* font valoir leurs prétentions l'un contre l'autre, ils se poursuivent souvent avec animosité, mais l'intérêt a plus de part à leur conduite que le cœur ; les *antagonistes* embrassent des partis opposés, ils se traitent quelquefois avec aigreur, mais leur éloignement ne vient que de leur différente façon de penser. GIRARD.

ENONCER, EXPRIMER. Vous *énoncez* votre pensée

en la rendant d'une manière intelligible ; vous l'*exprimez*, en la rendant d'une manière sensible. Dans le premier cas, vous présentez la chose avec des traits suffisans pour la faire reconnoître ; dans le second, vous en représentez si bien l'image qu'on en est frappé. On s'*énonce* avec facilité, avec netteté, avec pureté, avec régularité, en bons termes, en termes choisis ; on s'*exprime* de toutes ces manières, mais surtout avec force, chaleur, énergie. *Enoncer* demande plutôt les qualités de l'élocution ; *exprimer* les qualités de l'éloquence. L'homme disert s'*énonce*, l'homme éloquent s'*exprime*. ROUBAUD.

S'ENQUÉRIR, S'INFORMER. *S'enquérir*, c'est faire des *enquêtes* ou des recherches plus ou moins diligentes, curieuses, étendues ou profondes, pour acquérir la connoissance exacte de quelque chose. *S'informer*, c'est seulement chercher, demander des lumières, des éclaircissemens pour savoir ce qui est. *S'enquérir* dit plus que *s'informer*. Celui qui questionne *s'enquiert* ; celui qui demande *s'informe*. A force de *s'enquérir*, on découvre ; à force de *s'informer*, on apprend. Le nouvelliste *s'enquiert* des affaires publiques ; l'homme oisif *s'en informe*. ROUBAUD.

ENSEIGNER, APPRENDRE, INSTRUIRE, INFORMER, FAIRE SAVOIR. *Enseigner*, c'est donner des leçons ; *apprendre*, donner des leçons dont on profite ; *instruire*, mettre au fait des choses par des mémoires détaillés ; *informer*, avertir les personnes des événemens qui peuvent être de quelque conséquence ; *faire savoir*, rapporter ou mander fidèlement les choses. *Enseigner* et *apprendre* ont plus de rapport à tout ce qui est propre à cultiver l'esprit et à former une belle éducation. *Instruire* en a davantage à ce qui est utile à la conduite de la vie et au succès des affaires. *Informer* renferme une idée d'autorité à l'égard des personnes qu'on *informe*, et une idée de dépendance à l'égard de

celles dont les faits sont l'objet de l'*information*. *Faire savoir* a plus de rapport à ce qui satisfait simplement la curiosité. GIRARD.

ENTENDRE, COMPRENDRE, CONCEVOIR. *Entendre* marque une conformité qui a précisément rapport à la valeur des termes; *comprendre* en marque une qui répond directement à la valeur des choses; *concevoir* regarde plus particulièrement l'ordre et le dessein de ce qu'on se propose. Le premier s'applique très-bien aux circonstances du discours, au ton dont on parle, au tour de la phrase, à la délicatesse des expressions; tout cela s'*entend*. Le second paroît mieux convenir en fait de principes, de leçons de connoissances spéculatives; ces choses se *comprennent*. Le troisième s'emploie avec grâce pour les formes, les arrangemens, les projets, les plans; enfin tout ce qui dépend de l'imagination se *conçoit*. On *entend* les langues, on *comprend* les sciences, on *conçoit* ce qui regarde les arts. Il est difficile d'*entendre* ce qui est énigmatique, de *comprendre* ce qui est abstrait; de *concevoir* ce qui est confus. GIRARD.

ENTENDRE, ECOUTER, OUÏR. *Entendre*, c'est être frappé des sons; *écouter*, c'est prêter l'oreille pour les *entendre*. Quelquefois on n'*entend* pas quoiqu'on *écoute*; et souvent on *entend* sans *écouter*. *Ouïr* n'est guère d'usage qu'au prétérit; il diffère d'*entendre*, en ce qu'il marque une sensation plus confuse. On a quelquefois *ouï* parler, sans avoir *entendu* ce qui a été dit. Il est souvent à propos de feindre de ne pas *entendre*; il est malhonnête d'*écouter* aux portes. Pour répondre juste, il faut avoir *ouï* distinctement. GIRARD.

ENTENDRE LA RAILLERIE, ENTENDRE RAILLERIE. Un homme *entend la raillerie*, quand il a la facilité, l'art, le talent de bien railler; et il *entend raillerie*, quand il ne s'offense pas de ce qu'on lui dit en raillant. Il faut plus d'esprit pour bien *entendre la raillerie*, que pour bien défendre une

opinion vraie ou vraisemblable. Il est rare que les gens à prétentions *entendent raillerie*. Dict. Acad.

Enterrer, Inhumer. On *enterre* tout ce qu'on cache en terre; on *inhume* l'homme à qui l'on rend les honneurs funèbres. Les ministres de la religion *inhument* les fidèles; un assassin *enterre* le cadavre de la personne qu'il a tuée. On *enterre* en tous lieux: on *inhume* proprement dans les lieux consacrés à cet usage pieux. *Enterrer* est le seul qui s'emploie au figuré. Roubaud,

Entêté, Opiniatre, Têtu, Obstiné. On est *entêté*, par un excès de prévention qui séduit, et qui, faisant regarder les opinions qu'on a embrassées comme les meilleures, empêche d'en approuver et d'en goûter d'autres. On est *opiniâtre*, par une constance mal entendue qui confirme dans ses volontés, et qui, faisant trouver de la honte à avouer le tort qu'on a, empêche de se rétracter. On est *têtu*, par pure indocilité, ou par bonne opinion de soi-même, qui fait que, se consultant seul, on ne compte pour rien le sentiment d'autrui. On est *obstiné*, par une espèce de mutinerie affectée qui rend intraitable, et qui, tenant un peu de l'impolitesse, fait qu'on ne veut jamais céder. Dict. Acad. *d'après* Girard.

Entier, Complet. Une chose est *entière*, lorsqu'elle n'est, ni mutilée, ni brisée, ni partagée, et que toutes ses parties sont jointes ou assemblées de la façon dont elles doivent l'être. Elle est *complète*, lorsqu'il ne lui manque rien, et qu'elle a tout ce qui lui convient. Le premier de ces mots a plus de rapport à la totalité des portions qui servent simplement à constituer la chose dans son intégrité essentielle; le second en a davantage à la totalité des portions qui contribuent à la perfection accidentelle de la chose. Les familles un peu aisées, dans les petites villes, occupent des maisons

entières ; à Paris, elles n'ont pas toujours des appartemens *complets*. GIRARD.

ENTIÈREMENT, EN ENTIER. *Entièrement* modifie le verbe, l'action exprimée par le verbe ; *en entier* modifie la chose, l'objet sur lequel tombe cette action. Quand vous avez fait *entièrement* une chose, la chose est faite *en entier* ; il n'y a plus rien à y faire. J'ai lu *entièrement* cet ouvrage, c'est-à-dire, que ma lecture est achevée. Je l'ai lu *en entier*, c'est-à-dire, que j'ai lu l'ouvrage tout entier. Vous direz *entièrement*, quand il s'agira de marquer l'étendue de votre action ; et *en entier*, lorsqu'il faudra proprement déterminer l'étendue de l'effet ou de la chose. Une personne change *entièrement* d'avis ; on ne dira pas qu'elle en change *en entier* : c'est la personne qui change et non l'avis. *En entier* désignera aussi ce qui se fait tout à la fois, en un seul coup, par un seul acte, tout ensemble ; tandis qu'*entièrement* désigne une succession d'actes ou une action dont les influences divisées se portent sur divers objets. ROUBAUD.

ENTOURER, ENVIRONNER, ENCEINDRE, ENCLORE. Il semble que ce qui *entoure* touche de plus près à la chose qu'il entoure, qu'il forme tout autour une chaîne plus serrée, qu'il a des rapports plus étroits avec elles ; tandis que ce qui *environne* peut être plus ou moins éloigné, plus vague, moins continu, plus détaché. Un anneau *entoure* le doigt ; un bracelet *entoure* le bras, une bordure *entoure* un tableau ; des fossés *entourent* un château. Les cieux *environnent* la terre ; des satellites *environnent* une planète ; des eaux *environnent* un pays. *Enceindre* une chose, c'est l'*entourer* dans sa circonférence, de manière qu'elle ne soit ouverte nulle part. Ce mot peu usité ne se dit que d'une étendue assez considérable. *Enclore* une chose, c'est l'enfermer comme dans un rempart, former tout autour une clôture, de manière qu'elle soit fermée, garantie. Une ville est *enceinte* de murail-

les, une forêt *enceinte* de fossés; un verger est *enclos* de murs. Roubaud.

Envier, Avoir Envie. Nous *envions* aux autres ce qu'ils possèdent, nous voudrions le leur ravir; nous *avons envie* pour nous de ce qui n'est pas en notre possession, nous voudrions l'avoir. Le premier est un mouvement de jalousie ou de vanité; le second, un mouvement de cupidité ou de volupté. Les subalternes *envient* l'autorité des supérieurs; les enfans *ont envie* de tout ce qu'ils voient. On *envie* le bonheur de quelqu'un; on *a envie* d'un cheval. Girard.

Envier, Porter Envie. C'est également désirer avec une sorte de chagrin ce qui est en la possession d'un autre, mais on *envie* les choses et l'on *porte envie* aux personnes. On *envie* les richesses, l'esprit, la réputation, les talens, &c. de quelqu'un, mais on *porte envie* à celui qui en jouit. Girard, Bouhours.

Epais, Dense. Vous considérez proprement dans le corps *épais* la profondeur ou l'espace d'une surface à l'autre du corps compacte: une planche est *épaisse* d'un pouce. Vous considérez dans un corps *dense*, la gravité ou la pesanteur de la masse comparée avec le volume; l'or est plus *dense* que l'argent. *Epais* est l'opposé de *mince*; *dense* est l'opposé de *rare*. Dans le corps que nous appelons *dense*, nous supposons peu de pores, ou des pores plus petits que dans d'autres corps: l'ébène est fort *dense* eu égard au peuplier; l'eau est plus *dense* que l'air. *Dense* est un terme de physique, et il ne s'emploie que dans le sens physique; *épais* est un mot de tous les styles, même au figuré. Roubaud.

Epanchement, Effusion. Au propre, l'*épanchement* se fait doucement; l'*effusion* avec plus de vivacité, d'abondance, de continuité. Par une meurtrissure, il se fait un *épanchement* de sang; il y en aura *effusion* par une large plaie. Au fi-

guré, un cœur sensible cherche à se soulager par des *épanchemens*; un cœur trop plein cherche à se décharger par des *effusions*. Les passions douces et discrètes se communiquent par des *épanchemens*; les passions violentes et impétueuses se répandent par des *effusions*. Le besoin de se confier sollicite l'*épanchement*; l'impuissance de se contenir nécessite l'*effusion*. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

EPITHÈTE, ADJECTIF. *L'épithète* et *l'adjectif* se joignent au substantif, pour en modifier l'idée principale par des idées secondaires; mais l'idée de l'*adjectif* est nécessaire, elle sert à déterminer et compléter le sens de la proposition; et l'idée de l'*épithète* n'est souvent qu'utile, elle sert à l'agrément et à l'énergie du discours. Retranchez l'*adjectif* d'une phrase, elle est incomplète, ou plutôt c'est une autre proposition; retranchez-en l'*épithète*, la proposition pourra rester entière, mais elle sera déparée ou affoiblie. L'*adjectif* appartient à la grammaire et à la logique; l'*épithète* appartient à la poésie et à l'éloquence. Dans cette phrase, *la vertu* sévère *n'attire point les cœurs*, *sévère* est adjectif; dans celle-ci, *on moisonne les épis* dorés, *dorés* est épithète. DICT. ACAD *d'après* ROUBAUD.

EQUIVOQUE, AMBIGUITÉ, DOUBLE SENS. *L'équivoque* a deux sens; l'un naturel, qui paroît être celui qu'on veut faire entendre; l'autre détourné, qui n'est entendu que de la personne qui parle, et qu'on ne soupçonne pas même pouvoir être celui qu'elle a intention de faire entendre. L'*ambiguité* a un sens général susceptible de diverses interprétations. Le *double sens* a deux significations naturelles et convenables; par l'une il se présente littéralement pour être compris de tout le monde; par l'autre il fait une fine allusion pour n'être entendu que de certaines personnes. On se sert quelquefois de l'*équivoque*, pour tromper; de l'*ambiguité*,

pour ne pas trop instruire ; du *double sens*, pour instruire avec précaution. GIRARD.

ERRER, VAGUER. Celui qui *erre* va sans savoir son chemin ; celui qui *vague*, va toujours sans savoir où. Quand on *erre* on est tantôt dans un endroit et tantôt dans un autre ; quand on *vague*, on est partout, on n'est nulle part. l'homme égaré *erre* ; l'homme oisif *vague*. Sans boussole, vous *errez* ; au gré des vents, vous *vaguez*. ROUBAUD.

ERUDIT, DOCTE, SAVANT. L'*érudit* et le *docte* savent des faits dans tous les genres de littérature. L'*érudit* en sait beaucoup, le *docte* les sait bien. Le *docte* et le *savant* connoissent avec intelligence ; le *docte* connoît des faits de littérature qu'il sait appliquer ; le *savant* connoît des principes dont il sait tirer des conséquences. Une bonne mémoire et de la patience dans l'étude, suffisent pour former un *érudit* ; ajoutez-y de l'intelligence et de la réflexion, vous aurez un homme *docte* ; appliquez celui-ci à des matières de spéculation et de sciences, et donnez-lui de la pénétration, vous en ferez un *savant*. Ces trois termes se disent des personnes ; *docte* et *savant* se disent des ouvrages. Un ouvrage *savant*, un *docte* commentaire. BEAUZÉE.

ESCALIER, DEGRÉ, MONTÉE. *Escalier* est aujourd'hui le seul terme d'usage. *Degré* se dit encore par quelques personnes qui n'ont pas étudié leur langue. *Montée* est un terme populaire. D'ALEMBERT.

ESPÉRANCE, ESPOIR. L'*espérance* s'étend sur tous les genres de biens que nous désirons obtenir, avec plus ou moins de penchant à croire que nous les obtiendrons ; l'*espoir* s'attache proprement à cette sorte de biens dont nous désirons le plus ardemment la possession, et dont la privation seroit pour nous un malheur. L'*espoir* détruit, mène au désespoir ; l'*espérance* trompée, ne laisse souvent dans le cœur qu'un sentiment de peine. L'*espérance* est le songe

d'un homme éveillé ; l'*espoir* est l'aliment de l'homme passionné. Roubaud.

Espérer, Attendre. Le premier de ces mots a pour objet le succès en lui-même ; il désigne une confiance appuyée sur quelques motifs. Le second regarde particulièrement le moment heureux de l'événement, sans exclure ni désigner, par sa propre énergie, aucun fondement de confiance. On *espère* d'obtenir les choses ; on *attend* qu'elles viennent. Il semble aussi que ce qu'on *espère* soit plus une grâce ou une faveur, et que ce qu'on *attend* soit une chose de devoir et d'obligation. Nous *espérions* des réponses favorables à nos demandes ; nous en *attendions* de convenables à nos propositions. Girard. *Voyez les observations de* Roubaud.

Esprit, Raison, Bon Sens, Jugement, Entendement, Conception, Intelligence, Génie. L'*esprit* est fin et délicat ; mais il n'est pas absolument incompatible avec un peu de folie ou d'étourderie : ses productions sont brillantes, vives et ornées ; son propre est de donner du tour à ce qu'il dit et de la grâce à ce qu'il fait. La *raison* est sage et modérée, elle ne s'accommode d'aucune extravagance ; tout ce qu'elle fait ne sort point de la règle. Le *bon sens* est droit et sûr ; son objet ne va pas au-delà des choses communes. Le *jugement* est solide et clairvoyant ; il met aisément au fait des choses. L'*entendement* est méthodique et conséquent ; il se fonde sur des principes, et met en garde contre l'erreur ; il ne se sert que des termes propres et s'énonce avec précision. La *conception* est nette et prompte ; elle épargne les longues explications, donne beaucoup d'ouverture pour les sciences et pour les arts, met de la clarté dans les expressions et de l'ordre dans les ouvrages. L'*intelligence* est habile et pénétrante ; elle saisit les choses abstraites et difficiles, et rend les hommes propres aux divers emplois de la société civile.

Le *génie* est heureux et fécond; c'est plus un don de la nature, qu'un ouvrage de l'éducation ; il met du caractère et du goût dans tout ce qu'il produit. Un galant homme ne se pique point d'*esprit,* s'attache à avoir de la *raison,* veille à ne se point écarter du *bon sens,* travaille à former son *jugement,* exerce son *entendement,* cherche à rendre sa *conception* juste, se procure en toutes choses le plus d'*intelligence* qu'il peut, et suit son *génie.* La bêtise est l'opposé de l'*esprit ;* la folie, de la *raison ;* la sottise, du *bon sens ;* l'étourderie, du *jugement ;* l'imbécillité, de l'*entendement ;* la stupidité, de la *conception ;* l'incapacité, de l'*intelligence ;* l'inaptitude, du *génie.* GIRARD.

ESPRIT SAINT, SAINT-ESPRIT. L'*esprit saint* est l'esprit de Dieu commun aux trois personnes de la Sainte-Trinité, excepté qu'on n'ajoute un modificatif qui désigne la troisième. Le *Saint-Esprit* est la troisième personne de la Sainte-Trinité.

ESTIMATION, PRISÉE, EVALUATION, APPRÉCIATION. L'*estimation* se fait par experts, et se dit de toutes sortes d'objets. La *prisée* se fait par un huissier, et ne se dit que des meubles. L'*évaluation* se fait des choses qui consistent en poids, nombre ou mesure. L'*appréciation* se fait des marchandises dont les parties ne sont pas convenues du prix. DICT. ACAD.

ETONNEMENT, SURPRISE, CONSTERNATION. L'*étonnement* est plus dans les sens, et vient de choses blâmables ou peu approuvées. La *surprise* est plus dans l'esprit, et vient de choses extraordinaires. La *consternation* est plus dans le cœur, et vient de choses affligeantes. Le premier de ces mots ne se dit guère en bonne part ; le second se dit également en bonne et en mauvaise part ; le troisième ne s'emploie jamais qu'en mauvaise part. La *beauté* d'une femme ne cause point d'*étonnement,* et sa laideur produit quelquefois cet effet. La rencontre d'un ami, comme celle d'un ennemi, peut

causer de la *surprise.* Un accident qui attaque l'honneur ou qui dérange la fortune, est capable de jeter dans la *consternation.* GIRARD.

ETOUFFER, SUFFOQUER. Ce qui arrête la respiration, ce qui empêche le jeu des organes, *étouffe*; ce qui embarrasse la trachée-artère, ce qui touche le canal de la respiration, *suffoque.* Les noyés sont *suffoqués* par l'eau qui pèse sur la glotte; on *étouffe* dans un air trop dense ou trop rare. *Suffoquer* ne se dit que des animaux; *étouffer* se dit dans un sens plus étendu, de tout ce qu'on fait périr, finir, sans bruit. On *étouffe* le feu; on *étouffe* un son, une sédition, des haines, &c. ROUBAUD.

ETRE D'HUMEUR, ETRE EN HUMEUR. Ces expressions signifient être en disposition, mais avec cette différence, qu'*être d'humeur* se dit plus ordinairement d'une disposition habituelle, *il n'*est *pas* d'humeur *à se laisser gourmander*; tandis qu'*être en humeur* se dit toujours de la disposition actuelle, *il* est en humeur *de faire tout ce qu'on veut.* DICT. ACAD.

ETRE, EXISTER, SUBSISTER. *Etre* convient à toutes sortes de sujets, substances ou modes; et à toutes les manières d'être, soit réelles, soit idéales, soit qualificatives. *Exister* ne se dit que des substances, et seulement pour en marquer l'être réel. *Subsister* s'applique également aux substances et aux modes, mais avec un rapport à la durée de leur être, que n'expriment pas les deux premiers mots On dit des qualités, des formes, des actions, de l'arrangement, du mouvement, et de tous les divers rapports, qu'ils *sont.* On dit de la matière, de l'esprit, des corps et de tous les êtres réels, qu'ils *existent.* On dit des états, des ouvrages, des affaires, des lois, et de tous les établissemens qui ne sont ni détruits, ni changés, qu'ils *subsistent.* BEAUZÉE.

ETROIT, STRICT. On dit, sens *étroit* ou *strict,* droit *strict* ou *étroit,* devoir *étroit* ou *strict,* obligation *stricte* ou *étroite.* C'est dans ce sens que ces

mots sont synonymes. *Etroit* est du discours ordinaire; *strict* est du style des philosophes, des jurisconsultes, des théologiens. *Strict,* comme terme dogmatique, est d'une précision plus rigoureuse qu'*étroit.* *Etroit* se dit par opposition au sens *étendu*; *strict* par opposition au sens *relâché.* Le sens *strict* est très-*étroit*; c'est le sens le plus sévère. ROUBAUD.

ETUDIER, APPRENDRE. *Etudier,* c'est uniquement travailler à devenir savant; *apprendre,* c'est y travailler avec succès. On *étudie* pour *apprendre,* et l'on *apprend* à force d'*étudier.* Il y a certaines choses qu'on *apprend* sans les *étudier*; il y en a d'autres qu'on *étudie* sans les *apprendre.* GIRARD.

S'EVADER, S'ECHAPPER, S'ENFUIR. *S'évader* se fait en secret; *s'échapper* suppose qu'on a déjà été pris ou qu'on est près de l'être; *s'enfuir* ne suppose aucune de ces conditions. On *s'évade* d'une prison; on *s'échappe* des mains de quelqu'un; on *s'enfuit* après une bataille perdue. Il faut de l'adresse et du bonheur pour *s'évader*; de la présence d'esprit et de la force pour *s'échapper*; de l'agilité et de la vigueur pour *s'enfuir.* D'ALEMBERT, BEAUZÉE.

EVEILLER, RÉVEILLER. *Eveiller* exprime l'action simple de tirer de l'état de sommeil et d'amener à l'état de veille. *Réveiller* exprime la réitération ou le redoublement d'action, de force, de résistance, et suppose que la personne ou s'est rendormie ou dormoit profondément. On s'*éveille* naturellement ou de soi-même pour la première fois; si l'on s'endort de nouveau, à la seconde fois on se *réveille.* On *éveille* d'un sommeil léger; on *réveille* d'un sommeil profond. On s'*éveille* tard, on se *réveille* en sursaut. Au figuré, on *éveille* l'attention d'un homme simplement distrait; on *réveille* celle d'un homme absorbé dans une rêverie ou dans une mélancolie profonde. Le tyran que le remords n'*éveille* pas sera *réveillé* par la terreur. ROUBAUD.

Evénement, Accident, Aventure. *Evénement* se dit en général de tout ce qui arrive dans le monde, soit au public, soit aux particuliers; et il est le mot convenable pour les faits qui concernent l'état ou le gouvernement. *Accident* se dit de ce qui arrive de fâcheux, soit à un seul, soit à plusieurs particuliers; et il s'applique aux faits qui ne sont pas personnels, comme à ceux qui le sont. *Aventure* se dit uniquement de ce qui arrive aux personnes, soit que les choses viennent inopinément, soit qu'elles soient la suite d'une intrigue; et ce mot marque quelque chose qui tient plus du bonheur que du malheur. Il semble aussi que le hasard a moins de part dans l'idée d'*événement*, que dans celles d'*accident* et d'*aventure*. Les révolutions d'état sont des *événemens*; les chutes d'édifices sont des *accidens*; les bonnes fortunes des jeunes gens sont des *aventures*. Girard.

Exceller, Etre Excellent. *Exceller* suppose une comparaison, met au-dessus de tout ce qui est de la même espèce, exclut les pareils et s'applique à toutes sortes d'objets. *Etre excellent* place simplement dans le plus haut degré sans faire de comparaison, souffre des égaux, et ne convient bien qu'aux choses de goût. Girard.

Excepté, Hors, Hormis. *Excepté* dénote une séparation provenant de non-conformité à ce qui est général ou ordinaire. *Hors* et *hormis* séparent par exclusion. Le dernier est d'un usage moins fréquent, et me paroît plus particulièrement attaché à l'exclusion qui regarde les personnes. Girard.

Exciter, Animer, Encourager. *Exciter*, c'est inspirer le désir, ou réveiller la passion; *animer*, c'est pousser à l'action déjà commencée, et tâcher d'en empêcher le ralentissement; *encourager*, c'est dissiper la crainte ou la timidité par l'espérance d'un succès facile, et faire prévaloir le motif de la gloire ou de l'intérêt sur les apparences du

danger et sur les frayeurs de la poltronnerie. Girard.

Exciter, Inciter, Pousser, Animer, Encourager, Aiguillonner, Porter à. On *excite* celui qui ne songe pas à la chose, qui agit languissamment, qui s'arrête, qui se dégoûte. On *incite* celui qui n'est pas disposé à la chose, qui ne la prend point à cœur. On *pousse* celui qui ne veut que foiblement. On *anime* celui qui est froid ou indifférent. On *encourage* celui qui est lâche ou timide. On *aiguillonne* celui qui ne peut vaincre sa paresse et son inertie. On *porte à* faire une chose, celui qui est trop foible pour se déterminer par sa propre réflexion. Pour *exciter*, on emploie les conseils, les avis, les sollicitations; pour *inciter*, les insinuations, les suggestions, la persuasion, la conviction; pour *pousser*, les impressions fortes, les importunités, la violence; pour *animer*, les exhortations, la communication de l'énergie, de l'enthousiasme; pour *encourager*, les espérances, les exemples, les récompenses, la considération de ses propres forces ou des secours étrangers; pour *aiguillonner*, les instigations, le point d'honneur, la crainte de la honte, tout ce qui pénètre, irrite, fait une impression vive. Pour *porter à* faire une chose, il faut l'influence d'une cause supérieure et impérieuse; c'est le naturel, le caractère, le penchant, le goût, la nécessité, l'ascendant, &c. Roubaud, Dict. Acad.

Excuse, Pardon. On fait *excuse* d'une faute apparente; on demande *pardon* d'une faute réelle. L'un est pour se justifier, et part d'un fond de politesse; l'autre est pour arrêter la vengeance ou pour empêcher la punition, et désigne un mouvement de repentir. Le bon esprit fait *excuser* facilement; le bon cœur fait *pardonner* promptement. Girard.

Exigu, Petit. Ces deux mots présentent l'idée de peu; mais *exigu* dit plus que *petit*. Il ajoute à

l'idée de petitesse celle d'insuffisance. Les moyens d'un homme sont *exigus* au moral et au physique, lorsqu'il manque d'esprit et de biens. *Petit* exprime l'état réel de petitesse, sans désigner l'insuffisance, à moins qu'il ne soit comparé. On dit c'est un *petit* enfant, une *petite* ville. Si la fortune d'un homme est *petite*, il pourra vivre; si elle est *exigue*, elle ne suffira pas, de quelque économie qu'il use. Roubaud.

Exiler, Bannir. L'*exil* est prononcé par ordre de l'autorité; le *bannissement*, par un jugement de la justice. Le *bannissement* est la peine infamante d'un délit jugé par les tribunaux; l'*exil* est une disgrâce encourue sans déshonneur, pour avoir déplu. L'*exil* vous éloigne de votre patrie, de votre domicile; le *bannissement* vous en chasse ignominieusement. Les Tarquins furent *bannis* de Rome par un décret public; Ovide fut *exilé* par un ordre d'Auguste. Roubaud.

Expédient, Ressource. *Expédient*, ce qui convient dans les conjonctures, ce qui tire d'embarras. *Ressource*, ce qui répare une perte. L'*expédient* suppose un obstacle à vaincre; la *ressource*, un mal à réparer. La chicane est fertile en *expédiens*; le pouvoir est fécond en *ressources*. Dans l'embarras des finances, le moyen qui ne fait faire face qu'aux besoins du moment, n'est qu'un *expédient*; celui qui étend son influence sur l'avenir, est une *ressource*. Le ministre à *expédiens*, est un homme d'affaires; le ministre à *ressources*, est un homme d'état. Roubaud.

Expérience, Essai, Epreuve. L'*expérience* regarde proprement la vérité des choses; elle décide de ce qui est ou de ce qui n'est pas, éclaircit le doute et dissipe l'ignorance. L'*essai* concerne particulièrement l'usage des choses; il juge de ce qui convient ou ne convient pas, en fixe l'emploi et détermine la volonté. L'*épreuve* a plus de rapport à la qualité des choses; elle instruit de ce qui est bon ou mau-

vais, distingue le meilleur et guérit de la crainte d'être trompé. L'*expérience* est relative à l'existence ; l'*essai*, à l'usage ; l'*épreuve*, aux attributs. On fait des *expériences* pour savoir ; des *essais* pour choisir ; des *épreuves* pour connoître. Nous nous assurons par l'*expérience* si la chose est ; par l'*essai*, quelles sont ses qualités ; par l'*épreuve*, si elle a la qualité que nous lui croyons. Girard, Diderot.

Extérieur, Dehors, Apparence. L'*extérieur* est ce qui se voit ; il fait partie de la chose, mais la plus éloignée du centre. Le *dehors* est ce qui environne ; il n'est pas proprement de la chose, mais il en approche le plus. L'*apparence* est l'effet que la vue de la chose produit, ou l'idée qu'on s'en forme par cette vue. Les toits, les murs, les jours et les entrées sont l'*extérieur* d'un château ; les fossés, les cours, les jardins et les avenues en sont les *dehors* ; la figure, la grandeur, la situation et le plan de l'architecture en sont l'*apparence*. Au figuré, *extérieur* se dit plus souvent de l'air et de la physionomie des personnes ; *dehors* est plus ordinaire pour les manières et pour la dépense ; et *apparence* semble être plus d'usage à l'égard des actions et de la conduite. L'*extérieur* prévenant n'est pas toujours accompagné du vrai mérite. Les *dehors* brillans ne sont pas des preuves certaines d'une fortune solide. Les pratiques de la dévotion sont des *apparences* qui ne décident rien sur la vertu. Girard.

Extirper, Déraciner. *Extirper* indique toujours l'action d'enlever avec force le corps de la place à laquelle il tenoit fortement ; au lieu que *déraciner* sert ordinairement à désigner l'action seule de détacher les racines ou les liens qui tiennent le corps, quoique le corps même reste à la même place. Un ouragan *déracine* les arbres, et ne les *extirpe* pas : ces arbres restent à leur place, mais avec leurs racines détachées et rompues. On *dé-*

racine un cor au pied en cernant le calus tout autour, pour l'*extirper* ensuite. Une dent est *déracinée* sans être arrachée; un polype n'est *extirpé* qu'autant qu'il est enlevé avec toutes ses racines. L'action d'*extirper* demande toujours une force et un effort que n'exige pas toujours l'action de *déraciner*; car il n'y a souvent pour *déraciner*, qu'à détacher des racines foibles et superficielles; au lieu que pour *extirper*, il faut enlever le corps entier, et arracher une souche plus ou moins forte et capable de résistance. ROUBAUD.

F

FABRIQUE, MANUFACTURE. *Fabrique* présente spécialement l'idée de l'industrie, de l'art, du travail même de la fabrication. *Manufacture* a spécialement rapport au genre d'établissement ou d'entreprise, aux ouvrages mêmes et à leur commerce. L'ouvrier dit *fabrique*, là ou le marchand dit *manufacture*. Nous dirons plutôt collectivement, la *fabrique* des soies, et distributivement la *manufacture* des soies. On remarque la bonté de la *fabrique*, on parle du commerce des *manufactures*. La *fabrique* roule plutôt sur des objets plus communs et d'un usage plus ordinaire; a *manufacture* sur des objets plus relevés et d'une plus grande recherche. Des *fabriques* de bas, des *manufactures* de glaces. Une *fabrique* de chapeaux de laine, une *manufacture* de chapeaux de castors. La *fabrique* est une *manufacture* en petit; la *manufacture* est une *fabrique* en grand. ROUBAUD.

FACÉTIEUX, PLAISANT. *Facétieux* dit plus que *plaisant*. Moliere n'est pas seulement *plaisant*, il est *facétieux*; sa plaisanterie est non-seulement agréable, mais encore vive, enjouée, piquante et tres-comique. Une action, une parole, est agréable sans être *plaisante*; elle peut être *plaisante*

sans être absolument *facétieuse*. Le *plaisant* plaît et récrée par sa gaîté, sa finesse, son sel, sa vivacité et sa manière piquante de surprendre : il excite un plaisir vif et la gaîté. Le *facétieux* plaît et réjouit par l'abandon d'une humeur enjouée, par un mélange heureux de folie et de sagesse; en un mot, par la plus grande gaîté comique il excite le rire et la joie. ROUBAUD.

FACILE, AISÉ. *Facile* exclut proprement la peine qui naît des obstacles et des oppositions qu'on met à la chose; *aisé* exclut la peine qui naît de l'état même de la chose. L'entrée est *facile* lorsque personne n'arrête au passage; elle est *aisée* lorsqu'elle est large et commode à passer. *Facile* vaut mieux quand on dénomme l'action; *aisé* est préférable quand on exprime l'événement de l'action. On dit en parlant d'un port, l'abord en est *facile*; il est *aisé* d'y aborder. GIRARD.

FAÇON, FIGURE, FORME, CONFORMATION. La *façon* naît du travail, et résulte de la matière mise en œuvre; l'ouvrier la donne plus ou moins recherchée, selon qu'il est habile dans l'art. La *figure* naît du dessin, et résulte du contour de la chose; l'auteur du plan la fait plus ou moins régulière, selon qu'il est capable de justesse. La *forme* naît de la construction, et résulte de l'arrangement des parties; le conducteur de l'ouvrage la rend plus ou moins naturelle, selon qu'il sait régler son imagination. La *conformation* ne se dit guère qu'à l'égard des parties du corps animal; elle naît de leur rapport, et résulte de la disposition qu'elles ont à s'acquitter de leurs fonctions; la nature la produit plus ou moins convenable, selon la concurrence accidentelle des causes physiques. On dit de la *façon*, qu'elle est belle ou laide; de la *figure*, qu'elle est gracieuse ou désagréable; de la *forme*, qu'elle est ordinaire ou extraordinaire; et de la *conformation*, qu'elle est bonne ou mauvaise. GIRARD.

Façon, Manière. La *façon* est ce qui donne la forme à un ouvrage, à une action ; la *manière* est ce qui donne un tour particulier à l'action, à l'ouvrage. La *façon* dit quelque chose de général, elle détermine le genre ou l'espèce ; la *manière* dit quelque chose de particulier, elle détermine les particularités distinctives, une industrie propre. On donne une *façon* à un champ, et il y a différentes *manières* de la donner. Une chose est faite en *façon* d'une autre, c'est-à-dire, dans les mêmes formes, ou d'une fabrique semblable ; on trouve dans un ouvrage la *manière* de l'ouvrier, c'est-à-dire, le trait particulier qui distingue son industrie : chaque art a sa *façon* ; chaque ouvrier a sa *manière*. Chacun a sa *façon*, chacun a sa *façon* de vivre, c est-à-dire, son habitude, sa coutume : chacun a sa *manière*, chacun a sa *manière* de vivre, c'est-à-dire, une méthode particulière, propre à soi, et distincte de toute autre. Dans le commerce du monde, les *façons* sont des formes, des formalités, des cérémonies, des choses convenues ; les *manières* sont des modes, des modifications, des accompagnemens, des accessoires, des particularités remarquables des actions. Il est plus agréable d'être reçu sans *façon* qu'avec beaucoup de cérémonies ; la *manière* de donner vaut souvent mieux que ce qu'on donne. Roubaud.

Façons, Manières. *Façons* semble exprimer quelque chose d'affecté, qui tient de l'étude ou de la minauderie ; *manières* exprime quelque chose de plus naturel, qui tient du caractère et de l'éducation. Beaucoup d'hommes avoient autrefois, comme les femmes, de petites *façons*, pour se donner des grâces ; et quelques femmes ont pris les *manières* libres des hommes pour se distinguer de leur sexe. Les *manières* de la cour étoient *façons* dans la province. Girard.

Faction, Parti. *Faction* annonce de l'activité et une machination secrète, contraire aux vues de

ceux qui n'en sont point ; *parti* n'exprime qu'un partage dans les opinions. *Parti*, par lui-même n'a rien d'odieux ; *faction* l'est toujours. BEAUZÉE. VOLTAIRE.

FADE, INSIPIDE. Ce qui est *fade* ne pique pas le goût ; ce qui est *insipide* ne le touche point du tout. Ainsi le dernier enchérit sur le premier ; il ne manque à l'un qu'un degré d'assaisonnement, et tout manque à l'autre. Dans les ouvrages d'esprit, ils sont tous les deux très-éloignés du beau ; mais le *fade*, paroissant en affecter et en rechercher les grâces, déplaît et choque ; l'*insipide*, ne paroissant pas même le connoître, ennuie et rebute. GIRARD.

FAIM, APPÉTIT. La *faim* n'a rapport qu'au besoin précisément, soit qu'il vienne d'une trop longue abstinence, ou qu'il naisse de la voracité naturelle de l'animal. L'*appétit* a plus de rapport au goût ; il a sa cause dans la disposition qu'ont les organes à trouver du plaisir au manger, jointe à une grande capacité d'estomac. La première est plus pressante ; mais elle se contente quelquefois de peu de nourriture. Le second attend plus patiemment ; mais il exige, pour se satisfaire, quantité d'alimens. Tout mets appaise la *faim*, aucun ne l'excite. L'*appétit* est plus délicat ; tout mets ne le satisfait pas, et il est souvent irrité par les ragoûts. GIRARD.

FAIRE, AGIR. On *fait* une chose ; on *agit* pour la *faire*. Le mot *faire* suppose, outre l'action de la personne, un objet qui termine cette action et qui en soit l'effet : celui d'*agir* n'a point d'autre objet que l'action et le mouvement de la personne, et peut de plus être lui-même l'objet du mot *faire*. L'ambitieux, pour *faire* réussir ses projets, ne néglige rien ; il fait tout *agir*. La sagesse veut que dans tout ce que nous *faisons* nous *agissions* avec réflexion. GIRARD.

FAMEUX, ILLUSTRE, CÉLÈBRE, RENOMMÉ. *Fa-*

meux indique une réputation fondée sur une simple distinction du commun, qui fait parler du sujet dans une vaste étendue de contrées et de siècles, soit en bien, soit en mal; *illustre*, une réputation fondée sur un mérite appuyé de dignité et d'éclat; *célèbre*, une réputation fondée, de talent, d'esprit ou de science; *renommé*, une réputation uniquement fondée sur la vogue que donne le succès ou le goût public. *Fameux*, *célèbre* et *renommé*, se disent des personnes et des choses. *Illustre* ne s'applique qu'aux personnes. GIRARD.

FAMILLE, MAISON. *Famille* est plus de bourgeoisie; *maison* est plus de qualité. On dit en parlant de la naissance, être d'honnête *famille* et de bonne *maison*. On dit aussi *famille* royale et *maison* souveraine. Les *famille*s se font remarquer par les alliances, par une façon de vivre polie, par des manières distinguées de celles du bas peuple, et par des mœurs cultivées qui passent de père en fils. Les *maisons* se forment par les titres, par les hautes dignités dont elles sont illustrées, et par les grands emplois continués aux parens du même nom. GIRARD.

FANTASQUE, BIZARRE, CAPRICIEUX, QUINTEUX, BOURRU. S'écarter du goût par excès de délicatesse, ou par une recherche du mieux faite hors de saison, c'est être *fantasque*; s'en écarter par une singularité d'objet non convenable, c'est être *bizarre*; par inconstance ou changement subit de goût, c'est être *capricieux*; par une certaine révolution d'humeur ou façon de penser, c'est être *quinteux*; par grossièreté de mœurs et défaut d'éducation, c'est être *bourru*. Le *fantasque* dit proprement quelque chose de difficile, le *bizarre*, quelque chose d'extraordinaire; le *capricieux*, quelque chose d'arbitraire; le *quinteux*, quelque chose de périodique; le *bourru*, quelque chose de maussade. GIRARD.

FAROUCHE, SAUVAGE. On est *farouche* par caractère; *sauvage*, par défaut de culture. Le *farouche*

n'est pas sociable ; le *sauvage* n'est pas bien dans la société. Le premier ne se plaît pas avec les hommes, parce qu'il les hait ; le second, parce qu'il ne les connoît pas ; celui-là voit dans tous les hommes des ennemis ; celui-ci n'y a pas encore vu ses semblables. Le *farouche* épouvante la société ; le *sauvage* en a peur. ROUBAUD.

FAT, IMPERTINENT, INSOLENT. Le *fat* est une espèce de sot vain et maniéré, qui, par son ton, son assurance, affecte beaucoup plus de mérite ou d'esprit qu'il n'en a, et qui n'en a que pour imposer à des sots. L'*impertinent* est un *fat* outré : il rebute, il offense, irrite ; il est effronté ; sa fatuité choque toutes les convenances. L'*insolent* est d'une hardiesse vaine, injurieuse ; il insulte, il affecte des airs de hauteur et de dédain. L'*impertinent* est ridicule ; le *fat* ennuie, dégoûte, rebute ; l'*insolent* est odieux. DICT. ACAD.

FATAL, FUNESTE. Le premier est plus un effet du sort, le second est plus une suite du crime. Les gens de guerre sont en danger de finir leurs jours d'une manière *fatale* ; les scélérats sont sujets à mourir d'une manière *funeste*. Quand on se sert de ces mots pour marquer quelque chose qui annonce un fâcheux événement, ou qui en est l'occasion, *fatal* ne désigne qu'une certaine combinaison dans les causes inconnues, qui empêche que rien ne réussisse, et fait toujours arriver le mal plutôt que le bien ; *funeste* présage des accidens plus grands et plus accablans, soit pour la vie, soit pour l'honneur ou pour le cœur. GIRARD.

IL FAUT, IL EST NÉCESSAIRE, ON DOIT. La première de ces expressions marque plus précisément une obligation de complaisance, de coutume ou d'intérêt personnel ; *il faut* hurler avec les loups ; *il faut* suivre la mode ; *il faut* connoître avant que d'aimer. La seconde marque plus particulièrement une obligation essentielle et indispensable : *il est nécessaire* d'être complaisant pour plaire.

La troisième est plus propre à désigner une obligation de raison ou de bienséance ; *on doit* dans chaque chose, s'en rapporter aux maîtres de l'art ; *on doit* quelquefois éviter dans le public, ce qui a du mérite dans le particulier. GIRARD.

FAUTE, DÉFAUT, DÉFECTUOSITÉ, VICE, IMPERFECTION. *Faute* renferme dans son idée un rapport accessoire à l'auteur de la chose. *Défaut* n'exprime que ce qu'il y a de mal dans la chose, sans rapport à l'auteur ; il désigne un mal qui consiste dans un écart positif de la règle. *Défectuosité*, marque quelque chose qui n'est pas mal par lui-même, mais uniquement par rapport au but de la chose, ou au service qu'on s'en propose. *Vice* dit un mal qui naît du fond ou de la disposition naturelle de la chose, et qui en corrompt la bonté. *Imperfection* désigne quelque chose de moindre conséquence que ce que font entendre les mots précédens. Il est particulièrement usité dans la morale. GIRARD.

FAUTE, CRIME, PÉCHÉ, DÉLIT, FORFAIT. La *faute* tient de la foiblesse humaine ; elle va contre les règles du devoir. Le *crime* part de la malice du cœur ; il est contre les lois de la nature. *Péché* ne se dit que par rapport aux préceptes de la religion. Le *délit* part de la désobéissance ou de la rébellion contre l'autorité légitime ; il est une transgression de la loi civile. Le *forfait* vient de la scélératesse et d'une corruption entière du cœur ; il blesse les sentimens d'humanité, viole la foi, et attaque la sûreté publique. Les emportemens de la colère sont des *fautes* ; les assassinats, des *crimes* ; les mensonges, des *péchés* ; les contrebandes, des *délits* ; les incendies, des *forfaits*. GIRARD.

FAVORABLE, PROPICE. Ce qui est bien disposé pour nous, ce qui nous seconde et nous sert, nous est *favorable*. Ce qui est près de nous, pour nous protéger ou nous assister, ce qui vient avec em-

pressement à notre secours, nous est *propice.* Une influence plus importante, plus puissante, plus immédiate, distingue ce qui est *propice* de ce qui n'est que *favorable.* Un client prie un patron de lui être *favorable*; le pécheur prie Dieu de lui être *propice.* Caton est *favorable* à Pompée; les dieux sont *propices* à César. L'occasion nous est *favorable,* le destin nous est *propice.* Il suffit pour m'être *favorable,* que vous vous intéressiez à mes succès, et que vous secondiez mes désirs; il faut pour nous être *propice,* qu'on nous sauve du malheur, ou qu'on nous procure un grand bien. Celui-là nous est *favorable,* qui veut notre satisfaction; celui qui fait notre bien, même malgré nous, nous est *propice.* On dit également, un temps, une occasion, une saison *favorable* ou *propice.* La saison *favorable* est un temps propre pour la chose; la saison *propice* est le temps propre de la chose. Il convient d'agir dans le temps *favorable*; il faut agir dans le temps *propice.* ROUBAUD.

FÉCOND, FERTILE. Le mot *fécond* donne l'idée de la cause ou de la faculté de produire; le mot *fertile,* celle de l'effet, ou des produits. La *fertilité* déploie les richesses de la *fécondité.* Les œufs, les grains, les semences, les pépins, sont *féconds,* lorsqu'ils ont la vertu de produire; un champ, un arbre, une année, sont *fertiles,* lorsqu'ils rapportent abondamment. Les engrais proprement dits, *fécondent* réellement la terre, parce qu'ils lui apportent des principes de *fécondité*; mais les labours la *fertilisent* et ne la *fécondent* pas, car ils ne font que la disposer à recevoir ces principes. On dit, une pluie, une chaleur *féconde*; des vendanges, des moissons *fertiles.* Un génie est *fécond,* il crée; un écrivain n'est que *fertile,* s'il écrit beaucoup et ne dit rien de neuf. Les lois tyranniques sont *fécondes* en crimes; un gouvernement foible est *fertile* en abus. Les êtres qui produisent leurs semblables, ou les causes qui produisent des effets,

du même genre sont *féconds* : lorsqu'il ne s'agit que de la variété et de l'abondance des productions, sans aucun trait marqué de la cause, la chose est *fertile*. Une femme est *féconde*; un jardin est *fertile* en fruits, en légumes. Un principe est *fécond* lorsqu'il en naît beaucoup de conséquences enchaînées les unes aux autres; un pays où brillent de tous côtés les beaux-arts, et où les arts utiles s'exercent avec une industrie distinguée, est *fertile* en talens. ROUBAUD. VOLTAIRE.

FÉLICITATION, CONGRATULATION. Nous faisons des complimens de *félicitation* à quelqu'un en lui témoignant la part que nous prenons aux événemens agréables ou heureux qui lui arrivent; nos pères faisoient autrefois des complimens de *congratulation*; et de même nous disons *féliciter*, lorsqu'ils disoient *congratuler*. Les *félicitations* ne sont que ces complimens ou des discours obligeans faits à quelqu'un sur un événement heureux; les *congratulations* sont des témoignages particuliers du plaisir qu'on en ressent avec lui, ou d'une satisfaction commune qu'on éprouve. Les *félicitations* ne sont que des paroles obligeantes; les *congratulations* sont des marques d'intérêt. La politesse *félicite*; l'amitié *congratule*. DICT. ACAD. ROUBAUD.

FÉLICITÉ, BONHEUR, PROSPÉRITÉ. La *félicité* est l'état permanent, du moins pour quelque temps, d'une âme contente. Le *bonheur* vient du dehors. Un *bonheur* vient, on a un *bonheur*; mais on ne peut dire, il m'est venu une *félicité*, j'ai une *félicité*. On peut avoir un *bonheur* sans être heureux. Un homme a eu le *bonheur* d'échapper à un piége, et il n'en est quelquefois que plus malheureux; on ne peut pas dire de lui qu'il a éprouvé la *félicité*. Le plaisir est un sentiment agréable et passager : le *bonheur* considéré comme sentiment, est une suite de plaisirs; la *prospérité*, une suite d'événemens heureux; la *félicité*, une jouissance intime de la *prospérité*. VOLTAIRE.

Femme Grosse, Grosse Femme. Une *femme grosse* est une *femme* qui est enceinte ; une *grosse femme* est celle dont le corps occupe un grand volume, qui est grasse et replette. Du Marsais.

Femme Sage, Sage Femme. Une *femme sage* est une *femme* qui a de la vertu et de la conduite ; une *sage femme* est une *femme* qui est appelée pour assister les femmes qui sont en travail d'enfant. Du Marsais.

Fermeté, Constance. La *fermeté* est le courage de suivre ses desseins et sa raison ; la *constance* est une persévérance dans ses goûts. L'homme *ferme* résiste à la séduction, aux forces étrangères, à lui-même ; l'homme *constant* n'est point ému par de nouveaux objets, il suit le même penchant qui l'entraîne toujours également. La légèreté et la facilité sont opposées à la *constance* ; la fragilité et la foiblesse, à la *fermeté*. Anonyme.

Fermeté, Entêtement, Opiniatreté. L'homme *ferme* soutient et exécute avec vigueur ce qu'il croit vrai et conforme à son devoir, après avoir mûrement pesé les raisons pour et contre ; l'*entêté* n'examine rien ; son opinion fait sa loi. L'*opiniâtreté* ne diffère de l'*entêtement* que du plus au moins. On peut réduire un *entêté* en flattant son amour-propre ; jamais un *opiniâtre*, il est inflexible et arrêté dans ses sentimens. On est *ferme* dans ses résolutions, c'est le fruit de la sagesse ; *entêté* dans ses prétentions ; c'est un effet de la vanité ; *opiniâtre* dans ses sentimens, c'est une suite de l'amour-propre qui fait qu'on s'identifie avec ses propres pensées. D'Alembert. Beauzée.

Fictif, Fictice. *Fictif* est ce qui est feint ; ce qui, par fiction, représente, imite, simule, figure une chose existante ou réelle. *Fictice* est ce qui est peint, ce qui n'est qu'une fiction, une chose imaginée, controuvée, supposée, sans réalité. Un portrait est une chose *fictive*, en ce qu'il représente

une personne ; et c'est la personne même, mais *fictice* ou figurée sans réalité. Dict. Acad.

Fierté, Dédain. La *fierté* est fondée sur l'estime qu'on a de soi-même ; le *dédain*, sur le peu de cas qu'on fait des autres. Girard.

Filet, Rets, Lacs. Le propre du *filet* est d'envelopper et de contenir ; celui des *rets*, d'arrêter et de retenir ; celui des *lacs*, de saisir et d'enlacer. Les *lacs* sont plus fins, plus subtils, moins sensibles, moins compliqués ; ils attirent, ils surprennent, ils attachent. Vous tombez dans les *lacs* d'un sophiste ; vous êtes pris dans les *lacs* d'une coquette ; on se prend dans ses propres *lacs*. Les *rets* vous arrêtent dans votre chemin, vous embarrassent dans des liens multipliés, vous retiennent malgré les efforts que vous faites pour vous en débarrasser, vous mettent sous la main d'autrui. Il y a plus d'étendue, plus de combinaisons, plus de force, plus de liens dans les *rets* que dans les *lacs*. Dans l'emploi des *rets*, l'intention est toujours de prendre, de s'emparer, de se rendre maître, comme à la chasse et à la pêche. Le *filet* est un piége caché ou déguisé dans lequel on se trouve enveloppé sans pouvoir trouver une issue. Aux propriétés particulières des *rets*, il joint celle d'une capacité qui entoure et renferme comme dans un voile. Ainsi quand plusieurs objets sont pris et enveloppés à la fois, on dit : *voilà un beau coup de filet*. Roubaud.

Fin, Délicat. Il suffit d'avoir assez d'esprit pour concevoir ce qui est *fin* ; mais il faut encore du goût pour entendre ce qui est *délicat*. Le premier est au-dessus de la portée de bien des gens ; le second trouve peu de personnes qui soient à la sienne. Un discours *fin* est quelquefois utilement répété à qui ne l'a pas d'abord entendu ; mais qui ne sent pas le *délicat* du premier coup, ne le sentira jamais. *Fin* est d'un usage plus étendu ; on s'en sert également pour les traits de malignité

comme pour ceux de bonté. *Délicat* est d'un service comme d'un mérite plus rare ; il ne sied pas aux traits malins, et il figure avec grâce en fait de choses flatteuses. On dit, une satire *fine*, une louange *délicate*. GIRARD.

FIN, SUBTIL, DÉLIÉ. Un homme *fin* marche avec précaution par des chemins couverts. Un homme *subtil* avance adroitement par des voies courtes. Un homme *délié* va d'un air libre et aisé par des routes sûres. La défiance rend *fin* ; l'envie de réussir, jointe à la présence d'esprit, rend *subtil* ; l'usage du monde et des affaires rend *délié*. Les Normands ont la réputation d'être *fins* ; les Gascons passent pour *subtils* ; la cour fournit les gens les plus *déliés*. GIRARD.

FINESSE, DÉLICATESSE. La *finesse* dans les ouvrages d'esprit comme dans la conversation, consiste dans l'art de ne pas exprimer directement sa pensée, mais de la laisser aisément appercevoir. C'est une énigme dont les gens d'esprit devinent tout d'un coup le mot. La *finesse* s'étend également aux choses piquantes et agréables, au blâme et à la louange, même aux choses indécentes couvertes d'un voile à travers lequel on les voit sans rougir. On dit des choses hardies avec *finesse* ; la *délicatesse* exprime des sentimens doux et agréables, des louanges fines. La *finesse* convient plus à l'épigramme ; la *délicatesse*, au madrigal. Il entre de la *délicatesse* dans les jalousies des amans, il n'y entre point de *finesse*. Les louanges que donnoit Despréaux à Louis XIV, ne sont pas toujours également *délicates* ; ses satires ne sont pas toujours assez *fines*. VOLTAIRE.

FINIR, CESSER, DISCONTINUER. On *finit* en achevant l'entreprise ; on *cesse* en l'abandonnant ; on *discontinue* en l'interrompant. Pour *finir* son discours à propos, il faut le faire un moment avant que d'ennuyer ; on doit *cesser* ses poursuites, dès qu'on s'apperçoit qu'elles sont inutiles. Il ne faut

discontinuer le travail que pour se délasser, et pour le reprendre ensuite avec plus de goût et plus d'ardeur. GIRARD.

FLÉTRI, FANÉ. Le premier enchérit sur le second. Une fleur qui n'est que *fanée,* peut quelquefois reprendre son éclat ; mais une fleur *flétrie* n'y revient plus. La beauté, comme la fleur, se *fane* par la longueur du temps, et peut se *flétrir* promptement par accident. GIRARD.

FLEXIBLE, SOUPLE, DOCILE. *Flexible,* que l'on peut fléchir. *Souple,* qui plie avec facilité. *Docile,* qui reçoit l'instruction. L'osier, le jonc sont *flexibles* ; des étoffes, des gants sont *souples* ; un enfant, un élève sont *dociles.* Au figuré, l'homme *flexible* se prête ; l'homme *souple* se plie ; l'homme *docile* se rend. Le complaisant est *flexible,* le flatteur est *souple,* le simple est *docile.* Le monde nous rend *flexibles* ; le besoin, *souples* ; l'expérience, *dociles.* Trop de *flexibilité* est foiblesse ; trop de *souplesse,* manége ; trop de *docilité,* pusillanimité. ROUBAUD.

FOIBLE, FOIBLESSE. Il y a la même différence entre les *foibles* et les *foiblesses,* qu'entre la cause et l'effet ; les *foibles* sont la cause, les *foiblesses* sont l'effet. Un *foible* est un penchant qui peut être indifférent ; au lieu qu'une *foiblesse* est une faute toujours répréhensible. ANONYME.

ETRE FOIBLE, AVOIR DES FOIBLESSES. Nous *sommes foibles* par la disposition habituelle de manquer en quelque sorte malgré nous, soit aux lumières de la raison, soit aux principes de la vertu. Nous *avons des foiblesses* quand nous y manquons en effet, entraînés par quelque cause différente de cette disposition habituelle. On est *foible* tout à la fois par la disposition du cœur et de l'esprit, et cette disposition constitue le caractère de l'homme *foible.* On *a des foiblesses* ordinairement par la surprise du cœur ; ce sont des exceptions dans le caractère de l'homme qui *a des foiblesses.* Per-

sonne n'est exempt d'*avoir des foiblesses*; mais tout le monde n'est pas homme *foible*. Dict. Acad.

Foible, Débile. Le sujet *foible* n'a pas assez de force relative; le sujet *débile* est d'une grande foiblesse. Une vue *foible* ne soutient pas le grand jour; le jour fatigue une vue *débile*. Un estomac *foible* digère bien une certaine dose d'alimens; un estomac *débile* digère toujours mal. Le *foible* enfant parle, agit avec vivacité; le vieillard *débile* est paresseux et lent à se mouvoir. La mémoire est *foible* lorsqu'elle ne conserve pas les impressions qu'elle a reçues; elle est *débile*, lorsqu'elle ne reçoit que difficilement les impressions, et qu'elle ne les conserve pas. Roubaud.

Foible, Inconstant, Léger, Volage, Indifférent. Une femme *foible* est celle à qui on reproche une faute, qui se la reproche à elle-même, dont le cœur combat la raison, qui veut guérir, qui ne guérira jamais, ou qui ne guérira que bien tard; une femme *inconstante* est celle qui n'aime plus; une *légère*, celle qui déjà en aime un autre; une *volage*, celle qui ne sait si elle aime et ce qu'elle aime; une *indifférente*, celle qui n'aime rien. La Bruyère.

Folatre, Badin. On a l'humeur *folâtre* et l'esprit *badin*. L'humeur *folâtre* fait qu'on agit sans raison, mais avec assez d'agrément pour se passer de raison; l'esprit *badin* fait qu'on joue sur les choses, quelquefois avec de la raison, mais en l'égayant. La vivacité du sang, la gaieté, la pétulance, rendent *folâtre*; la légèreté de l'esprit, l'enjouement, la frivolité, rendent *badin*. Le *folâtre* est plus agissant, plus remuant, plus sémillant, plus volage; le *badin* est plus plaisant, plus rieur, plus varié ou plus fertile en amusemens ou en amusettes. Une personne posée n'est pas *folâtre*; une personne sérieuse n'est pas *badine*. On ne *folâtre* pas sans des manières *folâtres*; on *badine* quelquefois sans avoir l'air *badin*, et souvent on n'en *badine* que mieux. Roubaud.

FONDER, ETABLIR, INSTITUER, ERIGER. *Fonder*, c'est donner le nécessaire pour la subsistance; il exprime proprement des libéralités temporelles. *Etablir*, c'est accorder une place et un lieu de résidence; il a un rapport particulier à l'autorité et au gouvernement civil. *Instituer*, c'est créer et former les choses; il en désigne l'auteur, ou celui qui les a le premier imaginées et mises au monde. *Eriger*, c'est changer en mieux la valeur des choses; il ne s'emploie bien que pour les fiefs et les dignités. GIRARD.

FORFAIT, CRIME. *Forfait* est un *crime* énorme. Le *forfait* a tous les caractères du *crime* réfléchi, du dessein formé, du *crime* rare. *Crime* a un domaine plus étendu, et s'applique indistinctement à tout ce qui trouble l'ordre social et moral. Le *crime* est une mauvaise action; il n'annonce rien que de bas et de méchant. *Forfait*, au contraire, a une sorte d'élévation tirée du caractère de celui qui est capable de le commettre. Le *crime* s'oublie, on l'abolit; le *forfait* frappe, il reste gravé. Le *crime* peut être l'effet des circonstances; il peut être involontaire; le *forfait* naît du caractère, il veut l'audace et l'énormité. ROUBAUD.

FOU, EXTRAVAGANT, INSENSÉ, IMBÉCILE. Le *fou* manque par la raison, et se conduit par la seule impression mécanique. L'*extravagant* manque par la règle, et suit ses caprices. L'*insensé* manque par l'esprit, et marche sans lumière. L'*imbécile* manque par les organes, et va par le mouvement d'autrui sans aucun discernement. Les *fous* ont l'imagination forte; les *extravagans* ont les idées singulières; les *insensés* les ont bornées; les *imbéciles* n'en ont point de leur propre fond. GIRARD.

FOUETTER, FUSTIGER, FLAGELLER. *Fouetter*, terme générique, se dit à l'égard de tous les instrumens, et de quelque manière qu'on les emploie. Il se dit des personnes, des animaux et même des choses.

On *fouette* les malfaiteurs, les enfans, les chevaux, les chiens, la crême pour la faire mousser, une toupie, etc. *Fustiger* et *flageller* ne s'appliquent qu'aux personnes, du moins le dernier. On attache ordinairement et particulièrement au *fouet* l'idée de peine ; à la *fustigation*, celle de correction ; à la *flagellation*, celle de pénitence. Roubaud.

Fourbe, Fourberie. La *fourbe* est le vice, l'action propre du fourbe ; la *fourberie* dit moins ; c'est l'habitude, le trait, le tour, l'action particulière du fourbe. La sincérité, qui n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres, est la plus imposante des *fourbes*. La *fourberie* est un manège adroit qui tient lieu d'esprit à quelques-uns. S'il ne s'agit que d'une action particulière, la *fourbe* est plus profonde, plus artificieuse, plus impénétrable que la *fourberie*. Roubaud.

Fragile, Foible. L'homme *fragile* diffère de l'homme *foible*, en ce que le premier cède à son cœur, à ses penchans ; et le second, à des impulsions étrangères. La *fragilité* suppose des passions vives ; la *foiblesse* suppose l'inaction et le vide de l'âme. L'homme *fragile* pèche contre les principes ; l'homme *foible* les abandonne, il n'a que des opinions. L'homme *fragile* est incertain de ce qu'il fera ; l'homme *foible*, de ce qu'il veut. Diderot.

Fragile, Frele. *Fragile* emporte la foiblesse du tout et la roideur des parties : *frêle* emporte pareillement la foiblesse du tout, mais la mollesse des parties. On ne diroit pas aussi bien du verre qu'il est *frêle* que l'on dit qu'il est *fragile* ; ni d'un roseau qu'il est *fragile*, comme on dit qu'il est *frêle*. On ne dit point d'une feuille de papier ni d'un taffetas que ce sont des corps *frêles* et *fragiles* parce qu'ils n'ont ni roideur ni élasticité, et qu'on les plie comme on veut sans les rompre. Roubaud.

Franc, Loyal. L'homme *franc* est droit et ouvert; l'homme *loyal* est *franc* avec une sorte de générosité, avec cet abandon de l'homme sûr de lui-même, et qui non-seulement ne dissimule rien, mais encore n'a rien à dissimuler de ce qui peut servir à le faire connoître et juger. L'homme *franc* a le caractère vrai; l'homme *loyal* relève ce caractère par une sorte de naïveté; par une sorte de noblesse, par une sorte de grâce dans les manières. Roubaud.

Fréquenter, Hanter. L'idée propre de *fréquenter*, est celle de concours, d'affluence; l'idée distinctive de *hanter*, celle de société, de compagnie. Rigoureusement parlant, c'est la multitude, la foule qui *fréquente*; et elle *fréquente* des lieux, des places: c'est une personne, ce sont des particuliers qui *hantent*; et ils *hantent* des personnes, des assemblées. Vous *fréquentez* les grands seigneurs, et vous *hantez* les grands. *Hanter* ajoute aussi à *fréquenter* l'idée d'une habitude ou d'une fréquentation familière, qui influe sur les mœurs, sur la conduite, sur la façon de penser, de parler, de vivre. Dis-moi qui tu *hantes*, je te dirai qui tu es. Roubaud.

Friand, Gourmand, Goinfre, Goulu, Glouton. Le *friand* aime, recherche, connoît bien, savoure les morceaux délicats. Le *gourmand* aime à manger et à faire bonne chère. Le *goinfre* mange avidement, brutalement; il se gorge de tout, il vit pour manger. Le *goulu* mange avec tant d'avidité, qu'il avale plutôt qu'il ne mange. Le *glouton* est plus brutalement vorace que le *goulu*, il semble engloutir; et on le dit d'une brute affamée, *le loup est un animal glouton*. Dict. Acad. Roubaud.

Frivole, Futile. La chose *frivole* manque de solidité; la chose *futile*, de consistance. La première, casuelle ou précaire, ne peut subsister et remplir long-temps l'objet qu'on se propose; la seconde, vaine et fugitive, ne peut produire l'effet

qu'on doit en attendre. La *frivolité* est un défaut de qualité ; la *futilité* est le défaut de qualité propre ou essentielle à la chose. Une chose qui ne mérite, ni notre attachement, ni notre estime, ni nos recherches, est *frivole*; un bien qui ne tient qu'à l'opinion, à la fantaisie, à l'illusion, est *futile*. L'homme *frivole* est celui qui s'occupe sérieusement de petites choses, et légèrement des objets sérieux ; l'homme *futile*, celui qui parle et agit sans raison, sans réflexion, inconsidérément. On ne s'attache pas à l'homme *frivole* ; il est foible, changeant, capricieux, inégal, dupe de ses propres défauts ; on n'écoute pas l'homme *futile*; il est bavard, indiscret, irréfléchi, impertinent. Roubaud.

Fuir, Eviter, Eluder. On *fuit* les choses et les personnes qu'on craint, et celles qu'on a en horreur. On *évite* les choses qu'on ne veut pas rencontrer, et les personnes qu'on ne veut pas voir, ou dont on ne veut pas être vu. On *élude* les questions auxquelles on ne veut ou l'on ne peut répondre. On *fuit* en courant; on *évite* en se détournant; on *élude* en donnant le change. Nous *fuyons* ceux qui nous poursuivent; nous *évitons* ceux qui nous font peine; nous *éludons* les conversations qui nous déplaisent. On dit *fuir* et *éviter* le danger ; mais le *fuir*, c'est ne s'y pas exposer; l'*éviter*, c'est n'y pas tomber. On dit *éluder* le coup. Girard.

Funérailles, Obsèques. Dans le sens littéral, *funérailles* marque proprement le deuil, et *obsèques* le convoi. C'est la douleur qui préside, pour ainsi dire, aux *funérailles*; c'est la piété qui conduit les *obsèques*. Roubaud.

Fureur, Furie. La *fureur* est, à la lettre, un feu ardent ; la *furie*, une flamme éclatante. La *fureur* est en nous ; la *furie* nous met hors de nous. La *fureur* nous possède ; la *furie* nous emporte. Vous contenez votre *fureur*, à peine il en jaillit des étincelles ; vous vous abandonnez à la *furie*, c'est un tourbillon ; la *fureur* mène à la *furie*. La *fureur*

a des accès ; la *furie* est l'effet de l'accès violent. On souffle la *fureur* pour exciter la *furie*. *Furie*, marquant les plus grands excès, ne peut guère être pris qu'en mauvaise part ; la *fureur* étant susceptible de modération peut, avec des modifications particulières, se prendre en bonne part. *Une noble fureur, une fureur divine*. ROUBAUD.

FURIES, EUMÉNIDES. Les *furies* punissent le crime; les *Euménides* châtient les coupables. Les *furies* poursuivent les criminels pour venger la justice ; les *Euménides* les frappent pour les ramener à l'ordre. On ne voit que de la haine dans les *furies* ; on voit la justice et la bonté se réunir dans les *Euménides*. Le nom de *furie* convient parfaitement, lorsqu'il s'agit de distinguer les remords vengeurs qui déchirent et désespèrent ; et celui d'*Euménide*, quand il s'agit de distinguer les remords salutaires qui corrigent et réforment. Le juste qui pèche par foiblesse, vous le livrerez aux *Euménides* ; le scélérat qui n'obéit qu'à sa méchanceté, vous l'abandonnerez aux *furies*. ROUBAUD.

FURIEUX, FURIBOND. *Furieux* dénote particulièrement l'acte de fureur ou l'accès de furie ; et *furibond*, la disposition à ces accès et leur fréquence. Le *furibond* est souvent *furieux*. Celui-là est *furibond* qui jamais n'est maître de lui-même ; celui-là est *furieux* qui cesse de l'être. Il y a dans le second un violent écart ; dans le premier, un vice de caractère ou d'humeurs. L'homme colère, lorsqu'il est souvent et fortement contrarié, devient *furibond*. L'homme le plus doux, lorsqu'on abuse à l'excès de sa bonté, devient *furieux*. ROUBAUD.

FUTUR, AVENIR. Le *futur* est relatif à l'existence des êtres, l'*avenir* aux révolutions des événemens. On peut parler avec certitude des choses *futures*, et prédire celles d'un certain ordre par les seules lumières naturelles ; on ne peut que conjecturer sur l'*avenir*, il est impossible de le prédire. *Futur* est le terme propre, lorsqu'il est question d'affir-

mer ce qui sera, ce qui doit être ; *avenir* conviendra mieux, lorsqu'il s'agira de conjecturer des choses contingentes ou douteuses. On dit plus souvent *avenir* que *futur,* parce que ce dernier mot, pris substantivemen., a l'air trop dogmatique ; mais la différence que nous venons de marquer n'en est pas moins fondée. Beauzée.

G

Gager, Parier. Vous *gagez* particulièrement, quand il s'agit de vérifier, de prouver, d'accomplir un point, un fait dans la croyance ou la persuasion, que votre opinion est bonne, que votre prétention est juste. Vous *pariez* particulièrement, quand il s'agit d'événemens contingens, douteux, dépendans, du moins en partie, du hasard ou de causes étrangères, dans l'espérance que votre parti l'emportera. Celui qui *gage* pèse les raisons, les motifs, les autorités ; celui qui *parie* calcule les chances, les probabilités, les hasards de perte ou de gain. Si l'on vous conteste un fait, vous *gagerez* impatiemment qu'il est vrai. Si les avis sont partagés sur un événement incertain, vous *parierez* par amusement pour ou contre. L'amour-propre est ordinairement plus intéressé dans les *gageures* que la cupidité, on veut avoir raison ; la cupidité l'est bien davantage dans les *paris,* on veut gagner de l'argent. Des joueurs *parient,* des concurrens *gagent.* L'usage est plutôt pour *gageure* dans les contestations, et pour *pari* au jeu. Roubaud,

Gages, Appointemens, Honoraire. *Gages* ne se dit qu'à l'égard des domestiques des particuliers, et des gens qui se louent pendant quelque temps au service d'autrui pour des occupations serviles. *Appointemens* se dit pour tout ce qui est place. *Honoraire* a lieu pour les maîtres qui enseignent quelque science ou quelques-uns des arts libéraux ; et pour ceux à qui on a recours dans l'occasion,

pour en obtenir quelque conseil salutaire ou quelque autre service que leur doctrine ou leur fonction met à portée de rendre. *Gages* marque toujours quelque chose de bas ; *appointemens* n'a point cette idée, *honoraire* réveille l'idée contraire. DIDEROT.

GAI, ENJOUÉ, RÉJOUISSANT. C'est par l'humeur qu'on est *gai* ; par le caractère d'esprit qu'on est *enjoué* ; par les façons d'agir qu'on est *réjouissant.* Le *triste,* le *sérieux* et l'*ennuyeux* sont précisément leurs opposés. Notre *gaieté* tourne presque entièrement à notre profit ; notre *enjouement* satisfait autant ceux avec qui nous nous trouvons que nous-mêmes ; mais nous sommes uniquement *réjouissans* pour les autres. Un homme *gai* veut rire ; un homme *enjoué* est de bonne compagnie ; un homme *réjouissant* fait rire. GIRARD.

GAILLARD, GAI. *Gaillard* diffère de *gai,* en ce qu'il présente l'idée de la *gaieté,* jointe à celle de la bouffonnerie, ou même de la licence. Il est peu usité ; et les occasions où il peut être employé avec goût sont rares. On dit très-bien il a le propos *gai* ; et familièrement, il a le propos *gaillard.* Un propos *gaillard* est toujours *gai* ; un propos *gai* n'est pas toujours *gaillard.* DIDEROT.

GAIN, PROFIT, LUCRE, EMOLUMENT, BÉNÉFICE. Le *gain* semble quelque chose de très-casuel, qui suppose des risques et du hasard. Les *gains* se font surtout au jeu et dans le commerce. Le *profit* paroît être plus sûr, et venir d'un rapport habituel, soit de fonds, soit d'industrie ; ceux qui donnent à jouer ou qui fournissent les cartes y ont du *profit.* Le *lucre* est du style plus soutenu ; son caractère consiste dans un simple rapport à la passion de l'intérêt, de quelque manière qu'elle soit satisfaite. L'*émolument* est affecté aux charges et aux emplois, marquant non-seulement la finance réglée des appointemens, mais encore tous les autres revenans-bons. *Bénéfice* ne se dit guère

que pour les banquiers, les commissionnaires, le change et le produit de l'argent, ou dans la jurisprudence, pour les héritiers, qui craignant de trouver une succession surchargée de dettes, ne l'acceptent que par *bénéfice d'inventaire*. Girard.

Galimatias, Phébus. Le *galimatias* renferme une obscurité profonde, et n'a de soi-même nul sens raisonnable. Le *phébus* n'est pas si obscur, et a un brillant qui signifie ou semble signifier quelque chose. Quelquefois le *phébus* devient obscur jusqu'à n'être pas entendu; mais alors le *galimatias* s'y joint. Bouhours.

Garantir, Préserver, Sauver. Ce qui vous couvre et vous protége de manière à empêcher l'impression qui vous seroit nuisible, vous *garantit*; ce qui vous prémunit contre quelque danger funeste, vous *préserve*. Ce qui vous délivre d'un grand mal ou vous arrache à un grand péril, vous *sauve*. Les vêtemens qui vous couvrent, vous *garantissent* des injures du temps; les gens armés qui vous accompagnent, vous *préservent* de l'attaque des voleurs; la nature vigoureuse encore et des remèdes qui la secondent, vous *sauvent* d'une maladie. Une cuirasse vous *garantit* des effets du trait qu'elle émousse; vous *préservez* votre maison des coups de la foudre, par des conducteurs métalliques qui la dissipent; tombé dans la rivière vous luttez contre les flots, et vous vous *sauvez* à la nage. L'homme sage prend des mesures pour se *garantir* d'un accident ordinaire ou probable. L'homme prévoyant prend des précautions, pour se *préserver* des malheurs même éloignés, mais probables. L'homme fort, attaqué ou menacé, fait tous ses efforts pour se *sauver* du péril présent ou prochain. Roubaud.

Garder, Retenir. On *garde* ce qu'on ne veut pas donner; on *retient* ce qu'on ne veut pas rendre. Nous *gardons* notre bien; nous *retenons* celui

d'autrui. L'avare *garde* ses trésors ; le débiteur *retient* l'argent de son créancier. L'honnête homme a de la peine à *garder* ce qu'il possède, lorsque le fripon est autorisé à *retenir* ce qu'il a pris. GIRARD.

GARDIEN, GARDE. *Gardien* n'a pour objet que la conservation de la chose ; *garde* renferme de plus dans son idée un office économique dont on doit s'acquitter, selon les ordres du supérieur ou du maître de la chose. Ainsi on est *gardien* d'un dépôt, et *garde* du trésor national. GIRARD.

GÉNÉRAL, UNIVERSEL. Ce qui est *général,* regarde le plus grand nombre des particuliers, ou tout le monde en gros. Ce qui est *universel,* regarde tous les particuliers, ou tout le monde en détail. Le gouvernement d'un état, n'a pour objet que le bien *général ;* mais la providence de Dieu est *universelle.* Un orateur parle en *général,* lorsqu'il ne fait point d'application particulière ; un savant est *universel* lorsqu'il sait de tout. Le *général* comprend la totalité en gros ; l'*universel* en détail. Le premier n'est point incompatible avec des exceptions particulières ; le second les exclut absolument. Dans les sciences, le *général* est opposé au particulier ; l'*universel* à l'individu. BEAUZÉE.

GÉNIE, GOUT, SAVOIR. Le *génie* est cette pénétration ou cette force d'intelligence, par laquelle un homme saisit vivement une chose faite ou à faire, et la rend sensible, soit par ses discours, ou quelque ouvrage de sa main. C'est un don de la nature ; il ne peut guère demeurer oisif. Le *goût* est cette heureuse faculté qui fait connoître le beau, aimer le bon, et acquiescer à ce qui est bien. C'est aussi un don de la nature mais qui se perfectionne par le travail, et se fortifie par l'habitude et par les réflexions. Le *savoir* est la recherche exacte des règles que suivent ceux qui composent, et la comparaison de leur travail avec les lois de la vérité et du bon sens. Il n'est natu-

rellement donné à personne ; c'est le fruit du travail et de l'étude. De ces trois facultés la moins commune est le *génie* ; la plus stérile quand elle est seule, c'est le *savoir* ; la plus désirable de toutes est le *goût*, parce qu'il met le *savoir* en œuvre, et qu'il empêche les écarts ou les chutes du *génie*. PLUCHE.

GÉNIE, ESPRIT. Le *génie* ne peut s'appliquer qu'à des sciences ou à des arts sublimes ; l'*esprit*, plus léger, voltige indifféremment sur tout. L'un n'embrasse qu'une science, mais il l'approfondit ; l'autre veut tout embrasser et ne fait qu'effleurer. L'*esprit* rend les talens plus brillans sans les rendre plus solides ; le *génie*, avec moins d'application, voit tout, devance l'étude même, et perfectionne les talens. TURPIN DE CRISSÉ.

GÉNIE, TALENT. Le *génie* paroît être plus intérieur, et tenir un peu de l'esprit inventif. Le *talent* semble être plus extérieur, et tenir davantage d'une exécutiou brillante. On a le *génie* de la poésie et de la peinture ; on a le *talent* de parler et d'écrire. Tel qui a du *génie* pour composer n'a point de *talent* pour débiter. DICT. ACAD.

GENS, PERSONNES. *Gens* dit quelque chose de général et de vague ; *personne*, quelque chose de particulier et de déterminé. *Il y a des* gens *qui pensent ainsi*, annonce vaguement que c'est une opinion commune à plusieurs ; *il y a des* personnes *qui pensent ainsi*, marque distinctement que divers particuliers ont la même opinion. Un bruit vague, ce sont des *gens* qui le répandent ; un rapport particulier, ce sont des *personnes* qui le font. Celui qui voit beaucoup de *gens* est lié avec peu de *personnes*. *Gens* est souvent une dénomination familière et méprisante ; *personne* est plutôt une qualification honnête, décente, respectueuse, noble. Dans cette assemblée quelques *gens* m'ont calomnié ; mais plusieurs *personnes* ont pris ma défense. Voyez quelles *gens* rôdent

autour de la maison ; allons recevoir les *personnes* qui viennent nous rendre visite. Dict. Acad.

Gentils, Païens. A proprement parler, les *gentils* sont ceux qui ne croient pas la religion révélée ; et les *païens,* ceux qui sont attachés au culte des faux dieux. Les *païens* sont *gentils,* mais les *gentils* ne sont pas tous *païens.* Tous les idolâtres sont *païens* ; mais les Mahométans, adorateurs d'un seul Dieu, ne sont que *gentils* Celui qui ne croit pas en Jésus-Christ, mais qui n'honore pas de faux dieux, est *gentil* ; celui qui honore les faux dieux et qui, par conséquent, a des sentimens opposés à la foi est *païen.* Roubaud.

Gibet, Potence. Le *gibet* est plutôt le genre du supplice ; la *potence* est l'instrument particulier du supplice. On dresse la *potence* pour celui qui est condamné au *gibet.* Roubaud.

Gigot, Eclanche. Ces deux mots désignent également la cuisse du mouton coupée pour être mangée ; mais le *gigot* est la partie inférieure de la cuisse qui tient à la jambe ; et l'*éclanche,* la partie supérieure de la cuisse, la partie charnue qui tient à la hanche. Cependant *gigot* est le terme de l'usage ordinaire, et partout également adopté, et moins trivial. *Eclanche* est un terme de boucherie, qui n'est employé que par quelques petits bourgeois de Paris et dans quelques provinces. Roubaud.

Gloire, Honneur. La *gloire* dit quelque chose de plus éclatant que l'*honneur.* Celle-là fait qu'on entreprend, de son propre mouvement et sans y être obligé, les choses les plus difficiles ; celui-ci fait qu'on exécute, sans répugnance et de bonne grâce, tout ce que le devoir le plus rigoureux peut exiger. L'homme peut être indifférent pour la *gloire* ; mais il ne lui est point permis de l'être pour l'*honneur.* Le désir d'acquérir de la *gloire* pousse quelquefois le courage du soldat jusqu'à la

témérité; et les sentimens d'*honneur* le retiennent souvent dans le devoir, malgré les mouvemens de la crainte. GIRARD.

GLORIEUX, FIER, AVANTAGEUX, ORGUEILLEUX. Le *glorieux* n'est pas tout-à-fait le *fier*, ni l'*avantageux*, ni l'*orgueilleux*. Le *fier* tient de l'arrogant, du dédaigneux, et se communique peu. L'*avantageux* abuse de la moindre déférence qu'on a pour lui. L'*orgueilleux* étale l'excès de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Le *glorieux* est plus rempli de vanité; il cherche plus à s'établir dans l'opinion des hommes; il veut réparer par les dehors ce qui lui manque en effet. Le *glorieux* veut paroître quelque chose; l'*orgueilleux* croit être quelque chose. (VOLTAIRE.) L'*avantageux* agit comme s'il étoit quelque chose; le *fier* croit que lui seul est quelque chose et que les autres ne sont rien. BEAUZÉE.

GLOSE, COMMENTAIRE. La *glose* est plus littérale, et se fait presque mot à mot; le *commentaire* est plus libre, et moins scrupuleux à s'écarter de la règle. GIRARD.

GLUANT, VISQUEUX. *Gluant* signifie ce qui *glue*, ce qui fait comme la *glu*, ce qui a la qualité de s'attacher. *Visqueux* signifie ce qui s'attache avec force, ce qui a la propriété essentielle ou très-énergique de se coller, ce qui tient fort aux objets auxquels il s'attache. La chose *gluante* est telle; la chose *visqueuse* est faite pour produire un tel effet. ROUBAUD.

GOUT, GÉNIE. Le *goût* est souvent séparé du *génie*. Le *génie* est un pur don de la nature; ce qu'il produit est l'ouvrage du moment. Le *goût* est l'ouvrage de l'étude et du temps; il tient à la connoissance d'une multitude de règles, ou établies ou supposées; il fait produire des beautés qui ne sont que de convention. Les règles et les lois du *goût* donneroient des entraves au *génie*; il les brise pour voler au sublime, au pathétique, au grand. DICT. ACAD.

GOUVERNEMENT, RÉGIME, ADMINISTRATION. Le *gouvernement* dirige la chose publique, il ordonne; le *régime* est la règle établie par le *gouvernement*, le mode politique sous lequel on vit: l'*administration* est la manière d'exécuter ce qui est ordonné par le *gouvernement* et réglé par le *régime*. Le *gouvernement* doit être sage; le *régime* doux; l'*administration* juste. DICT. ACAD.

GRACE, FAVEUR. *Grâce* dit quelque chose de gratuit; *faveur*, quelque chose d'affectueux. La *grâce* exclut le droit; la *faveur* fait acception des personnes, sans exclure tout titre. On accorde une *grâce* même à son ennemi; on n'accorde des *faveurs* qu'à ceux qu'on aime. La *grâce* intéresse plus ou moins celui qui la reçoit; la *faveur* intéresse plus ou moins celui qui la fait. La *grâce* annonce principalement la puissance et la supériorité dans celui qui l'accorde; la *faveur* annonce plutôt le foible et la familiarité dans celui qui la fait. La *faveur* n'est souvent qu'un témoignage flatteur, agréable: c'est un avantage de l'opinion, une jouissance du cœur; la *grâce* est utile, importante, elle donne un bien solide ou préserve d'un grand mal. On fait *grâce* de la vie, un sourire est une *faveur*. DICT. ACAD. ROUBAUD.

GRACES, AGRÉMENS. Les *grâces* naissent d'une politesse naturelle, accompagnée d'une noble liberté; c'est un vernis qu'on répand dans le discours, dans les actions, dans le maintien, et qui fait qu'on plaît jusque dans les moindres choses. Les *agrémens* viennent d'un assemblage de traits fins que l'humeur et l'esprit animent; ils l'emportent souvent sur ce qui est régulièrement beau. Il semble que le corps soit susceptible de *grâces*, et l'esprit d'*agrémens*. On dit d'une personne, qu'elle marche, danse, chante avec *grâce*; et que sa conversation est pleine d'*agrémens*. GIRARD.

GRACIEUX, AGRÉABLE. L'air et les manières ren-

dent *gracieux*; l'esprit et l'humeur rendent *agréable*. On aime la rencontre d'un homme *gracieux*, il plaît; on recherche la compagnie d'un homme *agréable*, il amuse. Les personnes polies sont toujours *gracieuses*; et les personnes enjouées sont ordinairement *agréables*. Dans un autre sens, *gracieux* exprime proprement quelque chose qui flatte les sens ou l'amour-propre; *agréable*, quelque chose qui convient au goût et à l'esprit. Il est *gracieux* d'avoir toujours de beaux objets devant soi, et d'être bien reçu partout. Rien n'est plus *agréable* à un bon esprit que la bonne compagnie. Girard.

Grain, Graine. Le *grain* est une semence de lui-même, c'est-à-dire, qu'il est aussi le fruit qu'on en doit recueillir; la *graine* est une semence de choses différentes, c'est-à-dire, qu'elle n'est pas elle-même le fruit qu'elle doit produire. On sème des *grains* de blé et d'avoine pour avoir de ces mêmes *grains*; on sème des *graines* pour avoir des melons, des fleurs, des herbages, &c. On fait la récolte des *grains*, on ramasse les *graines*. Le mot de *graine* fait précisément naître l'idée d'une semence propre à germer et à fructifier, ce que ne fait pas celui de *grain*. Ainsi, l'on dit que le chènevis est la *graine* du chanvre; mais on ne dit pas qu'il en est le *grain*. Girard.

Grand, Enorme, Atroce. Ces trois épithètes se rapportent aux crimes, et marquent le degré d'intensité. *Grand* suppose une extension déterminée; il y a des crimes plus ou moins *grands*. *Enorme* est une expression figurée qui rappelle l'excès; il présente le crime avec la double acception de la violation des principes et de l'étendue. *Atroce* ajoute à l'idée de *grand* et d'*énorme*, celle d'un concours de circonstances qui l'aggravent. Tullie faisant passer son char sur le corps de son père, Néron faisant assassiner sa mère, commettent des crimes *énormes*; mais Caracalla faisant

poignarder devant lui son frère dans les bras de sa mère ; mais Atrée faisant boire à Thyeste le sang de ses enfans, commettent des crimes *atroces*. ROUBAUD.

GRANDEUR D'AME, GÉNÉROSITÉ, MAGNANIMITÉ. La *grandeur d'ame* fait de grandes choses ; la *générosité* fait des choses grandes, par des efforts d'un désintéressement sublime, et au profit d'autrui ; la *magnanimité* fait des choses grandes sans effort et sans idée de sacrifice, comme le vulgaire fait des choses simples et communes. La *grandeur d'ame* pardonne une injure ; la *générosité* rend le bien pour le mal ; la *magnanimité* veut, en oubliant l'injure, la faire oublier même à l'offenseur. On admire la *grandeur d'ame* ; on admire et on aime la *générosité* ; on s'enthousiasme pour la *magnanimité*. ROUBAUD.

GRAVE, GRIEF. Une faute *grave* est celle qui mérite une attention sérieuse, et qu'il est important de réprimer ou de punir ; *grave* exprime la qualité de la chose relative à l'intérêt qu'elle doit inspirer. Une faute *grièveève* est celle qui renferme beaucoup de malice, et qui mérite des peines *grièves* ; *grief* exprime l'intensité ou les degrés de l'énergie que la chose présente. Un crime *grief*, quoique plus fort qu'un crime *grave*, n'est pas *un grand crime*, encore moins un *crime énorme*. ROUBAUD.

GRAVE, SÉRIEUX, PRUDE. On est *grave* par sagesse et par maturité d'esprit : on est *sérieux* par humeur et par tempérament ; on est *prude* par goût et par affectation. La légèreté est l'opposé de la *gravité* ; l'enjouement, du *sérieux* ; le badinage, de la *pruderie*. L'habitude de traiter les affaires nous donne de la *gravité* ; les réflexions d'une morale sévère rendent *sérieux* ; le désir de passer pour *grave* fait qu'on devient *prude*. GIRARD.

GRAVE, SÉRIEUX. Un homme *grave* n'est pas celui qui ne rit jamais ; c'est celui qui ne choque point les bienséances de son état, de son âge et de

son caractère. L'homme *sérieux* est différent de l'homme *grave*. Dom Quichotte est très-*sérieux* dans ses folles entreprises; il n'est pas *grave*. Le *grave* est au *sérieux* ce que le *plaisant* est à l'*enjoué*; il a un degré de plus, et ce degré est considérable. On peut être *sérieux* par humeur, et même faute d'idées. On est *grave* par bienséance ou par l'importance des idées qui donnent de la *gravité*. Anonyme.

De bon gré, De bonne volonté, De bon cœur, De bonne grace. On agit *de bon gré*, lorsqu'on n'y est pas forcé; *de bonne volonté*, lorsqu'on n'y a point de répugnance; *de bon cœur*, lorsqu'on y a de l'inclination; *de bonne grâce*, lorsqu'on témoigne y avoir du plaisir. Ce qui est fait *de bon gré* est fait librement; ce qui est fait *de bonne volonté* est fait sans peine; ce qui est fait *de bon cœur* est fait avec affection; ce qui est fait *de bonne grâce* est fait avec politesse. Girard.

Gros, Epais. Une chose est *grosse*, par la quantité de sa circonférence; elle est *épaisse* par l'une de ses dimensions. Un arbre est *gros*; une planche est *épaisse*. Il est difficile d'embrasser ce qui est *gros*; on a de la peine à percer ce qui est *épais*. Girard.

Grossier, Impoli, Rustique. *Grossier* dit plus qu'*impoli*; *rustique* plus que *grossier*. L'*impoli* manque de belles manières, ; il ne plaît pas; le *grossier* en a de désagréables, il déplaît; le *rustique* en a de choquantes, il rebute. Girard.

Guider, Conduire, Mener. L'idée propre et unique de *guider*, est d'éclairer ou montrer la voie; l'idée de *conduire* est de diriger, régir, gouverner une suite d'actions; celle de *mener* est de disposer de l'objet et de sa marche. On *guide* celui qui ne sauroit aller sans guide; on *conduit* celui qui n'iroit pas ou qui iroit peut-être mal sans conducteur; on *mène* celui qui ne peut pas, ne veut pas, ne doit pas aller seul. Il y a dans le premier une pure

ignorance ; dans le second, de la soumission ou de la défiance de soi-même ; dans le dernier, de la dépendance, de l'impuissance ou de la foiblesse. Le sens ordinaire de ces mots est le même au figuré. Vous *guidez* un voyageur, un apprenti, un écolier, &c. ; vous *conduisez* un étranger, un client, un ami ; vous *menez* des enfans, des aveugles, des prisonniers. L'art *guide* le médecin ; le médecin *conduit* le malade ; et la nature *mène* le malade à la santé ou à la mort. La boussole *guide* le navigateur ; le pilote *conduit* le vaisseau ; les vents *mènent*. Roubaud.

H

*H*abile, Savant, Docte. Les connoissances qui se réduisent en pratique rendent *habile* ; celles qui ne demandent que de la spéculation, font le *savant* ; celles qui remplissent la mémoire, font l'homme *docte*. On dit de l'orateur, qu'il est *habile* ; du philosophe et du mathématicien, qu'ils sont *savans* ; de l'historien et du jurisconsulte, qu'ils sont *doctes*. L'*habile* semble plus entendu ; le *savant*, plus profond ; le *docte*, plus universel. Nous devenons *habiles* par l'expérience, *savans* par la méditation, *doctes* par la lecture. Girard.

*H*abile, Capable. *Habile*, en général, signifie plus que *capable*, soit qu'on parle d'un général, ou d'un savant, ou d'un juge. Un homme peut avoir lu tout ce qu'on a écrit sur la guerre, et même l'avoir vu, sans être *habile* à la faire : il peut être *capable* de commander ; mais pour acquérir le nom d'*habile*, il faut qu'il ait commandé plus d'une fois avec succès. Un juge peut savoir toutes les lois, sans être *habile* à les appliquer. Le savant peut n'être *habile* ni à écrire ni à enseigner. L'*habile* homme est donc celui qui fait un grand usage de ce qu'il sait. Le *capable* peut, l'*habile* exécute. Anonyme.

Habile, Entendu, Adroit. *Habile* se dit de la conduite; *entendu*, des lumières de l'esprit; *adroit*, des grâces de l'action. *Adroit*, dans le discours malin, se prend quelquefois pour un honnête fripon. Voltaire.

Habit nouveau, Nouvel habit, Habit neuf. Un *habit nouveau* est un *habit* d'une nouvelle mode. Un *nouvel habit* est un *habit* différent d'un autre qu'on vient de quitter. Un *habit neuf* est un *habit* qui n'a point ou qui a peu servi. Dict. Acad.

Habitant, Bourgeois, Citoyen. *Habitant* se dit uniquement par rapport au lieu de la résidence ordinaire, quel qu'il soit, ville ou campagne. *Bourgeois* marque une résidence dans la ville, et un degré de condition qui tient le milieu entre la noblesse et le paysan. *Citoyen* a un rapport particulier à la société politique ; il désigne un membre de l'état, dont la condition n'a rien qui doive l'exclure des charges et des emplois qui peuvent lui convenir, selon le rang qu'il occupe dans la république. Girard.

Habitation, Maison, Séjour, Domicile, Demeure. Une *habitation* est un lieu qu'on habite quand on veut. On a une maison dans un endroit qu'on n'habite pas; un *séjour* dans un endroit qu'on n'habite que par intervalles ; un *domicile*, dans un endroit qu'on fixe aux autres comme le lieu de sa résidence ; une *demeure*, partout où l'on se propose d'être long-temps. *Maison* désigne le bâtiment destiné à garantir des injures de l'air. Une *maison* est grande ou petite, élevée ou basse, vieille ou neuve, faite de pierres ou de briques, couverte de tuiles ou de chaume, &c. *Habitation* caractérise l'usage qu'on fait d'une *maison* relativement à toutes ses dépendances, tant intérieures qu'extérieures. Une *habitation* est commode ou incommode, saine ou malsaine, riante ou triste, &c. Les mots de *séjour* et de *demeure* sont

relatifs au plus ou au moins de temps qu'on habite dans un lieu. Le *séjour* est une habitation passagère; la *demeure* est une habitation plus durable. Le terme de *domicile* ajoute à l'idée d'*habitation*, celle d'un rapport à la société civile et au gouvernement. BEAUZÉE.

HAINE, AVERSION, ANTIPATHIE, RÉPUGNANCE. La *haine* est plus volontaire, et paroît tenir de la passion ou du ressentiment. L'*aversion* paroît avoir des sources dans le tempérament, dans la discordance entre deux choses de nature inalliable et ennemie; elle fait repousser et fuir l'objet. l'*antipathie* est une *aversion* naturelle dont les causes sont secrètes, elle fait souffrir en présence de l'objet. *Répugnance* ne se dit guère que des actions; c'est un dégoût de ce que l'on est obligé de faire. La *répugnance* est plus passagère; les trois autres indiquent quelque chose de plus habituel et de plus constant. *Haine* se dit plus communément des personnes. Il ne faut avoir de la *haine* que pour le vice; de l'*aversion*, que pour ce qui est nuisible; de l'*antipathie*, que pour le crime; et de la *répugnance*, que pour les fausses démarches et pour tout ce qui peut donner atteinte à la réputation. GIRARD.

HAÏSSABLE, ODIEUX. Avec certains défauts, on est *haïssable*; avec certains vices, on est *odieux*. Un homme méchant, pervers, dangereux, intolérable, est *odieux*; une personne incommode, fâcheuse, contrariante, devient *haïssable*. Il n'y a point d'homme si parfait, qu'il ne soit *haïssable* pour un autre; il n'y a point de méchant si endurci, qu'il ne soit quelquefois *odieux* à lui-même. *Haïssable* ne se dit guère que des personnes et de leurs manières, et dans le style modéré; *odieux* se dit, dans tous les styles, des personnes et des choses. ROUBAUD.

HARDIESSE, AUDACE, EFFRONTERIE. Il y a dans la *hardiesse* quelque chose de mâle; dans l'*audace*, quelque chose d'emporté; dans l'*effronterie*,

quelque chose d'incivil. La *hardiesse* marque du courage et de l'assurance; l'*audace*, de la hauteur et de la témérité; l'*effronterie*, de l'impudence. La *hardiesse* se prend quelquefois en mauvaise part. Il y a une *hardiesse* déplacée qui approche beaucoup de *l'effronterie*; comme il y a une *audace* prise en bonne part, une *audace* héroïque qui est plus noble que la *hardiesse*. GIRARD.

HASARD, FORTUNE, SORT, DESTIN. Le *hasard* ne forme ni ordre ni dessein; on ne lui attribue ni connoissance, ni volonté, et ses événemens sont toujours très-incertains. La *fortune* forme des plans et des desseins, mais sans choix; on lui atttribue une volonté sans discernement et l'on dit qu'elle agit en aveugle. Le *sort* suppose des différences et un ordre de partage; on ne lui attribue qu'une détermination cachée, qui laisse dans le doute jusqu'au moment où elle se manifeste. Le *destin* forme des desseins, des ordres et des enchaînemens de causes; on lui attribue la connoissance, la volonté et le pouvoir; ses vues sont fixes et déterminées. Le *hasard* fait; la *fortune* veut; le *sort* décide; le *destin* ordonne. GIRARD.

HASARDER, RISQUER. *Hasarder*, exposer au hasard, à la fortune, au sort, et proprement au jeu. *Risquer*, courir le hasard, le danger, le péril d'une chute, d'un dommage, d'une perte, dans une carrière glissante ou un mauvais pas. Le premier n'indique que l'incertitude du succès; le second menace d'une mauvaise issue. A chances égales, on *hasarde*; avec du désavantage, on *risque*. Vous *hasardez* en jouant contre votre égal; vous *risquez* contre un joueur plus habile. On *hasarde* son argent; on *risque* de le perdre. *Hasarder* suppose toujours une action libre: vous *hasardez* avec connoissance de cause et parce que vous le voulez; on *risque* quelquefois sans le vouloir et sans le savoir. ROUBAUD.

HATER, PRESSER, DÉPÊCHER, ACCÉLÉRER. *Hâ-*

ter, marque une diligence plus ou moins grande et soutenue ; *presser,* une impulsion forte et de la vivacité sans relâche ; *dépêcher,* une activité inquiète et empressée, même jusqu'à la précipitation ; *accélérer,* un accroissement de vitesse et un redoublement d'activité. Le moyen le plus sûr de faire à propos et bien, est de se *hâter* lentement. A se *presser,* il y a le risque de ne faire ni bien ni bientôt. Pour avoir fait la besogne tellement quellement, il n'est que de se *dépêcher* ; faites ce que vous faites, et vous en *accélérerez* la conclusion. L'homme actif et diligent *hâte* ; l'homme ardent et impétueux *presse* ; l'homme expéditif et impatient *dépêche* ; l'homme prévoyant et soigneux *accélère.* Roubaud.

Hatif, Précoce, Prématuré. *Hâtif* indique seulement une chose avancée ; *précoce* et *prématuré,* marquent la circonstance de devancer ou prévenir les productions du même genre. *Précoce* n'exprime point d'autre idée ; *prématuré* désigne une maturité forcée. C'est le sens que nous lui donnons au figuré. Ainsi la chose *précoce* arrive avant la saison, et la chose *prématurée* arrive avant la saison et hors de saison. Ce qui est *précoce* est hors de l'ordre commun ; ce qui est *prématuré,* est contre l'ordre naturel. La diligence et la vitesse distinguent le *hâtif* ; la célérité et l'antériorité, *le précoce* ; la précipitation et l'anticipation, le *prématuré.* Les fruits, qui viennent dans la primeur, sont *hâtifs* ; les fruits qui viennent naturellement, ou par une bonne culture, avant la saison propre à leur espèce, sont *précoces* ; les fruits qui viennent par force avant la saison convenable, et trop tôt pour acquérir la bonté et la perfection de leur maturité naturelle, sont *prématurés.* La valeur qui n'attend pas le nombre des années est *hâtive* ; la raison qui étonne dans l'enfance est *précoce* ; la crainte qui prévoit un danger, si éloigné, qu'il n'est, pour ainsi dire, que possible, est *prématurée.* Roubaud.

Haut, Hautain, Altier. L'homme *haut* croit qu'il est au-dessus des autres ; l'homme *hautain* veut le faire croire ; l'homme *altier* veut le faire sentir. La *hauteur* du premier peut être noble et bienséante ; celle du second est vaniteuse et arrogante ; celle du troisième, jalouse, impérieuse, intraitable. L'homme *haut* ne s'abaisse pas ; l'homme *hautain* se hausse tant qu'il peut, et rabaisse les autres ; l'homme *altier* veut humilier et asservir. L'homme *haut* souffre impatiemment l'humiliation ; le *hautain*, la contradiction ; l'*altier*, la résistance. Le premier veut de la considération et des égards. Le second veut des hommages et des bassesses. Le troisième veut des ménagemens et de la soumission. On est *haut* par sentiment ou par air ; on est *hautain* par air ; on est *altier* par caractère. Roubaud,

Hérédité, Héritage. L'*hérédité* est, à proprement parler, la succession aux droits du défunt ; l'*héritage*, la succession à ses biens. La propriété ou le domaine que la loi vous défère, forme l'*hérédité* ; le bien ou le fonds que l'ancien possesseur vous laisse, constitue l'*héritage*. En vous portant pour héritier, vous entrez dans l'*hérédité*, et vous prenez ensuite possession de l'*héritage*. Sans toucher à l'*héritage*, vous vous immiscez dans l'*hérédité* par un acte simple d'héritier. Roubaud.

Hérétique, Hétérodoxe. *Hérétique* exprime littéralement ce qui sépare et rompt l'union ; *hétérodoxe* ce qui détruit la conformité. Un sentiment *hérétique* est un sentiment contraire à celui de l'église universelle. Une opinion *hétérodoxe* est une opinion contraire à la foi ou à la règle des fidèles. Il y a dans l'*hérétique* un caractère d'opiniâtreté, de révolte, d'indépendance ; il n'y a dans l'*hétérodoxe* que l'écart de l'erreur, d'une fausse croyance, d'un dérèglement d'esprit. Roubaud.

Héroïsme, Héroïcité. L'*héroïsme* est la règle et la manière propre de penser des héros. L'*héroïcité*

est la vertu et le caractère propre du héros, c'est-à-dire, la grandeur d'âme, la générosité, la sublimité qui inspire les hautes pensées, produit les beaux sentimens, exécute des actions supérieures dignes d'admiration et de respect. L'idée que nous avons de l'*héroïsme*, l'*héroïcité* la remplit. Ce que l'*héroïsme* exige, l'*héroïcité* l'exécute. L'*héroïsme* est la mesure générale de l'*héroïcité* personnelle. L'*héroïsme* marque le degré de grandeur d'âme jusqu'où les héros s'élèvent; l'*héroïcité* est précisément cette grandeur d'âme qui constitue le héros. Roubaud.

Héros, Grand Homme. Le *héros* est un homme ferme contre les difficultés, intrépide dans les périls, et très-vaillant dans les combats. Le *grand homme* est bien autre chose; il joint au talent et au génie la plupart des vertus morales; il n'a dans sa conduite que de beaux et nobles motifs; il n'envisage que le bien public, la prospérité de l'état et le bonheur des peuples. Le titre de *héros* dépend du succès; celui de *grand homme* n'en dépend pas toujours: son principe est la vertu, qui est inébranlable dans la prospérité comme dans les malheurs. Le titre de *héros* ne peut convenir qu'aux guerriers; mais il n'est point d'état qui ne puisse prétendre au titre sublime de *grand homme*. Chevalier de Jaucourt.

Heureux, Fortuné. *Heureux* se dit à l'égard de tous les genres de biens et de bonheur; *fortuné* distingue le bonheur singulier et des grâces signalées. On est *heureux* par les bienfaits de la nature; on est *fortuné* par les événemens. L'homme que la fortune va trouver dans son lit est *fortuné*; l'homme que la fortune laisse en paix dans le sien, ne laisse pas que d'être *heureux*. Les biens extérieurs rendent *fortuné*, lors même qu'ils ne rendent pas vraiment *heureux*. La satisfaction intérieure rend vraiment *heureux*, sans rendre *fortuné*. Celui à qui tout rit et tout succède, est *fortuné*; ce-

lui qui est content de son sort et de lui-même, est *heureux*. Roubaud.

Histoire, Faste, Chronique, Annales, Mémoires, Commentaires, Relations, Anecdote, Vie. L'*histoire* est l'exposition ou la narration liée et suivie des faits et des événemens mémorables. Les *fastes* sont des espèces de tablettes ou de notes, des inscriptions, des nomenclatures, en un mot, des souvenirs des changemens authentiques dans l'ordre public. La *chronique* est l'histoire des temps, ou l'histoire divisée selon l'ordre des temps. Les *annales* sont des chroniques divisées par années. Les *mémoires* sont les matériaux de l'histoire. Les *commentaires* sont des canevas d'*histoire*, ou des *mémoires* sommaires. La *relation* est le rapport circonstancié d'un événement, d'une entreprise, d'une conjuration, d'un traité, &c. Les *anecdotes* sont des recueils de faits secrets, de particularités curieuses propres à éclaircir les mystères de la politique et à développer les ressorts secrets des événemens. La *vie* est l'histoire de l'homme dans tous les momens et dans toutes les circonstances. Roubaud.

Historiographe, Historien. Le propre d'un *historiographe* est de rassembler les matériaux ; et l'on est *historien*, quand on les met en œuvre. Le premier peut tout amasser; le second, choisir et arranger. L'*historiographe* tient plus de l'annaliste simple ; l'*historien* semble avoir un champ plus libre pour l'éloquence. Voltaire.

Homme Brave, Brave Homme. Un *homme brave* est un *homme* intrépide, qui affronte les périls sans crainte. Un *brave homme* est un *homme* de bien, dont les manières sont honnêtes et le commerce sûr.

Homme de Bien, Homme d'Honneur, Honnête Homme. L'*homme de bien* est celui qui satisfait exactement aux préceptes de la religion ; l'*homme d'honneur*, celui qui suit rigoureusement les lois

et les usages de la société ; l'*honnête homme* celui qui ne perd de vue, dans aucune de ses actions, les principes de l'égalité naturelle. L'*homme de bien* fait des aumônes ; l'*homme d'honneur* ne manque point à sa promesse ; l'*honnête homme* rend la justice même à son ennemi. DIDEROT.

HOMME GALANT, GALANT HOMME. Un *homme galant* n'est pas toujours un *galant homme*. Le premier est un homme qui cherche à plaire aux dames, qui leur rend de petits soins ; au lieu qu'un *galant homme* est un honnête homme qui n'a que des procédés simples. DU MARSAIS.

HOMME HONNÊTE, HONNÊTE HOMME, HONNÊTES GENS. Un *homme honnête* est un homme poli, qui a envie de plaire ; un *honnête homme* est un homme qui a des mœurs, de la probité et de la droiture. Les *honnêtes gens* d'une ville sont les personnes de la ville qui sont au-dessus du peuple, qui ont du bien, une réputation intègre, une naissance honnête et qui ont eu de l'éducation. DU MARSAIS.

HOMME GRAND, GRAND HOMME. Un *homme grand* est un homme d'une grande taille. Un *grand homme* est un homme d'un grand mérite. Cependant si après *grand homme* on ajoute un autre adjectif qui énonce une qualité du corps, comme un *grand homme sec*, le mot *grand* ne tombe alors que sur la taille ; de même si après *homme grand* on ajoute quelque modificatif qui ait rapport au moral, comme un *homme grand dans ses projets*, le mot *grand* cesse alors d'avoir rapport à la taille. BEAUZÉE.

HOMME PLAISANT, PLAISANT HOMME. Un *homme plaisant* est un homme enjoué, folâtre, qui fait rire ; un *plaisant homme* se prend toujours en mauvaise part ; c'est un homme ridicule, bizarre, singulier, digne de mépris. DU MARSAIS.

HOMME DE SENS, HOMME DE BON SENS. L'*homme*

de sens a de la profondeur dans les connoissances, et beaucoup d'exactitude dans le jugement ; c'est un titre dont tout homme peut être flatté. L'*homme de bon sens* au contraire passe pour un homme si ordinaire, qu'on croit pouvoir se donner pour tel sans vanité ; c'est celui qui a assez de jugement et d'intelligence, pour se tirer à son avantage des affaires ordinaires de la société. DIDEROT.

HOMME VRAI, HOMME FRANC. L'*homme vrai* dit fidèlement les choses comme elles sont ; l'*homme franc*, libre dans ses discours, dit son sentiment sur les choses, à cœur ouvert. L'*homme vrai* est incapable de fausseté, et ne connoît pas le mensonge ; L'*homme franc* est incapable de dissimulation et ne connoît point la politique. Vous opposerez à celui-là le personnage faux ; à celui-ci, le personnage dissimulé. L'*homme vrai* dit sa pensée, parce qu'elle est la vérité ; l'*homme franc* dit la vérité, parce qu'elle est sa pensée. ROUBAUD.

HONNÊTE, CIVIL, POLI, GRACIEUX, AFFABLE. Nous sommss *honnêtes*, par l'observation des bienséances et des usages de la société. Nous sommes *civils*, par les honneurs que nous rendons à ceux qui se trouvent à notre rencontre. Nous sommes *polis*, par les façons flatteuses que nous avons dans la conversation et dans la conduite, pour les personnes avec qui nous vivons. Nous sommes *gracieux*, par des airs prévenans pour ceux qui s'adressent à nous. Nous sommes *affables*, par un abord doux et facile à nos inférieurs qui ont à nous parler. Les manières *honnêtes* sont une marque d'attention ; les *civiles*, un témoignage de respect ; les *polies*, une démonstration d'estime : les *gracieuses*, une preuve d'humanité ; les *affables*, une insinuation de bienveillance. Il faut être *honnête* sans cérémonie, *civil* sans importunité, *poli* sans fadeur, *gracieux* sans minauderie, *affable* sans familiarité. GIRARD.

HONNIR, BAFOUER, VILIPENDER. *Honnir*, est le

cri du soulèvement et de l'indignation ; *bafouer*, est l'action de la dérision et de l'avanie ; *vilipender*, est l'expression du mépris et du décri. Vous *honnissez* celui que vous voulez perdre d'honneur et couvrir de honte ; vous *bafouez* celui que vous voulez livrer à la risée et couvrir de confusion ; vous *vilipendez* celui que vous voulez ravaler et fouler aux pieds. L'homme *honni* est le scandale et l'anathème de ceux qui le *honnissent* ; l'homme *bafoué* est la fable et le jouet de ceux qui le *bafouent* ; l'homme *vilipendé* est le rebut et la victime de ceux qui le *vilipendent*. Roubaud. Dict. Acad.

Honte, Pudeur. Les reproches de la conscience causent la *honte* ; les sentimens de modestie produisent la *pudeur*. Elles font quelquefois l'une et l'autre monter le rouge au visage ; mais alors on rougit de *honte*, et l'on devient rouge par *pudeur*. Girard.

Hors, Hormis, Excepté. *Hors* annonce la séparation qui existe entre tel objet, et les objets collectivement énoncés ; *hormis* indique l'exclusion qu'il faut donner à un objet particulier, naturellement compris dans la proposition collective ; *excepté* marque la distraction particulière qu'il faut faire de la proposition générale. Nul n'aura d'esprit, *hors* nous et nos amis. Le Mahométisme permet toutes sortes d'alimens, *hormis* le vin. Tout le monde est à son aise dans cette ville, *excepté* ceux qui ne veulent pas travailler. Dict. Acad.

Hydropote, Abstême. *Hydropote* est un terme de médecine ; *abstême*, un terme de jurisprudence, tant civile que canonique. Ainsi quand il s'agit de goût naturel, de santé, de régime physique, le premier est mieux placé ; et le second est plus convenable, lorsqu'il est question de loi, de règle, de régime moral et religieux. Par le simple mot d'*hydropote*, sans explication, vous entendez plutôt celui qui a pour l'eau un goût particulier, ex-

clusif, antipathique à celui du vin. Par le simple mot d'*abstême,* sans accessoire, vous entendez seulement celui qui de fait ne boit point de vin, et se réduit à l'eau, soit par une aversion naturelle pour le vin, soit par mortification ou toute autre cause. *Hydropote* a un sens positif, rigoureux et précis ; c'est le pur buveur d'eau. *Abstême* a par lui-même un sens négatif, moins déterminé, plus étendu. Ces deux mots ne sont pas usités dans le langage ordinaire ; *hydropote* l'est encore moins qu'*abstême.* Nous disons plutôt *buveur d'eau.* ROUBAUD.

HYPOCRITE, CAFARD, CAGOT, BIGOT. L'*hypocrite* joue la dévotion, afin de cacher ses vices ; le *cafard* affecte une dévotion séduisante, pour la faire servir à ses fins ; le *cagot* charge le rôle de la dévotion, dans la vue d'être impunément pervers ; le *bigot* se voue aux petites pratiques de la dévotion, afin de se dispenser des devoirs de la vraie piété. Le premier abuse de la religion, le second la prostitue, le troisième la dénature, le dernier l'avilit. La dévotion est chez l'*hypocrite,* un masque ; chez le *cafard,* un leurre ; chez le *cagot,* un métier ; chez le *bigot,* une livrée. ROUBAUD.

HYPOTHÈSE, SUPPOSITION. L'*hypothèse* est une supposition purement idéale, tandis que la *supposition* se prend pour une proposition ou vraie ou avouée. L'*hypothèse* est au moins précaire ; vous ne direz point que la chose soit ou puisse être. La *supposition* est gratuite, vous ne prouvez point que la chose soit ou puisse être. Dans l'*hypothèse* que la terre tourne autour du soleil, vous expliquez divers phénomènes de la nature ; dans la *supposition* que tout est bien, vous regardez les désordres apparens comme les suites nécessaires et convenables d'un ordre caché. Dans l'*hypothèse,* vous n'avancez pas que le soleil tourne ; dans la *supposition,* vous pouvez prétendre qu'en effet tout est bien. Dans le premier cas, on combattra votre *hypothèse* comme insuffisante pour rendre raison des choses, et

vous justifierez vos explications : dans le second cas, on niera le *supposé*, et vous aurez à prouver la réalité de votre *supposition*. *Hypothèse* ne s'emploie qu'en matière de sciences ; *supposition* entre jusque dans la conversation ordinaire. Vous tâchez d'éclaircir les grands mystères de la nature par des *hypothèses*, et vos idées particulières par des *suppositions* sensibles. ROUBAUD. DICT. ACAD.

I

ICI, LÀ. *Ici* est le lieu même où est la personne qui parle ; *là* est un lieu différent. Le premier marque et spécifie l'endroit ; le second est plus vague ; il a besoin, pour être entendu, d'être accompagné de quelque signe de l'œil ou de la main, ou d'avoir été auparavant déterminé dans le discours. On dit, venez *ici*, allez *là*. L'un est plus près, l'autre plus éloigné. BEAUZÉE.

IDÉE, PENSÉE, IMAGINATION. L'*idée* représente l'objet ; la *pensée* le considère ; l'*imagination* le forme. La première peint ; la seconde examine ; la troisième séduit. On est sûr de plaire dans la société quand on a des *idées* justes, des *pensées* fines et des *imaginations* brillantes. On ne s'entend pas dans la plupart des contestations, faute de simplifier les *idées* ; on reproche aux Anglois de trop creuser les *pensées* ; on accuse les femmes de prendre souvent les *imaginations* pour des réalités. GIRARD.

DANS L'IDÉE, DANS LA TÊTE. On a *dans l'idée* ce qu'on pense, on le croit ; on a *dans la tête* ce qu'on veut, on y travaille. Nos imaginations sont *dans l'idée*, et nos desseins *dans la tête*. Les courtisans se mettent aisément *dans l'idée* que le prince doit faire leur fortune ; mais il en est peu qui se mettent *dans la tête* de le mériter par des services marqués au coin de la vertu. Le philoso-

phe curieux, au défaut du vrai où il ne peut pénétrer, se forme *dans l'idée* un système du moins vraisemblable sur la nature, l'économie et la durée de l'univers. Le politique ambitieux, incapable de goûter le repos, ne cesse d'avoir *dans la tête* des projets d'agrandissement et d'élévation. GIRARD.

IMAGINER, S'IMAGINER. *Imaginer,* c'est former quelque chose dans son esprit ; c est en quelque sorte créer une idée, en être l'inventeur. *S'imaginer,* c'est tantôt se représenter dans l'esprit, tantôt croire et se persuader quelque chose. *Imaginer* ne peut jamais avoir pour complément immédiat qu'un nom ; mais *s'imaginer* peut être suivi immédiatement d'un nom, d'un infinitif, et d'une proposition incidente. ROUBAUD.

IMITER, COPIER, CONTREFAIRE. On *imite* par estime ; on *copie* par stérilité ; on *contrefait* par amusement. On *imite* les écrits ; on *copie* les tableaux ; on *contrefait* les personnes. On *imite* en embellissant ; on *copie* servilement ; on *contrefait* en chargeant. D'ALEMBERT.

IMMANQUABLE, INFAILLIBLE. *Immanquable* désigne que l'objet est en lui-même certain ; et *infaillible,* désigne une science certaine de l'objet. Suivant la disposition et le cours des choses, il y a une sorte de nécessité qu'un événement *immanquable* arrive ; suivant les connoissances et les preuves qu'on a des choses, il est constant et indubitable que l'événement *infaillible* arrivera. Un effet est *immanquable,* qui dépend d'une cause nécessaire ; une prédiction est *infaillible,* qui procède d'une science certaine. Le lever du soleil est *immanquable,* c'est l'ordre de la nature ; une règle d'arithmétique est *infaillible,* elle est fondée sur l'évidence. ROUBAUD.

IMMODÉRÉ, DÉMESURÉ, EXCESSIF, OUTRÉ. Ce qui passe le juste milieu et tend à l'extrême, est *immodéré* ; ce qui passe la mesure et ne garde plus

de proportion, est *démesuré* ; ce qui passe par-dessus les bornes et se répand au-dehors, est *excessif* ; ce qui passe de beaucoup le but et va loin par-delà, est *outré*. La chose *immodérée* pèche par trop de force et d'action ; la chose *démesurée*, par trop d'étendue, et de grandeur ; la chose *excessive*, par surabondance et par abus ; la chose *outrée*, par violence et par exagération. Il faut retenir et contenir ce qui deviendroit *immodéré* ; réprimer et resserrer ce qui seroit *démesuré* ; arrêter et réduire ce qui devient *excessif* ; adoucir et affoiblir ce qui est *outré*. ROUBAUD.

IMMUNITÉ, EXEMPTION. L'*immunité* est la dispense d'une charge onéreuse ; l'*exemption* est une exception à une obligation commune. L'*exemption* vous met hors de rang ; l'*immunité* vous met à l'abri d'une servitude. *Immunité* ne se dit proprement qu'en matière de jurisprudence, et de finance ; c'est une *exemption* de charges civiles et de droits fiscaux. L'*exemption* s'étend à tous les genres de charges, de droits, de devoirs, d'obligations, dont on ne peut être affranchi ; ainsi on dit *exemption* de soins, de vices, d'infirmités, &c. dans l'ordre moral ou physique. L'*exemption* est l'affranchissement particulier de quelque charge à laquelle des personnes ou des choses auroient été soumises avec les autres, sans cette exception à la règle commune. *Immunité* s'applique principalement aux exemptions dont des corps, des communautés, des villes, un ordre de citoyens jouissent. On dit l'*exemption* et non l'*immunité* des tailles, de droit, de franc-fief, de tutèle, d'hommage ; on dit l'*immunité* plutôt que l'*exemption* des personnes, des lieux, d'un genre de commerce, d'une communauté. L'*immunité* tombe donc sur les objets qui en jouissent ; et l'*exemption* détermine de quels avantages particuliers ils jouissent. La prérogative de l'*immunité* attachée à certains lieux, procure à ceux qui les habitent l'*exemption* de certains droits, de certaines sujétions, de poursuites personnelles. ROUBAUD.

IMPERFECTION, DÉFAUT, DÉFECTUOSITÉ. L'*imperfection* fait que la chose n'a pas le degré de perfection qu'elle doit ou peut avoir. Le *défaut* fait que la chose n'a pas toute l'intégrité, toute la rectitude et toute la pureté qu'elle doit avoir. La *défectuosité* fait que la chose n'a pas tout le relief, toute la propriété, tout l'effet qu'elle doit avoir. L'*imperfection* laisse quelque chose à désirer et à ajouter ; le *défaut*, quelque chose à reprendre et à corriger ; la *défectuosité*, quelque chose à réformer et à suppléer. L'*imperfection* dégénère en *défaut* ; le *défaut* en vice, la *défectuosité* en difformité. ROUBAUD.

IMPERTINENT, INSOLENT. L'*impertinent* manque avec impudence aux égards qu'il convient d'avoir ; l'*insolent* manque avec arrogance au respect qu'il doit porter. L'*impertinent* vous choque ; l'*insolent* vous insulte. Quelquefois l'*impertinent* ne fait que mépriser les règles de la bienséance ; il ne vous en veut pas à vous. Toujours l'*insolent* affecte de dédaigner les personnes ; c'est à vous qu'il en veut. On fuit, on chasse l'*impertinent* ; on repousse, on bannit l'*insolent*. Les airs de la fatuité, de la prétention, sont *impertinens* ; les airs de hauteur, de dédain sont *insolens*. ROUBAUD.

IMPÉTUEUX, VÉHÉMENT, VIOLENT, FOUGUEUX. La vigueur de l'essor et la rapidité de l'action sur un objet, caractérisent l'*impétuosité*. L'énergie et la rapidité constante des mouvemens, distingue la *véhémence*. L'excès et l'abus de la force, dénoncent la *violence*. L'éclat de l'explosion signale la *fougue*. Une bravoure *impétueuse* fait une belle action ; un caractère *véhément* exécute avec une grande vivacité de grandes choses ; une humeur *violente* se porte à tous les excès ; un homme *fougueux* fait de grands écarts. Un style *impétueux* est très-rapide, et souvent trop ; il va par bonds, et souvent au hasard. Un discours *véhément*

va droit à ses fins, et avec toute la rapidité propre à accélérer le succès. Une satire qui ne ménage et ne respecte rien dans son audace emportée, est *violente.* L'ode inspirée par un véritable enthousiasme, est *fougueuse.* *Impétueux* et *véhément* ne s'appliquent qu'au mouvement et à ses causes ; avec cette différence que le mouvement *impétueux* est plus précipité et moins durable, ou moins égal que celui de la *véhémence.* *Violent* se dit de tout genre d'excès et d'abus de la force. *Fougueux* ne tombe que sur les êtres animés ou personnifiés. *Impétueux* et *véhément* se prennent au figuré en bonne ou mauvaise part. *Violent* ne se prend qu'en mauvaise part, si ce n'est dans quelques applications détournées. *Fougueux* ne se prend guère qu'en mauvaise part, si ce n'est quand il s'agit d'un raisonnable enthousiasme. ROUBAUD.

IMPÔT, IMPOSITION, TRIBUT, CONTRIBUTION, SUBSIDE, SUBVENTION, TAXE, TAILLE. L'*impôt* est la charge imposée, en vertu de la confédération sociale et selon la nature des choses, sur les revenus particuliers, pour former le revenu public de l'état. L'*imposition* est un tel *impôt* particulier, ou une telle portion de revenu public, établi en tel temps, de telle manière, avec de telles conditions. C'est une charge variable ajoutée à l'*impôt* primitif et permanent. Le *tribut* est un droit attribué au prince sur ceux qui lui sont soumis, selon des conventions particulières. La *contribution* est proprement tel *tribut extraordinaire* additionnel, particulier, variable, payable par tel ordre de personnes qui contribuent au même objet. Elle est au *tribut* ce que l'*imposition* est à l'*impôt.* Le *subside* est le secours attribué à celui qui le reçoit, par ceux qui le payent. Si ce *subside* est l'*impôt* même, c'est l'*impôt* tel que les peuples ont consenti à le payer, mais rigoureusement un *impôt* secondaire ou auxiliaire. La *subvention* est une *imposition* auxiliaire ou une augmentation d'*impôt,* accordée ou exigée dans une

nécessité pressante, et seulement pour cette nécessité : c'est proprement un secours fait pour cesser avec le besoin. La *taxe* est proprement une *imposition* extraordinaire en deniers ou en sommes déterminées et proportionnelles, mises, dans certains cas, sur certaines personnes. La *taille* est une *imposition* particulière sur la roture ; mais on dit quelquefois les *tailles*, en général, pour désigner en gros des impositions mises, ce semble, à titre de dépendance particulière, sur le peuple, ou plutôt des contributions populaires, variables, réparties et réglées sous une forme de *taxe*. L'*impôt* est payé par le citoyen, comme membre de la société ; il en est de même des *impositions*. Le *tribut* et les *contributions* sont payés par les sujets, les vassaux, les vaincus, et mêmes par des princes souverains, comme un gage de dépendance. Le *subside* est payé par un peuple politiquement libre ou considéré comme tel, parce qu'il s'impose lui-même. Une puissance absolument indépendante paie des *subsides* à une autre puissance. La *subvention* est payée passagèrement à la nécessité, par le citoyen comme par le sujet, et par les peuples politiquement libres comme par les autres. Les *taxes* sont payées par les sujets ou par certaine classe de sujets. Par là on entend les *taxes* régulières, fixes et permanentes, créées sans le concours des peuples. Les *tailles* sont payées par le peuple, ainsi qu'elles l'ont été par des vassaux ou par des serfs. Les seigneurs levoient des *tailles* sur leur domaine. ROUBAUD.

IMPRÉCATION, MALÉDICTION, EXÉCRATION. L'*imprécation* invoque la puissance contre un objet ; la *malédiction* prononce son malheur ; l'*exécration* le dévoue à la vengeance céleste. Celui qui abuse indignement et impunément de son pouvoir contre celui qui ne peut se défendre, s'attire des *imprécations* : le foible opprimé ne peut qu'appeler au secours. Celui qui se complaît dans le mal qu'il fait aux autres, ou même dans celui qu'il leur voit

souffrir, s'attire des *malédictions* : la plainte dédaignée se change en cris de haine. Celui qui viole audacieusement ce qu'il y a de plus sacré, s'attire des *exécrations* : le sacrilége est proprement et rigoureusement *exécrable*. L'*imprécation* part de la colère ou de la foiblesse ; la *malédiction* vient aussi de la justice et de la puissance ; l'*exécration* naît d'une horreur religieuse. ROUBAUD.

IMPRÉVU, INATTENDU, INOPINÉ, INESPÉRÉ. *Imprévu* regarde les choses qui forment l'objet particulier de notre prévoyance. Au milieu de notre course un obstacle *imprévu* nous arrête. Lorsqu'on compte sur la bonne santé, on est atteint d'une maladie *imprévue*. *Inattendu* regarde les choses qui forment l'objet particulier de notre attente. La visite d'une personne avec qui vous n'êtes pas en société ou relation d'affaires, est *inattendue*. Un changement de fortune est *inattendu*, quand on n'a point de raison de le croire prochain. *Inespéré* regarde les choses qui forment l'objet de nos espérances. Une faveur long-temps sollicitée en vain est *inespérée*. Un bien si éloigné de nous que nous ne tentions pas même d'y atteindre, est *inespéré*, quand il vient à nous. *Inopiné* regarde les choses qui sont le sujet de notre surprise. La chute subite d'un bâtiment neuf est *inopinée*. Une attaque est *inopinée*, lorsqu'elle vient tout d'un coup d'un ennemi secret qui nous prend au dépourvu. Tout est *imprévu* pour qui ne s'occupe de rien ; tout est *inattendu* pour qui ne compte sur rien ; tout est *inespéré* pour qui n'oseroit se flatter de rien ; tout est *inopiné* pour qui ne sait rien. ROUBAUD.

IMPRIMER, EMPREINDRE. On *imprime* différentes choses, de différentes manières ; mais les figures et les formes seules sont *empreintes* avec des sceaux, des cachets, des marteaux, des estampilles, &c. ou par les corps mêmes, figurés de manière qu'on y reconnoît son corps. En marchant vous *impri-*

mez un mouvement à l'air; vos pas restent *empreints* sur la terre. Un ouvrage est *imprimé* et non *empreint,* car un ouvrage n'a pas une figure; mais les caractères d'imprimerie restent *empreints* sur le papier. La physionomie est l'*empreinte* du caractère; mais cette *empreinte* est sans cesse altérée par des *impressions* nouvelles et profondes. *Empreindre* n'est guère usité qu'au participe passé *empreint*; aussi semble-t-il particulièrement désigner l'effet produit par l'action d'*imprimer.* Roubaud.

Impudent, Effronté, Ehonté. L'*impudent* brave avec une excessive effronterie les lois de la bienséance et viole de gaieté de cœur l'honnêteté publique; l'*effronté* avec une hardiesse insolente, affronte ce qu'il devroit craindre, et franchit les bornes posées par la règle, la raison, la société; l'*éhonté,* avec une extrême impudence, se joue de l'honnêteté et de l'honneur, et livrera son front à l'infamie, aussi tranquillement qu'il livre son cœur à l'iniquité. L'*impudent* n'a point de décence; il ne respecte ni les choses, ni les hommes, ni lui. L'*effronté* n'a point de considération; il ne connoît ni frein, ni bornes, ni mesure. L'*éhonté* n'a plus de sentiment; il n'y a rien qu'il n'ose, rien qu'il ne brave, qu'il ne viole de sang-froid. Roubaud.

Inadvertance, Inattention. Dans l'*inadvertance,* vous n'avez pas pris garde, mais vous n'étiez point averti; dans l'*inattention,* vous étiez averti de prendre garde et vous ne l'avez point fait. Dans le premier cas vous auriez pu, dans le second vous auriez dû éviter la faute. L'*inadvertance* est un accident involontaire; l'*inattention* est une négligence répréhensible. Les gens vifs tombent dans des *inadvertances,* ils vont à leur but sans regarder autour d'eux; les esprits légers tombent dans des *inattentions,* ils sont à peine tournés vers un objet qu'ils en regardent un autre. Avec de

fréquentes *inadvertances,* vous passerez pour étourdi dans la société ; avec de fréquentes *inattentions* vous passerez pour impoli. ROUBAUD.

INAPTITUDE, INCAPACITÉ, INSUFFISANCE. L'*inaptitude* indique que l'on n'est pas propre ; l'*incapacité,* que l'on n'a pas des facultés assez grandes, que l'on ne peut pas saisir, embrasser et contenir son objet ; l'*insuffisance,* que les facultés qu'on a ne suffisent point. L'*inaptitude* exclut tout talent ; l'*incapacité,* tout pouvoir et tout espoir ; l'*insuffisance,* les moyens proportionnés à la fin. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

INCERTITUDE, DOUTE, IRRÉSOLUTION. L'*incertitude,* vient de ce que l'événement des choses est inconnu ; le *doute,* de ce que l'esprit ne sait pas faire un choix ; l'*irrésolution,* de ce que la volonté a de la peine à se déterminer. On est dans l'*incertitude* sur le succès de ses démarches ; dans le *doute* sur ce qu'on doit faire ; dans l'*irrésolution* sur ce qu'on veut faire. L'homme sage ne sort guère de l'*incertitude* sur l'avenir ; du *doute* sur les opinions ; de l'*irrésolution* sur les engagemens. BEAUZÉE.

INCLINATION, PENCHANT. L'*inclination* dit quelque chose de moins fort que le *penchant.* La première nous porte vers un objet ; l'autre nous y entraîne. Il semble aussi que l'*inclination* doive beaucoup à l'éducation ; et que le *penchant* tienne plus du tempérament. On donne ordinairement à l'*inclination* un objet honnête ; mais on suppose celui de *penchant* plus sensuel, et quelquefois même honteux. Un homme a de l'*inclination* pour les arts et pour les sciences ; un homme a du *penchant* à la débauche, au libertinage. GIRARD.

INCROYABLE, PARADOXE. On se sért d'*incroyable* en fait d'événemens, et de *paradoxe* en fait d'opinions. On raconte des choses *incroyables* ; on propose des *paradoxes.* GIRARD.

INCULPER, ACCUSER. Celui qui vous *inculpe,* vous provoque ; celui qui vous *accuse,* vous poursuit. On *inculpe* celui qu'on ne craint pas de mettre en cause ; on *accuse* celui qui est l'objet direct de l'action. Pour *inculper,* il faudroit être en état d'*accuser* ; pour *accuser,* il faut être en état de prouver. On se disculpe d'une *inculpation* ; on se justifie d'une *accusation.* On *inculpe* proprement en matière légère, il s'agit d'une faute ; on *accuse* d'une mauvaise action, d'un vice. On *inculpe,* soit en imputant ce qui est réellement faute, soit en imputant à faute ce qui ne l'est peut-être pas ; on *accuse* d'un mal réel, d'une action mauvaise réellement répréhensible. L'*inculpation* a l'air d'être arbitraire, précaire, conjecturale ; l'*accusation* est décidée, prononcée, ferme. ROUBAUD.

INCURABLE, INGUÉRISSABLE. Le mal *incurable* est celui contre lequel tous les efforts de l'art ne peuvent rien ; la maladie *inguérissable* est celle contre laquelle la nature et l'art ne peuvent pas davantage. Il n'y a point de remède à l'un, point de ressource contre l'autre. Le mal *incurable* n'est pas toujours funeste et mortel ; il n'en est pas de même de la maladie *inguérissable.* On vit avec des maux *incurables* ; on meurt d'une maladie *inguérissable.* Un mal peut n'être pas *incurable,* et le malade être *inguérissable* par sa mauvaise conduite. *Inguérissable* n'est que de la conversation familière ; *incurable* est de tous les styles. ROUBAUD.

INCURSION, IRRUPTION. L'*incursion* est l'action de faire une course sur un objet étranger, pour en rapporter quelque avantage ou une satisfaction quelconque. L'*irruption* est l'action de forcer les barrières, et de fondre avec impétuosité sur un nouveau champ, pour y porter et y répandre le ravage. L'*incursion* est brusque et passagère. L'*irruption* est violente et soutenue. L'*incursion* est faite comme une course dans un esprit de retour. L'*irruption* est un acte de violence fait dans un es-

prit de destruction et de conquête. Un peuple barbare fait des *incursions* dans un pays pour le piller ; il y fera des *irruptions* pour s'en emparer, s'il le peut, ou pour le dévaster, tant qu'il ne sera pas repoussé. Les Barbares qui détruisirent l'empire Romain, commencèrent par des *incursions*, qu'ils renouvelèrent souvent, parce que les empereurs payoient bien leur retraite ; et finirent par de terribles *irruptions*, dont la violence ne s'arrêta que quand il ne leur resta plus qu'à s'asseoir sur les ruines de l'empire. ROUBAUD.

INDEMNISER, DÉDOMMAGER. On *indemnise* en argent ou en valeurs égales, des pertes ou des privations appréciables en argent ou en valeurs égales, celui qui ne doit pas les supporter ; on *dédommage* par des compensations quelconques, des pertes ou des privations de toute espèce, celui-là même à qui on auroit pu les laisser supporter. L'*indemnité* vous laisse la même somme de fortune ; le *dédommagement* tend à vous rendre une somme semblable d'avantages ou de bonheur. Un propriétaire *indemnise* son fermier dans les cas majeurs, suivant les conventions ; le riche *dédommage*, par bienséance, le pauvre d'une perte fâcheuse. ROUBAUD.

INDIFFÉRENCE, INSENSIBILITÉ. L'*indifférence* est à l'ame, ce que la tranquillité est au corps ; et la léthargie est au corps, ce que l'*insensibilité* est à l'ame. Ces dernières modifications sont l'une et l'autre l'excès des deux premières, et par conséquent également vicieuses. L'*indifférence* chasse du cœur les mouvemens impétueux, les désirs fantasques, les inclinations aveugles ; l'*insensibilité* en ferme l'entrée à la tendre amitié, à la noble reconnoissance, à tous les sentimens les plus justes et les plus légitimes. L'*indifférence*, détruisant les passions, ou plutôt naissant de leur non-existence, fait que la raison sans rivale exerce plus librement son empire ; l'*insensibilité* détruisant l'homme lui-

même, en fait un être sauvage et isolé, qui a rompu la plupart des liens qui l'attachoient au reste de l'univers. L'*indifférence* fait des sages ; l'*insensibilité* fait des monstres. DIDEROT.

INDOLENT, NONCHALANT, PARESSEUX, NÉGLIGENT. On est *indolent* par défaut de sensibilité ; *nonchalant*, par défaut d'ardeur ; *paresseux*, par défaut d'action ; *négligent*, par défaut de soin. Rien ne pique l'*indolent* ; il vit dans la tranquillité et hors des atteintes que donnent les fortes passions. Il est difficile d'animer le *nonchalant* ; il va mollement et lentement dans tout ce qu'il fait. L'amour du repos l'emporte chez le *paresseux*, sur les avantages que procure le travail. L'inattention est l'apanage du *négligent* ; tout lui échappe et il ne se pique point d'exactitude. L'*indolence* émousse le goût, la *nonchalance* craint la fatigue ; la *paresse* fuit la peine ; la *négligence* apporte les délais et fait manquer l'occasion. GIRARD. *Voyez les Synonymes de* ROUBAUD.

INDUSTRIE, SAVOIR-FAIRE. L'*industrie* est un tour ou une adresse de la conduite ; le *savoir-faire* est un avantage d'art ou de talent. Dans la nécessité, la ressource de l'*industrie* est plus prompte ; celle du *savoir-faire* est plus sûre. GIRARD.

INEFFABLE, INÉNARRABLE, INDICIBLE, INEXPRIMABLE. *Ineffable*, que l'on ne peut proférer, parce qu'on manque ou de l'intelligence de la chose, ou de la liberté d'en parler ; *inénarrable*, qui est si extraordinaire, si merveilleux qu'on ne peut le raconter dans ses détails ; *indicible*, que l'on ne peut mettre dans tout son jour ; *inexprimable*, que l'on ne peut exprimer, peindre au naturel. Le mystère rend la chose *ineffable* ; le merveilleux la rend *inénarrable* ; un charme secret la rend *indicible* ; la force ou l'intensité la rend *inexprimable*. Les attributs de Dieu, les secrets de la providence sont *ineffables* ; nous ne les comprenons pas. Les merveilles de la nature sont *inénarrables* ; les dé-

lices de la volupté sont *indicibles. Ineffable* et *inénarrable* sont du style religieux ; *indicible* est du style familier ; *inexprimable* est de tous les styles. Roubaud.

Ineffaçable, Indélébile. *Ineffaçable* désigne proprement l'apparence de la chose empreinte sur une autre. Lorsque cette apparence doit toujours être sensible, la chose est *ineffaçable. Indélébile* désigne proprement la ténacité d'une chose adhérente à une autre. Lorsque cette adhérence est indestructible, la chose est *indélébile.* La forme est vraiment *ineffaçable* ; la matière est *indélébile.* Rien ne fera disparoître aux yeux la marque *ineffaçable* ; rien n'enlevera de dessus un corps la matière *indélébile* qui le couvre. Une écriture est *ineffaçable,* et l'encre est *indélébile* ; et quoique l'encre soit *indélébile,* l'écriture ne sera pas *ineffaçable* ; on peut encore altérer et rayer les mots. Roubaud.

Inexorable, Inflexible, Impitoyable, Implacable. La sévérité de la justice et la jalouse obstination du pouvoir, rendent *inexorable.* La rigidité des principes et la roideur du caractère, rendent *inflexible* ; la férocité de l'humeur et l'insensibilité du cœur, rendent *impitoyable.* La violence de la colère et la profondeur du ressentiment, rendent *implacable.* Vous avez beau vous humilier devant le personnage *inexorable,* vous ne le gagnez pas ; vous avez beau chercher un foible au personnage *inflexible,* il ne cède pas ; vous avez beau présenter au personnage *impitoyable* les objets les plus propres à l'attendrir, vous ne le touchez pas ; vous avez beau faire des remontrances et offrir des satisfactions au personnage *implacable,* il ne se rend pas. Il faudroit inspirer de la clémence à celui qui est *inexorable* ; de la bénignité à celui qui est *inflexible* ; de la pitié à celui qui est *impitoyable* ; de la modération à celui qui est *implacable.* Soyons donc fiers devant l'homme

inexorable; fermes devant l'homme *inflexible*; constans devant l'homme *impitoyable*; flegmatiques avec l'homme *implacable*. ROUBAUD.

INFAMIE, IGNOMINIE, OPPROBRE. L'*infamie* ôte la réputation, flétrit l'honneur; un jugement frappe d'*infamie*. L'*ignominie* souille le nom; c'est une humiliation publique, ou une action pleine de turpitude. L'*opprobre* est l'*ignominie* extrême, c'est un état de rebut qui assujettit aux reproches, qui soumet aux outrages. Les idées de honte et de blâme sont communes à ces termes: l'*infamie* aggrave ces idées par celle de décri, de flétrissure, de déshonneur; l'*ignominie*, par celle d'humiliation; l'*opprobre*, par celle de rebut, de scandale, d'anathème. DICT. ACAD.

INFATUER, FASCINER, ENTÊTER. Il y a une sorte d'engouement dans celui qui est *infatué*; et l'engouement empêche que la vérité ne passe jusqu'à son esprit. Il y a de l'aveuglement dans celui qui est *fasciné*, et l'aveuglement fait qu'il ne croit plus qu'à ses visions. Il y a de la résolution dans celui qui est *entêté*; et la résolution ne lui permet pas de se départir de son idée. ROUBAUD.

INFECTION, PUANTEUR. L'*infection* répand une *puanteur* contagieuse; la *puanteur* est l'odeur forte et désagréable exhalée des corps sales ou pouris. La *puanteur* offense le nez et le cerveau; l'*infection* porte la corruption et attaque la santé. Vous direz la *puanteur* d'un morceau de viande gâtée, et l'*infection* des cadavres. La *puanteur* d'une personne sale nous fait reculer; de grands marais répandent l'*infection* et la maladie dans un canton. ROUBAUD.

INFÉRER, INDUIRE, CONCLURE. Vous *inférez* par une conséquence fondée sur les rapports que vous établissez entre différentes propositions, quelle que soit votre marche. Vous *induisez* par une conséquence qui découle naturellement d'un principe ou d'une vérité dont le développement pro-

gressif mène droit à votre but : votre marche est déterminée par l'ordre naturel des idées et par un but marqué. Vous *concluez* par la conséquence nécessaire qui résulte de vos principes, et qui termine le raisonnement, votre marche est didactique. ROUBAUD.

INFIDÈLE, PERFIDE. Une femme *infidèle*, si elle est connue pour telle de la personne intéressée, n'est qu'*infidèle* ; s'il la croit fidèle, elle est *perfide*. L'*infidélité* est un simple manque de foi, un simple violement des promesses qu'on avoit faites ; la *perfidie* ajoute à cela le vernis imposteur d'une fidélité constante. L'*infidélité* peut n'être qu'une foiblesse ; la *perfidie* est un crime réfléchi. LA BRUYÈRE, BEAUZÉE.

INIMITIÉ, RANCUNE. L'*inimitié* est plus déclarée ; elle paroît toujours ouvertement. La *rancune* est plus cachée ; elle dissimule. Il y a quelquefois de la noblesse dans l'*inimitié*, mais la *rancune* a toujours quelque chose de bas. GIRARD.

ININTELLIGIBLE, INCONCEVABLE, INCOMPRÉHENSIBLE. *Inintelligible* se dit par rapport à l'expression ; *inconcevable*, par rapport à l'imagination ; *incompréhensible*, par rapport à la nature de l'esprit humain. Ce qui est *inintelligible* est vicieux, il faut l'éviter ; ce qui est *inconcevable* est surprenant, il faut s'en défier ; ce qui est *incompréhensible* est sublime, il faut le respecter. BEAUZÉE.

INJURIER, INVECTIVER. Le mépris, l'insolence, la grossièreté *injurient* ; la chaleur, la colère, le zèle *invectivent*. Les *injures* appartiennent à la populace, et à ceux qui ont reçu une mauvaise éducation. Les *invectives* sont pour les gens ardens qui s'abandonnent à leur vivacité, sans même abandonner la décence. Une *injure* dite de sang-froid, est plus piquante et plus humiliante qu'une longue et sanglante *invective* : il vaut encore mieux exciter une grande colère qu'un grand mépris. L'emportement fait souvent tomber l'*invective* dans la

bassesse de l'*injure*. L'homme qui se respecte, n'*injurie* jamais ; mais violemment ému, il *invective* avec noblesse et dignité. On n'*injurie* que les personnes ; on *invective* aussi contre les choses, contre les vices, les abus, les mœurs. Roubaud.

Insidieux, Captieux. Dans l'emploi des moyens *insidieux*, l'intention est d'induire en erreur ou en faute ; dans celui des moyens *captieux*, elle est d'emporter le consentement ou le suffrage. Pour parvenir au premier but, on vous tend un piége ; pour atteindre au second, on jette sur vous une espèce de charme. Les moyens *insidieux* sont de douces insinuations, des suggestions adroites, des finesses subtiles ; les moyens *captieux* sont des séductions spécieuses, des illusions éblouissantes, de belles apparences. La malice des premiers est cachée, vous n'y voyez rien ; la malice des seconds est parée de dehors trompeurs, vous voyez les choses tout autres qu'elles ne sont en effet. Tout ce qui tend à surprendre, discours, actions, caresses, flatteries, présens, &c. s'appelle *insidieux* ; on n'appelle *captieux* que les discours, les raisonnemens, les questions, les termes, &c. ceux-ci n'attaquent que l'esprit ou la raison ; ceux-là vous attaquent de toutes parts. La galanterie est le mensonge *insidieux* de l'amour ; la modestie est le langage le plus *captieux* de la vanité. Ce que les raisonnemens les plus *captieux* n'ont pas produit, une caresse *insidieuse* suffit souvent pour l'opérer. Roubaud.

Insinuer, Persuader, Suggérer. On *insinue* finement et avec adresse ; on *persuade* fortement et avec éloquence ; on *suggère* par crédit et avec artifice. Pour *insinuer*, il faut ménager le temps, l'occasion, l'air et la manière de dire les choses ; pour *persuader*, il faut faire sentir les raisons et l'avantage de ce qu'on propose ; pour *suggérer*, il faut avoir acquis de l'ascendant sur l'esprit des per-

sonnes. *Insinuer* dit quelque chose de plus délicat; *persuader*, quelque chose de plus pathétique; *suggérer* emporte quelquefois dans sa valeur quelque chose de frauduleux. On couvre habilement ce qu'on veut *insinuer*; on propose nettement ce qu'on veut *persuader*; on fait valoir ce qu'on veut *suggérer*. GIRARD.

INSTANT, PRESSANT, URGENT, IMMINENT. Les sollicitations *instantes* tendent à ravir, par une ardente persévérance et par une sorte de violence douce, notre consentement, ou à déterminer notre volonté en faveur d'un objet à l'égard duquel nous n'étions pas bien disposés. Les considérations *pressantes* nous poussent avec une forte impulsion, à faire, ou à faire au plus vite, ce que nous ne ferions pas, ou ce que nous négligerions de faire, soit pour notre intérêt, soit pour un intérêt étranger. Les causes *urgentes* nous portent avec une force majeure et violente, à les satisfaire, ou à sortir de l'état dans lequel elles nous tourmentent, si nous ne voulons aggraver le mal. Les dangers *imminens* nous avertissent, par leurs menaces, de ramasser nos forces pour nous dérober aussitôt à un mal très-prochain, sous peine d'en être tout-à-l'heure frappés. ROUBAUD.

INSURGENT, REBELLE. L'*insurgent* fait une action légitime ou légale; le *rebelle* une action perverse et criminelle. Le premier use de son droit ou de sa liberté pour s'opposer à une résolution, ou s'élever contre une entreprise; le second abuse de sa liberté et de ses moyens pour s'opposer à l'exécution des lois, et s'élever contre l'autorité légitime. Il ne faudra que des réclamations authentiques et fermes qui arrêtent les desseins contraires, pour être appelé *insurgent*; il faut des voies de fait violentes qui arrêtent le cours de la justice, pour être déclaré *rebelle*. Si l'*insurgent* s'arme, c'est contre l'oppression et pour la défense de la patrie; le *rebelle* s'arme pour ses propres desseins, et contre

la république elle-même : celui-là résiste à la puissance ennemie ; celui-ci va attaquer la puissance tutélaire. Roubaud.

Intérieur, Dedans. L'*intérieur* est caché par l'extérieur ; le *dedans* est renfermé par les dehors. Il faut pénétrer dans l'*intérieur* des hommes, pour n'être pas la dupe de leur extérieur. Un bâtiment doit être commode en *dedans*, et régulier en dehors. Girard.

Intérieur, Interne, Intrinsèque. *Intérieur*, ce qui est dans la chose, sous sa surface et non apparent, par opposition à *extérieur*, qui est apparent, hors de la chose, à sa surface. *Interne*, ce qui est profondément caché et enfoncé dans la chose, par opposition à *externe*. *Intrinsèque*, ce qui fait comme partie de la chose, ce qui lui est propre ou essentiel, ce qui fait le fond, ou tient au fond de la chose, par opposition à *extrinsèque*. Un mal *intérieur*, un trouble *intérieur*, un mouvement *intérieur*. Les principes *internes* de vie ou de mort, une vertu *interne* ou occulte, une maladie *interne* ou insensible au dehors. Les propriétés, les qualités *intrinsèques*, la valeur *intrinsèque* des monnoies. Roubaud.

Inventer, Trouver. On *invente* de nouvelles choses, par la force de l'imagination ; on *trouve* des choses cachées, par la recherche et par l'étude. L'un marque la fécondité de l'esprit ; l'autre sa pénétration. La mécanique *invente* les outils et les machines ; la physique *trouve* les causes et les effets. Roubaud.

Irrésolu, Indécis. On est *irrésolu* dans les matières où l'on se détermine par goût, par sentiment ; on est *indécis* dans celles où l'on se décide par raison et après une discussion. Une ame peu sensible, indolente, pusillanime, sera *irrésolue* ; un esprit lent, timide et peu subtil, sera *indécis*. Dans l'*irrésolution*, l'ame n'est affectée d'aucun objet assez fortement pour se porter vers lui de pré-

férence ; dans l'*indécision*, l'esprit ne voit dans aucun objet des motifs assez puissans pour fixer son choix. L'*irrésolu* ne peut vaincre son indifférence ; l'*indécis* n'ose porter son jugement. L'*irrésolu* hésite sur ce qu'il fera ; l'*indécis* sur ce qu'il doit faire. ROUBAUD.

IRRÉSOLUTION, INCERTITUDE, PERPLEXITÉ. L'*irrésolution* est une timidité à entreprendre ; l'*incertitude*, une irrésolution à croire ; la *perplexité*, une irrésolution inquiète. VAUVENARGUES.

J

JABOTER, JASER, CAQUETER, CAUSER. L'idée commune de ces termes est de *causer* familièrement et beaucoup. Mais ceux qui *jabotent* ensemble, parlent et *causent* bas, avec un petit murmure, comme s'ils marmotoient. Ceux qui *jasent*, parlent et *causent* à leur aise d'abondance de cœur, et trop. Ceux qui *caquètent*, parlent et *causent* sans utilité, sans solidité, avec assez d'éclat et de bruit, avec peu d'égards pour les autres. *Causer*, c'est s'entretenir familièrement, et l'on cause sur tout et de tout ; mais *jaboter*, *jaser*, *caqueter* ne s'appliquent proprement qu'à des conversations sans importance et sur des objets sans intérêt. ROUBAUD.

JAILLIR, REJAILLIR. *Jaillir* marque l'éruption ; *rejaillir*, les effets divers d'une grande éruption. L'eau *jaillit* en un flot du tuyau dont elle sort avec impétuosité ; divisée en filets différens, comme une gerbe, elle *rejaillit* sur divers points de la circonférence. La veine s'ouvre et le sang *jaillit* ; il *rejaillit* de toutes parts sur le lit du malade et sur les assistans. Un accident fait *jaillir* du ruisseau un filet de boue ; un carrosse en fait *rejaillir* de tous côtés sur les passans. *Jaillir* ne se dit guère que des liquides à qui le mouvement semble être

en quelque sorte naturel. *Rejaillir* se dit des liquides, et par extension des solides qui sont renvoyés, repoussés, réfléchis. ROUBAUD.

JALOUSIE, EMULATION. La *jalousie* et *l'émulation* s'exercent sur le même objet, qui est le bien ou le mérite des autres. L'*émulation* est un sentiment volontaire, courageux, sincère, qui rend l'ame féconde, qui la fait profiter des grands exemples, et la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire. La *jalousie* au contraire, est un mouvement violent et comme un aveu contraint du mérite qui est hors d'elle : elle va même jusqu'à nier la vertu dans les sujets où elle existe ; ou, forcée de la reconnoître, elle lui refuse les éloges ou lui envie les récompenses. LA BRUYÈRE.

JALOUSIE, ENVIE. On est *jaloux* de ce qu'on possède, et *envieux* de ce que possèdent les autres. La *jalousie* est en quelque manière juste et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient, ou que nous croyons nous appartenir ; au lieu que l'*envie* est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres. Quand ces deux mots sont relatifs à ce que possèdent les autres, *envieux* dit plus que *jaloux*. Le premier marque une disposition habituelle et de caractère ; l'autre peut désigner un sentiment passager. Le premier désigne aussi un sentiment actuel, plus fort que le second. On peut être quelquefois *jaloux*, sans être naturellement *envieux*. La *jalousie*, surtout au premier mouvement, est un sentiment dont on a quelquefois peine à se défendre ; l'*envie* est un sentiment bas, qui ronge et tourmente celui qui en est pénétré. D'ALEMBERT, LA ROCHEFOUCAULT.

A JAMAIS, POUR JAMAIS. *A jamais* marque la force de la cause, l'énergie de l'action, la grandeur de l'effet. *Pour jamais* exprime l'intention, le fait, une circonstance de temps. La passion dit *a jamais* ; et le récit *pour jamais*. Une personne

s'éloigne d'un autre *pour jamais*, comme elle s'en éloigne pour un temps limité : la séparation sera dans le fait éternelle. Un ami rompt *à jamais* avec un ami perfide, par ressentiment, d'une manière irréconciliable : la rupture est pour l'éternité par la nature des choses. Un homme est perdu *à jamais*, quand le mal est tel qu'il est impossible de le réparer. Un homme est perdu *pour jamais*, quand il est à croire qu'en effet il ne se relevera pas de sa disgrâce. Deux amans se jurent d'être *à jamais* l'un à l'autre ; deux époux sont l'un à l'autre *pour jamais*. Une action est mémorable *à jamais*, lorsqu'elle est si grande, si belle, si éclatante, qu'elle ne doit jamais être oubliée ; mais une action n'est pas mémorable *pour jamais*, car le souvenir éternel n'est ni établi par l'intention, ni mis en fait, ni susceptible de former une circonstance de l'action. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

JOIE, GAIETÉ. La *joie* est dans le cœur ; la *gaieté* est dans les manières. L'une consiste dans un doux sentiment de l'ame ; l'autre dans une agréable situation de l'esprit. La *gaieté* est opposée à la *tristesse* comme la *joie* l'est au *chagrin* ; la *joie* et le *chagrin* sont des situations ; la *tristesse* et la *gaieté* sont des caractères ; mais les caractères les plus suivis sont souvent distraits par les situations ; et c'est ainsi qu'il arrive à l'homme *triste*, d'être ivre de *joie* ; et à l'homme *gai*, d'être accablé de *chagrin*. GIRARD, ANONYME.

JOINDRE, ACCOSTER, ABORDER. On *joint* la compagnie dont on s'étoit écarté ; on *accoste* le passant qu'on rencontre sur la route ; on *aborde* les gens de connoissance. Les personnes se *joignent* pour être ensemble ; elles *s'accostent* pour se connoître ; elles *s'abordent* pour se saluer et se parler. GIRARD.

JOUR FAUX, FAUX JOUR. Il y a un *jour faux* dans un tableau, quand une partie y est éclairée contre

nature, la disposition générale du tout exigeant qu'elle soit dans l'ombre. Un tableau est dans un *faux jour,* quand il est éclairé du sens contraire à celui que le peintre a supposé dans son objet. BEAUZÉE.

JOUR, JOURNÉE. Il en est de la synonymie de ces deux termes, comme de celle d'*an* et d'*année.* Le *jour* est un élément naturel du temps, comme l'*an* en est un élément déterminé. De là vient qu'on se sert du mot *jour* pour marquer une époque, ainsi que pour déterminer l'étendue d'une durée. De même que l'on fait abstraction de l'étendue des points élémentaires, on envisage aussi le *jour* sans attention à sa durée. La *journée,* au contraire, est envisagée comme une durée déterminée et divisible en plusieurs parties, à laquelle on rapporte les événemens qui peuvent s'y rencontrer. De là vient que l'on qualifie la *journée* par les événemens mêmes qui en remplissent la durée. La *journée* est l'espace de temps qui s'écoule depuis l'heure où l'on se lève, jusqu'à l'heure où l'on se couche. Quand le temps est serein et doux, il fait une belle *journée.* Une *journée* est heureuse ou malheureuse, agréable ou triste, à raison des événemens qui s'y passent. On donne aussi le nom de *journée* au travail que l'on fait dans le cours d'une *journée,* et souvent au salaire même de ce travail. BEAUZÉE.

JOYAU, BIJOU. Les *joyaux* sont plus beaux, plus riches, plus précieux ; les *bijoux* sont plus jolis, plus agréables, plus curieux. Dans la comparaison, on voit le *joyau* plus en grand, et le *bijou* plus en petit. On dit les *joyaux de la couronne,* on les garde dans un trésor ; une femme parle de ses *bijoux,* elle les serre dans un écrin. Le *bijou* est toujours un ouvrage travaillé ; le *joyau* n'est quelquefois que matière brute. C'est surtout la façon que l'on considère dans le *bijou* ; c'est la matière dans le *joyau.* Autrefois on employoit

plus communément le mot *joyau* ; aujourd'hui on dit plus souvent, *bijou*. ROUBAUD.

JURISTE, LÉGISTE, JURISCONSULTE. Le *juriste* est celui qui fait profession de la science du droit. Le *légiste*, celui qui fait profession de la science de la loi ; le *jurisconsulte*, celui qui possède la science du droit dans tous ses rapports, l'art de l'application des lois, et celui d'éclaircir les difficultés, et de décider des questions difficiles. BEAUZÉE.

JUSTESSE, PRÉCISION. La *justesse* empêche de donner dans le faux ; la *précision* écarte l'inutile. Le discours *précis* est une marque ordinaire de la *justesse* de l'esprit. GIRARD.

JUSTICE, EQUITÉ. L'objet propre de la *justice* est le respect de la propriété ; l'objet de l'*équité*, en général, est le respect de l'humanité. Votre existence, vos facultés, vos talens, votre travail, les fruits de votre travail, votre fortune, votre réputation, votre honneur, sont à vous : la *justice* défend qu'on y porte atteinte, elle efface l'atteinte qu'on y a portée. Mes besoins, mes misères, mes erreurs, mes fautes, mes torts, sont de la foiblesse humaine : l'*équité* y compatit, elle vous engage à me faire du bien. La *justice* nous sépare en quelque sorte, nous isole, nous défend contre chacun et contre tous, comme s'ils étoient ou s'ils pouvoient devenir nos ennemis. L'*équité* nous rapproche, nous lie, nous confond pour ainsi dire ensemble, comme membres d'un même corps. D'où il suit que la *justice* est l'action de rendre à chacun ce que le droit ou la loi lui donne : elle ne peut exister que chez les hommes réunis en société, ayant adopté des règles positives ; et que l'*équité* est la loi naturelle qui connoît moins les règles de convention, que le sentiment intime qui nous invite à agir envers les autres, comme nous voudrions qu'on en agit envers nous. La *justice* est inflexible, elle assure la tranquillité des états,

et veille à la sûreté des citoyens ; mais elle se trouve souvent en opposition avec l'*équité*, parce que jugeant d'après des règles invariables, elle ne doit jamais voir que le fait ; au lieu que l'*équité*, se rapprochant de l'intention, n'a d'autres lois que celles que la nature ou les circonstances lui dictent. Tout est *juste* quand la loi prononce ; c'est à l'*équité* à tempérer la rigueur de ses arrêts. ROUBAUD.

JUSTIFICATION, APOLOGIE. La *justification* est le but de l'*apologie* ; l'*apologie* est un moyen de *justification*. L'*apologie* n'est que la défense de l'accusé ; la preuve de son innocence fait sa *justification*. Tant de grands hommes ont eu besoin d'*apologie* ! tant d'innocens n'ont pu parvenir à leur *justification* ! Il est triste d'être obligé de faire son *apologie* devant des gens qui ne veulent pas votre *justification*. L'*apologie* suppose l'attaque, l'accusation, l'inculpation, puisque c'est une défense. Mais si vous formez vous-même une attaque, une prétention, une demande, vous êtes tenu, comme agresseur, à la *justification* de vos droits ou de vos allégations. L'*apologie* n'est qu'un moyen particulier de vous justifier ; des pièces justificatives, les dépositions des témoins, &c. opèrent aussi votre *justification*. Une bonne conduite constamment soutenue, est une excellente *apologie*, toujours prête contre toutes les accusations. La plus terrible des injustices est de ne pas entendre la *justification* d'un accusé. DICT. ACAD. ROUBAUD.

JUSTIFIER, DÉFENDRE. *Justifier* suppose le bon droit, ou au moins le succès ; *défendre* suppose seulement le désir de réussir. L'innocence a rarement besoin de se *défendre*, le temps la *justifie* toujours. D'ALEMBERT.

L

Labyrinthe, Dédale. Selon sa valeur primitive, *labyrinthe* désigne le dessin de l'ouvrage; *dédale* marque l'habileté de l'ouvrier. *Labyrinthe* est devenu le nom propre des constructions, des plantations, des lieux dont les tours et les détours sont si multipliés qu'on s'y égare, et qu'on ne sait où trouver une issue. Il se dit au propre et au figuré. *Dédale*, nom détourné et appliqué de l'ouvrier à l'ouvrage, ne se dit guère que figurément des choses infiniment compliquées, et qu'il est difficile de concevoir nettement et de tirer au clair. *Dédale* est un mot noble; *labyrinthe* est de tous les styles. On dira également le *labyrinthe* et le *dédale* des lois; on dira plutôt le *labyrinthe* que le *dédale* de la chicane. Au figuré, *dédale* ne devroit se prendre qu'en bonne part, et *labyrinthe* en mauvaise part Une affaire obscure et difficile à démêler est un *labyrinthe*; un ouvrage plein de savantes combinaisons, est un *dédale* pour l'homme qui n'a pas l'habitude de la réflexion et de l'étude. Roubaud.

Lache, Poltron. Le *lâche* recule, le *poltron* n'ose avancer. Le premier ne se défend pas, il n'a pas de valeur; le second n'attaque point, il pèche contre le courage. Il ne faut pas compter sur la résistance d'un *lâche*, ni sur le secours d'un *poltron*. Girard.

On est *lâche* par caractère, par vice de constitution, par un excès de foiblesse; on est *poltron* par attachement à la vie, par la crainte du mal et de la douleur. Le *lâche* est tellement abattu à la vue du danger, qu'il ne conçoit pas même l'idée de la résistance; le *poltron* est tellement inquiet sur les suites du danger, qu'il est continuellement aux aguets, soit pour le prévoir, soit pour trouver le moyen de s'y soustraire. Le *lâche* ne se bat jamais, il se laisse battre et n'a recours qu'à la soumission et aux prières; le *poltron* ne se bat qu'à la dernière extrémité, et quelquefois il se bat bien. On rit quel-

quefois d'une *poltronnerie* ; on ne rit jamais d'une *lâcheté* : celle-ci est un vice ; l'autre est un défaut. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD, ANONYME.

LACONIQUE, CONCIS. *Laconique* se dit des choses et des personnes ; *concis* ne se dit guère que des choses. *Laconique* suppose peu de paroles ; *concis* ne suppose que les paroles nécessaires. Un ouvrage peut être long et *concis*, lorsqu'il embrasse un grand sujet ; une réponse, une lettre ne peuvent être à la fois longues et *laconiques*. *Laconique* suppose une sorte d'affectation et une espèce de défaut : *concis* emporte pour l'ordinaire une idée de perfection. Voilà un compliment bien *laconique* ; voilà un discours bien *concis* et bien énergique. D'ALEMBERT.

LAINE, TOISON. La *laine* est le vêtement de l'animal ; la *toison* est sa dépouille. Une *toison* est la totalité de la *laine* dont l'animal est revêtu ; on distingue différentes sortes de *laines* dans une *toison*. On coupe, on enlève, on lave, on vend la *toison* ; mais c'est la *laine* que l'industrie prépare et travaille de mille manières. La *toison* n'est qu'un objet de vente ; la *laine* est la matière mise en œuvre par différens arts. ROUBAUD.

LAMENTABLE, DÉPLORABLE. *Lamentable* est ce qui est digne d'exciter à la pitié ; *déplorable* ajoute à cette idée celle de provoquer aux larmes. DICT. ACAD.

LAMENTATION, PLAINTE. La *lamentation* est une plainte forte et continue. La *plainte* s'exprime par le discours ; les gémissemens accompagnent la *lamentation*. On se *lamente* dans la douleur ; on se *plaint* du malheur. L'homme qui se *plaint* demande justice ; celui qui se *lamente* implore la pitié. D'ALEMBERT.

LANCER, DARDER. On *lance* toutes sortes de corps pour atteindre au loin ; on ne *darde* que des instrumens perçans, et on les *darde* pour percer. Vous

lancez un vaisseau ; l'abeille *darde* un aiguillon. *Lancer* n'a que la signification de jeter ; *darder* a de plus celle de frapper, percer, pénétrer. Le soleil *lance* et *darde* ses rayons. Il les *lance* lorsqu'il les répand dans le vide des cieux ; il les *darde* lorsqu'il les jette à plomb sur un objet, le frappe et le pénètre. ROUBAUD.

LANDES, FRICHES. *Landes* annonce une étendue que *friche* ne demande pas. Il y a des *friches* dans des cantons, des *landes* dans les provinces. Les *landes* sont de mauvaises terres qui ne donnent que quelques misérables productions ; les *friches* sont des terres incultes et négligées, auxquelles il ne manque que la culture. Les *landes* sont telles par leur nature ; les *friches* ne sont telles que faute de culture. Au figuré, on appelle *landes*, les passages longs, secs, vains, vagues et ennuyeux d'un ouvrage : on dit d'une personne qui a de l'esprit naturel, mais sans acquis et sans connoissances pour le faire valoir, que c'est *un esprit en friche.* ROUBAUD.

LANGAGE, LANGUE, IDIOME, DIALECTE, PATOIS, JARGON. *Langage* convient à tout ce qui fait ou paroît faire connoître les pensées. Une *langue* est la totalité des usages propres d'une nation, pour exprimer les pensées par la parole. L'*idiome* exprime les vues particulières à une nation, et les tours singuliers qu'elles occasionnent nécessairement dans sa manière de parler. Le *dialecte* est une manière particulière de parler une *langue* dans un état, relativement à d'autres manières de parler la même *langue* dans d'autres états. Un *patois* est un usage particulier dans la manière de parler une *langue*, contraire à ce qu'on appelle le bon usage, chez une nation qui n'a qu'un seul gouvernement. Un *jargon* est un *langage* particulier de certains états vils, ou c'est un composé de façons de parler qui tiennent à quelque défaut dominant de l'esprit ou du cœur, comme il arrive

aux petits maîtres, aux coquètes, &c. Le *langage* se sert de tout pour manifester les pensées. Les *langues* n'emploient que la parole. Les *idiomes* se sont appropriés exclusivement certaines façons de parler, qui rendent difficile la traduction des pensées de l'un en l'autre. Les *dialectes* produisent dans la *langue* nationale des variétés qui nuisent quelquefois à l'intelligence, mais qui sont ordinairement favorables à l'harmonie. Les expressions propres des *patois* sont des restes de l'ancien langage national, qui, bien examinés, peuvent servir à en faire retrouver les origines. BEAUZÉE.

LANGUE PAUVRE, PAUVRE LANGUE. Une *langue pauvre* est celle qui n'a pas tout ce qui seroit nécessaire à l'expression de nos idées; tel est la langue Laponne. Une *pauvre langue* est celle qui, outre la disette des termes, n'a ni douceur dans ses mots, ni analogie dans ses procédés, ni finesse dans ses tours, ni aptitude à être écrite; telle est la langue des Hottentots. BEAUZÉE.

LANGUISSANT, LANGOUREUX. On est naturellement *languissant*; on fait artificiellement le *langoureux*. On a bien l'air *languissant*, mais on prend l'air *langoureux*. Votre ami vous dit adieu d'une voix *languissante*; un galant pousse auprès de sa belle des soupirs *langoureux*. Il ne suffit pas d'être *languissant*, pour être appelé *langoureux*; il faut le paroître par des signes ou des démonstrations frappantes de langueur, et d'une langueur assez soutenue, et surtout mêlée de plaintes, et de marques de sensibilité, &c. Aussi *langoureux* sert-il à exprimer telle espèce de langueur qu'on attribue à quelque passion violente; tandis que la langueur exprimée par le mot *languissant*, ne désigne que l'abattement, ou la simple diminution des forces. Un amant est *langoureux* sans être *languissant*. Un discours *langoureux* sera tendre; un discours *languissant* seroit froid. Les

regards *languissans* sont *langoureux*, s'ils sont tendres en même temps. DICT. ACAD. ROUBAUD.

LARES, PÉNATES. Les *lares* peuvent être particulièrement considérés comme les dieux protecteurs de l'habitation et de la famille en général ; et les *pénates*, comme les dieux tutelaires de la maison intérieure ou de la chose domestique. Les *lares* gardoient surtout la maison des ennemis du dehors ; les *pénates* la préservoient des accidens intérieurs. Les *lares* président proprement à la sûreté ; les *pénates* président particulièrement au ménage. DICT. ACAD.

LARRON, FRIPON, FILOU, VOLEUR. Le *larron* prend en cachette, il dérobe ; le *fripon* prend par adresse, il trompe ; le *filou* prend avec adresse et subtilité, il escamote ; le *voleur* prend de toutes manières, et même de force et avec violence. Le *larron* craint d'être découvert ; le *fripon*, d'être reconnu ; le *filou*, d'être surpris ; le *voleur*, d'être pris. GIRARD.

LAS, FATIGUÉ, HARASSÉ. Ces trois termes dénotent également une sorte d'indisposition, qui rend le corps inepte au mouvement et à l'action. On est *las* quand on est affecté de cette inaptitude, abstraction faite de toute cause. On est *fatigué* quand on s'est mis dans cet état d'inaptitude par le travail ou le mouvement. On est *harassé* quand on ressent une fatigue excessive. Quand on est *las* du travail, il faut le suspendre ou le changer ; car ce n'est souvent que l'uniformité qui lasse. Quand on est *fatigué*, il faut se reposer. Quand on est *harassé*, il faut se rétablir. BEAUZÉE.

LASCIF, LUBRIQUE, IMPUDIQUE. Le *lascif* tressaille à la vue de son objet, ou à la seule idée du plaisir ; il désire vivement, il jouit voluptueusement. Le *lubrique* est emporté vers son objet ; il est sans frein dans ses désirs, comme sans retenue dans ses plaisirs. L'*impudique* se livre sans pudeur à un objet ou à ses goûts ; sans respect pour

la pureté, il se souille de jouissances criminelles. ROUBAUD.

LASCIVETÉ, LUBRICITÉ, IMPUDICITÉ. La *lasciveté* naît d'un tempérament amoureux, irritable, voluptueux. La *lubricité* consiste dans l'insatiable avidité de ce tempérament qui dévore l'objet avant que d'en jouir, et qui, également irrité par la résistance et par la jouissance, va sans cesse demandant à son objet de nouveaux plaisirs. L'*impudicité* résulte des sentimens et des mœurs propres à ce tempérament et à ces vices, et contraires à la modération de la nature et à la sainteté des règles. ROUBAUD.

LASSER, FATIGUER. La continuation d'une même chose *lasse*; la peine *fatigue*. On se *lasse* à se tenir debout; on se *fatigue* à travailler. Etre *las*, c'est ne pouvoir plus agir; être *fatigué*, c'est avoir trop agi. La *lassitude* se fait quelquefois sentir sans qu'on ait rien fait; la *fatigue* est toujours la suite de l'action. Dans le sens figuré, un suppliant *lasse* par sa persévérance; il *fatigue* par ses importunités. On se *lasse* d'attendre; on se *fatigue* à poursuivre. GIRARD.

LÉGAL, LÉGITIME, LICITE. *Légal* se dit proprement des choses prescrites par la loi positive, sous peine ou de nullité, ou d'animadversion de la part de la loi. *Légitime* se dit proprement des choses fondées sur la justice essentielle, ou sur la loi sociale dérivée de la loi naturelle de la justice. *Licite* se dit proprement des actions ou des choses que les lois regardent du moins comme indifférentes, et qu'elles rendroient moralement mauvaises si elles les défendoient. Mon action est *légale*, lorsqu'elle est faite dans les formes prescrites. Mon action est *légitime*, lorsque je ne fais qu'user de mon droit, sans attenter au droit d'autrui. Mon action est *licite*, lorsqu'elle est autorisée ou qu'elle n'est aucunement défendue. La forme rend la chose *légale*; le droit la rend *légitime*; le pouvoir la rend *licite*. ROUBAUD.

Légère, Inconstante, Volage, Changeante. Une *légère* ne s'attache pas fortement; une *inconstante* ne s'attache pas pour long-temps; une *volage* ne s'attache pas à un seul; une *changeante* ne s'attache pas au même. La *légère* se donne à un autre, parce que le premier ne la retient pas; l'*inconstante*, parce que son amour est fini; la *volage*, parce qu'elle veut goûter de plusieurs; la *changeante*, parce qu'elle en veut goûter de différens. Girard.

Légèrement, A la Légère. *Légèrement* énonce une simple modification de la manière dont les choses sont ou doivent être; *à la légère* désigne un costume différent de celui que les choses ont dans l'état naturel. L'adverbe marque une particularité; la phrase adverbiale, une singularité. Les soldats armés *légèrement* ont des armes et des vêtemens qui ne chargent point; les soldats armés *à la légère*, ont une espèce d'armure particulière qui les distingue. Vous êtes vêtu *légèrement* lorsque votre habillement n'est ni pesant, ni épais, ni incommode; vous êtes vêtu *à la légère*, lorsque la forme et la qualité de votre habillement vous laisse un air libre, dégagé, leste. Une femme en robe de gaze est *légèrement* vêtue; une danseuse en corset blanc l'est *à la légère*. Au figuré comme au propre, *légèrement* se dit quelquefois en bonne part, par exemple, quand il signifie, *superficiellement*; mais, au figuré, *à la légère* ne se prend qu'en mauvaise part. Un panégyriste passe *légèrement* sur les défauts et les torts de son héros; il ne le fait pas *à la légère*, il agit avec réflexion et avec adresse. L'homme qui ne réfléchit pas agit *légèrement*; l'homme frivole agit *à la légère*. Vous parlez *légèrement*, quand il vous échappe une parole imprudente; vous parlez *à la légère*, lorsque vous affectez dans vos discours un ton léger. Le présomptueux traite les choses *légèrement*; le fat les traite *à la légère*. Roubaud.

Lépreux, Ladre. Le *lépreux* et le *ladre* sont attaqués de la même maladie. La *lèpre* est le genre de maladie; la *ladrerie* est cette maladie particulière dont un sujet est actuellement atteint. *Lépreux* est le nom propre et connu des anciens; *ladre* est une dénomination détournée et corrompue de quelques dialectes Celtiques. *Lépreux* se dit plutôt des hommes; *ladre*, des animaux. La *lèpre* étoit commune chez les Juifs; la *ladrerie* est assez commune parmi les cochons. Au figuré, *lèpre* est un mot noble; on dit, la *lèpre* du péché; *ladrerie* ne se dit qu'en dérision; on désigne par-là une vilaine et sordide avarice. Roubaud.

Lettre, Epître. *Lettre* se dit généralement de toutes les lettres qu'on écrit d'ordinaire, surtout en prose, et de celles qui ont été écrites par des auteurs modernes, ou dans des langues vivantes. *Epître* se dit en parlant des lettres écrites par les anciens dont les langues sont mortes. Il est pourtant vrai que les traducteurs modernes ont dit *lettres*, en parlant de celles de Pline et de Cicéron. Dans le style moderne, on appelle *épîtres*, les lettres écrites en vers. On appelle *épîtres dédicatoires*, celles que l'on met à la tête des livres pour les dédier, quoiqu'ordinairement elles soient écrites en prose. Beauzée.

Levant, Orient, Est. Le *levant* est littéralement le lieu où le soleil paroît se lever par rapport à un pays; l'*orient* est le lieu du ciel où le jour commence à luire; l'*est* est le lieu de l'horizon d'où le vent souffle quand le soleil se lève. Le *levant* appartient proprement à la sphère, à la géographie; l'*orient*, à la cosmogonie, à l'astronomie; l'*est*, à la navigation, à la météorologie. Roubaud.

Lever, Hausser. L'action de *lever* a proprement pour objet d'ôter la chose de la place où elle étoit. L'action de *hausser* a pour objet propre de donner un plus haut degré dans la ligne perpendiculaire, à la chose qu'on *hausse*. On *lève* et l'on ne *hausse*

pas l'appareil d'une plaie, le scellé, un siége, une aune d'étoffe, le masque, un jugement, un interdit, des fruits, des rentes, des contributions; on *hausse* et on ne *lève* pas un mur, un plancher, les monnoies, une paye, des gages, les prix des denrées. On ne *lève* que ce qu'on ôte d'une place; on ne *hausse* que ce qu'on élève plus haut. On *lève* ce qui étoit baissé; on *hausse* ce qui étoit trop bas. Vous étiez assis, vous vous *levez*, et vous ne vous *haussez* pas; si vous vous mettez sur la pointe du pied, et que vous éleviez les bras tant que vous pouvez, pour toucher un objet trop élevé pour vous, vous vous *haussez*. Vous *levez* et vous *haussez* les épaules. Le premier exprime le mouvement simple; le second désigne une hauteur qui n'est point ordinaire et qui a quelque chose de remarquable. ROUBAUD, DICT. ACAD.

LEVER, ELEVER, SOULEVER, HAUSSER, EXHAUSSER. On *lève*, en dressant ou en mettant debout. On *élève*, en plaçant dans un lieu ou dans un ordre éminent. On *soulève* en faisant perdre terre et portant en l'air. On *hausse*, en ajoutant un degré supérieur, soit de situation, soit de force, soit d'étendue. On *exhausse*, en augmentant la dimension perpendiculaire. On dit *lever* une échelle, *élever* une statue, *soulever* un coffre, *hausser* les épaules et la voix, *exhausser* un bâtiment. GIRARD.

LEVER UN PLAN, FAIRE UN PLAN. On *lève un plan*, en travaillant sur le terrain, c'est-à-dire, en prenant des angles, et en mesurant des lignes dont on écrit les dimensions dans un registre, afin de s'en ressouvenir pour *faire le plan*. *Faire un plan*, c'est tracer en petit, sur du papier, du carton ou toute matière semblable, les angles et les lignes déterminées sur le terrain dont on a *levé le plan*; de manière que la figure tracée sur la carte, ou écrite sur le papier, soit tout-à-fait semblable à celle du terrain, et contienne en petit,

quant à ses dimensions, tout ce que l'autre contient en grand. Encyclopédie.

Libéralité, Largesse. La *libéralité* est un don généreux ; la *largesse*, une ample *libéralité*. Ce qu'on donne *libéralement* n'est pas dû ; ce qu'on donne *largement* n'est pas compté ou mesuré. s'il y a dans les *libéralités* de l'abondance, il y aura dans les *largesses* de la profusion. Les *largesses* sont de l'argent jeté en l'air ; les *libéralités* sont de l'argent placé. Les *libéralités* sont faites pour soutenir, encourager, attacher ; les *largesses* sont plutôt propres à corrompre, éblouir, avilir. Roubaud.

Liberté, Franchise. La *liberté* est le pouvoir de réduire en acte ses facultés, ou d'exercer sa volonté. La *franchise* est une exemption de charges ou de conditions onéreuses sur l'exercice de ses facultés ou de sa volonté. L'usage du mot *franchise* est astreint à tel ou tel ordre de choses ; mais celui de *liberté* convient partout où il s'agit de pouvoir faire ou ne pas faire. La *liberté* suppose un droit ; la *franchise*, un privilége. Les lois prohibitives ôtent la *liberté* du commerce ; les lois fiscales en ôtent la *franchise*. Au moral, la *franchise* fait dire ce qu'on pense ; la *liberté* fait oser dire ce qu'on dit. C'est la vérité, c'est la droiture qui inspire la *franchise* ; c'est la hardiesse, c'est le courage qui inspire la *liberté*. On parle avec *franchise* à ses amis, à ceux qui demandent des conseils ; on parle avec *liberté* à ses supérieurs, à ceux à qui l'on doit des ménagemens. Roubaud.

Libertin, Vagabond, Bandit. Le *libertin* pèche principalement contre les bonnes mœurs ; la passion ou l'amour du plaisir le domine. Le *vagabond* manque par la conduite ; l'indocilité ou l'amour excessif de la liberté, l'écarte des bonnes compagnies. Le *bandit* pèche par le cœur et la

probité ; il ne se conforme pas même aux lois civiles. GIRARD.

SE LICENCIER, S'ÉMANCIPER. Le premier dit plus que le second. *Se licencier* ne se dit qu'en matière de morale, quand on sort des bornes du devoir, du respect, de la modestie. *S'émanciper* peut se dire familièrement dans les choses indifférentes, qu'on n'avoit pas osé faire, qui ne sont que hardies ; mais à la rigueur, il marque seulement trop de liberté au lieu d'une vraie licence. Qui *s'émancipe* pourra bientôt *se licencier*. ROUBAUD.

LICITE, PERMIS. Ce qui est *licite*, n'a été déclaré mauvais par aucune loi ; Ce qui est *permis*, a été autorisé par une loi expresse. Ce qui est *licite*, tant que la loi n'a rien prononcé de contraire, est indifférent en soi : ce qui est *permis*, avant que la loi s'expliquât, étoit mauvais en vertu d'une loi antérieure. Ce qui cesse d'être *licite*, est *illicite* ; ce qui cesse d'être *permis*, devient *défendu*. BEAUZÉE.

LIER, ATTACHER. On *lie* pour empêcher que les membres n'agissent, ou que les parties d'une chose ne se séparent. On *attache* pour arrêter une chose, ou pour empêcher qu'elle ne s'éloigne. On *lie* les pieds et les mains d'un criminel, et on l'*attache* à un poteau. On *lie* un faisceau de verges avec une corde ; on *attache* une planche avec un clou. Dans le sens figuré, un homme est *lié* lorsqu'il n'a pas la liberté d'agir ; et il est *attaché*, quand il n'est pas en état de changer de parti, ou de le quitter. L'autorité et le pouvoir *lient* ; l'intérêt et l'amour *attachent*. GIRARD.

LIEU, ENDROIT, PLACE. *Lieu* marque un total d'espace. *Endroit* n'indique proprement que la partie d'un espace plus étendu. *Place* insinue une idée d'ordre et d'arrangement. Ainsi on dit, le *lieu* de l'habitation ; l'*endroit* d'un livre cité ; la *place* d'un convive, ou de quelqu'un qui a séance dans une assemblée. On est dans le *lieu* ; on cherche

l'*endroit*; on occupe la *place*. Paris est le *lieu* du monde le plus agréable; les espions sont dans tous les *endroits* de la ville; les premières *places* ne sont pas toujours les plus commodes. Il faut tant qu'on peut, préférer les *lieux* sains, les *endroits* connus, et les *places* convenables. GIRARD.

LIMER, POLIR. *Limer*, c'est enlever avec la lime les parties superficielles et saillantes d'un corps dur; *polir*, c'est rendre par le frottement, un corps uni, luisant, agréable à l'œil. L'action de *limer* a plusieurs objets différens; on *lime* pour *polir*, pour amenuiser, pour scier ou couper. L'action de *polir* s'exerce par différens moyens; on *polit* avec la lime, avec l'émeri, avec le polissoir, &c. *Limer* pour *polir*, c'est enlever ce qu'un corps a de rude et de raboteux. *Polir* ajoute à cet effet celui de donner au corps la netteté, la clarté, le lustre qu'exige la perfection. Au figuré, *limer* désigne fort bien la critique qui retranche, corrige, efface ce qu'il y a d'inégal, d'inexact, de dur dans un ouvrage d'esprit; *polir* désigne bien la dernière façon, la perfection, l'agrément et le brillant qu'il s'agit d'y mettre. L'exactitude, la correction, la précision, l'égalité, font un style *limé*; le style *poli* a de plus beaucoup d'élégance, une grande pureté, une douce harmonie, quelque chose de brillant et de lumineux. Bossuet et Corneille ne *limoient* pas leur style; Racine et Fénélon *polissoient* le leur avec beaucoup de soin. ROUBAUD.

LIMON, FANGE, BOUE, BOURBE, CROTTE. Le *limon* est le dépôt des eaux courantes, ; la *bourbe*, le dépôt des eaux croupissantes; la *boue* est de la terre détrempée, telle que celle qu'on trouve dans les rues; la *fange* est de la *boue* presque liquide; la *crotte*, de la *boue* considérée relativement à l'effet qu'elle produit sur les vêtemens. Le Nil dépose du *limon*; on trouve de la *bourbe* au fond des mares; après la pluie, il y a de la *boue* dans les rues; après la pluie, il y a de la *fange* dans

les sillons des terres labourées ; quand on marche sans précaution dans la *boue*, on couvre ses vêtemens de *crotte*. ROUBAUD.

LISIÈRE, BANDE, BARRE. La *lisière* est une longueur sur peu de largeur, prise ou levée sur le extrémités d'une pièce ou d'un tout. La *bande* est une longueur sur peu de largeur et d'épaisseur, qui est prise dans la pièce, ou qui même n'en a jamais fait partie. La *barre* est une pièce ou même un tout qui a beaucoup de longueur sur peu de largeur, avec quelque épaisseur, et qui peut faire résistance. Ainsi l'on dit, la *lisière* d'une province, d'un drap, d'une toile ; une *bande* de toile, d'étoffe, de papier ; une *barre* de bois ou de fer. ENCYCLOPÉDIE.

LISTE, CATALOGUE, RÔLE, NOMENCLATURE, DÉNOMBREMENT. La *liste* est une suite d'indications simples et briéves. Le *catalogue* suppose un certain ordre, une certaine distribution, un dessein particulier, souvent même des explications et des éclaircissemens. Le *rôle* est une sorte de registre qui marque le rang, le tour, l'ordre à observer à l'égard des personnes qui sont engagées dans le même état, assujetties à la même condition, soumises à une regle commune La *nomenclature* est une exposition, un *dénombrement* de noms. Le *dénombrement* est un compte détaillé des parties d'un certain tout, comme des habitans d'une ville, d'un royaume. Une *liste* de candidats; un *catalogue* de livres ; un *rôle* de contributions, de soldats, d'ouvriers ; une *nomenclature* des plantes de l'Europe ; le *dénombrement* des habitans de Paris. ROUBAUD.

LITTÉRALEMENT, A LA LETTRE. *Littéralement* désigne le sens naturel et propre du discours ; *à la lettre*, en désigne le sens strict et rigoureux. Il ne faut pas prendre *littéralement* ce qui ne se dit que par métaphore ; il ne faut pas prendre *à la lettre* ce qui ne se dit qu'en plaisantant. On end

littéralement ou par une simple version le texte d'un auteur, lorsque les expressions et les phrases correspondantes dans les deux langues, ont les mêmes propriétés et font le même effet dans l'une et dans l'autre. Il ne faut pas prendre les complimens *à la lettre.* ROUBAUD.

LITTÉRATURE, ERUDITION, SAVOIR, SCIENCE, DOCTRINE. La *littérature* désigne simplement les connoissances qu'on acquiert par les études ordinaires du collége. L'*érudition* annonce des connoissances plus recherchées, mais dans l'ordre seulement des belles-lettres. Le *savoir* dit quelque chose de plus étendu, principalement dans ce qui est de pratique. La *science* enchérit par la profondeur des connoissances, avec un rapport particulier à ce qui est de spéculation. *Doctrine* ne se dit proprement qu'en fait de mœurs, et de religion ; il emporte aussi une idée de choix dans le dogme, et d'attachement à un parti, à une secte. La *littérature* fait les gens lettrés ; l'*érudition,* les gens de lettres ; le *savoir,* les doctes ; la *science,* les savans ; la *doctrine,* les gens instruits. GIRARD.

LIVRER, DÉLIVRER. *Livrer* n'exprime que la simple tradition d'une main à l'autre, à quelque titre que ce soit. *Délivrer* exprime l'action de *livrer,* dans les formes ou dans les règles, en vertu d'une charge ou d'une obligation dont on s'acquitte à l'égard de la personne qui est en attente ou en souffrance. Vous *délivrez* la chose que vous devez *livrer.* Vous gardez ce que vous ne *livrez* pas ; vous retenez ce que vous avez à *délivrer.* La *livraison* change la possession de la chose ; la *délivrance* acquitte l'un et satisfait l'autre. ROUBAUD.

LOGIQUE, DIALECTIQUE. La *logique* rigoureusement prise, part de principes certains, tirés selon les règles infaillibles du raisonnement. La *dialectique,* suivant l'acception commune, part de données incertaines, pour atteindre au vraisemblable

par des conclusions apparentes, déduites avec des raisonnemens peut-être réguliers, mais hypothétiques. La *logique* est non-seulement une science, mais la première des sciences nécessaires aux philosophes. La *dialectique*, en se jetant dans le champ immense des probabilités, est devenue un art conjectural, honteusement dégradé par les sophistes. Un logicien a une *logique* ferme, vigoureuse, serrée, pressante; un dialecticien a une *dialectique* fine, subtile, ingénieuse, séduisante. Il y a une *logique* naturelle, ou une disposition naturelle à raisonner juste, qui vous mène droit à la vérité, même à travers les piéges du sophisme, qu'elle évitera sans démêler tout l'artifice de ses combinaisons. Il y a une *dialectique* d'école, ou une méthode d'argumenter qui s'oppose aux progrès de toutes les sciences, par l'esprit de doute, de dispute, et de contradiction qu'elle répand avec l'obscurité. Roubaud.

Logis, Logement. *Logis* désigne une retraite suffisante pour établir une demeure; *logement* annonce de plus une destination personnelle. Le maréchal des logis marque des *logis* qui seront occupés, mais il n'est chargé d'aucune destination personnelle. L'officier municipal qui assigne aux troupes, par des billets, les lieux de retraite où chacun doit se rendre, distribue des *logemens*, parce que chacun de ces billets détermine une destination personnelle. Beauzée.

Loisir, Oisiveté. Le *loisir* est un temps de liberté; on peut en disposer pour agir ou pour ne pas agir, pour un genre d'action ou pour un autre. L'*oisiveté* est un temps d'inaction; la liberté pouvoit en disposer autrement, mais elle a fait son choix. L'*oisiveté* est l'abus du *loisir*. Le *loisir* d'un homme de bien occasionne souvent beaucoup de bonnes actions; l'*oisiveté* ne peut occasionner que des maux. Beauzée.

Long-temps, Longuement. *Long-temps* désigne

seulement une certaine mesure, une durée de temps, d'existence, d'action ; *longuement* exprime, à la lettre, une action faite d'une manière plus ou moins longue, lente, paresseuse, languissante, &c. Si vous tournez avec de longs circuits de paroles autour d'une même idée, vous parlerez *longuement*, et on ne vous écoutera pas *long-temps*. Les Athéniens discouroient *longuement* pour l'oreille d'un Spartiate. Les apophtegmes de Sparte dureront aussi *long-temps* que les plus beaux discours d'Athènes. Tant qu'on intéresse ou qu'on amuse, on ne parle pas *longuement*, quoiqu'on parle *long-temps*. Avec une grande abondance d'idées, on parle *long-temps* ; avec une abondance de paroles, on parle *longuement*. Roubaud. Dict. Acad.

Louangeur, Flatteur, Adulateur, Flagorneur. Le *louangeur* loue pour louer ; c'est une habitude. Le *flatteur* loue pour plaire : il fait une étude de dire des choses agréables. L'*adulateur* met dans la flatterie de la fausseté et de la mauvaise foi ; c'est un fourbe. Le *flagorneur* loue à chaque instant et avec maladresse. Le *louangeur* loue sans discernement ; le *flatteur*, sans modération ; l'*adulateur*, contre son opinion ; le *flagorneur*, sans délicatesse et sans esprit. Le *louangeur* ennuie ; le *flatteur* peut séduire ; l'*adulateur* ne trompe que les gens aveuglés par la vanité ; le *flagorneur* est fade et dégoûtant, il n'est écouté que des sots. *Louangeur* est un terme de mépris ; *flagorneur*, une expression populaire ; *flatteur* est de tous les styles ; *adulateur* est ordinairement préféré en éloquence et en poésie. Dict. Acad.

Lourd, Pesant. Le mot *lourd* regarde plus proprement ce qui charge le corps ; celui de *pesant* a un rapport plus particulier à ce qui charge l'esprit. Il faut de la force pour porter l'un, et de la supériorité de génie pour soutenir l'autre. L'homme foible trouve *lourd* ce que le robuste trouve léger. L'administration de toutes les affaires d'un état est un fardeau bien *pesant* pour un seul. Girard.

Dans le sens propre, tout corps est *pesant*, parce que la pesanteur est la tendance générale des corps vers le centre : mais on ne peut appeler *lourds* que les corps qui ont une pesanteur considérable, relativement ou à leur masse, ou à la force qu'on y oppose. Différens hommes porteront des charges plus ou moins *pesantes*, à raison de la différence de leurs forces : mais un homme foible trouvera trop *lourd*, un fardeau qui ne paroît à un homme vigoureux qu'une charge légère. Dans le sens figuré, et quand il s'agit de l'esprit, *lourd* enchérit sur *pesant*. L'esprit *pesant* conçoit avec peine, avance lentement, et fait peu de progrès. L'esprit *lourd* ne conçoit, n'avance point, et ne fait aucun progrès. La médiocrité est l'apanage des esprits *pesans* : la stupidité est le caractère des esprits *lourds*, on n'en peut rien tirer. Beauzée.

Lueur, Clarté, Splendeur. La *lueur* est un commencement de *clarté* ; la *splendeur* en est la perfection : ce sont les trois différens degrés de l'effet de la lumière. Tout le secours de la *lueur* se borne à faire appercevoir et découvrir les objets. La *clarté* les fait pleinement distinguer et connoître. La *splendeur* les montre dans leur éclat. Girard.

Lumière, Lueur, Clarté, Eclat, Splendeur. La *lueur* est une *lumière* foible et légère ; la *clarté*, une *lumière* assez vive, et plus ou moins pure ; l'*éclat* une *lumière* brillante ou une vive *clarté* ; la *splendeur*, la plus grande *lumière* et le plus grand *éclat*. La *lumière* fait voir ; la *lueur* fait voir imparfaitement et confusément ; la *clarté* fait voir distinctement et nettement ; l'*éclat* fait voir facilement et parfaitement, mais quelquefois en affectant trop fortement la vue pour qu'elle puisse le soutenir long-temps ou le fixer ; la *splendeur* fait voir tout l'*éclat* de la chose, et avec tant d'*éclat* que les yeux en sont éblouis. Roubaud.

Luxe, Faste, Somptuosité, Magnificence. Le

luxe désigne une dépense excessive ; le *faste*, une dépense d'éclat ; la *somptuosité*. une dépense généreuse ; la *magnificence*, une dépense dans le grand et le beau. Le *luxe* joue la richesse et l'opulence ; le *faste*, la grandeur, la majesté ; la *somptuosité* annonce la grandeur et l'opulence ; la *magnificence* annonce la grandeur et l'opulence relevées par la manière et par l'objet. Le *luxe* est de tous les états ; il se glisse dans les genres de dépenses les plus communes. Le *faste* ne se trouve proprement que chez les riches, dans leurs bâtimens, dans leurs meubles, dans leurs habillemens, dans leurs équipages et leur train. La *somptuosité* a proprement lieu dans les festins, les édifices, les monumens, les choses d'éclat. La *magnificence* ne convient qu'aux grands. Roubaud.

M

Mafflé, Joufflu. *Mafflé*, qui a le visage plein et large ; *joufflu*, qui a de grosses joues. Le dernier n'exprime que l'embonpoint des joues. *Mafflé* exprime proprement la grosseur de la partie antérieure du visage, celle des lèvres et des parties voisines. Roubaud.

Maint, Plusieurs. *Maint* signifie *plusieurs* ; mais *plusieurs* marque purement et simplement la pluralité, le nombre ; au lieu que *maint* réduit la pluralité à une sorte d'unité, comme si les objets formoient une exception, un tout séparé du reste, un corps à part. La locution de *maint* auteur, semble annoncer un nombre d'auteurs qui forment une sorte de classe, et comme s'ils faisoient cause commune : *Plusieurs* n'annonce que le nombre, sans désigner aucun rapport particulier entre eux ; si ce n'est qu'ils ont la même opinion, la même marche, le même titre, quelque chose de semblable. Ces mots disent plus que *quelques-uns* et moins que *beaucoup*. Roubaud.

MAINTENIR, SOUTENIR. On *maintient* ce qui est déjà tenu, et qu'il faut tenir encore pour qu'il subsiste dans le même état ; on *soutient* ce qui a besoin d'être tenu par une force particulière, et qui courroit risque, sans cela, de tomber. C'est surtout la vigilance qui *maintient* ; c'est surtout la force qui *soutient*. La puissance *soutient* les lois : les magistrats en *maintiennent* l'exécution. On *soutient* ce qui est foible, chancelant ; on *maintient* ce qui est variable, changeant. Il faut de la force pour *soutenir* toujours son caractère ; il faut de l'habileté pour *maintenir* long-temps son crédit. ROUBAUD.

MAINTIEN, CONTENANCE. Le *maintien* est le même pour tous les états, il ne varie qu'à raison des circonstances. La *contenance* varie aussi selon les circonstances, mais chaque état a la sienne. Le *maintien* est pour marquer des égards aux autres hommes ; il est bon quand il est honnête. La *contenance* est pour en imposer aux autres hommes ; elle est bonne quand elle annonce ce qu'elle doit annoncer dans l'occasion. Le *maintien* est pour la société, il est de tous les temps ; la *contenance* est pour la représentation ; hors de là, c'est pédantisme. Il y a une infinité de bonnes *contenances*, parce qu'il y a des états différens, et que les dispositions varient ; mais il n'y a qu'un bon *maintien*, parce que l'honnêteté civile est une et invariable. DIDEROT, BEAUZÉE.

MAISON DES CHAMPS, MAISON DE CAMPAGNE. Une *maison des champs*, est une habitation avec les accessoires nécessaires aux vues économiques qui l'ont fait construire ou acheter ; comme un verger, un potager, une basse-cour, des écuries pour toutes sortes de bétail, &c. Une *maison de campagne*, est une habitation avec les accessoires nécessaires aux vues de liberté, d'indépendance et de plaisirs qui en ont suggéré l'acquisition ; comme, avenues, remises, jardins, parterre, bosquets, parc, &c. BEAUZÉE.

Maison, Hôtel, Palais, Chateau. Les bourgeois occupent des *maisons*; les grands à la ville occupent des *hôtels*; les rois, les princes y ont des *palais*; les seigneurs ont des *châteaax* dans leurs terres. Beauzée.

Maison, Logis. Le mot de *maison* marque plus particulièrement l'édifice; celui de *logis* est plus relatif à l'usage. On loge dans une *maison*, et une *maison* peut avoir plusieurs corps de *logis* qui peuvent être occupés par différentes personnes. On peut même établir dans une *maison* autant de *logis* qu'il y a de chambres, pourvu que chaque chambre soit suffisante aux besoins de ceux qu'on y *loge*. Beauzée.

Maladresse, Malhabileté. *Maladresse* se dit dans le sens propre, du peu d'aptitude aux exercices du corps; *malhabileté* ne se dit que du manque d'aptitude aux fonctions de l'esprit. Un joueur de billard est *maladroit*; un négociateur est *malhabile*. On nomme quelquefois au figuré *maladresse*, le manque d'intelligence et de capacité pour les opérations qui dépendent des vues de l'esprit; mais il n'y a pas réciprocité, et l'on ne nommera jamais *malhabileté*, le défaut d'aptitude aux défauts corporels. On peut donc dire qu'un négociateur est *maladroit*; mais on ne dira pas qu'un joueur de billard est *malhabile*. Beauzée.

Malavisé, Imprudent. Celui qui ne s'avise pas des choses dont il doit s'aviser, est *malavisé*; celui qui ne voit pas aussi avant dans la chose qu'il devroit y voir, est *imprudent*. Le *malavisé* ne regarde pas assez à la chose qu'il fait, il la fait mal; l'*imprudent* ne sait pas assez la valeur de ce qu'il fait, il fait mal. Le premier n'a pas pris conseil des circonstances et des convenances, il les choque; le second n'a pas approfondi les conséquences et les suites de la chose, elle tourne contre lui. Celui-là manque d'attention, de circonspection; ce-

lui-ci manque de sagesse, d'application, de prévoyance. ROUBAUD.

MALCONTENT, MÉCONTENT. On est *malcontent*, quand on n'est pas aussi satisfait qu'on avoit droit de l'attendre; on est *mécontent*, quand on n'a reçu aucune satisfaction. *Malcontent* se dit plus particulièrement du supérieur à l'égard de l'inférieur, parce que l'inférieur est censé du moins avoir fait quelque chose pour la satisfaction du supérieur; *mécontent* se dira plutôt de l'inférieur à l'égard du supérieur, par une raison contraire. Un prince peut être *malcontent* des services de quelqu'un de ses sujets; un père, de l'application de son fils; un maître, des progrès de son élève; &c. Un sujet, au contraire, peut être *mécontent* des passe-droits que lui fait le prince; un fils, de la prédilection trop marquée de son père pour un autre de ses enfans; un élève, de la négligence ou de l'impéritie de son maître; &c. *Malcontent* exige toujours un complément avec la préposition *de*; et ce complément exprime ce qui auroit dû donner une entière satisfaction. *Mécontent* peut s'employer d'une manière absolue et sans complément. ROUBAUD.

MALHEUR, ACCIDENT, DÉSASTRE. Le *malheur* s'applique particulièrement aux événemens de fortune et de choses étrangères à la personne; l'*accident* regarde proprement ce qui arrive dans la personne même; le *désastre* dit quelque chose de plus général. C'est un *malheur* de perdre son argent ou son ami; c'est un *accident* de tomber ou d'être blessé; c'est un *désastre* de se voir tout à coup ruiné et déshonoré dans le monde. On dit, un grand *malheur*, un cruel *accident*, un *désastre* affreux. GIRARD.

MALHEUREUX, MISÉRABLE. Ces deux mots expriment tous deux, sous des aspects différens, l'idée d'une situation fâcheuse et affligeante; mais *malheureux* présente directement cette idée fondamentale;

et *misérable* n'exprime directement que la commisération qui la suppose. On peut être *malheureux* par quelques accidens imprévus et fâcheux, sans être réduit pour cela à un état digne de compassion; mais celui qui est *misérable,* est réellement réduit à cet état; il est excessivement *malheureux.* *Malheureux* est donc moins énergique que *misérable*; il y auroit des cas où, pour parler avec justesse, il ne seroit pas indifférent de dire, une vie *malheureuse* ou une vie *misérable.* On est *malheureux* au jeu, on n'y est pas *misérable*; mais on peut devenir *misérable,* à force d'y être *malheureux.* On plaint proprement le *malheureux,* et c'est tout ce qu'exige l'humanité; mais on doit assister les *misérables,* ou avoir du moins pitié de leur sort. Roubaud.

Quelquefois ces mots sont employés, non pas pour caractériser simplement une situation fâcheuse et affligeante, mais pour indiquer que l'être auquel on les applique, est digne de cette situation. C'est dans ce sens que l'on dit d'un méchant, d'un fourbe, d'un homme sans mœurs, sans pudeur, sans aucune élévation d'ame, que c'est un *malheureux,* ou un *misérable,* parce qu'en effet il mérite de l'être. Cette seconde acception ne change rien aux différences indiquées pour la première. Dict. Acad.

Malice, Malignité, Méchanceté. Il y a dans la *malice* de la facilité et de la ruse, peu d'audace, peu d'atrocité. Il y a dans la *malignité* plus de suite, plus de profondeur, plus de dissimulation, plus d'activité que dans la *malice.* La *malignité* n'est pas aussi dure et aussi atroce que la *méchanceté*; elle fait verser des larmes, mais elle s'attendriroit peut-être si elle les voyoit couler. Le substantif *malignité* a une toute autre force que son adjectif *malin.* On permet aux enfans d'être *malins*; on ne leur passe la *malignité* en quoi que ce soit. On leur passe des *malices,* on va même quelquefois jusqu'à les y encourager. Cette sorte d'indulgence

est pourtant dangereuse ; la ruse que suppose la *malice* dispose insensiblement à la *malignité*, parce que rien ne coûte à l'amour-propre pour réussir ; et de la *malignité* à la *méchanceté* il y a si peu de distance, qu'il n'est pas difficile de prendre l'une pour l'autre. BEAUZÉE.

MALIN, MAUVAIS, MÉCHANT, MALICIEUX. Le *malin* l'est de sang-froid ; il est rusé ; quand il nuit, c'est un tour qu'il joue ; pour s'en défendre, il faut s'en défier. Le *mauvais* l'est par emportement, il est violent ; quand il nuit il satisfait sa passion ; pour n'en rien craindre il ne faut pas l'offenser Le *méchant* l'est par tempérament ; il est dangereux ; quand il nuit, il suit son inclination ; pour en être à couvert, le meilleur est de le fuir. Le *malicieux* l'est par caprice ; il est obstiné ; s'il nuit, c'est de rage ; pour l'appaiser, il faut lui céder. L'amour est un dieu *malin* qui se moque de ceux qui l'adorent. Le poltron fait le *mauvais*, quand il ne voit point d'ennemis. Les hommes sont quelquefois plus *méchans* que les femmes ; mais les femmes sont toujours plus *malicieuses* que les hommes. GIRARD. *Voyez* ROUBAUD.

MALTRAITER, TRAITER MAL. *Maltraiter* signifie faire outrage à quelqu'un, soit de paroles, soit de coups de main. *Traiter mal*, signifie faire faire mauvaise chère à quelqu'un, ou n'en pas user avec lui à son gré. Un homme violent et grossier *maltraite* ceux qui ont affaire à lui ; un homme avare et mesquin *traite mal* ceux qu'il est forcé d'inviter à manger. BEAUZÉE.

MANIAQUE, LUNATIQUE, FURIEUX. *Maniaque* et *lunatique* ont ordinairement le même sens ; ils expriment une fureur produite par les mêmes influences ; mais on y a mis une différence. Les accès de folie du *maniaque* ne sont pas réguliers ; ceux du *lunatique* sont périodiques. Le *furieux* est une espèce particulière de fou, qui, sans fiè-

vre et dans un délire perpétuel, se jette sur tout ce qui se présente à lui, brise avec une force prodigieuse jusqu'à de grosses chaînes, &c. Roubaud.

Manifeste, Notoire, Public. Il est facile de connoître ce qui est *manifeste*. Ce qui est *notoire* est bien et certainement connu. On connoît assez généralement ce qui est *public*. La chose *manifeste* n'est plus cachée ; la chose *notoire* n'est plus incertaine ; la chose *publique* n'est pas secrète. Il n'y a point à dissimuler sur ce qui est *manifeste*, à contester sur ce qui est *notoire* ; à se taire sur ce qui est *public*. Roubaud.

Manigance, Machination, Manége. La *manigance* est un emploi de petites manœuvres cachées et artificieuses pour parvenir à quelque fin. La *machination* est l'action de concerter et de conduire sourdement des artifices odieux qui tendent à une mauvaise fin. Le *manége* est une conduite adroite avec laquelle on manie, on ménage si bien les esprits et les choses, qu'on les amène insensiblement à ses fins. La *manigance* est naturelle au brouillon qui n'a que de petits moyens. La *machination* convient à ces gens sans honneur et sans vertu, pour qui tous les moyens sont bons. Le *manége* est la ressource familière de ceux qui vivent dans les lieux où l'on ne fait rien, où l'on n'a rien, où l'on n'est rien que par *manége*. Le petit peuple n'entend guère que la *manigance* ; l'intérêt, la passion, la malignité enseignent la *machination* ; la cour est la grande école du *manége*. Roubaud.

Manœuvre, Manouvrier. Le *manœuvre* est un ouvrier subalterne qui sert ceux qui font l'ouvrage. Le *manouvrier* est un ouvrier mercenaire qui gagne sa vie à travailler pour ceux qui ordonnent ou entreprennent l'ouvrage. Roubaud.

Manque, Défaut, Faute, Manquement. Le *manque* est l'absence de ce qu'il s'en manque pour qu'une chose soit complète ou entière, par oppo-

sition à ce qu'il y auroit de trop. Le *défaut* est l'absence de la chose de ce qu'on désireroit, par opposition à ce qu'on a. *Faute* est synonyme de *manquement*. Le *manquement* est une *faute* d'omission; tandis que la *faute* est tantôt de commettre ce qui n'est pas permis, et tantôt d'omettre ce qui étoit prescrit. Par la *faute*, on fait mal; par le *manquement* on n'observe pas la règle. Dans la *faute* il y a toujours une omission, qui forme le *manquement* proprement dit. Le *manquement* est fait à la règle; ainsi on dit un *manquement* de foi, de respect, de paroles; on ne dit pas une *faute* de parole, de respect, de foi. Roubaud.

Marchandises, Denrées. Le mot *marchandises* est souvent mis en opposition avec *denrées*. Dans ce cas voici leurs différences. Les *denrées* sont les productions de la terre qui, brutes ou préparées, se vendent ou se débitent jusques dans le plus petit détail pour les besoins de la vie, et se consomment au premier usage; les *marchandises* sont les matières premières, manufacturées, simples ou combinées, appropriées par l'industrie à divers usages, et qui ne se consomment que par un usage plus ou moins long. Les légumes, les blés, le foin, le vin, les fromages, les fruits, le bois à brûler, sont des *denrées*, parce qu'ils se détruisent au premier usage. Mais les métaux, les lins, les chanvres, les draperies, les merceries, &c. sont des *marchandises* et non des *denrées*, parce qu'ils forment des ouvrages d'industrie, destinés à d'autres besoins que ceux de notre subsistance journalière, et qui ne s'usent que par une consommation lente. Roubaud.

Mari, Epoux. *Mari* désigne la qualité physique; *époux* marque l'engagement social, c'est le terme sacramentel ou moral. Le *mari* répond à la femme, comme le mâle à la femelle. *Epoux* est un mot plus noble; il est seul du haut style: *mari* est familier. Le mot *mari* annonce la puissance; le

mot *époux* n'annonce que l'union. Qui prend un *mari* prend un maître; qui prend une *épouse* prend une compagne. Une femme est en puissance de *mari*; le *mari* est le chef et le maître de la communauté. Le *mari* a des droits; l'*époux* a des devoirs. ROUBAUD.

MARQUER, INDIQUER, DÉSIGNER. Ce qui *marque* distingue un objet par des caractères particuliers, de manière qu'on ne puisse pas le méconnoître ou le confondre avec un autre. Ce qui *indique*, donne des renseignemens sur un objet qu'on ignore ou qu'on cherche, de manière à diriger nos regards, nos soins, nos pensées, pour le voir, le remarquer, le trouver. Ce qui *désigne*, annonce une chose cachée, par le rapport de certaines figures avec elle, de manière que, sans la mettre sous nos yeux, nous la sachions et nous en soyons certains. Le cadran *marque* les heures; le baromètre *marque* le degré de la pesanteur de l'air. L'index d'un livre *indique* la division et la place des matières; votre doigt *indique* l'objet éloigné que vous voulez montrer; une carte vous *indique* la route que vous voulez prendre. La fumée *désigne* le feu; le signalement *désigne* la personne; les pavillons différens *désignent* les nations. ROUBAUD.

MARRI, FACHÉ, REPENTANT. *Marri* est surtout affecté au style religieux. *Fâché* est plus vague; il exprime un déplaisir quelconque, et jusqu'à un mécontentement léger et passager. *Repentant* suppose du regret. On est *marri* et *repentant* de ses propres actions; mais le mot *repentant* ne tombe pas toujours, comme *marri*, sur des fautes. L'homme *marri* de ses fautes, les pleure; et dans sa douleur amère et profonde, il demande sa grâce, avec les sentimens et les accens d'un cœur contrit qui mérite de l'obtenir. L'homme *fâché* de ses fautes, les déteste, et, dans son ressentiment tourné contre lui-même, il commence en quelque sorte à venger sur lui le tort ou l'offense qu'il s'a-

git de réparer. L'homme *repentant* de ses fautes, s'en tourmente et les abjure ; et dans ses regrets justes et réfléchis, il reconnoît le devoir de réparer ses torts et d'expier ses offenses. C'est la douleur que vous voyez dominer dans l'homme *marri* ; il semble n'avoir pas même d'autre sentiment : c'est l'humeur que vous croyez voir dominer dans l'homme *fâché*: mais les motifs la corrigent. C'est le regret qui domine dans l'homme *repentant*, et ce regret est en lui-même salutaire. Roubaud.

Masqué, Déguisé, Travesti. Il faut pour être *masqué* se couvrir d'un faux visage ; il suffit pour être *déguisé*, de changer ses parures ordinaires. On ne se sert du mot *travesti*, qu'en cas d'affaires sérieuses, lorsqu'il s'agit de passer en inconnu ; et c'est alors prendre un habit ordinaire et commun dans la société, mais très-éloigné et très-différent de celui de son état. On se *masque* pour aller au bal ; on se *déguise* pour venir à bout d'un intrigue ; on se *travestit* pour n'être pas reconnu de ses ennemis. Girard.

Massacre, Carnage, Boucherie, Tuerie. La barbarie, la férocité, l'atrocité dans toute leur horreur, ordonnent le *massacre*. La soif du sang, la fureur effrénée, l'acharnement, poursuivent le *carnage*. L'humeur sanguinaire, l'ardeur de dévorer sa proie, l'impitoyable cruauté, font une *boucherie*. Une aveugle impétuosité, un horrible désordre, les chocs tumultueux d'une foule emportée, causent une *tuerie*. Roubaud.

Mater, Mortififr, Macérer. On dit, *mater* des animaux et particulièrement des oiseaux ; on les *mate*, en les dressant, en les domptant, en les apprivoisant. On dit, *mortifier* des corps, et particulièrement des viandes ou des chairs : on les *mortifie*, en les dépouillant des principes de leur mouvement ou de leur vie, en détruisant le tissu de leurs parties, en les altérant pour les attendrir, ou les mener à la putréfaction. On dit *macérer* des

mixtes, et surtout des plantes, en affoiblissant leur vertu, en les faisant tremper ou rouir dans une liqueur, en faisant passer leurs principes dans la liqueur même, en les flétrissant par quelque moyen semblable. En style chrétien, on dit également *mater*, *mortifier*, *macérer* son corps ou sa chair. Vous *matez* le corps par les violences que vous lui faites pour le dompter ; vous le *mortifiez* par le soin que vous prenez de réprimer ses appétits, et d'amortir ses désirs ; vous le *macérez* par des exercices qui le tourmentent et le tiennent dans un état de souffrance. ROUBAUD.

MATIÈRE, SUJET. La *matière* est ce qu'on emploie dans le travail ; le *sujet* est ce sur quoi on travaille. La *matière* d'un discours consiste dans les mots, dans les phrases et dans les pensées ; le *sujet* est ce qu'on explique par ces mots, par ces phrases et par ces pensées. GIRARD. *Voyez* ROUBAUD.

MATINAL, MATINEUX. Le premier doit s'appliquer à celui qui s'est levé matin ; et le second, à celui qui est dans l'habitude de se lever matin. DICT. ACAD.

MÉCONTENS, MAL-INTENTIONNÉS. Les *mécontens* ne sont pas satisfaits du gouvernement, du ministère, de l'administration des affaires ; ils désirent qu'on y fasse quelque changement. Les *mal-intentionnés* ne sont pas satisfaits de leur propre situation, et pensent à s'en procurer une qui soit à leur gré. Il y a des *mécontens* dans les temps de trouble ; parce que la tempête fait aisément perdre la tête à un pilote qui n'a pas assez d'expérience et de lumière, et que la manœuvre peut en souffrir. Il y a des *mal-intentionnés* dans tous les temps ; parce que dans tous les temps, il y a des passions, et que les passions sont toujours injustes. DICT. ACAD.

MÉFIANCE, DÉFIANCE. La *méfiance* est une crainte habituelle d'être trompé. La *défiance* est un doute que les qualités qui nous seroient utiles ou agréa-

bles, soient dans les hommes ou dans les choses, ou en nous-mêmes. La *méfiance* est l'instinct du caractère timide et pervers. La *défiance* est l'effet de l'expérience et de la réflexion. Le *méfiant* juge des hommes par lui-même et les craint. Le *défiant* en pense mal et en attend peu. On naît *méfiant*; pour être *défiant*, il suffit de penser, d'observer et d'avoir vécu. On se *méfie* du caractère et des intentions d'un homme. On se *défie* de son esprit, de ses talens. Anonyme.

Se Méfier, Se Défier. *Se méfier* exprime un sentiment plus foible que se *défier*. Cet homme ne me paroît pas franc, je m'en *méfie*; cet autre est un fourbe avéré, je m'en *défie*. *Se méfier* marque une disposition passagère et qui pourra cesser; *se défier* est une disposition habituelle et constante. Il faut se *méfier* de ceux qu'on ne connoît pas encore, et se *défier* de ceux par qui on a déjà été trompé. *Se méfier* appartient plus au sentiment dont on est affecté actuellement; *se défier* tient plus au caractère. Il est presque également dangereux dans la société de n'être jamais *méfiant*, et d'avoir le caractère *défiant*; de ne *se méfier* de personne, et de *se défier* de tout le monde. On *se méfie* des choses qu'on croit; on *se défie* des choses qu'on ne croit pas. Je me *méfie* que cet homme est un fripon, et je me *défie* de la vertu qu'il affecte On *se méfie* des défauts; on *se défie* des vices. Il faut *se méfier* de la légèreté des hommes, et *se défier* de leur perfidie. On *se méfie* des qualités de l'esprit, on *se défie* de celles du cœur. Je me *méfie* de la capacité de mon intendant; je me *défie* de sa probité. Quand il s'agit de soi-même, on *se méfie* d'une mauvaise qualité que l'on a; on *se défie* d'une bonne qualité dont on n'attend pas tout l'effet qu'elle semble promettre. Il faut *se méfier* de sa foiblesse, et *se défier* quelquefois de ses forces mêmes. La *méfiance* suppose qu'on fait peu de cas de celui qui en est l'objet; la *défiance* suppose quelquefois de l'estime. Encyclopédie.

Mélancolique, Atrabilaire. Le *mélancolique* est dans un état de langueur et d'anxiété ; sa tristesse est morne et inquiète. L'*atrabilaire* est dans un état de fermentation et d'angoisse ; sa tristesse est sombre et farouche. Le *mélancolique* évite le monde, il veut être seul ; l'*atrabilaire* repousse les hommes, et il ne peut vivre avec lui-même. Le *mélancolique* sensible à l'intérêt que vous lui témoignez, l'est encore aux peines de ses semblables ; l'*atrabilaire,* ennemi des autres et de lui-même, voudroit ne voir que des êtres plus malheureux que lui. Roubaud.

Mêler, Mélanger, Mixtionner. *Mêler* est le verbe simple et le genre : *mélanger* et *mixtionner* sont des dérivés ; ils modifient et restreignent l'idée simple. *Mêler,* c'est mettre ensemble toutes sortes de choses, de quelque matière que ce soit ; *mélanger,* c'est assembler, assortir, combiner à dessein et avec art des choses qui doivent naturellement se convenir, pour obtenir, par leur agrégation et leur variété, un résultat avantageux et un nouveau tout. *Mixtionner,* c'est *mélanger,* fondre des drogues dans des liqueurs, de manière qu'elles restent incorporées, et que la composition produise des effets particuliers. On *mêle,* on incorpore ensemble des liqueurs ; on *mêle,* on brouille maladroitement des écheveaux. Le peintre *mélange* habilement les couleurs. Le fabriquant *mélange* artistement les laines et les soies de différentes sortes, de différentes couleurs, pour en former un tissu particulier. On *mixtionne* artificiellement des substances étrangères les unes aux autres, que l'on fond ensemble ; et c'est proprement la drogue qui distingue la *mixtion.* Un breuvage *mixtionné* est dénaturé ; si vous *mixtionnez* une liqueur, vous la falsifiez. Vous *mêlez* le vin avec l'eau pour boire ; vous *mélangez* différentes sortes de vins pour les corriger ou les améliorer l'un par l'autre, et en faire un autre vin ; vous *mixtionneriez* le vin que

vous frelateriez avec des drogues. *Mêler* peut également s'employer en bonne et en mauvaise part; *mélanger* s'emploie plutôt en bonne part; mais *mixtionner* s'emploie ordinairement en mauvaise part. ROUBAUD, DICT. ACAD.

MÉMOIRE, SOUVENIR, RESSOUVENIR, RÉMINISCENCE. La *mémoire* et le *souvenir* expriment une attention libre de l'esprit à des idées qu'il n'a pas oubliées, quoiqu'il ait discontinué à s'en occuper. Ces idées avoient fait des impressions durables, on y jette par choix un nouveau coup d'œil; c'est une action de l'ame. Le *ressouvenir* et la *réminiscence* expriment une attention fortuite à des idées que l'esprit avoit entièrement oubliées et perdues de vue. Ces idées n'avoient fait qu'une impression légère, qui avoit été étouffée, ou totalement effacée par de plus fortes ou de plus récentes; elles se présentent d'elles-mêmes, ou du moins sans aucun concours de notre part; c'est un événement où l'ame est purement passive. On se rappelle la *mémoire* ou le *souvenir* des choses quand on veut; cela dépend uniquement de la liberté de l'ame: mais la *mémoire* ne concerne que les idées de l'esprit, et le *souvenir* regarde les idées qui intéressent le cœur. On a le *ressouvenir* ou la *reminiscence* des choses, quand on peut: cela tient à des causes indépendantes de notre liberté: mais le *ressouvenir* ramène tout à la fois les idées effacées et la conviction de leur préexistence; l'esprit les reconnoît; au lieu que la *reminiscence* ne fait que réveiller les idées anciennes, sans rappeler aucune trace de leur préexistence; l'esprit croit les connoître pour la première fois. ENCYCLOPÉDIE.

MÉNAGE, MÉNAGEMENT, EPARGNE. On se sert du mot *ménage*, en fait de dépense ordinaire; de celui de *ménagement*, dans la conduite des affaires; de celui, *d'épargne*, à l'égard des revenus. Le *ménage* est le talent des femmes; il empêche de se trouver court dans le besoin. Le *ménagement* est

du ressort des maris; il fait qu'on n'est jamais dérangé. L'*épargne* convient aux pères, elle sert à amasser pour l'établissement de leurs enfans. GIRARD.

MENTERIE, MENSONGE. Une *menterie* est une simple fausseté avancée dans l'intention de tromper; le *mensonge* est une fausseté méditée et composée de manière à tromper. Le *mensonge* est une grande et profonde *menterie*; il est inspiré par quelque intérêt important. La *menterie* n'a ni les mêmes motifs, ni la même présomption; elle est simple et familière; c'est un *mensonge* léger, badin, ou du moins sans conséquence. Vous n'accuserez pas sérieusement quelqu'un en face de *mensonge*; vous l'offenseriez: le *mensonge* est, en général, grave. Vous lui reprocherez en plaisantant une *menterie*; il ne sera pas blessé: la *menterie* est plus ou moins légère. Le fourbe fait des *mensonges*; le bavard dit des *menteries*: celui-ci ne trompe personne; l'autre trompe les plus fins. *Mensonge* est du style noble; *menterie* du style très-familier. ROUBAUD.

MENU, DÉLIÉ, MINCE. Le *menu* n'a quelquefois rapport qu'à la grosseur dont il manque, et d'autres fois il en a la grandeur en tout sens. Le *délié* n'est opposé qu'à la grosseur, supposant toujours une sorte de longueur. Le *mince* n'attaque que l'épaisseur, pouvant avoir beaucoup des autres dimensions. Ainsi l'on dit, une jambe et une écriture *menue*, un fil *délié*, une planche et une étoffe *mince*. GIRARD.

MERCI, MISÉRICORDE. On est, on se remet, on s'abandonne à la *merci*, à la *miséricorde* de quelqu'un, c'est-à-dire, à sa discrétion. Mais la volonté, la bonne volonté vous reçoit à *merci*; le cœur, un sentiment tendre vous fait *miséricorde*. N'attendez point de *merci* des gens durs et rigides; n'attendez point de *miséricorde* des gens insensibles et impitoyables. On est à la *merci* des bêtes féroces, comme des êtres

intelligens; la *miséricorde* n'appartient qu'aux êtres sensibles, bons par leur nature, capables de pitié. Le tyran ne connoît point de *miséricorde*, vous êtes à sa *merci*. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

MÉRITER, ETRE DIGNE. On *mérite* par ses actions, par ses services; on *est digne* par ses qualités, par sa supériorité. Dans le premier cas, on a une sorte de droit : dans le second, on a un titre. S'agit-il d'une place qui se donne aux services? celui qui a rendu le plus de services la *mérite*. Ne faut-il pour une place que la capacité? celui qui a donné le plus de preuves de capacité, en *est digne*. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

MÉSAISE, MALAISE. Le *mésaise* n'est que la simple privation d'aise ou de bien-être; et le *malaise*, un mal positif, ennemi de l'aise et du bien-être. *Mésaise* marque proprement une situation dans laquelle, après avoir cessé d'être bien, on n'est pas encore mal; et *malaise*, une situation dans laquelle on est mal, sans avoir un mal déterminé. ROUBAUD.

MÉSUSER, ABUSER. On *mésuse* de la chose qu'on emploie mal; on *abuse* de la chose qu'on emploie à faire mal. Dans le premier cas on pèche contre la raison, contre la sagesse, contre le bon ordre; dans le second, on pèche contre la justice, contre la droiture. contre la probité, contre les droits d'autrui. On *mésuse* par dérèglement, en agissant comme on dit, à tort et à travers; on *abuse* par excès, ou en outre-passant ses droits. Une mauvaise tête *mésuse* de vos bienfaits; un mauvais cœur en *abuse*. Il n'est rien dont l'ignorance ne *mésuse* et dont la malice n'*abuse*. Un ami indiscret *mésuse* du secret que vous lui confiez; un ami perfide en *abusera* contre vous-même. ROUBAUD.

MÉTAL, MÉTAIL. *Métal* indique un métal quelconque, pur, simple; *métail*, une composition de métaux, ou un mélange dans lequel il entre

quelques métaux. L'or est un *métal*; le similor est un *métail*. Roubaud.

Métamorphose, Transformation. La *métamorphose* n'exprime au propre qu'un changement de forme; la *transformation* désigne encore quelquefois d'autres changemens. La *métamorphose* emporte toujours une idée de merveilleux, et il n'en est pas de même de la *transformation*. Ainsi au figuré, la *métamorphose* est une *transformation* merveilleuse, un changement prodigieux, de manière, de conduite, de sentimens, de caractères, de mœurs. La *métamorphose* est d'ailleurs une *transformation* si entière, que l'objet ne conservant aucun de ses traits, il est absolument méconnoissable. La *transformation* sera plus simple et plus facile; elle s'arrête même ordinairement aux apparences et aux manières. Roubaud.

Métier, Profession, Art. Littéralement parlant, le *métier* est un genre de service que l'on rend dans la société; la *profession* est un genre d'état auquel on se dévoue; l'*art*, un genre d'industrie qu'on exerce. *Métier*, désigne la condition qu'on remplit; *profession*, la destination que l'on suit; *art*, le talent qu'on cultive. Le *métier* fait l'ouvrier; la *profession* fait l'homme d'une telle classe; l'*art* fait l'artisan, l'artiste, l'homme habile. Le *métier* demande un travail de la main; la *profession*, un travail quelconque; l'*art*, un travail de l'*esprit*, sans exclure comme sans exiger le travail de la main. Ainsi l'on dit le *métier* de boulanger, le *métier* de chaudronnier, &c.; mais on dit la *profession* de commerçant, d'avocat, &c. Enfin on dit également l'*art* de la serrurerie ou de l'horlogerie, de la peinture ou de la sculpture, de la rhétorique ou de la poésie, pour désigner le génie des choses, sans égard à la manière de les exécuter. Roubaud.

Mettre, Poser, Placer. *Mettre* a un sens plus général; *poser* et *placer* en ont un plus restreint.

Mais *poser* c'est *mettre* avec justesse, dans le sens et de la manière dont les choses doivent être mises; *placer*, c'est les *mettre* avec ordre, dans le rang et dans le lieu qui leur conviennent. Pour bien *poser*, il faut de l'adresse dans la main; pour bien *placer* il faut du goût et de la science. On *met* des colonnes pour soutenir un édifice; on les *pose* sur des bases; on les *place* avec symétrie. GIRARD.

MINUTIE, BABIOLE, BAGATELLE, GENTILLESSE, VÉTILLE, MISÈRE. *Minutie* désigne proprement la petitesse, le peu de conséquence d'une chose qu'on laisse de côté; *babiole*, la puérilité d'une chose qui ne convient qu'à des enfans; *bagatelle*, le peu de valeur d'une chose dont on ne sauroit faire cas: *gentillesse* le peu de solidité d'une chose qui n'a que le mérite de l'agrément; *vétille* le peu de force d'une chose à laquelle il ne faut pas s'arrêter; *misère*, la nullité d'une chose qui ne doit pas affecter. Les petits esprits s'occupent très-sérieusement de *minuties*. Les meilleurs esprits s'amusent quelquefois à des *babioles*. La frivolité de l'esprit et des mœurs donne un grand prix aux *bagatelles*. Un goût léger et délicat nous attache à toutes sortes de *gentillesses*. Les gens d'une humeur difficultueuse et d'un esprit borné, s'attachent beaucoup à des *vétilles*. Une sensibilité extrême s'affecte des plus petites *misères*. Où en sont les affaires, si le prêteur se mêle de toutes les *minuties?* où en est notre âge, si l'on se ruine de tous côtés en *babioles?* où en sont les hommes, si les femmes ne sont que de jolies *bagatelles?* où en sont les mœurs, si toutes les méchancetés passent sous le nom de *gentillesses?* où en est la raison, s'il n'est plus permis de parler que de *vétilles?* où en sommes-nous, si les *misères* sont traitées comme de grandes affaires, et les grandes affaires comme des *misères?* ROUBAUD, DICT. ACAD.

MIRER, VISER. *Mirer* n'exprime que l'action de

considérer ; *viser* indique la fin ou le terme de l'action. On *mire* un objet et on *vise* à un but. *Mirer* ne se dit guère qu'au propre ; et *viser* s'emploie souvent au figuré, pour désigner l'objet qu'on a en vue. Un canonnier *mire* une tour et *vise* à l'abattre. Vous *mirez* une étoffe à contre jour pour en découvrir les tares ; vous *visez* au blanc pour y adresser votre coup. On voit bien ce que le courtisan *mire*, mais on ne voit pas où il *vise*. ROUBAUD.

MOBILIER, MOBILIAIRE. *Mobilier* qui est meuble ; *mobiliaire* qui a rapport au meuble. Le premier marque la qualité de la chose ; le second, une relation quelconque avec la chose. Les lits, les tables, les chaises, sont proprement des effets *mobiliers* ; l'argent, les obligations, les récoltes coupées, sont proprement *mobiliaires* ; ils ne sont pas meubles, mais on les assimile aux meubles. *Mobiliaire* a donc par lui-même une plus grande étendue de sens que *mobilier*, quoiqu'on attribue à ce dernier la même capacité. ROUBAUD.

MODE, TON. Le *mode* diffère du *ton*, en ce que celui-ci n'indique que la corde ou le lieu du système qui doit servir de base au chant, et le *mode* détermine la tierce et modifie toute l'échelle sur ce son fondamental. DICT. ACAD.

MODE, VOGUE. La *mode* est un usage régnant et passager, introduit par la société, par le goût, la fantaisie, le caprice. La *vogue* est un concours excité par la réputation, le crédit, l'estime, et par préférence aux autres objets du même genre. Une marchandise est à la *mode*, on en fait un grand usage ; le marchand qui la vend a la *vogue*, on y court de toutes parts. On prend la coiffure, le ton, et jusqu'au remède qui est à la *mode*. On prend le médecin, l'avocat, l'ouvrière qui a la *vogue*, parce qu'on croit en tirer un meilleur service. On suit la *mode*, il faut bien faire com-

me tout le monde ; la *vogue* entraîne, on court où l'on voit tout le monde courir. ROUBAUD.

MOMENT, INSTANT. Un *moment* n'est pas long ; un *instant* est encore plus court. *Moment* a une signification plus étendue ; il se prend quelquefois pour le temps en général, et il est d'usage dans le sens figuré. *Instant* a une signification plus resserrée, il marque la plus petite durée du temps, et n'est jamais employé que dans le sens littéral. Tout dépend de savoir prendre le *moment* favorable ; quelquefois un *instant* trop tôt ou trop tard est tout ce qui fait la différence du succès à l'infortune. Tous les *momens* sont chers à qui connoît le prix du temps. Chaque *instant* de la vie est un pas vers la mort. GIRARD.

MONDE, UNIVERS. *Monde* ne renferme dans sa valeur que l'idée d'un être seul, quoique général ; c'est ce qui existe. *Univers* renferme l'idée de plusieurs êtres, ou plutôt celle de toutes les parties du *monde*, c'est tout ce qui existe. Le premier de ces mots se prend quelquefois dans un sens particulier, comme quand on dit l'ancien et le nouveau *monde* ; et dans un sens figuré, comme quand on dit, en ce *monde*-ci et en l'autre, le beau *monde*, le grand *monde*, le *monde* poli. Le second se prend toujours à la lettre, et dans un sens qui n'excepte rien : c'est pourquoi il faut souvent joindre le mot *tout*, avec celui de *monde* ; mais il n'est pas nécessaire de donner cette épithète au mot *univers*. GIRARD.

LE GRAND MONDE, LE BEAU MONDE. Dans les monarchies, on appelle *le grand monde*, la cour et les gens de haute qualité ; et l'on dit partout *le beau monde*, pour signifier les gens les plus polis. Dans ce sens, c'est la naissance et le rang qui font la grandeur, et par conséquent *le grand monde*. Une politesse aisée tout à la fois et noble, l'élégance des formes, une certaine fleur d'esprit, la délicatesse du goût, la finesse du tact, un cer-

tain charme dans les manières, cest là ce qui fait *le beau monde*. *Le grand monde* est la première classe de la société ; *le beau monde* est l'élite du monde poli. Roubaud.

Mont, Montagne. *Mont* désigne une masse détachée de toute autre pareille, soit physiquement, soit idéalement. *Montagne* ne présente que l'idée générale et commune sans aucun égard à cette distinction. Roubaud.

Moquerie, Raillerie, Plaisanterie. La *moquerie* se prend en mauvaise part ; la *raillerie* peut être prise en bonne ou en mauvaise part, selon les circonstances ; la *plaisanterie* en soi ne peut être prise qu'en bonne part. La *moquerie* est une dérision qui vient du mépris que l'on a pour quelqu'un. La *raillerie* est une dérision qui désapprouve simplement, et qui tient plus de la pénétration de l'esprit que de la sévérité du jugement. Elle peut être offensante, si elle tend à découvrir ou exagérer des vices du cœur, à dépriser les qualités de l'esprit auxquelles on a des prétentions ; hors de là, elle peut même être agréable à celui qui en est l'objet. La *plaisanterie* est un badinage fin et délicat sur des objets peu intéressans ; l'effet ne peut en être que de réjouir, pourvu que l'usage en soit modéré. La *moquerie* est outrageuse ; la *raillerie* peut être innocente, obligeante ou piquante ; la *plaisanterie* est agréable, si elle est ingénieuse ; et fade si elle manque de sel. Dict. Acad. Beauzée.

Mot, Termes, Expression. Le *mot* est de la langue ; l'usage en décide. Le *terme* est du sujet ; la convenance en fait la bonté. L'*expression* est de la pensée ; le tour en fait le mérite. La pureté du langage dépend des *mots* : sa précision dépend des *termes* ; et son brillant des *expressions*. Tout discours travaillé demande que les *mots* soient François, que les *termes* soient propres, que les *expressions* soient nobles. Girard.

Mou, Indolent. Un homme *mou* ne soutient pas ses entreprises ; un homme *indolent* ne veut rien entreprendre. Le premier manque de courage et de fermeté : on l'arrête, on l'intimide, on le fait changer aisément. Le second manque de volonté et d'émulation : on ne peut le piquer, ni le rendre sensible. L'homme *mou* ne vaut rien à la tête d'un parti ; l'homme *indolent* n'est pas propre à le former. Girard.

Mur, Muraille. Le *mur* est un ouvrage de maçonnerie ; la *muraille* est une sorte d'édifice. Le *mur* est susceptible de différentes dimensions ; la *muraille* est un *mur* étendu dans ses différentes dimensions. On dit les *murs* d'un jardin, et les *murailles* d'une ville. Le propre de *mur* est d'arrêter, de retenir, de séparer, de partager, de fermer ; l'idée particulière de *muraille* est celle de couvrir, de défendre, de fortifier, ou de servir de rempart, de boulevart. Roubaud.

Mutation, Changement, Révolution. *Mutation* présente l'idée d'échange, de remplacement d'un objet par un autre, d'un mouvement général et complet. Il diffère de *changement*, en ce que ce dernier s'applique à toute espèce de résultat, soit dans le tout, soit à la partie. *Changement* est une expression vague, indéterminée qui se modifie ; au lieu que *mutation* est un terme absolu. Le *changement* résulte d'une simple altération ; les adjectifs en déterminent la force et l'étendue. Les *mutations* sont l'effet de la lutte des principes opposés et divers : les *changemens* multipliés les amènent ; et les maux amenés par cette fluctuation rapide finissent par causer les *révolutions*. Le *changement* n'est qu'une altération ; la *mutation*, une succession d'objets ; la *révolution*, une décomposition totale. Roubaud.

Mutuel, Réciproque. *Mutuel* désigne l'échange ; *réciproque*, le retour. Le premier exprime l'action de donnér et de recevoir de part et d'autre ;

le second, l'action de rendre selon qu'on reçoit. L'échange est libre et volontaire ; on donne en échange, et cette action est *mutuelle.* Le retour est dû ou exigé ; on paie de retour et cette action est *réciproque.* L'affection est *mutuelle,* dès qu'on s'aime l'un l'autre ; elle est *réciproque,* lorsqu'on se rend sentiment pour sentimnnt. Dans le premier cas, l'affection est pure et libre ; dans le second, il se trouve une sorte de devoir et de reconnoissance. Des services volontaires, désintéressés, rendus de part et d'autre, sont *mutuels* ; des services imposés, mérités, acquittés de part et d'autre, sont *réciproques.* Nous nous donnons des secours *mutuels,* nous nous devons des secours *réciproques.* Un mari et une femme engagent *mutuellement* leur foi ; et ils s'engagent *réciproquement* à des devoirs différens. ROUBAUD, DICT. ACAD.

N

NAÏF, NATUREL. Ce qui est *naïf* naît du sujet et en sort sans effort ; c'est l'opposé de réfléchi, et c'est le sentiment seul qui l'inspire aux bons esprits. Ce qui est *naturel* appartient aussi au sujet, mais il n'éclot que par la réflexion ; il n'est opposé qu'au recherché, et c'est à la finesse de l'esprit qu'il est donné d'en reconnoître les bornes. Toute pensée *naïve* est *naturelle* ; toute pensée *naturelle* n'est pas *naïve.* BEAUZÉE, BOUHOURS.

NAÏVETÉ, CANDEUR, INGÉNUITÉ. La *naïveté* est l'expression la plus simple et la plus naturelle d'une idée, dont le fond peut être fin et délicat ; et cette expression simple a tant de grâce, et d'autant plus de mérite, qu'elle est le chef-d'œuvre de l'art dans ceux à qui elle n'est pas naturelle. La *candeur* est le sentiment intérieur de la pureté de son ame, qui empêche de penser qu'on ait rien à dissimuler. L'*ingénuité* peut être une suite de la sottise, quand elle n'est pas l'effet de l'inexpérien-

ce ; mais la *naïveté* n'est souvent que l'ignorance des choses de convention, faciles à apprendre et bonnes à dédaigner ; et la *candeur* est la première marque d'une belle ame. Duclos.

Une Naïveté, La Naïveté. *Une naïveté* est une pensée, un trait d'imagination, un sentiment qui nous échappe malgré nous, et qui peut quelquefois nous faire tort à nous-mêmes. C'est l'expression de la légèreté, de la vivacité, de l'ignorance, de l'imprudence, de l'imbécillité, souvent de tout cela à la fois *La naïveté* consiste dans je ne sais quoi de simple et ingénu, mais spirituel et raisonnable, tel qu'est celui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit ; elle fait le charme du discours. Dans *une naïveté,* il n'y a ni réflexion, ni travail, ni étude ; elle échappe comme elle se présente. Il y a de tout cela dans *la naïveté* ; elle suppose qu'on a examiné, comparé, choisi ; mais le travail ne paroît pas. *Une naïveté* ne convient qu'à un sot qui parle sans être sûr de ce qu'il dit ; *la naïveté* ne peut convenir qu'aux grands génies, aux vrais talens, aux hommes supérieurs. Batteux.

Narrer, Raconter, Conter. *Narrer* est de la rhétorique et d'apparat ; il regarde proprement la manière. *Raconter* est de l'instruction ; il regarde surtout la vérité et la fidélité. *Conter* est de la conversation ou du genre familier ; il a rapport au fond et à la forme. On *narre* avec étude et art, pour intéresser, prévenir un auditoire, le public qui juge. On *raconte* avec exactitude, pour expliquer les faits, apprendre la chose à la personne qui doit ou veut être instruite. On *conte* avec agrément, pour amuser la société, les curieux qui cherchent le plaisir. La *narration* doit être claire, élégante, facile, concise. Le *récit* doit être simple, fidèle, circonstancié, exempt de réticences et de détours. Le *conte* doit être familier, court, piquant et curieux. Vous *narrez* les faits relatifs

à votre sujet. Vous *racontez* ce dont il s'agit de faire l'histoire au lieu de la dire en gros. Vous *contez* des choses vraies ou feintes, plaisantes ou sérieuses, et même morales. Roubaud.

Nation, Peuple. Dans le sens littéral et primitif, *nation* marque un rapport commun de naissance, d'origine; et *peuple,* un rapport de nombre et d'ensemble. La *nation* est une grande famille; le *peuple,* une grande assemblée. Dans une autre acception, *nation* comprend les naturels du pays, et *peuple* tous les habitans. Divers *peuples* unis par divers rapports communs dans le même pays, forment une *nation.* Politiquement parlant, la *nation* est une grande famille politique, à l'instar de la famille naturelle; le *peuple* est une grande multitude rassemblée et réunie par des liens communs. La *nation* est attachée au pays par la culture, elle le possède; le *peuple* est dans le pays, il l'habite. Dans plusieurs états, le *peuple* est distingué de la *nation,* comme un ordre particulier. La *nation* est le tout; le *peuple* est la partie, et cette partie est composée d'une grande multitude. La *nation* se divise en plusieurs ordres, et le *peuple* en est le dernier. Roubaud.

Naturel, Tempérament, Constitution, Complexion. Le *naturel* est formé de l'assemblage des qualités naturelles; le *tempérament,* du mélange des humeurs; la *constitution,* du système entier des parties constitutives du corps; la *complexion,* des habitudes dominantes que le corps a contractées. Le *naturel* fait le fond du caractère; le *tempérament,* l'humeur dominante; la *constitution,* le premier principe de la santé; la *complexion,* la disposition habituelle du corps. Roubaud.

Nef, Navire. *Nef* n'est depuis long-temps qu'un terme poétique. *Navire* distingue une espèce de bâtiment de haut bord pour aller en mer; et il sert aussi à désigner collectivement tous les grands

bâtimens ou vaisseaux. *Nef* marque proprement quelque chose d'élevé sur l'eau ; *navire*, une habitation pour aller sur mer. *Nef* distingue l'élévation et la forme : ainsi on dit *nef* d'église ; et l'on appelle *nefs*, certains petits vases qui ont la forme d'une *nef*. *Navire* exprime particulièrement l'idée d'aller, de voguer, de naviguer. Le *navire* est la *nef* qui va. Roubaud.

Nègre, Noir. Le *nègre* est proprement l'homme d'un tel pays ; et le *noir*, l'homme d'une telle couleur. Vous opposez les *noirs* aux blancs ; et vous traitez souvent les *nègres* comme une espèce de bétail. Roubaud.

Néologie, Néologisme. La *néologie* annonce un genre nouveau de langage, des manières nouvelles de parler, l'invention ou l'application nouvelle des termes. Le *néologisme* marque l'abus ou l'affectation à se servir de mots nouveaux, d'expressions nouvelles, d'expressions et de mots ridiculement détournés de leur sens naturel ou de leur emploi ordinaire. Roubaud.

Net, Propre. Ce qui est *net* est clair, poli, sans ordure, sans souillure, sans défaut, sans mélange étranger. *Propre* exprime ce qui appartient en propre, ce qui est convenable ou disposé pour une fin ; mais, par une ellipse particulière à notre langue, il prend la signification de *net*, *ajusté*. La *propreté* ajoute donc à la *netteté*, l'idée d'une disposition convenable à la destination ou à l'usage de la chose. La *netteté* n'est que le premier élément de la *propreté*. Une chose est *propre*, quand elle est *nette*. Une assiette *nette* est *propre*. Des souliers sont *nets*, quand on les a bien décrottés ; mais quoique *nets*, ils ne sont pas *propres*, s'ils se trouvent déformés, avachis, éraillés. On dit d'un habillement qu'il est *propre*, plutôt que *net*, parce que l'habillement est fait non-seulement pour être sans aucune saleté ; mais encore ajusté selon les convenances et les bienséances. On dit d'un grand

mangeur qui ne laisse rien dans les plats, qu'il fait les plats *nets* ; mais ces plats-là ne sont pourtant pas *propres*, il faut les laver pour qu'on y mange. ROUBAUD, DICT. ACAD.

NEUF, NOUVEAU, RÉCENT. Ce qui n'a point servi est *neuf* ; ce qui n'avoit pas encore paru est *nouveau* ; ce qui vient d'arriver est *récent*. on dit d'un habit, qu'il est *neuf* ; d'une mode, qu'elle est *nouvelle* ; d'un fait, qu'il est *récent*. Une pensée est *neuve* par le tour qu'on lui donne ; *nouvelle*, par le sens qu'elle exprime ; *récente*, par le temps de sa production. GIRARD.

NIPPES, HARDES. *Nippes* indique également des habits et des meubles ; *hardes* n'indique proprement que des habillemens quelconques. *Hardes* comprend toutes les sortes de vêtemens que l'on porte sur soi. Les *nippes* sont les *hardes* destinées surtout à la propreté et à la parure. Le mot *hardes* marque nécessairement une collection, un amas, un paquet ; *nippes* ne fait qu'indiquer le genre d'objets ou de choses. On met ses *hardes* en paquet ; on a sa valise pleine de *hardes* ; mais nous exprimons par *nippes*, ou tels effets que nous avons, ou l'usage que nous en faisons. *Hardes* n'a point de singulier ; *nippes* en a un quoiqu'il soit plus fréquemment employé au pluriel. Les *hardes* se prennent en gros ; les *nippes* peuvent être considérées en détail. *Hardes* se dit également de ce qui concerne les hommes et les femmes. *Nippes* se dit plutôt de ce qui concerne les femmes, comme si la propreté et la parure étoient particulièrement affectées à ce sexe, ou si leurs *nippes* formoient la partie principale de leurs effets ou de leurs jouissances. *Nippes* se dit plutôt à l'égard de la garde-robe des femmes du commun, qu'à l'égard de celle des femmes d'une classe supérieure. Une bourgeoise a de bonnes *nippes* ; une grande dame a de belles *hardes*, ou plutôt de beaux habillemens, une belle garde-robe. ROUBAUD, DICT. ACAD.

Nom, Renom, Renommée. Le *nom* annonce plutôt une sorte de célébrité ; le *renom* se rapporte mieux à la réputation ; la *renommée* est au-dessus de l'un et de l'autre. Sans épithète, ces trois synonymes se prennent communément en bonne part ; mais le mot *nom* ne se dit guère que dans le genre noble ; au lieu que l'on dit d'un artisan, qu'il a du *renom*, la réputation d'être un bon ouvrier. La *renommée* n'est que dans le grand. Employés comme synonymes les uns des autres, ils désignent divers degrés d'une *grande réputation :* le *renom* ajoute au *nom*, et la *renommée* au *renom*. Par le *nom* vous êtes connu, distingué ; par le *renom*, on fait du bruit, on a de la vogue ; par la *renommée*, vous êtes fameux, tout est rempli de votre *nom* et il est durable. Le *nom* vous tire de l'obscurité ; le *renom* vous donne de l'éclat ; la *renommée* vous a élevé sur le grand théâtre où les réputations n'ont ni bornes, ni fin. Ce que le *nom* commence, le *renom* l'achève, la *renommée* le consomme. Avec un mérite brillant et les circonstances, on se fait un *nom*. Des qualités et des succès qui éblouissent les esprits et flattent la faveur populaire, dépend le *renom*. Aux places élevées, aux talens sublimes, aux qualités transcendantes, à ce qui produit de profondes impressions et de grands effets, s'attache la *renommée*. Roubaud.

Nommer, Appeler. On *nomme*, pour distinguer dans le discours ; on *appelle*, pour faire venir dans le besoin. Il ne faut pas toujours *nommer* les choses par leurs noms, ni *appeler* toutes sortes de gens à son secours. Dans un autre sens, *nommer* marque le nom propre de la personne ; *appeler* n'énonce qu'un signe ou une qualification distinctive quelconque. *Appeler* demande à sa suite quelque nom ou quelque signe particulier pour qu'il signifie *nommer* ; mais on ne *nomme* les gens que par leurs noms, ou propres ou patronymiques, ou usités ; et on les *appelle*, ou de leurs noms, ou de leurs qualités, ou de différentes qualifications. Boileau

nomme chapelain, et il *appelle* un chat un chat et Rolet un fripon. Vous *nommez* Tibère et vous l'*appelez* monstre. ROUBAUD.

NONNE, NONNETTE, NONNAIN. *Nonne* est le mot simple; il exprime l'état ou la qualité de la personne. *Nonnette* est un diminutif; il marque la jeunesse ou quelque chose de tendre ou de fin. *Nonnain* exprime un rapport particulier de la personne avec l'ordre ou la société dont elle est. ROUBAUD.

NOTES, REMARQUES, OBSERVATIONS, CONSIDÉRATIONS, RÉFLECTIONS. Ces termes ne peuvent être synonymes que dans une acception littéraire. La *note* fait connoître, mieux connoître ou ressouvenir. La *remarque* fait distinguer et remarquer attentivement ce qui peut être confondu, ce qui échappe. L'*observation* est le résultat d'un examen attentif et de nouvelles recherches. La *considération* roule sur les différentes faces d'un objet dont elle pénètre ensuite les profondeurs. La *réflexion* intellectuelle est un retour de l'esprit sur la pensée, ou la pensée approfondie ou mûrie. Les *notes* servent proprement à éclaircir ou expliquer un texte; les *remarques*, à relever, ou dans un ouvrage ou dans un sujet, ce qui mérite particulièrement l'attention; les *observations*, à découvrir, par un nouvel examen, des choses nouvelles; les *considérations*, à développer avec étendue les différens rapports d'un objet intéressant, en le présentant sous ses différentes faces; les *réflexions*, à creuser les idées, ou à tirer de nouvelles pensées du fond des choses. Les *notes* doivent être claires, courtes, précises; les *remarques*, nouvelles, utiles, critiques; les *observations*, lumineuses, curieuses, savantes; les *considérations*, étendues et profondes, grandes ou importantes, du moins pour le sujet; les *réflexions*, naturelles sans être triviales, neuves ou exprimées d'une manière neuve et piquante, plutôt judicieuses et solides que subtiles et ingénieuses. ROUBAUD.

NOTIFIER, SIGNIFIER. *Notifier*, c'est *signifier* formellement et nettement, dans les formes, de façon que la chose soit non-seulement connue, mais indubitable, notoire. Vous *signifiez* ce que vous déclarez aux personnes avec une résolution expresse. Vous *notifiez* ce que vous leur *signifiez* avec les conditions propres à donner à votre *signification* la valeur convenable ou [illegible] nécessaire. Ce qu'on vous a *signifié*, vous ne pouvez pas l'ignorer; vous ne pouvez pas éluder ce qu'on vous a *notifié*. On *notifie* des ordres, de manière à ne laisser que la ressource de l'obéissance; on *signifie* ses intentions, de manière à ne pas laisser l'excuse de l'ignorance. ROUBAUD.

NOURRIR, ALIMENTER, SUSTENTER. Ces trois termes ne sont synonymes qu'autant qu'ils désignent un soin relatif à la conservation de la vie par les alimens. *Nourrir*, c'est fournir à la substance des corps vivans, de manière qu'elle soit conservée par les alimens qui se transforment en cette substance même. *Alimenter*, c'est fournir à leur subsistance de manière qu'ils aient toujours des alimens pour se nourrir. *Sustenter*, c'est fournir à leurs besoins rigoureux ou pressans, de manière que, par les alimens, ils aient ce qui est nécessaire pour vivre. Vous maintenez la vie de ceux que vous *nourrissez*; vous entretenez la subsistance de ceux que vous *alimentez*; vous soutenez l'existence de ceux que vous *sustentez*. La vraie mère *nourrit* son enfant de sa propre substance. Un pourvoyeur *alimente* des consommateurs par des fournitures de denrées. La charité *sustente* l'indigent par des secours. L'agriculture *nourrit* les peuples par ses productions; le commerce *alimente* un pays par des approvisionnemens successifs; le travail *sustente* le petit peuple par de modiques salaires. ROUBAUD, DICT. ACAD.

NOURRISSANT, NUTRITIF, NOURRICIER. *Nourrissant*, qui nourrit, qui nourrit beaucoup. *Nutri-*

tif, qui a la faculté de nourrir, de se convertir en la substance de l'objet. *Nourricier,* qui opère la nutrition, qui se répand dans le corps pour en augmenter la substance. Le premier de ces termes marque l'effet ; le second, la puissance ; le troisième, l'action. *Nourrissant* est le mot usité. *Nutritif* est un terme dogmatique. *Nourricier* appartient proprement à la physique des corps animés, et spécialement des plantes. Roubaud.

Avoir Nouvelle, Avoir des Nouvelles. *Avoir nouvelle,* c'est apprendre la chose, on l'ignoroit auparavant. *Avoir des nouvelles,* c'est apprendre des circonstances et des particularités de la chose ; on savoit déjà la chose auparavant, mais on en ignoroit les détails. *Avoir nouvelle* se construit avec *de* et un nom, ou bien avec *que* et une proposition incidente, selon que la chose qu'on apprend peut ou doit s'exprimer par un nom ou par une proposition. *Avoir des nouvelles* ne peut se construire qu'avec *de* et un nom. Nous *avons nouvelle* qu'on a découvert au sud un troisième continent ; nous y prendrons plus de confiance, quand nous en *aurons des nouvelles* plus détaillées. Dict. Acad.

Nue, Nuée, Nuage. Il semble que *nue* marque plus particulièrement les vapeurs les plus élevées ; que *nuée* désigne mieux une grande quantité de vapeurs étendues dans l'air et promettant de l'orage ; et que *nuage* soit plus propre à caractériser un amas de vapeurs fort condensées. L'idée de *nue* fait penser à l'élévation ; celle de *nuée,* à la quantité et à l'orage ; celle de *nuage,* à l'obscurité. Ces idées accessoires deviennent presque principales au figuré. On dit, élever quelqu'un jusqu'aux *nues,* tomber des *nues,* un homme tombé des *nues,* se perdre dans les *nues.* Dans toutes ces phrases, l'élévation domine. On dit figurément, qu'une *nuée* se forme, et ne tardera pas à éclater. On dit aussi une *nuée* d'hommes, d'oiseaux, d'animaux. Dans ces phrases, on voit dominer l'idée

de la quantité, ou de quelque chose de sinistre. Enfin on dit figurément, un *nuage* de poussière, avoir un *nuage* devant les yeux, avoir des *nuages* dans l'esprit ; et l'idée d'obscurité est principalement envisagée dans ces phrases. BEAUZÉE.

NUER, NUANCER. *Nuer* exprime l'action ou l'art d'assortir et de distribuer sur un fond les couleurs ou leurs teintes, selon les rapports qu'elles ont entre elles, avec le fond et avec les objets qu'elles représentent ou imitent. *Nuancer* exprime l'action ou l'art d'employer les nuances, soit celles qui forment ou marquent le passage d'une couleur à une autre, soit celles qui marquent ou forment les différens degrés d'une couleur, selon que la chose l'exige. ROUBAUD.

NUL, AUCUN. *Nul* porte avec lui sa négation ; *aucun* en attend une pour en devenir le synonyme. *Nul* a plus de force exclusive et absolue qu'*aucun*. *Nul* exclut *chacun*, chaque individu, chaque chose d'une manière déterminée depuis la première jusqu'à la dernière : *aucun* négatif, exclut *quelqu'un*, celui-ci ou celui-là, une chose ou une autre, d'une manière indéterminée. *Nul* n'ose, c'est-à-dire, il n'y a *pas un seul* qui ose : *aucun* d'eux n'ose, c'est-à-dire, qu'il ne se trouve pas quelqu'un qui ose. On n'a *nulle* considération, quand on doit n'en avoir pas la moindre ; on n'en a *aucune*, quand on auroit pu en avoir quelqu'une. ROUBAUD.

NUMÉRAL, NUMÉRIQUE. La chose *numérale* forme toujours un nombre ; il n'en est pas de même de la chose *numérique*. Trois est un nom *numéral* ou un nom de nombre ; mais une différence *numérique* n'est pas même cette différence dans le nombre, c'est celle d'un individu à un autre. *Numéral* signifie ce qui dénomme un nombre ; *numérique*, ce qui a rapport au nombre. Les lettres *numérales* servent de chiffres, les vers *numéraux* marquent des dates ; mais les rapports *numériques*

sont absolument tirés des nombres. L'arithmétique *numérique* se sert seulement de chiffres au lieu de lettres. ROUBAUD.

O

OBLIGER, ENGAGER. *Obliger* dit quelque chose de plus fort ; *engager* dit quelque chose de plus gracieux. On nous *oblige* à faire une chose, en nous en imposant le devoir ou la nécessité ; on nous y *engage* par des promesses ou par de bonnes manières. Les bienséances *obligent* souvent ceux qui vivent dans le grand monde, à des corvées qui ne sont point de leur goût ; la complaisance *engage* quelquefois dans de mauvaises affaires ceux qui ne choisissent pas assez bien leurs compagnies. GIRARD.

OBLIGER, CONTRAINDRE, FORCER, VIOLENTER. *Obliger* est un acte de pouvoir qui impose un devoir ou une nécessité. *Contraindre* est un acte de persécution ou d'obsession qui arrache plutôt qu'il n'obtient un consentement. *Forcer* est un acte de vigueur qui, par son énergie, détruit celle d'une volonté opposée. *Violenter* est un acte d'emportement ou de brutalité, qui emploie le droit et les ressources du plus fort à dompter une volonté rebelle et opiniâtre. ROUBAUD.

OBSCÈNE, DESHONNÊTE. *Obscène* dit beaucoup plus que *déshonnête*. Son idée propre est celle de sale, immonde, ordurier. La chose *obscène* viole ouvertement les vertus que la chose *déshonnête* blesse. L'*obscénité* ajoute à la *deshonnêteté*, l'immodestie ou plutôt la licence impudente. Une pensée *deshonnête* fait perdre la pureté ; une parole *obscène* fait perdre la pudeur. *Obscène* ne se dit communément que de certaines choses, de choses apparentes, des paroles, des tableaux, des postures, de ce qu'on peut appeler des nudités ; *deshonnête*

convient généralement à toute chose qui blesse la pudeur ou la pureté. En général l'*obscénité* fait tableau ; et ce tableau prononce fortement ce qu'il y a de plus *deshonnête*. ROUBAUD.

OBSCUR, SOMBRE, TÉNÉBREUX. Ce qui est *obscur* manque de clarté ; ce qui est *sombre* manque de jour ; ce qui est *ténébreux* manque de toute lumière. Un lieu est *obscur*, lorsqu'il n'est pas assez éclairé ; un bois est *sombre*, lorsque l'épaisseur du feuillage interceptant le jour, n'y laisse pénétrer qu'une foible lumière. L'enfer est *ténébreux*, parce qu'aucune lumière n'y pénètre. Des nuages épais et la fuite du jour, rendent le temps *obscur* ; des nuages *sombres* et l'appareil de la nuit, le rendent *sombre* ; la nuit entière le rend *ténébreux*. L'*obscurité* se gradue et se modifie de manière, que de légère, pâle et douce qu'elle étoit, elle devient épaisse, triste et *sombre* ; en augmentant encore, elle devient *ténébreuse*. ROUBAUD.

OBSERVANCE, OBSERVATION. *Observance* et *observation* se disent l'un et l'autre en matière de religion ; dans tout autre cas, on ne dit qu'*observation*. *Observation* désigne proprement l'action et l'acte ; *observance*, l'existence, et l'état des choses. L'*observance* est proprement le résultat de l'*observation*, ou l'*observation* accomplie. L'*observation* fait, exécute ; l'*observance* suppose la chose faite, exécutée. *Observation* est plus propre à désigner une action particulière ; et *observance*, l'exécution habituelle et entière : c'est l'*observation* fidèle, étroite, constante, plénière, absolue de la loi, de la règle. ROUBAUD.

OBSERVER, GARDER, ACCOMPLIR. Vous *observez* la loi par votre attention à exécuter ce qu'elle prescrit ; vous la *gardez* par le soin continuel de veiller à ce qu'elle ne soit violée en aucun point ; vous l'*accomplissez* par votre exactitude à remplir entièrement et fidèlement tout ce qu'elle ordonne. *Observer* marque proprement la fidélité à son de-

voir; *garder*, la persévérance et la continuité; *accomplir*, la perfection ou la consommation de l'œuvre. Le précepte qui n'oblige qu'à certaines actions et dans certains cas, comme le précepte du jeûne, vous l'*observez*; l'obligation qui vous lie sans cesse et que vous pouvez à chaque instant violer, comme la foi conjugale, vous la *gardez*; l'œuvre qu'il s'agit de terminer ou de mettre à sa fin, comme une pénitence imposée, vous l'*accomplissez*. Roubaud.

Obstacle, Empêchement. L'*obstacle* est devant vous, il vous arrête; l'*empêchement* est çà et là, autour de vous; il vous retient. Pour avancer, il faut surmonter l'*obstacle*; pour aller librement, il faut ôter l'*empêchement*. L'*obstacle* a quelque chose de résistant; il faut le vaincre. L'*empêchement* a quelque chose d'embarrassant; il faut s'en débarrasser: c'est un lien à rompre. On met des *obstacles* et des *empêchemens*; il s'élève des *obstacles* plutôt que des *empêchemens*. L'*obstacle* se trouve surtout dans les grandes entreprises et avec des difficultés; l'*empêchement* dans les actions ordinaires et avec des difficultés ordinaires. Les *obstacles* animent le courage; les *empêchemens* l'impatientent. Celui qui craint les difficultés, voit partout des *obstacles*; celui qui manque de bonne volonté, a toujours des *empêchemens*. Roubaud.

Occasion, Occurrence, Conjoncture, Cas, Circonstance. *Occasion* se dit pour l'arrivée de quelque chose de nouveau, soit que cela se présente ou qu'on le cherche, et dans un sens assez indéterminé pour le temps comme pour l'objet. *Occurrence* se dit uniquement pour ce qui arrive sans qu'on le cherche, et avec un rapport fixé au temps présent. *Conjoncture* sert à marquer la situation qui provient d'un concours d'événemens, d'affaires, ou d'intérêt. *Cas* s'emploie pour indiquer le fond de l'affaire, avec un rapport singulier à l'espèce et à la particularité de la chose. *Circonstance* ne porte

que l'idée d'un accompagnement, ou d'une chose accessoire à une autre qui est la principale. On connoît les gens dans l'*occasion*. Il faut se comporter selon l'*occurrence* des temps. Ce sont ordinairement les *conjonctures* qui déterminent au parti que l'on prend. Quelques politiques prétendent qu'il y a des *cas* où la raison défend de consulter la vertu. La diversité des *circonstances* fait que le même homme pense différemment sur la même chose. On dit une belle *occasion*, une *occurrence* favorable, une *conjoncture* avantageuse, un *cas* pressant, une *circonstance* délicate. On ne diroit pas une *occasion* heureuse, une *occurrence* délicate, une belle *conjoncture*, un *cas* avantageux, une *circonstance* pressante. Girard.

Odeur, Senteur. L'*odeur* est l'émanation des corps, sensible à l'odorat : la *senteur* est cette même émanation sentie par l'odorat. L'*odeur* peut absolument n'être pas sentie, il suffit qu'elle s'exhale ; il faut que la *senteur* le soit, elle frappe le sens. L'*odeur* peut être assez légère et foible pour qu'elle soit insensible ; mais la *senteur* est toujours assez forte et abondante pour affecter l'organe ; c'est une *odeur* forte. L'*odeur* est commune à une infinité de corps ; la *senteur* est propre à certains corps odoriférans, tels que les aromates, certaines fleurs, certains fruits. On ne dit pas qu'un corps qui ne sent rien n'a point de *senteur* ; il n'a point d'*odeur*. La *senteur* se répand au loin, prédomine, absorbe les *odeurs* foibles ou délicates. Au pluriel, les *odeurs* et les *senteurs* sont également des parfums agréables destinés à faire sentir bon. Les *senteurs* sont plus fortes que les *odeurs*. Vous avez des *odeurs* pour les respirer lorsqu'il sent mauvais ; on s'imprègne d'*odeurs* pour ne pas sentir mauvais. Roubaud.

Odoriférant, Odorant. *Odoriférant* exprime la propriété de produire l'odeur, de s'exhaler de son sein, de la répandre au loin ; *odorant* désigne seu-

lement la chose qui a de l'odeur, qui en donne, qui en jette. Le corps *odoriférant* est naturellement très-*odorant.* On flaire ce qui est *odorant*; on n'a pas besoin de flairer ce qui est *odoriférant*, il se fait sentir. Les corps *odoriférans* embaument; les corps *odorans* sentent bon. ROUBAUD.

ŒILLADE, COUP D'ŒIL, REGARD. L'*œillade* est un *coup d'œil*, ou un *regard* jeté furtivement, avec dessein et avec une expression marquée. Le *coup d'œil* est un *regard* fugitif, ou jeté comme en passant. Le *regard* est l'action de la vue qui se porte sur l'objet qu'on veut voir. Il y a toujours dans l'*œillade* une intention et un intérêt visible. On jette des *œillades* amoureuses, jalouses, animées, favorables, &c. On donne un *coup d'œil* pour voir en gros; on jette un *coup d'œil* à dessein ou par hasard; et il y a des *coups d'œil* très-expressifs. Les *regards* se tournent, se portent, se jettent, se lancent, se fixent sur les objets; ils forment l'action propre de la vue, et même une sorte de langage naturel. Les passions dissimulées jettent des *œillades*. La légèreté jette un *coup d'œil* vain; mais la fierté lance un *coup d'œil* dédaigneux. Chaque passion a son *regard*, et le *regard* prend toutes sortes de caractères: *regard* de colère, *regard* de pitié; *regard* doux, sévère, &c. *Œillade* ne se dit qu'au propre et dans le style familier. Dans le style soutenu, il faut dire *coup d'œil* pour *œillade*. *Coup d'œil* se dit au figuré comme *regard*. ROUBAUD.

ŒUVRE, OUVRAGE. *Œuvre* exprime proprement l'action d'une puissance, ce qui est fait, produit, par un agent; *ouvrage* exprime le travail de l'industrie, ce qui est fait, exécuté par un ouvrier. On dit l'*œuvre* de la création, et l'*ouvrage* des six jours. La création est l'*œuvre* de la toute-puissance: le monde sorti des mains du créateur dans six jours d'exécution, est son *ouvrage*. La force productive est dans l'*œuvre*; l'effet de son action est

dans l'*ouvrage*. L'*œuvre* de la rédemption est ce que Jésus-Christ a fait pour le salut des hommes; et son *ouvrage* est leur salut. Nous admirons dans les *œuvres* de la nature son énergie, et dans ses *ouvrages* leur beauté. La puissance et l'action de l'agent font l'*œuvre*; l'*ouvrage* est le résultat du travail et de l'industrie. *Œuvres* est le titre de certains *ouvrages*. Les *œuvres* annoncent l'auteur, les *ouvrages* le supposent. L'*œuvre* est sa production; le livre est son *ouvrage*. ROUBAUD.

OFFICE, BIENFAIT, SERVICE. Ces mots expriment tous quelque acte relatif à l'utilité d'autrui. Le mot *office* n'a point d'autre signification sous ce point de vue: c'est pourquoi il a besoin d'une épithète, qui indique s'il est pris en bonne ou mauvaise part; et l'on dit rendre de bons ou de mauvais *offices*. Les deux autres sont toujours pris en bonne part. Le *bienfait* est un acte libre de part de son auteur, quoique celui qui en est l'objet puisse en être digne: c'est un bien accordé à celui-ci par le premier. Un *service* est un secours par lequel on contribue à faire obtenir quelque bien. BEAUZÉE, DUCLOS.

OFFICE, MINISTÈRE, CHARGE, EMPLOI. L'idée propre d'*office*, c'est d'obliger à faire une chose utile à la société; celle de *ministère*, est d'agir pour un autre, au nom d'un autre, d'un maître qui commande; celle de *charge*, de porter un fardeau, ou de faire une chose pénible pour un bien ou un avantage commun. Celle d'*emploi*, d'être attaché à un travail qui est commandé. L'*office* impose un devoir; le *ministère*, un service; la *charge*, des fonctions; l'*emploi*, de l'occupation. L'*office* donne en même temps un pouvoir, une autorité pour faire; le *ministère*, une qualité, un titre pour représenter les personnes, disposer des choses; la *charge*, des prérogatives, des priviléges qui honorent ou distinguent le titulaire; l'*emploi*, des salaires, des émolumens qui paient ou récompensent le travail. ROUBAUD.

Offrande, Oblation, L'*offrande* se fait à Dieu, à ses saints, et même à ses ministres; l'*oblation* ne se fait qu'à Dieu. L'*oblation* est alors un vrai sacrifice; l'*offrande* est seulement un don religieux. L'*offrande* du pain et du vin, dans le sacrifice de la messe, est une *oblation*. Les présens que les catholiques font à l'autel, sont proprement des *offrandes*. *Oblation* a toujours un sens plus rigoureux qu'*offrande*; et il ne se dit que pour exprimer le sacrifice ou le don fait avec les cérémonies religieuses prescrites à cet effet. Ainsi toute *offrande* n'est pas une *oblation*; et l'idée du don, ou même du dévouement, suffit pour constituer une *offrande*, sans aucune cérémonie. Roubaud.

Offusquer, Obscurcir. *Offusquer*, signifie empêcher de voir ou d'être vu, du moins de voir ou d'être vu clairement, dans sa clarté naturelle, par l'interposition ou l'opposition d'un corps, d'un obstacle. *Obscurcir*, exprime l'action simple et vague de faire perdre à un objet sa lumière ou de son éclat, sans aucun rapport indiqué ni au moyen ni à la vue. Le soleil est *obscurci*, lorsqu'il a perdu son éclat; si vous le considérez dans les nuages, il est *offusqué*. Les nuages l'*obscurcissent* et l'*offusquent*. Ils l'*obscurcissent*, en lui ôtant sa lumière; ils l'*offusquent*, en vous empêchant de le voir, ou en l'empêchant d'être vu. Une montagne qui borne la vue de votre maison, l'*offusque*; elle ne l'*obscurcit* pas comme un mur qui lui ôteroit le jour. Les passions *obscurcissent* l'entendement, de quelque manière qu'elles le troublent; elles l'*offusquent*, en élevant autour de lui des nuages, ou en s'interposant entre lui et la vérité. Roubaud, Dict. Acad.

Oisif, Oiseux. Etre *oisif*, c'est ne rien faire, être sans action, sans occupation; être *oiseux*, c'est avoir quelque rapport à l'oisiveté, soit par goût, parce qu'on l'aime; soit par habitude, parce qu'on y passe sa vie; ou par ressemblance, parce qu'on est inutile. On doit appeler *oisifs*, l'homme, les

animaux, et les êtres qu'on regarde comme actifs, si l'on veut dire qu'ils sont actuellement dans l'inaction. Mais si l'on veut dire qu'ils aiment l'inaction ou qu'ils en ont l'habitude, on doit les appeler *oiseux* ; et cette épithète convient également à toutes les choses aussi inutiles que l'inaction, quand ce seroient même des actions. Il y a des gens dont on ne doit pas dire que la vie soit *oisive* ; mais on doit dire qu'ils la passent dans des occupations *oiseuses*. Beauzée.

Ombrageux, Soupçonneux, Méfiant. L'*ombrageux* voit tout en noir, tout l'offusque. Le *soupçonneux* voit tout en mal, tout le choque. Le *méfiant* est toujours en garde, il craint tout. Il y a des apparences qui donnent de l'ombrage au premier ; il ne faut pas même des apparences au second ; le dernier craint et repousse indistinctement tout le monde. L'*ombrageux* s'arrête aux apparences ; le *soupçonneux*, à la supposition ; le *méfiant*, à la crainte d'être trompé. Roubaud.

Ondes, Flots, Vagues. Les *ondes* sont l'effet naturel de la fluidité d'une eau qui coule ; elles ne s'appliquent guères qu'à l'égard des rivières, et laissent une idée de calme et de cours paisible. Les *flots* viennent d'un mouvement accidentel, mais assez ordinaire ; ils indiquent un peu d'agitation, et s'appliquent proprement à la mer. Les *vagues* proviennent d'un mouvement plus violent ; elles marquent par conséquent une plus forte agitation, et s'appliquent également aux rivières comme à la mer. On coule sur les *ondes* ; on est porté sur les *flots* ; on est entraîné par les *vagues*. Girard.

On ne Sauroit, On ne Peut. *On ne sauroit* paroît plus propre pour marquer l'impuissance où l'on est de faire une chose ; *on ne peut* semble marquer plus précisément et avec plus d'énergie l'impossibilité de la chose en elle-même. Ce qu'*on ne sauroit* faire est trop difficile ; ce qu'*on ne peut* pas faire est impossible. *On ne sauroit* bien ser-

vir deux maîtres ; *on ne peut* pas obéir en même temps à deux ordres opposés. Un esprit vif *ne sauroit* s'appliquer à de longs ouvrages ; un esprit grossier *ne peut* pas en faire de délicats. GIRARD.

OPTER, CHOISIR. On *opte* en se déterminant pour une chose, parce qu'on ne peut les avoir toutes. On *choisit* en comparant les choses, parce qu'on veut avoir la meilleure. L'un ne suppose qu'une simple décision de la volonté, pour savoir à quoi s'en tenir ; l'autre suppose un discernement de l'esprit, pour s'en tenir à ce qu'il y a de mieux. Entre deux choses parfaitement égales, il y a à *opter*, mais il n'y a pas à *choisir*. On est quelquefois contraint d'*opter*, mais on ne l'est jamais de *choisir*. Nous n'*optons* que pour nous ; mais nous *choisissons* quelquefois pour les autres. On peut *opter* sans *choisir* : il n'y a qu'à suivre le hasard ou le conseil d'autrui : mais on ne peut *choisir* sans *opter*, quand on *choisit* pour soi. Lorsque les choses sont à notre *option*, il faut tâcher de faire un bon *choix*. GIRARD.

ORDINAIRE, COMMUN, VULGAIRE, TRIVIAL. Le fréquent usage rend les choses *ordinaires*, *communes*, *vulgaires* et *triviales* ; mais *trivial* dit quelque chose de plus que *vulgaire*, qui à son tour renchérit sur *commun*, comme celui-ci sur *ordinaire*. *Ordinaire* est d'un usage plus marqué pour la répétition des actions ; *commun*, pour la multitude des objets ; *vulgaire*, pour la connoissance des faits ; et *trivial*, pour la tournure du discours. La dissimulation est *ordinaire* à la cour. Les monstres sont *communs* en Afrique. Les disputes de religion ont rendu *vulgaires* bien des faits qui n'étoient connus que des savans. De tous les genres d'écrire, il n'y a que le comique où les expressions *triviales* puissent trouver place. Dans le sens où ces mots se disent par rapport au petit mérite des choses, ils ont aussi un ordre de gradation, de façon que le dernier est celui qui ôte le plus au mé-

rite. Ce qui est *ordinaire* n'a rien de distingué ; ce qui est *commun* n'a rien de recherché ; ce qui est *vulgaire* n'a rien de noble ; ce qui est *trivial* a quelque chose de bas. GIRARD.

ORDONNER, COMMANDER. Il faut la puissance, la force pour *ordonner* ; il faut une domination, une supériorité pour *commander*. Un maître *ordonne*, un chef *commande*. La loi, la justice *ordonnent*, la force en main ; un général, un officier *commande* par son grade, une armée, une troupe. L'action d'*ordonner* a toujours quelque chose de plus absolu, de plus impérieux, de plus pressant que celle de *commander*. On *commande* à des hommes libres ; mais celui qui *ordonne* ne laisse pas la liberté. On *commande* une troupe, quand on lui *ordonne* de marcher, ou quand on la conduit comme chef. *Ordonner* n'est qu'un acte émané de l'autorité ; *commander* est encore un office, une charge, une fonction. On *ordonne* par un acte de sa volonté, lorsqu'il est question d'agir ; on *commande* dans une province où l'on a été chargé de maintenir l'ordre. ROUBAUD.

ORDRE, RÈGLE. Ils indiquent l'un et l'autre une sage disposition des choses ; mais le mot d'*ordre* a plus de rapport à l'effet qui résulte de cette disposition, et celui de *règle* en a davantage à l'autorité et au modèle qui conduisent la disposition. On observe l'*ordre*, on suit la *règle*. Le premier est un effet de la seconde. GIRARD.

ORGUEIL, VANITÉ, PRÉSOMPTION. L'*orgueil* fait que nous nous estimons ; la *vanité* fait que nous voulons être estimés ; la *présomption* fait que nous nous flattons d'un vain pouvoir. L'*orgueilleux* se considère dans ses propres idées ; plein et bouffi de lui-même, il est uniquement occupé de sa personne. Le *vain* se regarde dans les idées d'autrui ; avide d'estime, il désire occuper la pensée de tout le monde. Le *présomptueux* porte son espérance audacieuse jusqu'à la chimère ; hardi à entrepren-

dre, il s'imagine pouvoir venir à bout de tout. La plus grande peine qu'on puisse faire à un *orgueilleux* est de lui mettre ses défauts sous les yeux. On ne sauroit mieux mortifier un homme *vain*, qu'en ne faisant aucune attention aux avantages dont il veut se faire honneur. Pour confondre le *présomptueux*, il n'y a qu'à le présenter à l'exécution. GIRARD.

ORIGINE, SOURCE. L'*origine* est le premier commencement des choses qui ont une suite ; la *source* est le principe ou la cause qui produit une succession de choses. L'*origine* met au jour ce qui n'y étoit point ; la *source* répand au dehors ce qu'elle renfermoit dans son sein. Les choses prennent naissance à leur *origine* ; elles tiennent leur existence de leur *source*. L'*origine* nous apprend dans quel temps, en quel lieu, de quelle manière les objets ont paru au jour ; la *source* nous découvre le principe fécond d'où les choses découlent avec plus ou moins de continuité ou d'abondance. Toute *origine* est petite ; toute *source* est primitivement foible. ROUBAUD.

OURDIR, TRAMER, MACHINER. *Ourdir*, au propre, c'est disposer les fils pour faire une trame ; *tramer*, c'est passer des fils entre et à travers les fils tendus sur le métier. Au figuré, on dit également, *ourdir* et *tramer* un mauvais dessein, une trahison, une conspiration. Mais *tramer* dit plus qu'*ourdir* ; il exprime un dessein plus arrêté, une intrigue plus forte, des mesures plus concertées, des apprêts plus avancés pour l'exécution. *Ourdir*, c'est commencer : on *ourdit* même une *trame* ; *tramer*, c'est avancer l'ouvrage de manière à lui donner la consistance convenable. Lorsqu'une chose est *tramée*, elle est toute prête. *Ourdir* annonce le commencement d'un projet, un dessein informe, les premières idées et les premiers traits de la chose ; *tramer* annonce une intrigue qui se noue, des moyens qui se combinent, la forme et la con-

sistance que la forme commence à prendre. *Machiner* marque quelque chose de plus artificieux, de plus profond, de plus compliqué, et même de plus bas et de plus odieux. ROUBAUD.

OUTIL, INSTRUMENT. L'*outil* est une invention utile, usuelle, simple, maniable, dont les arts mécaniques et simples se servent pour faire des travaux et des ouvrages simples et communs. L'*instrument* est une invention adroite, ingénieuse, industrieuse, efficace, dont les arts plus relevés et les sciences mêmes se servent pour faire des opérations et des ouvrages d'un ordre supérieur ou plus relevé. On dit les *outils* d'un menuisier, d'un charron ; et les *instrumens* de chirurgie, de mathématiques. L'agriculture a des *outils* et des *instrumens* : la pioche est un *outil* ; la grande charrue est un *instrument*. L'*outil* est en quelque sorte le supplément de la main, elle s'en aide ; l'*instrument* est un supplément de l'intelligence ou de l'habileté. L'*outil* ne fait qu'obéir ; l'*instrument* exécute avec art. La nécessité a inventé les *outils* ; la science a imaginé les *instrumens*. Par les *outils* d'un peuple, vous connoissez son genre d'industrie ; par ses *instrumens*, vous connoissez quel est chez lui l'état des arts et des sciences. ROUBAUD.

OUTRAGEANT, OUTRAGEUX. *Outrageant* adjectif formé du verbe *outrager* exprime l'action *d'outrager* ; *outrageux*, formé du substantif *outrage*, espèce particulière d'offense, désigne la nature de la chose, sa propriété et son caractère. Un discours, un procédé *outrageant*, fait un *outrage* ; le discours, le procédé *outrageux* fait *outrage*. Le premier ne se dit que des choses, tandis que le second s'applique également aux personnes. Un homme *outrageux* a l'intention et le dessein, l'habitude et le défaut, le caractère et l'humeur qui portent à *outrager*. ROUBAUD.

OUVRAGE DE L'ESPRIT, OUVRAGE D'ESPRIT. Tout ce que les hommes inventent dans les sciences et

dans les arts, est un *ouvrage de l'esprit* ; les compositions ingénieuses des gens de l'art, soit en prose, soit en vers, sont des *ouvrages d'esprit.* On entend par *ouvrage de l'esprit,* un ouvrage de la raison et de cette intelligence qui distingue l'homme de la bête ; on entend par *ouvrage d'esprit,* un ouvrage de la raison polie, et de cette fine intelligence qui distingue un homme d'un homme. BOUHOURS.

P

PACAGE, PATURAGE, PATIS, PATURE. Le *pacage* est un lieu propre pour nourrir et engraisser du bétail. Le *pâturage* est un champ où le bétail pâture et se repaît. Le *pâtis* est une terre où l'on met paître le bétail. La *pâture* est une terre inculte où le bétail trouve quelque chose à paître. On dit de bons *pacages,* de gras *pâturages,* un simple *pâtis,* une vaine *pâture. Pacage* désigne la qualité de la terre et la production propre dont elle se couvre. *Pâturage* marque et la propriété de la terre et l'abondance de la production propre au bétail, et l'usage qu'on en fait. *Pâtis* rappelle seulement l'action simple de paître. *Pâture* ne se prend, dans l'acception présente, que pour un lieu vain et entièrement négligé, qui ne peut donner qu'une herbe rare, courte et pauvre. Les prés et les prairies forment naturellement des *pacages.* Les *pacages* soignés et entretenus, employés à leur destination naturelle, couverts de bestiaux sont des *pâturages.* Les bruyères, les landes, les bois, comme les prés forment des *pâtis.* Des friches, des terrains négligés ou abandonnés, de mauvaises terres qui ne sont ni en pré ni en labour, sont des *pâtures.* ROUBAUD.

PALE, BLÊME, LIVIDE, HAVE, BLAFARD. Un objet est *pâle,* quand il est foible de coloris, ou décoloré par une teinte de blanc sans éclat. Un objet est

blême, lorsqu'il est très-*pâle* et dépouillé de toute la vivacité de ses couleurs, ou plutôt changé de couleur. Il est *livide,* lorsqu'il est plombé et taché ou chamarré de noir. Il est *hâve,* lorsqu'il est morne et défiguré par le décharnement. Il est *blafard,* lorsqu'il est *pâle* jusqu'à l'affadissement, blanchi par l'extinction de ses couleurs. Le teint d'une personne est *pâle,* dès qu'il n'est pas assez animé. Si les chairs ont perdu leur couleur propre et leur vie, il est *blême.* Il est *livide,* lorsqu'un mélange de blanc et de noir lui donne une couleur sombre et rembrunie. Quand sa couleur est morte, ou effacée par un blanc mat ou inanimé, il est *blafard.* Un convalescent est *pâle* ; il n'a point encore repris ses chairs et sa carnation. Une personne saisie de crainte est *blême* ; il semble que son sang se soit retiré ou glacé. Un malheureux, tout meurtri de coups, est *livide* ; du sang extravasé et corrompu le noircit. Un pénitent consumé par des macérations est *hâve.* Il est non-seulement décoloré, mais aussi défiguré. Une femme crépie de blanc est *blafarde* ; elle n'a plus de teint et son visage est d'un blanc mort. DICT. ACAD.

PARABOLE, ALLÉGORIE. La *parabole* a pour objet les maximes de la morale ; et l'*allégorie,* les faits de l'histoire. L'une et l'autre sont une espèce de voile, qu'on peut rendre plus ou moins transparent, et dont on se sert pour couvrir le sens principal, en ne le représentant que sous l'apparence d'un autre. Ce déguisement se fait dans la *parabole,* par la substitution d'un autre sujet, peint avec des couleurs convenables à celui qu'on a en vue. Il s'exécute dans l'*allégorie,* en introduisant des personnages étrangers et arbitraires au lieu de véritables, ou en changeant le fond réel de la description en quelque chose d'imaginé. Les *paraboles* sont fréquentes dans les instructions que donne le nouveau testament. L'*allégorie* fait le caractère de la plupart des ouvrages des Orientaux. GIRARD.

PARADE, OSTENTATION. *Parade* sert plutôt à désigner l'action, et sa fin ou son but; et *ostentation* indique plutôt la manière de faire l'action, et son principe ou sa cause. On fait plutôt *parade* d'une chose qu'on n'en fait *ostentation* ; l'usage ordinaire est d'exprimer l'action par le premier de ces mots. On fait une chose, non avec *parade,* mais avec *ostentation,* ce qui désigne la manière de faire. On se met en *parade* pour être vu ; on s'y montre avec *ostentation.* On fait une chose pour la *parade*; on la fait par *ostentation. Parade* ne désigne que l'appareil extérieur ; l'*ostentation* seule est le vice. L'*ostentation* fait *parade* des choses. Une chose de *parade* est faite pour les occasions d'apparat ou avec appareil ; une chose d'*ostentation* se fait par vanité, par vaine gloire. *Parade* se dit au propre dans un sens favorable ou indifférent ; *ostentation* réveille toujours l'idée de blâme. La *parade* est la montre ou l'étalage des choses qu'on croit propres à faire briller, ou faire paroître avantageusement ; l'*ostentation* est une montre vaine ou un étalage fastueux des choses qu'on croit propres à donner de l'éclat et à effacer tout le reste. S'il y a de la vanité dans la *parade,* l'*ostentation* est un excès de vaine gloire. On se pare, on se targue de la chose dont on fait *parade* ; on se glorifie, on s'enorgueillit de la chose qu'on fait avec *ostentation.* ROUBAUD, DICT. ACAD.

PARALOGISME, SOPHISME. Le *paralogisme* est un raisonnement faux, un argument vicieux, une conclusion mal tirée ou contraire aux règles. Le *sophisme* est un trait d'artifice, un raisonnement insidieux, un argument captieux. Le *paralogisme* et le *sophisme* induisent en erreur ; le premier par défaut de lumière ou d'application, le second par malice ou par une subtilité méchante. Je me trompe par un *paralogisme ;* on m'abuse par un *sophisme.* Le *paralogisme* est contraire aux règles du raisonnement; le *sophisme* l'est de plus à la droiture d'intention. *Paralogisme* est un terme dogmati-

que ; et par là même, il désigne plutôt une opposition aux règles de l'art. *Sophisme* est un terme plus familier ; il désigne plutôt l'art d'abuser, ou le métier de chicaner. ROUBAUD.

PARASITE, ECORNIFLEUR. L'assiduité à une table et l'art de s'y maintenir, désignent le *parasite* ; l'avidité de manger, et l'art de surprendre des repas, distinguent l'*écornifleur*. Le *parasite* a du moins l'air de chercher le maître et de s'en occuper ; il prend des formes : l'*écornifleur* a l'air de ne chercher que la table et de s'en occuper uniquement. Le *parasite* paie en empressement, en complaisances, en adulations, en paroles, en bassesse, sa commensalité ; l'*écornifleur* mange, le repas est payé. Il y a des *parasites* qu'on est bien aise de conserver ; il n'y a pas un *écornifleur* dont on ne tâche de se défaire. ROUBAUD.

PARDON, RÉMISSION, ABSOLUTION. Le *pardon* est en conséquence de l'offense, et regarde principalement la personne qui l'a faite ; il dépend de celle qui est offensée, et produit la réconciliation, quand il est sincèrement accordé, et sincèrement demandé. La *rémission* est en conséquence du crime, et a un rapport particulier à la peine dont il mérite d'être puni : elle est accordée par le prince ou par le magistrat, et elle arrête l'exécution de la justice. L'*absolution* est en conséquence de la faute ou du péché ; elle est prononcée par le juge civil ou par le ministre ecclésiastique, et elle rétablit l'accusé ou le pénitent dans les droits de l'innocence. GIRARD.

PARESSE, FAINÉANTISE. La *paresse* est un moindre vice que la *fainéantise* : celle-là semble avoir sa source dans le tempérament, et celle-ci dans le caractère de l'ame. La première s'applique à l'action de l'esprit comme à celle du corps ; la seconde ne convient qu'à cette dernière sorte d'action. Le *paresseux* craint la peine et la fatigue ; il est lent dans ses opérations et fait traîner l'ouvrage ; le *fai-*

néant aime à être désœuvré, il hait l'occupation et fuit le travail. GIRARD.

PARFAIT, ACCOMPLI. Ce qui est *parfait* a toutes les qualités nécessaires pour sa destination, ou pour le but que l'on s'est proposé en le faisant; ce qui est *accompli* a de plus toutes les qualités accessoires que l'on peut désirer. Il n'y a rien à ajouter à ce qui est *accompli*; il n'y a rien à faire à ce qui est *parfait*. L'ouvrage *parfait* réunit toutes les qualités qu'il doit avoir; l'ouvrage *accompli*, toutes celles qu'il peut avoir. L'objet *parfait* donne l'idée de la perfection; l'objet *accompli* en donne le modèle. Une femme qui est bonne épouse, bonne mère, bonne ménagère, est une femme *parfaite*; si à toutes ces qualités, portées à la perfection, elle réunit l'esprit, les talens, les grâces, tous les agrémens que l'on peut désirer, c'est une femme *accomplie*. ROUBAUD.

PARFAIT, FINI. Le *parfait* regarde proprement la beauté qui naît du dessein et de la construction de l'ouvrage; et le *fini*, celle qui vient du travail et de la main de l'ouvrier: l'un exclut tout défaut; l'autre montre un soin particulier et une attention aux plus petits détails. Ce qu'on peut mieux faire n'est pas *parfait*; ce qu'on peut encore travailler n'est pas *fini*. Les anciens se sont plus attachés au *parfait*, et les modernes au *fini*. GIRARD.

MAL PARLER, PARLER MAL. *Mal parler* tombe sur les choses que l'on dit; et *parler mal* sur la manière de les dire. Le premier est contre la morale; le second, contre la grammaire. C'est *mal parler* que de dire des paroles offensantes, de tenir des propos inconsidérés, déplacés, qui peuvent nuire ou à celui qui les tient ou à ceux dont on parle. C'est *parler mal*, que d'employer une expression hors d'usage, d'user de termes équivoques; de construire d'une manière embarrassée, obscure ou à contre sens. Il ne faut ni *mal parler* des absens, ni *parler mal* devant les savans. BEAU-

zée. *(Il n'y a selon* Roubaud *aucune différence entre ces deux expressions.)*

Parole, Mot. La *parole* exprime la pensée ; le *mot* représente l'idée qui sert à former la pensée. C'est pour faire usage de la *parole* que le *mot* est établi. La première est naturelle, générale et universelle chez les hommes ; le second est arbitraire, et varie selon les divers usages des peuples. Le oui et non sont toujours, et en tous lieux, les mêmes *paroles* ; mais ce ne sont pas les mêmes *mots* qui les expriment en toutes sortes de langues et dans toutes sortes d occasion. On a le don de la *parole* et la science des *mots*. On donne du tour et de la justesse à celle-là ; on choisit et on arrange ceux-ci. Il est de l'essence de la *parole* d'avoir un sens et de former une proposition ; mais le *mot* n'a, pour l'ordinaire, qu'une valeur propre à faire partie de ce sens ou de cette proposition. L'abondance des *paroles* ne vient pas toujours de la fécondité et de l'étendue de l'esprit. L'abondance des *mots* ne fait la richesse de la langue, qu'autant qu'elle a pour origine la diversité et l'abondance des idées. Girard.

Partie, Part, Portion. La *partie* est ce qu'on détache d'un tout ; la *part* est ce qui doit en revenir ; la *portion* est ce qu'on reçoit. Le premier de ces mots a rapport à l'assemblage ; le second, au droit de propriété ; le troisième, à la quantité. On dit, une *partie* d'un livre ; une *part* du gâteau, une *portion* d'héritage. Dans la coutume de Normandie, toutes les filles qui venoient à partager, ne pouvoient pas avoir plus de la troisième *partie* des biens pour leur *part*, et cette *partie* se partageoit entre elles par égales *portions*. Girard.

Pas, Point. *Pas* énonce simplement la négation. *Point* appuie avec force et semble l'affirmer. Le premier souvent ne nie la chose qu'en partie ou avec modification ; le second la nie toujours absolument et sans réserve. Voilà pourquoi l'un se

place très-bien devant les modificatifs, et que l'autre y auroit mauvaise grâce. Telle personne n'est *pas* riche, mais elle n'est peut-être *pas* fort éloignée de l'être ; telle autre n'est *point* riche, et il s'en faut bien qu'elle le soit. Vous ne croyez *pas* une chose qu'on ne peut vous persuader ; vous ne croyez *point* celle que votre esprit rejette absolument. Pour n'avoir *pas* d'argent, il suffit que vous en manquiez, que vous en ayez peu, que vous n'en ayez *pas* assez. Pour n'avoir *point* d'argent, il faut que vous n'en ayez *point du tout*, ou du moins que vous en ayez si peu, qu'on le compte pour rien. GIRARD, DICT. ACAD.

PASSER, SE PASSER. La qualité et le sort des choses qui *passent*, c'est de n'avoir qu'une existence bornée et de finir. L'état actuel et la révolution des choses qui *se passent*, c'est d'être sur leur déclin ou dans une crise de décadence qui amène leur fin. *Passer* a rapport à la fin de l'existence ; et *se passer*, à l'action d'une telle époque, la dégradation. Les fleurs et les fruits *passent*, ils n'ont qu'une saison ; les fleurs et les fruits *se passent*, lorsqu'ils se fanent ou se flétrissent. Les plaisirs sont pour la plupart, comme ces fleurs qui ne font que *passer* ; la plupart des biens sont comme ces fruits qui *se passent* dès qu'on les a cueillis. La beauté *passe*, elle n'a qu'une certaine durée ; elle *se passe* quand elle commence à s'effacer, à perdre sa fraîcheur. Comme le mot *passer* n'a trait qu'à la durée et à la fin, on s'en sert plus particulièrement pour marquer le peu de durée des choses. Comme le verbe *se passer* désigne particulièrement une action ou une révolution, il sert particulièrement à indiquer un rapport à l'emploi des choses. Le temps *passe* sans que nous nous en appercevions ; il *se passe* sans que nous en profitions. La vie *passe* et elle *se passe* à perdre la plus grande partie du temps. DICT. ACAD. *d'après* BEAUZÉE.

PATELIN, PATELINEUR, PAPELARD. Le mot *pate-*

lin marque sans accessoires, la qualité, le défaut, le vice. *Patelineur* marque l'action de faire le *patelin*, l'acte de pateliner, l'habitude du patelinage. *Papelard* marque la manie, l'affectation, l'excès. On est *patelin* par caractère, et par un caractère souple et artificieux. On est *patelineur* par le fait et par les manières propres du *patelin*. On est *papelard* par hypocrisie et par un manège outré. Dict. Acad.

Patre, Pasteur, Berger. *Pâtre* se prend dans un sens générique et collectif, pour désigner tout gardien de toute espèce de troupeaux, comme le bouvier, le chévrier, le porcher, le berger ; et il se dit particulièrement de ceux qui gardent le gros bétail, les bœufs, les vaches, &c. *Pasteur* se prend quelquefois dans un sens générique ; mais il se dit proprement de celui qui garde le menu bétail. *Berger* n'indique qu'un gardeur de moutons ou de brebis, ou plutôt il en est l'éducateur. Dans le genre pastoral, les personnages de Théocrite ne sont quelquefois que des *pâtres* grossiers ; ceux de Virgile sont des *bergers* un peu ennoblis ; ceux de Gessner sont des *pasteurs* tendres et sensibles, inspirés par la simple et belle nature. Roubaud, Dict. Acad.

Patriotisme, Civisme. Par le *patriotisme* on aime, on fait profession d'aimer sa patrie. Par le *civisme*, on se consacre à sa patrie, à ses concitoyens. Le *civisme* est la conduite d'un bon citoyen, le zèle à en remplir tous les devoirs. Le *patriotisme* est le sentiment dont tout bon citoyen est animé, pour les avantages et le bonheur de sa patrie. Dict. Acad.

Pauvre, Indigent, Nécessiteux, Mendiant, Gueux. Le *pauvre* n'a qu'une existence précaire, il est exposé au besoin. L'*indigent* est dans le besoin, il éprouve de la souffrance. Le *nécessiteux* est dans une extrême détresse, il manque des nécessités de la vie. Le *mendiant* professe, pour

ainsi dire, la misère, il va sollicitant la charité publique. Le *gueux* étale la nudité ou le dénuement de la misère, il mendie avec l'appareil le plus dégoûtant. Le *pauvre*, tant qu'il est valide, n'a besoin que de travail ; l'*indigent* a besoin d'assistance ; le *nécessiteux* a un besoin urgent de secours ; le *mendiant* a besoin de subsistance ; le *gueux* de profession a besoin ou semble avoir besoin de tout. DICT. ACAD.

PAUVRETÉ, INDIGENCE, DISETTE, BESOIN, NÉCESSITÉ. La *pauvreté* est une situation de fortune opposée à celle des richesses, dans laquelle on est privé des commodités de la vie. L'*indigence* enchérit sur la *pauvreté* ; on y manque des choses nécessaires. La *disette* est un manque de vivres, dont l'opposé est l'*abondance* ; elle semble venir d'un accident ou d'un défaut de provisions, plutôt que d'un défaut de biens-fonds. Le *besoin* et la *nécessité* ont moins de rapport à l'état et à la situation habituelle, que les trois mots précédens ; mais ils en ont davantage au secours qu'on attend, ou au remède qu'on cherche ; avec cette différence entre eux deux, que le *besoin* semble moins pressant que la *nécessité*. Une heureuse étoile ou d'heureux talens tirent de la *pauvreté* ceux qui y sont nés, et la prodigalité y plonge les riches. Un travail assidu est un remède contre l'*indigence* ; si l'on manque d'y avoir recours, elle devient une juste punition de la fainéantise. Les sages précautions préviennent la *disette*. Quand on est dans le *besoin*, c'est à ses amis qu'il faut demander de l'aide ; mais il faut aussi s'aider soi-même de peur de les importuner. Le moyen d'être secouru dans une extrême *nécessité*, c'est d'implorer les personnes vraiment charitables. GIRARD.

PAYER, ACQUITTER. *Payer*, c'est remplir la condition d'un marché, en délivrant le prix convenu d'une chose ou d'un service qu'on reçoit. *Acquitter*, c'est remplir une charge imposée, de manière

à être libéré et quitte avec celui envers qui elle étoit imposée. On *paie* des denrées, des marchandises, des services, des travaux, &c. On *acquitte* des obligations, des billets, des contrats, &c. En *payant* une dette, on s'*acquitte* envers son créancier. Le *paiement* termine le marché; l'*acquit* décharge la personne ou la chose. On *paie* les personnes, et on s'*acquitte* envers elles. *Acquitter,* c'est toujours décharger; *payer,* c'est satisfaire. ROUBAUD.

AVOIR PEINE, AVOIR DE LA PEINE À FAIRE QUELQUE CHOSE. *Avoir peine,* exprime uniquement l'espèce de sentiment que l'on a, le genre de disposition où l'on est. *Avoir de la peine* marque tel effet que l'on sent, certaine épreuve que l'on fait, avec telle circonstance, dans un cas particulier. Vous *avez peine* à faire la chose à laquelle vous répugnez naturellement; vous *avez de la peine* à faire ce que vous ne faites qu'avec plus ou moins de difficulté. Nous *avons peine* à concevoir ce qui choque nos idées; nous *avons de la peine* à concevoir ce qui ne nous est pas présenté d'une manière claire et intelligible. ROUBAUD.

PENCHANT, PENTE, PROPENSION, INCLINATION. Au propre, le *penchant* est une direction qui porte la chose vers le bas; la *pente,* un abaissement progressif qui mène la chose de haut en bas; la *propension,* une tendance naturelle de la chose vers un terme qui l'attire puissamment; l'*inclination,* une impression qui fait plier ou courber la chose d'un côté. En morale, le *penchant* marque une forte impulsion; la *pente,* une situation glissante; la *propension,* un puissant attrait; l'*inclination,* une sorte de goût ou une disposition favorable. Les *inclinations* forment comme une espèce d'instinct et de sympathie; les *penchans* forment les passions et les mœurs; la *propension* forme la manière d'être, le genre de vie: la *pente* forme les habitudes et un état passif. ROUBAUD, DICT. ACAD.

PENDANT QUE, TANDIS QUE. *Pendant que* n'est guère employé que pour désigner la circonstance ou l'époque des choses ; au lieu que *tandis que*, par un usage familier aujourd'hui, sert particulièrement à marquer des rapports moraux entre deux choses, et à faire sortir les oppositions, les contrastes, les disparates ; comme si l'on disoit *au contraire, au lieu que, au rebours. Pendant que* l'innocence dort, le crime veille. *Tandis que* l'innocence veille et dort en paix, le crime ne veille et ne dort que dans les tourmens. ROUBAUD.

PÉNÉTRATION, FINESSE, DÉLICATESSE, SAGACITÉ. La *pénétration* fait voir en grand ; la *finesse* en détail ; l'homme *pénétrant* voit loin ; l'homme *fin* voit clair, mais de près ; la *délicatesse* est la *finesse* du sentiment qui ne réfléchit point ; c'est une perception vive et rapide du résultat des combinaisons. Si la *délicatesse* est jointe à beaucoup de sensibilité, elle ressemble encore plus à la *sagacité* qu'à la *finesse*. La *sagacité* diffère de la *finesse*, en ce qu'elle est dans le tact de l'ame, en ce que la *finesse* est superficielle, et la *sagacité pénétrante*. Ce n'est point une *pénétration* progressive, c'est une *pénétration* soudaine, qui franchit le milieu des idées et touche au but dès le premier pas. La *finesse* imagine souvent au lieu de voir ; à force de supposer, elle se trompe. La *pénétration* voit ; la *sagacité* va jusqu'à prévoir. MARMONTEL.

PENSER, SONGER, RÊVER. On *pense* tranquillement et avec ordre, pour connoître son objet. On *songe* avec plus d'inquiétude et sans suite, pour parvenir à ce qu'on souhaite. On *rêve* d'une manière abstraite et profonde, pour s'occuper agréablement. Le philosophe *pense* à l'arrangement de son système. L'homme embarrassé d'affaires *songe* aux expédiens pour en sortir. L'amant solitaire *rêve* à ses amours. GIRARD.

PENSER À, SONGER À. *Penser* signifie vaguement

avoir une chose dans l'esprit, y attacher sa pensée, y donner son attention, y réfléchir, s'en occuper. *Songer* signifie seulement, rouler une idée dans son esprit, y faire quelque attention, se la rappeler, s'en occuper légèrement. On ne dit point *songer* profondément, mûrement, fortement ; on dit *penser*, toutes les fois qu'il s'agit de réflexion, de méditation, d'occupation suivie. Quelqu'un qui vous donne une commision vous recommande d'y *songer*, c'est-à-dire, de ne pas l'oublier ; si c'est une affaire grave dont vous deviez vous occuper, il vous recommandera d'y *penser*. *Songez à ce que vous faites*, signifie *faites-y attention* ; *pensez à ce que vous faites*, signifie *occupez-vous, réfléchissez, délibérez*. Il n'y a qu'à *songer* aux petites choses ; il faut *penser* aux grandes : les gens qui *pensent* beaucoup aux petites, ne *songent* guère aux grandes. On *songe* aux autres ; on *pense* à soi. On *pense* à son propre mal ; on *songe* aux maux d'autrui. ROUBAUD.

PENSER, PENSÉE. *Penser* n'est guère usité qu'en poésie : néanmoins il n'exprime pas la même idée que *pensée*. *Pensée* ne désigne que l'action de *penser*, tandis que *penser* en marque la manière propre et distinctive. Aussi le *penser* a-t-il une efficacité particulière ; c'est le travail et le tourment de l'esprit : il le tient et pensant et pensif ; il l'attache à ses *pensées* et le mène de l'une à l'autre.

PERÇANT, PÉNÉTRANT. Le mot *perçant* tient de la force de la lumière et du coup d'œil. *Pénétrant* tient de la force de l'attention et de la réflexion. Un esprit *perçant* voit les choses au travers des voiles dont on les couvre ; il est difficile de lui cacher la vérité ; il ne se laisse pas tromper. Un esprit *pénétrant* approfondit les choses sans s'arrêter à la superficie ; il n'est pas aisé de lui donner le change. GIRARD.

Périphrase, Circonlocution. La *périphrase* est proprement un terme de rhétorique. La *périphrase* est une figure par laquelle, à l'expression simple d'une idée, vous substituez une description ou une expression plus développée, pour rendre le discours plus agréable, plus noble, plus sensible, plus frappant, plus intéressant, plus pittoresque. *Circonlocution* est un terme plus simple. La *circonlocution* est une expression détournée, développée et substituée à l'expression naturelle, sans art, ou moins par art ou avec une intention oratoire ou poétique, que par nécessité, par convenance, pour la commodité, pour l'utilité, soit parce qu'on n'a pas le mot ou l'expression propre, soit parce qu'il est à propos de s'en abstenir, soit parce qu'il s'agit de faciliter l'intelligence des choses. La *circonlocution* est la *périphrase* commune, familière, sans prétention de style et de recherche dans l'élocution; la *périphrase* est la *circonlocution* oratoire ou poétique, faite pour embellir ou relever le discours. Roubaud.

Perméable, Pénétrable. Un corps est *perméable*, lorsque ses pores sont capables de laisser le passage à quelque autre corps; c'est ainsi qu'un corps transparent est *perméable* à la lumière. Un corps seroit *pénétrable*, si le même espace qu'il occupoit, pouvoit encore admettre un autre corps sans déplacer le premier. Beauzée.

Perpétuel, Continuel, Eternel, Immortel, Sempiternel. *Perpétuel*, désigne le cours et la durée d'une chose qui va ou qui revient toujours; *continuel*, le cours et la durée d'une chose qui ne s'arrête pas, ou une suite longue de choses qui se succèdent rapidement; *éternel*, la durée de l'objet qui n'a ni commencement, ni fin, ou du moins qui n'a pas de fin; *immortel*, la durée de l'être qui ne meurt pas: *sempiternel*, la durée de la chose qui existe toujours ou qui ne périra pas. *Perpétuel* exclut toute borne à la durée de la chose dans

l'avenir ; *continuel* marque une chose commencée et suivie, sans rien déterminer sur la durée future. *Eternel* exprime littéralement la durée du temps ; *immortel*, la durée de la vie ; *sempiternel*, la durée de l'existence ; et tous les trois d'une manière permanente et illimitée. Ces termes se prennent souvent pour une durée ou un temps plus ou moins long. ROUBAUD,

PERSÉVÉRER, PERSISTER. *Persévérer*, signifie continuer avec attache, ou plutôt poursuivre avec une longue constance ce qu'on avoit commencé et même continué. *Persister* signifie soutenir avec attachement et confirmer avec une ferme assurance ce qu'on avoit décidé ou résolu. *Persévérer* se dit proprement des actions et de la conduite ; *persister*, des opinions et de la volonté. Vous *persévérez* dans le travail ou l'étude ; vous *persistez* dans votre résolution. Pour *persévérer*, il faut toujours agir de même, sans se démentir ; pour *persister*, il n'y a qu'à demeurer ferme sans varier. Rien ne résiste à celui qui *persévère* ; celui qui *persiste*, résiste à tout. ROUBAUD.

PERSONNAGE PLAISANT, PLAISANT PERSONNAGE. Un *personnage plaisant* est celui dont le rôle est rempli de traits divertissans, de saillies fines, de bons mots, de reparties ingénieuses, &c. Un *plaisant personnage* est un impertinent méprisable. BEAUZÉE

PERSONNAGE, RÔLE. *Personnage* est plus relatif au caractère de l'objet représenté ; *rôle*, à l'art qu'exige la représentation. Un *personnage* est considérable ou peu important, noble ou bas, principal ou subordonné, grand ou petit, intéressant ou froid, amoureux, ambitieux, fier, &c. Un *rôle* est aisé ou difficile, soutenu ou démenti, rendu avec intelligence et avec feu, estropié ou exécuté maussadement. C'est au poète à décider les *personnages* et à les caractériser ; c'est à l'acteur à choisir son *rôle*, à l'étudier, à le bien rendre. BEAUZÉE.

Pestilent, Pestilentiel, Pestilentieux, Pestifère. *Pestilent*, qui tient de la peste, du caractère de la peste, qui est contagieux. *Pestilentiel*, qui est infecté de peste, qui est propre à répandre la contagion. *Pestilentieux*, qui est tout infecté et tout infect de peste, qui est fait pour répandre de tous côtés la contagion. *Pestifère*, qui produit, porte, communique, répand partout la peste, la contagion. *Pestilentiel* est le terme le plus usité. *Pestifère* est un terme didactique. Roubaud.

Peu, Guère. Dans le sens où ces deux mots sont synonymes, *peu* est opposé à beaucoup pris absolument ; *guère* est opposé à beaucoup, considéré relativement à quelque besoin, à quelque emploi, à quelque usage. Quand je dis qu'il y a *peu* de vin cette année, je veux dire simplement qu'il n'y en a pas beaucoup, pas autant que les autres années. Quand je dis nous n'aurons *guère* de vin cette année, je veux dire que nous n'en aurons pas beaucoup, ou pas assez pour la consommation, pour le besoin. Un homme qui a *peu* d'argent, peut en avoir assez pour ses besoins ; parce qu'il y a des gens qui ont *peu* de besoins, et qui savent se contenter de *peu*. Un homme qui n'a *guère* d'argent, en manque, ou est dans le cas d'en manquer pour ses besoins. Dict. Acad.

Peur, Frayeur, Terreur. Ces trois expressions marquent par gradation, les divers états de l'ame, plus ou mòins troublée par la vue de quelque danger. Si cette vue est vive et subite, elle cause la *peur* ; si elle est plus frappante et plus réfléchie, elle produit la *frayeur* ; si elle abat notre espérance, c'est la *terreur*. La *peur* est souvent un foible de la machine pour le soin de sa conservation, dans l'idée qu'il y a du péril. La *frayeur* est un trouble plus grand, plus frappant, plus persévérant. La *terreur* est une passion accablante de l'ame, causée par la présence réelle ou par l'idée

très-forte d'un grand péril. CHEVALIER DE JAUCOURT.

PIQUANT, POIGNANT. *Piquant* s'applique à la cause, à la chose qui pique ; *poignant*, au mal, à la douleur que l'on éprouve. Un trait est *piquant* ; le mal qu'il cause est *poignant*. On dit, une raillerie *piquante*, une douleur *poignante*. Une épigramme est *piquante* ; le remords est *poignant*. Les choses nous paroissent *piquantes*, en raison de ce que nous sommes sensibles ; ce qui est *poignant* pour une personne, seroit peut-être léger pour une autre. L'injure la plus *piquante* est celle qu'on mérite ; le mal le plus *poignant* est celui qu'on s'est attiré. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

SE PIQUER D'UNE CHOSE, AFFECTER UNE CHOSE. On *se pique* en soi ; on *affecte* au dehors. Celui qui *se pique* d'avoir une qualité, a telle opinion de lui-même ; celui qui l'*affecte*, veut que les autres aient cette opinion de lui. Le premier croit être tel, le second veut le paroître. On peut *se piquer* et *affecter* tout ensemble ; on *se pique* aussi sans *affecter*, et l'on *affecte* sans *se piquer*. Vous *vous piquez* d'être homme d'honneur, et vous ne l'*affectez* pas. L'hypocrite *affecte* les vertus de l'homme de bien, et ne *se pique* pas de les avoir. ROUBAUD.

PITIÉ, COMPASSION, COMMISÉRATION. La *pitié* est proprement la qualité de l'ame qui dirige sur les malheureux le sentiment de la bienveillance, ou plutôt de la charité universelle. La *compassion* est le sentiment de *pitié* actuellement excité dans l'ame par des malheureux dont la douleur nous frappe droit au cœur. La *commisération* est l'expression sensible d'un vif intérêt qui, excité dans l'ame par la *compassion*, se répand sur les malheureux avec plus ou moins d'effet. ROUBAUD.

PLAINDRE, REGRETTER. On *plaint* le malheureux ; on *regrette* l'absent L'un est un mouvement de la pitié ; l'autre, l'effet de l'attachement. Le mot

plaindre employé pour soi-même, change un peu la signification qu'il a lorsqu'il est employé pour autrui : retenant alors l'idée commune et générale de sensibilité, il cesse de représenter ce mouvement particulier de pitié, qu'il fait sentir lorsqu'il est question des autres ; et au lieu de marquer un simple sentiment, il emporte de plus, dans sa signification, la manifestation de ce sentiment. Nous *plaignons* les autres lorsque nous sommes touchés de leurs maux, cela se passe au dedans de nous, ou du moins peut s'y passer, sans que nous le témoignons au dehors. Nous *nous plaignons* de nos maux, lorsque nous voulons que les autres en soient touchés ; il faut pour cela les faire connoître. Ce mot marque aussi quelquefois un sentiment de repentir. On dit en ce sens qu'on *plaint* ses pas ; qu'un avare *se plaint* jusqu'au pain qu'il mange. Un paresseux *plaint* sa peine plus qu'un autre ; un parfait indifférent ne *regrette* rien. ROUBAUD.

PLAISIR, DÉLICES, VOLUPTÉ. L'idée de *plaisir* est d'une bien plus vaste étendue que celle de *délices* et de *volupté*, parce que ce mot a rapport à un plus grand nombre d'objets que les deux autres ; ce qui concerne l'esprit, le cœur, les sens, la fortune, enfin tout est capable de nous procurer du *plaisir*. L'idée de *délices* enchérit par la force du sentiment sur celle de *plaisir* ; mais elle est bien moins étendue par l'objet : elle se borne proprement à la sensation, et regarde surtout celle de bonne chère. L'idée de *volupté* est toute sensuelle, et semble désigner dans les organes quelque chose de délicat qui rafine et augmente le goût. Ces trois mots expriment aussi quelquefois l'objet ou la cause du sentiment, comme quand on dit d'une personne qu'elle se livre entièrement aux *plaisirs*, qu'elle jouit des *délices* de la campagne, qu'elle se plonge dans les *voluptés*. BEAUZÉE.

PLEIN, REMPLI. Il n'en peut plus tenir dans ce qui

est *plein* ; on n'en peut pas mettre davantage dans ce qui est *rempli*. Le premier a un rapport particulier à la capacité du vaisseau ; et le second, à ce qui doit être reçu dans cette capacité. Aux noces de Cana, les vases furent *remplis* d'eau, et par miracle ils se trouvèrent *pleins* de vin. GIRARD.

PLEURS, LARMES. Les *pleurs* renchérissent sur les *larmes*. La tragédie en *pleurs* nous arrache des *larmes* pour nous divertir. La tragédie excite la pitié et la terreur ; qu'elle fasse couler mes *larmes*, j'en sortirai plus tendre et plus humain ; si elle m'arrache des *pleurs*, j'en sortirai mélancolique et farouche. Les *larmes* embelliront souvent la beauté ; les *pleurs* la défigurent. Les *larmes* soulagent, les *pleurs* semblent aigrir la douleur. La sensibilité, la pitié, la tendresse, les passions douces, répandent des *larmes* ; la colère, la fureur, le désespoir, les passions violentes ne versent que des *pleurs*. On dit des *pleurs* de rage, des *larmes* de joie. Le repentir sincère fait verser des *larmes* ; le remords déchirant n'a que des *pleurs*. ROUBAUD.

PLIER, PLOYER. Au propre, *plier*, c'est mettre en double par plis, de manière qu'une partie de la chose se rabatte sur l'autre ; *ployer*, c'est mettre en forme de boule ou d'arc, de manière que les deux bouts de la chose se rapprochent plus ou moins. On *plie* à plat, on *ploie* en rond. Le papier que vous plissez, vous le *pliez* ; le papier que vous *ployez*, vous le roulez. *Plier* se dit particulièrement des corps minces et souples qui se plissent facilement et gardent leurs plis. *Ployer* se dit particulièrement des corps roides et élastiques qui fléchissent sous l'effort, et tendent à se rétablir dans leur premier état. On *plie* de la mousseline, et on *ploie* une branche d'arbre. *Plier* et *ployer* s'emploient quelquefois l'un et l'autre dans le sens de courber, fléchir, céder ; mais alors *plier* indique un effet plus grand, plus marqué, plus approchant

du pli rigoureux. En marchant, vous *ployez* le genou; dans une génuflexion profonde, vous le *pliez*. Sous le fardeau qui fait *ployer* un homme fort, l'homme foible *plie*. Ainsi au figuré, il faut fléchir, foiblir, mollir, pour *ployer*; on *plie*, quand on ne fait que céder, obéir, succcomber. ROUBAUD, DICT. ACAD.

PLUS, DAVANTAGE. *Plus*, s'emploie pour établir explicitement et directement une comparaison; *davantage* en rappelle explicitement l'idée et la renverse. Après *plus* on met ordinairement un *que*, qui amène le second terme, ou le terme conséquent du rapport énoncé dans la phrase comparative. Après *davantage* on ne doit jamais mettre *que*, parce que le second terme est énoncé auparavant. Ainsi l'on dira par une comparaison directe et explicite, les Romains ont *plus* de bonne foi que les Grecs; l'aîné est *plus* riche que le cadet. Mais dans la comparaison inverse et implicite, il faut dire, les Grecs n'ont guère de bonne foi, les Romains en ont *davantage*; le cadet est riche, mais l'aîné l'est *davantage*. BEAUZÉE.

LE POINT DU JOUR, LA POINTE DU JOUR. *Le point du jour* est l'instant où le jour commence à poindre, à paroître, à percer. *La pointe du jour* est le temps qui succède *au point du jour*, celui où, n'étant plus nuit, il n'est pas encore jour. *Le point du jour* est indivisible; au moment où l'on dit qu'il existe, il n'existe déjà plus. *La pointe du jour* est divisible, son existence disparoît successivement. On dit *la petite pointe du jour*. DICT. ACAD.

POISON, VENIN. *Poison*, dans le sens propre, se dit des plantes ou des préparations dont l'usage est dangereux pour la vie; *venin* se dit spécialement du suc de ces plantes, ou de certaine liqueur qui sort du corps de quelques animaux. La ciguë est un *poison*; le suc qu'on en exprime est le *venin*. Tout *poison* produit son effet par le *venin* qu'il renferme;

mais on ne peut pas dire qu'il y ait *poison*, partout où il y a du *venin*; et jamais on ne dira, par exemple, le *poison* de la vipère ou du scorpion. Le mot *poison* suppose une contexture naturelle ou artificielle dans les parties propres à contenir et à cacher le *venin* qui s'y trouve; et le mot *venin* désigne plus particulièrement le suc ou la liqueur qni attaque les principes de la vie. C'est avec cette différence que ces deux termes s'emploient dans le sens figuré; et il faut peut-être ajouter que le terme de *poison* y désigne une malignité préparée avec art, ou cachée du moins sous des apparences trompeuses; au lieu que le terme de *venin* ne réveille que l'idée de malignité subtile et dangereuse, sans aucune attention aux apparences extérieures. Beauzée.

Poli, Policé. *Poli* ne suppose que des signes extérieurs de bienveillance, signes toujours équivoques, et par malheur souvent contradictoires avec les actions. *Policé* suppose des lois qui constatent les devoirs réciproques de bienveillance commune, et une puissance autorisée à maintenir l'exécution des lois. Les peuples *policés* valent mieux que les peuples *polis*. Beauzée, Duclos.

Pontife, Prélat, Evêque. Vous êtes *pontife* par la puissance et par la hauteur des fonctions que vous exercez dans l'église; vous êtes *prélat* par la dignité et par le rang que vous occupez dans la hiérarchie ecclésiastique; vous êtes *évêque*, par la consécration et par le gouvernement spirituel que vous avez dans un diocèse. Le *pontificat* est une domination; la *prélature*, une distinction; l'*épiscopat*, une charge. La domination du *pontife* lui donne droit de commander et de présider; la distinction du *prélat* lui attribue la préséance et des distinctions honorifiques; la charge d'*évêque* impose le devoir de veiller et de pourvoir aux besoins spirituels d'un troupeau. Roubaud.

Porte Fausse, Fausse Porte. Une *porte fausse*

est un simple simulacre de porte, en pierre, en marbre, en menuiserie ou en peinture. Une *fausse porte* est une issue ménagée secrètement, pour se dérober aux importuns sans être vu; ou, dans une place de guerre, c'est une porte peu apparente, destinée pour faire des sorties ou pour recevoir du secours en cas de siége, ou encore une porte qui introduit seulement dans un fauxbourg et non dans la ville. Beauzée.

Porter, Apporter, Transporter, Emporter. *Porter* n'a précisément rapport qu'à la charge du fardeau. *Apporter* renferme l'idée du fardeau et celle du lieu où l'on porte. *Transporter* a rapport non-seulement au fardeau et au lieu où l'on doit le porter, mais encore à l'endroit d'où on le prend. *Emporter* enchérit sur toutes ces idées, en y ajoutant une attribution de propriété à l'égard de la chose dont on se charge. Nous faisons *porter* ce que, par foiblesse ou par bienséance, nous ne pouvons porter nous-mêmes. Nous ordonnons qu'on nous *apporte* ce que nous souhaitons avoir. Nous faisons *transporter* ce que nous voulons changer de place. Nous permettons d'*emporter* ce que nous laissons aux autres, ou ce que nous leur donnons. Les crocheteurs *portent* les fardeaux dont on les charge. Les domestiques *apportent* ce que leurs maîtres les envoient chercher. Les voituriers *transportent* les marchandises que les commerçans envoient d'une ville dans une autre. Les voleurs *emportent* ce qu'ils ont pris. Girard.

Poster, Aposter. On *poste* pour observer ou pour défendre; on *aposte* pour faire un mauvais coup. La troupe est *postée*; l'assassin est *aposté*. Girard.

Posture, Attitude. La *posture* est une manière de poser le corps, plus ou moins éloignée de son habitude ordinaire; l'*attitude* est une manière de tenir le corps, plus ou moins convenable à la circonstance présente. La *posture* même la plus commode n'est jamais sans gêne, et on en change.

L'*attitude* même la moins ordinaire est dans la nature ou la convenance des choses, et l'on s'y maintient, sinon l'*attitude* devient *posture*. La *posture* est singulière : elle a toujours quelque chose qui, sortant de la nature ou de l'état ordinaire du corps, se fait remarquer. L'*attitude* est pittoresque : elle est l'expression naturelle du caractère, de la passion, de l'état actuel de l'ame. Les *postures* sont au corps, ce que les grimaces sont au visage ; les *attitudes* sont au corps, ce que l'air est à la figure. La *posture* embrasse le corps entier, l'*attitude* n'est quelquefois que de certaine partie, telle que la tête. ROUBAUD.

POUDRE, POUSSIÈRE. La *poudre* est la terre desséchée, divisée et réduite en petites mollécules ; la *poussière* est la *poudre* la plus fine que le moindre vent enlève, qui s'envole, se dissipe, s'attache au corps qu'elle rencontre. Lorsque la terre est si desséchée qu'elle se met en *poudre*, il s'élève dans les chemins beaucoup de *poussière*. On donne le nom de *poudre*, à différentes substances ou compositions pulvérisées, comme *poudre* de senteurs, *poudre* à canon, *poudre* à poudrer, &c. et celui de *poussière* à ce qu'il y a de plus subtil et de plus fin, comme cette matière qui s'élève sur les étamines des fleurs. Au figuré, on dit jeter de la *poudre* et jeter de la *poussière* aux yeux. On jette de la *poudre* aux yeux, lorsqu'il s'agit d'éblouir, d'imposer, de donner le change ; on jette de la *poussière* aux yeux, lorsqu'il s'agit d'aveugler, d'abuser, d'ôter la faculté de voir. ROUBAUD.

POUR, AFIN. Ces deux mots sont synonymes dans le sens où ils signifient qu'on fait une chose en vue d'une autre; mais *pour* marque une vue plus présente, *afin* en marque une plus éloignée. On se présente devant le prince, *pour* lui faire sa cour ; on lui fait sa cour, *afin* d'en obtenir des grâces. Le premier convient mieux, lorsque la chose qu'on fait en vue de l'autre, en est une cause plus infaillible ;

le second est plus à sa place, lorsque la chose qu'on a en vue en faisant l'autre, en est une suite moins nécessaire. On tire le canon sur une place assiégée *pour* y faire brèche, et *afin* de pouvoir la prendre par assaut, ou de l'obliger à se rendre. *Pour* regarde plus particulièrement un effet qui doit être produit. *Afin* regarde proprement un but où l'on veut parvenir. Les filles d'un certain âge font tout ce qu'elles peuvent *pour* plaire, *afin* de se procurer un mari. GIRARD.

POUR, QUANT. Ces deux mots sont très-synonymes. *Pour* paroît cependant avoir meilleure grâce dans le discours, lorsqu'il s'agit de la personne ou de la chose qui régit le verbe suivant ; *quant* paroît y mieux figurer, lorsqu'il s'agit de ce qui est régi par le verbe. Ainsi l'on diroit, *pour* moi, je ne me mêle d'aucune affaire étrangère ; *quant* à moi, tout m'est indifférent. GIRARD.

POURTANT, CEPENDANT, NÉANMOINS, TOUTEFOIS. *Pourtant* a plus de force et plus d'énergie ; il assure avec fermeté, malgré tout ce qui pourroit être opposé. *Que toute la terre s'arme contre la vérité, on n'empêchera pourtant pas qu'elle ne triomphe. Cependant* est moins absolu et moins ferme ; il affirme seulement contre les apparences contraires. *Quelques docteurs se piquent d'une morale sévère, ils recherchent cependant tout ce qui peut flatter la sensualité. Néanmoins* distingue deux choses qui paroissent opposées ; et il en soutient une sans détruire l'autre. *Corneille n'est pas toujours égal à lui-même, néanmoins Corneille est un excellent auteur. Toutefois* dit proprement une chose par exception ; il fait entendre qu'elle n'est arrivée que dans l'occasion dont on parle. *Que ne haïssoit pas Néron ? toutefois il aimoit Poppée.* GIRARD.

POUVOIR, PUISSANCE, FACULTÉ. Ces mots pris dans le sens physique et littéral, signifient une disposition dans le sujet, par le moyen de laquelle il est capable d'agir ou de produire un effet : mais le

pouvoir vient des secours ou de la liberté d'agir, la *puissance* vient des forces, la *faculté* vient des propriétés naturelles. L'homme, sans la grâce n'a pas le *pouvoir* de faire le bien. La jeunesse manque de sagesse pour délibérer, et la vieillesse manque de *puissance* pour exécuter. L'ame humaine a la *faculté* de raisonner, et en même temps la facilité de mal raisonner. Le *pouvoir* diminue, la *puissance* s'affoiblit, la *faculté* se perd. L'habitude diminue beaucoup le *pouvoir* de la liberté. L'âge n'affoiblit que la *puissance*, et non le désir de satisfaire ses passions. L'ame ne perd de ses *facultés* que par les accidens qui arrivent dans les organes du corps. Girard.

Précipice, Gouffre, Abîme. On tombe dans le *précipice*, on est englouti dans le *gouffre*, on se perd dans l'*abîme*. Le premier emporte avec lui l'idée d'un vide escarpé de toutes parts, d'où il est presqu'impossible de se retirer, quand on y est. Le second renferme une idée particulière de voracité insatiable, qui entraîne, fait disparoître, et consume tout ce qui en approche. Le troisième emporte l'idée d'une profondeur immense, jusqu'où l'on ne sauroit parvenir, et où l'on perd également de vue le point d'où l'on est parti, et celui où l'on vouloit aller. L'avarice est le *précipice* de l'équité; Paris est le *gouffre* des provinces; l'infini est l'*abîme* du raisonnement. Girard.

Précis, Succinct, Concis. *Précis* et *succinct* regardent ce qu'on dit; et *concis* la manière dont on le dit. Les deux premiers ont la chose pour objet, et vont au fait; le troisième a pour but l'expression qu'il abrège. Le discours *précis* ne s'écarte pas du sujet, rejette les idées étrangères, et méprise tout ce qui est hors de propos. Le discours *succinct* se débarrasse des idées inutiles, et ne choisit que celles absolument essentielles Le discours *concis* explique et énonce en très-peu de mots, bannissant tout ce qui est surabondant.

L'opposé du *precis* est le prolixe; l'opposé du *succinct* est l'étendu; l'opposé du *concis* est le diffus. GIRARD.

PRÉCISION, ABSTRACTION. La *précision* sépare les choses véritablement distinctes, pour empêcher la confusion qui naît du mélange des idées. L'*abstraction* sépare les choses réellement inséparables, pour les considérer à part, indépendamment les unes des autres. La première est un effet de la justesse et de la netteté de l'entendement, qui fait qu'on n'ajoute rien d'inutile et hors d'œuvre au sujet qu'on traite, en le prenant néanmoins dans sa juste totalité. La seconde est l'effet d'un esprit métaphysique, qui écarte du point de vue tout ce qu'on peut détacher du sujet qu'on traite. La *précision* semble avoir plus de rapport aux choses qu'on peut non-seulement considérer à part, mais qu'on peut aussi concevoir être l'une sans l'autre; telles que sont, par exemple, l'aumône et l'esprit de charité. L'*abstraction* semble regarder particulièrement les choses qu'on peut, à la vérité, considérer à part, mais qu'on ne sauroit concevoir être l'une sans l'autre; telles que sont, par exemple, le corps et l'étendue. Ainsi le but de la *précision* est de ne point sortir du sujet, en éloignant pour cet effet tout ce qui lui est étranger; et le but de l'*abstraction* est de ne pas entrer dans toute l'étendne du sujet, en n'en prenant qu'une partie, sans aucun égard à l'autre. On ne sauroit se faire des idées trop *précises*; mais il est quelquefois dangereux d'en avoir de trop *abstraites*. GIRARD.

PRÉDICATION, SERMON. On s'applique à la *prédication* et l'on fait un *sermon*. L'une est la fonction du prédicateur, l'autre est son ouvrage. Les discours faits aux infidèles, pour leur annoncer l'évangile, se nomment *prédications*; ceux qui sont faits aux chrétiens, pour nourrir leur piété, sont des *sermons*. Les apôtres ont fait autrefois des

prédications remplies de solides vérités; les prêtres font aujourd'hui des *sermons* pleins de brillantes figures. GIRARD.

PREMIER, PRIMITIF. *Premier* se dit en parlant de plusieurs êtres réels et abstraits, entièrement distingués les uns des autres; mais qu'on envisage seulement comme appartenant à la même suite. *Primitif* se dit en parlant des différens états successifs d'un même être. La langue que parloient Adam et Eve, est la *première* de toutes les langues, et si les différens idiomes qui distinguent les nations ne sont que des différentes formes de cette langue, elle est aussi la langue *primitive* du genre humain. BEAUZÉE.

PRÉOCCUPATION, PRÉVENTION, PRÉJUGÉ. La *préoccupation* est l'état d'un esprit si plein, si possédé de certaines idées, qu'il ne peut plus en entendre ou en concevoir de contraires. La *prévention* est une disposition de l'ame, telle qu'elle la fait pencher à juger plus ou moins favorablement, ou défavorablement d'un objet. Le *préjugé* est un jugement anticipé, ou une croyance établie sans un examen suffisant ou une connoissance convenable de la chose. La *préoccupation* ôte la liberté de l'esprit, elle l'absorbe; la *prévention* ôte l'impartialité du jugement, elle suborne; le *préjugé* ôte le doute raisonnable, il tranche. La *préoccupation* rend sourd et intraitable; la *prévention* rend partial et même aveugle; le *préjugé* rend indocile et opiniâtre. La *préoccupation* naît de quelque impression vive et profonde qui remplit de son objet la capacité de l'esprit et captive la pensée; la *prévention* naît de certains rapports qui, en nous intéressant à l'égard d'un objet, ne permettent pas à l'ame de conserver son équilibre et son indifférence; les *préjugés* naissent surtout de la foiblesse et de la paresse de l'esprit, qui aime mieux juger et croire, que douter et apprendre. DICT. ACAD.

PRÉROGATIVE, PRIVILÉGE. La *prérogative* regarde

les honneurs et les préférences personnelles ; elle vient principalement de la subordination, ou des relations que les personnes ont entre elles. Le *privilége* regarde quelque avantage d'intérêt ou de fonction ; il vient de la concession du prince, ou des statuts de la société. La naissance donne les *prérogatives* ; les charges donnent des *priviléges*. GIRARD.

A PRÉSENT, PRÉSENTEMENT, ACTUELLEMENT, MAINTENANT. *A présent* indique un temps présent plus ou moins étendu, par opposition à un autre temps plus ou moins éloigné ou indéfini. *Jadis la force du corps gagnoit les batailles, à présent c'est le canon.* *Présentement* désigne un présent plus borné, plus limité ; il signifie, à présent même, dans le moment, sans délai. *Une maison est à louer présentement.* *Actuellement* exprime un temps plus précis et plus court encore ; c'est le temps, le moment, l'instant où l'on parle, où l'action se fait, où l'événement arrive. *Le président entre actuellement au tribunal.* *Maintenant* signifie littéralement, pendant qu'on a les choses sous la main, pendant qu'on est après. Il désigne la suite ou la continuation d'une chose, la liaison ou la transition d'une partie à un autre. *Je vous ai parlé des Anglois, maintenant je vais vous parler des Allemands.* *A présent* est très-usité, mais seulement en prose, ou tout au plus dans la poésie légère. *Présentement* l'est peu ; il est remplacé par *à présent* et souvent par *actuellement,* dans le langage familier. *Maintenant* est un mot de tous les styles, et très-souvent employé pour les trois autres. ROUBAUD.

PRÉSENTER, OFFRIR. *Présenter,* c'est *offrir* une chose présente ; *offrir,* c'est proposer une chose quelconque présente ou absente. Vous *présentez* ce que vous avez à la main, sous la main. Vous *offrez* ce que vous avez à votre disposition, en votre pouvoir. *Présenter* un bouquet, c'est *offrir*

un présent. Vous *présentez* des hommages par des signes actuels de respect et de soumission; vous *offrez* des services par la proposition d'en rendre, quand l'occasion s'en *présentera*. On *présente* donc à une personne afin qu'elle reçoive, ou qu'elle prenne comme de la main à la main; on lui *offre*, afin qu'elle accepte ou qu'elle agrée. ROUBAUD.

PRÉSOMPTION, CONJECTURE. La *présomption* est une opinion fondée sur des motifs de crédibilité; la *conjecture*, une opinion établie sur de simples apparences. La première forme un préjugé légitime; la seconde n'est qu'un simple pronostic. La *présomption* est réelle, c'est-à-dire, fondée sur des faits certains, des vérités connues, des commencemens de preuves; la *conjecture* est idéale, c'est-à-dire tirée par des raisonnemens, des interprétations, des suppositions. La *présomption* attend la certitude; la *conjecture* tend à la découverte. Il ne suffit pas de *présumer*, il faut prouver; il ne suffit pas de *conjecturer*, il faut trouver. La *présomption* doit se changer en conviction; la *conjecture* en réalité. ROUBAUD.

SUR LE PRÉTEXTE, SOUS LE PRÉTEXTE. On fonde, on appuie ses desseins, ses actions, *sur un prétexte*; on cache ses desseins, ses motifs, *sous un prétexte*. Le *prétexte* est une raison fausse, feinte, apparente et mauvaise. Quand on fait une chose sans raison, on la fait *sur un prétexte*; quand on la fait pour des raisons qu'on dissimule, on la fait *sous un prétexte*. Dans le premier cas, on veut s'autoriser, se disculper; dans le second, se déguiser, en imposer. On cherche *un prétexte sur* lequel on s'appuie, pour s'autoriser à faire la sottise ou le mal qu'on a envie de faire. On imagine *un prétexte sous* lequel on fasse passer une action ou une entreprise pour tout autre chose que ce qu'elle est. Le premier *prétexte* a pour objet de tromper par une fausseté; le second, de séduire par une

imposture. On prend une résolution *sur un prétexte* plausible ; on déguise ses vrais motifs *sous un prétexte* spécieux. DICT. ACAD.

PRÊTRISE, SACERDOCE. La *prêtrise* et le *sacerdoce* désignent, dans les idées de la religion, l'ordre et le caractère indélébile, en vertu duquel, parmi les catholiques, on a le pouvoir d'offrir le saint sacrifice et d'administrer les sacremens ; mais le *sacerdoce* renferme plus de pouvoirs et de droits que la simple *prêtrise*. *Sacerdoce* est aussi un mot générique qui s'applique également à tous les genres de prêtres chrétiens, juifs et païens ; au lieu que la *prêtrise* n'est d'usage qu'à l'égard des prêtres de la religion catholique, quoique nous disions les prêtres païens ou juifs. Enfin *prêtrise* est le mot vulgaire ; *sacerdoce* est le mot noble. ROUBAUD.

PRIER, SUPPLIER. *Prier,* demander avec une sorte de respect et d'instance ; *supplier,* prier avec révérence et humilité, avec beaucoup d'empressement et d'ardeur. On *prie* ceux dont on veut obtenir quelque chose ; on *supplie* ceux qu'on veut particulièrement intéresser et honorer. La *supplication* ajoute à la *prière* les signes qui supposent ou une assez grande distance entre celui qui *prie* et celui qu'il *prie,* ou des besoins et des désirs urgens dans celui qui *supplie.* BEAUZÉE.

PRIER DE DÎNER, PRIER À DÎNER, INVITER À DÎNER. *Prier,* en général, suppose moins d'appareil qu'*inviter,* et *prier de dîner* en suppose moins que *prier à dîner. Prier* marque plus de familiarité ; *inviter,* plus de considération. *Prier de dîner* est un terme de rencontre ou d'occasion ; *prier à dîner* marque un dessein prémédité. Si quelqu'un avec qui je puis prendre un ton familier, se trouve chez moi à l'heure du dîner, et que je lui propose d'y rester pour faire ce repas avec moi, je le *prie de dîner* ; si je vais exprès ou que j'envoie chez lui, pour l'engager de venir dîner chez moi, alors je le *prie à dîner,* et je dois ajouter quelque

chose à l'ordinaire. Mais si je fais la même démarche à l'égard de quelqu'un à qui je dois de la considération, je l'*invite à dîner*, et ma table doit avoir une augmentation marquée. Quand on *prie de dîner*, c'est sans apprêt ; quand on *prie à dîner*, l'apprêt ne doit être qu'un meilleur ordinaire ; mais quand on *invite à dîner*, l'apprêt doit sentir la cérémonie. BEAUZÉE.

PRINCIPE, ELÉMENT. Le *principe* est aux *élémens*, ce que la cause est à l'effet. Les *élémens* n'existeroient pas sans le *principe*, mais celui-ci peut exister sans effet. La physique et la chimie ont nommé *principes*, les corps simples qui entrent dans la composition des mixtes. Ces sciences, raisonnant sur la nature des corps, ont dû donner ce nom à tout ce qui les constituoit tels ; car le *principe* de la matière n'existe pas hors de la matière. La métaphysique, raisonnant sur des choses abstraites, n'admet pour *principe* que la cause première : elle a donné, comme la physique, le nom d'*élément*, à la partie inhérente au tout. Dieu est *principe*, la bonté est un de ses *élémens*. On n'est pas encore d'accord sur le nombre d'*élémens* qui composent la matière. La chaleur est le *principe* de la vie ; l'air est notre *élément*. Les *élémens* des sciences et des arts, sont les premières règles qui dérivent des *principes*, c'est-à-dire, de l'objet. Connoissons les *principes*, nourrissons-nous des *élémens*. ROUBAUD.

PRIVÉ, APPRIVOISÉ. Les animaux *privés* le sont naturellement ; et les *apprivoisés* le sont par l'art et par l'industrie de l'homme. Le chien, le bœuf et le cheval sont des animaux *privés* ; l'ours et le lion sont quelquefois *apprivoisés*. Les bêtes sauvages ne sont pas *privées* ; les bêtes farouches ne sont pas *apprivoisées*. GIRARD.

PRIX, RÉCOMPENSE. Dans le sens naturel et rigoureux, le *prix* est la valeur vénale d'une chose ; la *récompense* est le retour dû au mérite. Le *prix* est

ce que la chose vaut; la *récompense* est ce que la chose mérite. Vous payez le *prix* de la chose que vous achetez; vous donnez une *récompense* pour le service qu'on vous a rendu. Les *prix* sont estimés, réglés, convenus : c'est affaire de justice; les *récompenses* sont plus ou moins arbitraires, volontaires, variables : c'est affaire d'équité. Les gages sont le *prix* des services d'un domestique; une pension de retraite sera la *récompense* de ses longs et agréables services. On gagne, on remporte un *prix*; on obtient, on reçoit une *récompense*. ROUBAUD.

PROBITÉ, VERTU, HONNEUR. La fidélité aux lois, aux mœurs et à la conscience, qui ne sont guère que prohibitives, fait l'exacte *probité*: la *vertu* supérieure à la *probité*, exige qu'on fasse le bien et y détermine. La *probité* défend, il faut obéir : la *vertu* commande, mais l'obéissance est libre, à moins que la *vertu* n'emprunte la voix de la religion. On estime la *probité*; on respecte la *vertu*. La *probité* consiste presque dans l'inaction; la *vertu* agit. On doit de la reconnoissance à la *vertu* : on pourroit s'en dispenser à l'égard de la *probité*; parce qu'un homme éclairé, n'eût-il que son intérêt pour objet, n'a pas, pour y parvenir, de moyen plus sûr que la *probité*. Outre ces deux principes de nos actions, il y en a un troisième, c'est l'*honneur*. Il est différent de la *probité*: peut-être ne l'est-il pas de la *vertu*; mais il lui donne de l'éclat. L'homme de *probité* se conduit par précaution, par habitude, par intérêt ou crainte. L'homme *vertueux* agit par bonté. L'homme d'*honneur* pense et sent avec noblesse. La *probité* a ses limites, et pour le commun des hommes, c'est beaucoup que de les atteindre; mais la *vertu* et l'*honneur* peuvent s'étendre, et s'élever à l'infini; on peut toujours en reculer les bornes, on ne les passe jamais. DUCLOS.

PROBITÉ, INTÉGRITÉ, HONNÊTETÉ. La *probité* est la qualité de l'homme ferme et constant à respecter

les droits d'autrui, et à rendre à chacun ce qui lui appartient, selon les règles essentielles du juste. L'*intégrité* est la qualité de l'homme constant à remplir ce qu'il doit, sans que sa fidélité soit jamais altérée. L'*honnêteté* est la qualité de l'homme ferme et constant à pratiquer le bien que la morale prescrit, d'après les règles imprimées par la nature dans le cœur humain. La *probité* est d'un cœur droit; son principe est l'amour de l'ordre; c'est une vertu de caractère. L'*intégrité* est d'un cœur pur; son principe est l'amour de ses devoirs; c'est la vertu d'une conscience timorée. L'*honnêteté* est d'un cœur bon; son principe est l'amour du bien; c'est la vertu des belles ames. La *probité* exclut toute injustice; l'*intégrité*, la corruption; l'*honnêteté*, le mal, et même les mauvaises manières de faire le bien. Roubaud.

Problématique, Douteux, Incertain. Il n'y a point encore de raison de prononcer dans les choses *problématiques*; il n'y a point de raisons suffisantes pour se décider dans les choses *douteuses*; il n'y a pas assez de raisons de croire dans les choses *incertaines*. Dans le premier cas, l'esprit est indifférent pour et contre; dans le second, il est embarrassé entre le pour et le contre; dans le troisième il voit le pour et craint le contre. Vous cherchez la solution de ce qui est *problématique*; la vérification de ce qui est *douteux*; la confirmation de ce qui est *incertain*. Sur des points *problématiques*, commencez par douter, puisque vous ignorez. Dans le cas *douteux* en morale, prenez le parti le plus sûr, si le doute ne peut être levé. A l'égard des bruits *incertains*, ne comptez que sur la fausseté, sur la malice et sur la crédulité des hommes. Roubaud

Procéder, Provenir, Emaner, Découler, Dériver. *Procéder* indique particulièrement le principe, et un certain ordre dans les choses; *provenir*, la cause et les moyens ou la manière de pro-

duire l'effet ; *émaner*, la source et l'action de répandre avec force ; *découler*, la source, la voie et l'écoulement successif ; *dériver*, la source ou la racine, l'action d'en tirer la chose, les modifications. Le mal *procède* d'un vice ; l'ordre *procède* d'un bon arrangement. La licence *provient* de l'impunité ; la stérilité *provient* de la sécheresse, qui refuse l'aliment et la vie aux plantes. La lumière *émane* du soleil ; des particules subtiles *émanent* sans cesse des corps. L'eau *découle* d'une fontaine par un tuyau ; une douce éloquence *découle* des lèvres d'un orateur. L'eau d'un canal *dérive* d'un ruisseau ; divers mots *dérivent* d'une racine commune. ROUBAUD.

PROCHE, PRÈS. *Proche* ne s'emploie qu'au propre et dans le langage ordinaire, pour exprimer une proximité de lieu ou de temps ; et il est beaucoup moins usité que son synonyme. *Près* est très-usité dans tous les genres de style, et il s'emploie selon diverses acceptions et dans une foule d'expressions figurées. ROUBAUD.

PROCHE, PROCHAIN, VOISIN. *Proche* annonce une proximité quelconque, de lieu, de temps, &c. ; *prochain*, une grande proximité de temps ou de lieu ; *voisin*, une grande proximité locale. Saint-Denis est *proche* de Paris. Quand vous partez de Calais, Douvres est le port d'Angleterre *prochain*, le plus *prochain*. L'été *prochain* est le premier été qui arrivera. L'Espagne est *voisine* de la France. *Proche* n'indique pas toujours une proximité absolue, une chose *voisine* ou vraiment *prochaine*. Si je dis que la ville la plus *proche* est à quinze lieues, je n'entends pas dire qu'elle soit *prochaine* ou *voisine* : je dis seulement que c'est la ville la moins éloignée. ROUBAUD.

PRODIGE, MIRACLE, MERVEILLE. Ces trois choses indiquent quelque chose de surprenant et d'extraordinaire ; mais le *prodige* est un phénomène éclatant qui sort du cours ordinaire des choses ; le *mi-*

racle, un étrange événement qui arrive contre l'ordre ordinaire des choses ; la *merveille*, une œuvre admirable qui efface tout un genre de choses. Le *prodige* surpasse les idées communes ; le *miracle* toute notre intelligence ; la *merveille*, notre attente et notre imagination. Le *prodige* annonce un nouvel ordre de choses, et les grandes influences d'une cause secrète ; le *miracle*, un ordre surnaturel de choses, et les forces irrésistibles d'une puissance supérieure ; la *merveille*, le plus bel ordre de choses, et les curieux artifices d'une industrie éminente. ROUBAUD.

PRODIGUE, DISSIPATEUR. Le *prodigue* pousse la dépense à l'excès, au-delà des bornes ; le *dissipateur* ne garde dans la sienne ni règle, ni mesure, ni bienséance. Le premier s'écarte des règles de l'économie ; le second donne dans l'extrémité opposée à l'avarice. Les dépenses du *prodigue* peuvent être quelquefois brillantes et bonnes ; mais il y a excès ; l'homme trop libéral est *prodigue*. Les dépenses du *dissipateur* sont folles et extravagantes ; le *prodigue* devient *dissipateur*. La *prodigalité* commence la ruine ; la *dissipation* la consomme. C'est ordinairement la vanité qui fait le *prodigue* ; le déréglement fait le *dissipateur*. *Dissipateur* ne se dit qu'en mauvaise part ; *prodigue* suivant l'application qu'on en fait, ne prend pas ce caractère. ROUBAUD.

PRODUCTION, OUVRAGE. La *production* est l'*ouvrage* de la fécondité : l'*ouvrage* est le résultat du travail. La *production* sort du sein de la cause productive ; l'*ouvrage* sort des mains de l'ouvrier industrieux. La *production* reçoit l'être ; l'*ouvrage* reçoit la forme. L'arbre est une *production* de la terre ; la charpente est un *ouvrage* formé de cette *production* par la façon qu'on lui a donnée. L'univers est la *production* d'une puissance infinie qui l'a fait de rien ; il est l'*ouvrage* d'une intelligence infinie qui a donné à la matière ces formes merveil-

leuses et cette ordonnance si dignes d'admiration. Roubaud.

Proférer, Articuler, Prononcer. *Proférer*, c'est *prononcer* des paroles à haute et intelligible voix. *Articuler*, c'est *prononcer* distinctement, ou marquer les syllabes en les liant ensemble. *Prononcer*, c'est exprimer ou faire entendre par le moyen de la voix. L'homme seul *profère* des paroles. Quelques oiseaux *articulent* parfaitement des mots. La différence des climats et des habitudes fait que les habitans d'une région ne peuvent pas *prononcer* ce que d'autres *prononcent* avec une grande facilité. En grammaire, *articuler* ne se prend que dans un sens physique, pour exprimer l'action de l'instrument vocal. *Proférer* n'a d'autre idée physique distincte, que celle de parler de manière à être entendu et compris, mais avec une idée morale d'intention et d'attention. *Prononcer* s'emploie en différens sens et avec des rapports divers, soit physiques, soit moraux. Il ne suffit pas d'*articuler* distinctement; il faut bien *prononcer*, c'est-à-dire, faire sonner les mots, comme le font les gens les plus polis et les plus instruits. On ne *profère* que tout haut; on *prononce* haut, bas, &c. Roubaud.

Proie, Butin. Le mot *proie* sert proprement à désigner ce que les animaux carnassiers ravissent et mangent, leur chasse. Le mot *butin* est proprement affecté à désigner ce qu'on a pris à la guerre ou sur l'ennemi, des dépouilles; mais l'un et l'autre sont le plus souvent employés dans des sens plus vagues : le premier avec son idée distinctive de destruction ; le second, avec son idée caractéristique de pillage. L'appétit féroce cherche une *proie*; l'avide cupidité cherche du *butin*. L'animal carnasssier court à sa *proie*, pour la déchirer et en faire sa pâture; l'abeille diligente vole au *butin*, pour l'enlever et l'emporter dans sa ruche. Le chasseur poursuit sa *proie*; le maraudeur fait du

butin. Proie se prend toujours dans un sens odieux ; il n'en est pas de même de *butin.* ROUBAUD.

PROJET, DESSEIN. Le *projet* est un plan et un arrangement des moyens pour l'exécution d'un *dessein* ; le *dessein* est ce qu'on veut exécuter. On dit ordinairement des *projets,* qu'ils sont beaux ; des *desseins,* qu'ils sont grands. La beauté des *projets* dépend de l'ordre et de la magnificence qu'on y remarque ; la grandeur des *desseins* dépend de l'avantage et de la gloire qu'ils peuvent procurer. Le mot *projet* se prend aussi pour la chose même qu'on veut exécuter, ainsi que le mot *dessein* ; alors ces mots sont plus synonymes. Toute la différence qu'il y a entre eux, c'est que *projet* regarde alors quelque chose de plus éloigné ; et *dessein,* quelque chose de plus près. On fait des *projets* pour l'avenir ; on forme des *desseins* pour le moment présent. GIRARD.

PROMENADE, PROMENOIR. Tout lieu où l'on se promène, où l'on peut se promener, est une *promenade* ; il n'y a de *promenoir* que le lieu destiné, disposé exprès pour qu'on s'y promène. Les Tuileries, les Champs Elysées, sont des *promenoirs* et des *promenades* ; des bois, la plaine de Grenelle, sont des *promenades* et non des *promenoirs.* ROUBAUD.

PROMPTITUDE, CÉLÉRITÉ, VITESSE, DILIGENCE. La *promptitude* fait commencer aussitôt ; la *célérité* fait agir de suite ; la *vitesse* emploie tous les momens avec activité ; la *diligence* choisit les voies les plus courtes et les moyens les plus efficaces. La *promptitude* exclut les délais : la *célérité* ne souffre point d'interruption ; la *vitesse* est ennemie de la lenteur ; la *diligence* met tout à profit et fuit les longueurs. Il faut obliger avec *promptitude,* faire ses affaires avec *célérité* ; courir avec *vitesse* au secours des malheureux, et travailler avec *diligence* à sa propre perfection. GIRARD.

Propre à, Propre Pour. L'homme *propre à* une chose, a des talens relatifs à cette chose ; l'homme *propre pour* une chose, a le talent même de cette chose. Un savant en état de donner des leçons, est *propre pour* une chaire ; un jeune homme en état de recevoir ses instructions, est *propre aux* sciences. On est tout formé à l'égard de la chose *pour laquelle* on est *propre* ; il faudra se former à l'égard de la chose *à laquelle* on est *propre*. Le fer est *propre à* divers usages ; un couteau est *propre pour* couper. Un homme *propre à* tout, n'est pas également *propre pour* tout. Les simples sont *propres pour* guérir ; les fruits sont *propres à* confire. Roubaud.

Prosternation, Prostration. La *prosternation* est proprement l'acte par lequel on se prosterne ; et la *prostration*, l'action par laquelle on est prosterné. *Prosternation* n'indique qu'un acte de respect ; *prostration* marque une posture plus ou moins durable de respect. *Prostration* marque une sorte de culte ; *prosternation* n'annonce qu'une humble révérence. On salue avec *prosternation* ; on adore avec *prostration*. Les Chinois font plusieurs *prosternations*, quand ils se présentent devant l'empereur, et plusieurs *prostrations*, quand ils honorent l'image de Confucius. Roubaud.

Proverbe, Adage. Le *proverbe* est une sentence populaire, ou un mot familier et plein de sens ; l'*adage* est un *proverbe* piquant et plein de sel. Le *proverbe* annonce une vérité naïve, tirée de l'observation ; l'*adage* donne à cette vérité une pointe, pour la rendre plus pénétrante. Il n'y a que du sens et de la précision dans le *proverbe* ; il y a de l'esprit et de la finesse dans l'*adage*. *Tout ce qui reluit n'est pas or ; nul n'est prophète dans son pays ; tel maître, tel valet* ; voilà de simples *proverbes*, qui nous apprennent ce qui est, ce qui se passe, ce qu'on a observé. *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée ; un tiens vaut mieux que deux*

tu l'auras ; faites bien, bien vous vient : voilà des *proverbes* qui deviennent *adages*, par une tournure singulière, par l'invitation qu'ils nous font, par la règle de conduite qu'ils nous donnent. Roubaud.

Publicain, Financier, Traitant, Partisan, Maltôtier. Le *publicain* est littéralement le percepteur des revenus publics ; il ne s'applique qu'à la finance de l'antiquité. Le *financier* intéressé dans les finances de l'état, lève l'impôt en argent fin, et non en nature ; il est ou fermier, ou régisseur, ou entrepreneur. Les *traitans* sont ceux qui traitent pour une certaine somme, pour la rentrée d'un recouvrement particulier. *Partisan* présente l'idée du soldat qui met à contribution le pays ennemi. C'est une dénomination odieuse qu'on donne aux *traitans* qui se chargent d'une levée vexatoire. *Maltôtier* est une dénomination injurieuse qu'on donne aux *traitans* qui vexent. *Financier* est plus noble ; *traitant* l'est moins ; *partisan* est plus odieux ; *maltôtier*, plus méprisable. Roubaud.

Pureté, Chasteté, Pudicité, Continence. La *pureté* est l'état de l'ame qui conserve la fleur de l'innocence, sans que le souffle de la corruption en ait ni altéré l'intégrité, ni terni la couleur propre. La *chasteté* est une vertu forte et sévère, qui dompte le corps, l'épure et tient constamment ses appétits ou ses jouissances dans un respect sacré de la loi. La *pudicité* est une qualité délicate et vertueuse, qui met toujours la pudeur devant les désirs et les plaisirs, pour se sauver de l'immodestie. La *continence* est le mérite sublime de résister invinciblement à la soif des plaisirs, et de frustrer la nature elle-même de ses droits, par le sacrifice continuel de ses appétits, et un empire sans cesse combattu, mais toujours conservé sur ses sens. La *pureté* est moins une vertu particulière, que l'excellence, la persévérance, l'honneur et le lustre de la *chasteté*. La *chasteté* est une grande règle de

mœurs et la gloire propre du sexe. La *pudicité* est la fidélité à un sentiment naturel exprimé et réglé par la pudeur dont elle ne passe pas les bornes La *continence* est l'observation constante d'une loi que la religion ou la sagesse impose. ROUBAUD.

PURGER, PURIFIER, EPURER. L'action de *purger* rend la chose nette, claire, saine, libre de ce qui lui ôtoit sa pureté apparente. L'action de *purifier* rend en effet à la chose sa pureté, son intégrité, sa vertu essentielle qu'elle avoit perdue par altération, mélange ou corruption : elle lui donne même la pureté qu'elle n'avoit jamais eue. L'action d'*épurer* suppose déjà une sorte de pureté ; mais elle l'augmente par des dépurations, des raffinemens, des réformations, des purifications, des perfectionnemens successifs. Un métal dégagé d'un grossier alliage paroît *purgé*. *Purgé* par le feu de tout ce qu'il avoit en lui-même d'impur, quoique insensible, réduit à sa propre substance, il est *purifié*. Plus on le *purifie*, plus il est *épuré*. Il y a des gens qui jugent que les mœurs s'*épurent* à mesure que les manières se polissent, à peu près comme les Orientaux croient que l'ame est *purifiée* quand ils se sont lavé le corps. Il est pourtant vrai que si les manières n'*épurent* pas les mœurs, la grande dépravation des mœurs mène à la grossiéreté des manières. ROUBAUD.

Q.

QUALITÉ, TALENT. Les *qualités* forment le caractère de la personne; les *talens* en sont l'ornement. Les premières rendent bon ou mauvais, et influent fortement sur l'habitude des mœurs ; les seconds rendent utile ou amusant, et ont grande part au cas qu'on fait des gens. On peut se servir du mot *qualité* en bien ou en mal, mais on ne prend qu'en bonne part celui de *talent*. L'homme est un mé-

lange de bonnes et de mauvaises *qualités*, quelquefois bizarre jusqu'à rassembler en lui les extrêmes. Il y a des gens à *talens*, sujets à se faire valoir et dont il faut souffrir pour jouir. Les *qualités* du cœur sont les plus essentielles ; celles de l'esprit sont les plus brillantes. Les *talens* qui servent aux besoins sont les plus nécessaires ; ceux qui servent aux plaisirs sont les mieux récompensés. On se fait aimer ou haïr par ses *qualités* ; on se fait rechercher par ses *talens*. Des *qualités* excellentes, jointes à de rares *talens*, sont le parfait mérite. GIRARD.

QUAND, LORSQUE. *Quand* paroît plus propre à marquer la circonstance du temps ; et *lorsque* paroît mieux convenir pour marquer celle de l'occasion. Ainsi on dit, il faut travailler, *quand* on est jeune, il faut être docile, *lorsqu'*on nous reprend à propos. On ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime ; on se fait aimer *lorsqu'*on aime. GIRARD.

QUANT À MOI, POUR MOI. *Quant à moi* signifie autant que la chose me regarde ou me concerne, selon l'intérêt que j'y prends ou l'opinion que j'en ai. *Pour moi* signifie si je me mets en avant, pour en dire mon avis, pour ce qui est de moi ou de la part que j'y prends. *Quant à moi* marque donc un intérêt à la chose et un rapport établi ; et *pour moi* n'indique qu'un jugement ou un fait. ROUBAUD.

QUASI, PRESQUE. *Quasi* marque la ressemblance ; il suppose un peu de différence entre un objet et un autre. *Presque* marque l'approximation ; il suppose peu de distance entre un objet et un autre. *Quasi* est un terme de similitude ; et *presque*, un terme de mesure. Dites hardiment à une mère coquette, qu'elle est *quasi* jeune comme sa fille, elle vous croira. Elle voudra vous faire accroire qu'elle est *presque* aussi grande que sa fille qui a quatre pouces de plus qu'elle, et vous n'oserez pas la démentir. ROUBAUD.

Querelle, Noise, Rixe. La *querelle* naît du mécontentement, du ressentiment ; elle sort des bornes de la modération, ou du moins de la douceur. La *Noise* naît de la méchanceté, ou d'une passion qui veut nuire ; c'est le but ou l'effet propre de la chose. La *rixe* naît d'une grande colère, du courroux ; elle est un délit, et une sorte d'attentat. Le mot *querelle* est comme le genre, susceptible de toutes sortes d'extensions et d'accessoires. *Noise* indique proprement un principe de malveillance qui chicane et vexe, pour exciter ou plutôt pour susciter une *querelle*, et faire du mal, du tort, de la peine. *Rixe* a un caractère déterminé par la nature des actions et des entreprises qu'il indique. Les gens pétulens et emportés sont sujets aux *querelles* : les personnes aigres, acariâtres sont sujettes aux *noises*. Les gens grossiers et brutaux sont sujets aux *rixes*. Roubaud.

Questionner, Interroger, Demander. On *questionne*, on *interroge* et l'on *demande* pour savoir ; mais il semble que *questionner* fasse sentir un esprit de curiosité ; qu'*interroger* suppose de l'autorité ; et que *demander* ait quelque chose de plus civil et de plus respectueux. *Questionner* et *interroger* font seuls un sens ; mais il faut ajouter un régime direct à *demander*, c'est-à-dire, que pour faire un sens parfait, il faut marquer la chose qu'on *demande*. L'espion *questionne* les gens ; le juge *interroge* les criminels ; le soldat *demande* l'ordre au général. Girard.

R

Race, Lignée, Famille, Maison. *Race* a particulièrement trait à une souche, à une extraction commune ; *lignée*, à la filiation, à la descendance commune ; *famille*, à une vie, à une existence commune ; *maison* à un berceau, à des titres communs. La *race* rappelle son auteur, son fondateur ;

la *lignée*, les enfans, les descendans ; la *famille*, les chefs et les membres ; la *maison*, l'origine et les ancêtres. ROUBAUD.

RADIANT, RADIEUX. Le sens de ces deux mots considérés comme termes de physique, diffère en ce que *radiant* se dit des corps qui reçoivent leur lumière d'un autre corps ; et *radieux*, de ceux qui reçoivent leur lumière d'eux-mêmes. Une glace, un miroir sont des corps *radians* ; le soleil, une bougie sont des corps *radieux*. DICT. ACAD.

RADIEUX, RAYONNANT. L'effusion abondante de la lumière rend le corps *radieux* ; l'émission de plusieurs traits de lumière le rend *rayonnant*. Vous distinguez les rayons du corps *rayonnant* ; dans le corps *radieux* ils sont tous confondus. Le soleil est *radieux* à son midi ; à son coucher, il est encore *rayonnant*. L'objet *rayonnant* n'a pas besoin d'être serein ; mais l'objet *radieux* doit l'être ; et cette sérénité, signe de la satisfaction et de la joie, est précisément ce qui éclate dans l'air, dans le visage, sur le front *radieux*. Le soleil est *radieux* avec un ciel pur ; à travers des nuées transparentes, il n'est que *rayonnant*. A proprement parler, les rayons émanent du corps *radieux*, et ils environnent un corps *rayonnant*. En optique, le point *radieux* jette de son sein une infinité de rayons ; le crystal frappé d'une vive lumière est tout *rayonnant*. Une femme couverte de diamans est *rayonnante* ; mais elle n'en est pas plus *radieuse*. Une paysanne parée de sa seule joie, d'une joie pure, est *radieuse* sans être *rayonnante*. Un corps, lumineux par lui-même, est plus ou moins *radieux* ; et quand il répand sa lumière, il est plus ou moins *rayonnant*. ROUBAUD.

RALE, RALEMENT. *Râle* exprime le bruit qu'on fait en *râlant* ; et *râlement* marque la crise qui fait qu'on *râle*, qui donne le *râle*. Un agonisant a le *râle* ; et vous voyez la poitrine oppressée, la

gorge embarrassée, l'expiration troublée par le *râlement*. Roubaud,

Rancidité, Rancissure. La *rancidité* est la qualité des corps rances ; la *rancissure* est l'effet éprouvé par le corps ranci. La *rancidité* gît dans les principes qui vicient le corps ; la *rancissure* est dans les parties qui sont viciées. Il faudroit combattre la *rancidité*, comme on combat la putridité, cause du mal ; il faut ôter la *rancissure*, comme on ôte la pourriture, produit du mal. Roubaud.

Rapiécer, Rapiéceter, Rapetasser. *Rapiécer*, c'est mettre des pièces, ou remettre une pièce, sans modification. *Rapiéceter*, c'est remettre sans cesse de nouvelles pièces, ou mettre beaucoup de petites pièces. *Rapetasser*, c'est mettre grossièrement de grosses pièces et les entasser. Roubaud.

Rapport à, Rapport avec. Une chose a *rapport à* une autre, quand l'une conduit à l'autre, ou parce qu'elle en dépend, ou parce qu'elle en vient, ou parce qu'elle en fait souvenir, ou pour quelque autre raison : ainsi les sujets ont *rapport aux* princes, les effets *aux* causes, les copies *aux* originaux. Une chose a *rapport avec* une autre chose, quand elle lui est proportionnée, conforme, semblable. Une copie, en matière de peinture, a *rapport avec* l'original, si elle lui ressemble et qu'elle en représente tous les traits ; mais, bien qu'elle soit imparfaite, elle ne laisse pas d'avoir *rapport à* l'original. Bouhours.

Ravager, Désoler, Dévaster, Saccager. L'idée rigoureuse de *ravager* est d'enlever, renverser, emporter les productions et les biens, par une action violente, subite, impétueuse ; celle de *désoler* est de dissiper, chasser, détruire la population, jusqu'à faire d'une contrée une solitude par des attentats ou par des influences malignes, funestes ou mortelles ; celle de *dévaster* est de tout moissonner, renverser, écraser, dans une étendue plus ou moins vaste de

pays, de manière à n'y laisser qu'un désert sans habitans et sans trace de culture, avec une fureur sans frein, et sans bornes; celle de *saccager*, est de livrer au carnage, remplir de meurtres, inonder de sang une ville, des lieux peuplés, avec une férocité armée d'instrumens de mort, de désolation. Les torrens, les flammes, les tempêtes *ravageront* les campagnes. La guerre, la peste, la famine, *désoleront* un pays. Tous les moyens terribles *dévasteront* un empire. Des soldats effrénés, des vainqueurs féroces *saccageront* une ville prise d'assaut. Rien ne résiste au *ravage*, il est rapide et terrible; rien n'arrête la *désolation*, elle est cruelle et impitoyable; la *dévastation* n'épargne rien, elle est féroce et insatiable; le *saccagement* ne respecte rien, il est aveugle et sourd. Le *ravage* répand l'alarme et la terreur; la *désolation*, le deuil et le désespoir; la *dévastation*, l'épouvante et l'horreur; le *saccagement*, la consternation et l'horreur du jour. ROUBAUD.

RAYER, EFFACER, RATURER, BIFFER. On *raie* un mot, en passant simplement une ligne dessus; on l'*efface*, lorsque la ligne passée dessus est assez forte pour empêcher qu'on ne lise ce mot aisément; on le *rature*, lorsqu'on l'efface si absolument qu'on ne peut plus lire, ou même lorsqu'on se sert d'un autre moyen que la plume, comme d'un canif, d'un grattoir, &c. On se sert plus souvent du mot *rayer* que du mot *effacer*, lorsqu'il est question de plusieurs lignes. On dit aussi qu'un écrit est fort *raturé*, pour dire qu'il est plein de *ratures*, c'est-à dire de mots *effacés*. *Rayer* s'emploie en parlant des mots supprimés dans un acte, ou d'un nom qu'on a ôté d'une liste, d'un tableau, &c. Le mot *biffer* est absolument du style du barreau. On ordonne, en parlant d'un accusé, que son écrou soit *biffé*. *Effacer* est du style noble, et s'emploie en ce cas au figuré, *effacer* le souvenir. D'ALEMBERT.

Réaliser, Effectuer, Exécuter. *Réaliser,* c'est accomplir ce que des apparences ont donné lieu d'espérer ; *effectuer,* c'est accomplir ce que des promesses formelles ont donné lieu d'attendre ; *exécuter,* c'est accomplir une chose conformément au plan que l'on s'en est formé auparavant. Ainsi *réaliser* a rapport aux apparences ; *effectuer,* à quelque engagement ; *exécuter,* à un dessein. Beauzée.

Rebellion, Révolte. *Rebellion,* marque la désobéissance et le soulèvement ; *révolte,* la défection et la perfidie. Le *rebelle* s'élève contre l'autorité qui le presse ; le *révolté* s'est tourné contre la société à laquelle il étoit voué. La *rebellion* a un motif apparent, la contrainte exercée par l'autorité ; il n'y a point de motif apparent dans la *révolte* ; elle est l'effet d'une inconstance effrénée. La *rebellion* fait résistance ; la *révolte* fait une révolution. La *rebellion* secoue le joug ; la *révolte* l'a brisé. *Rebellion* marque l'action des personnes ; *révolte* marque l'état des choses. Un acte de résistance ferme fait *rebellion* ; une *rebellion* ouverte et soutenue par des actes éclatans et multipliés de violence, fait *révolte.* La *rebellion* est la levée de bouclier ; la *révolte* est la guerre déclarée. Ce que la *rebellion* commence, la *révolte* le consomme. Il faut étouffer la *rebellion* à sa naissance, pour qu'elle ne dégénère pas en *révolte.* Roubaud.

Recevoir, Accepter. Nous *recevons* ce qu'on nous donne ou qu'on nous envoie ; nous *acceptons* ce qu'on nous offre. On *reçoit* des grâces ; on *accepte* des services. *Recevoir* exclut simplement le refus. *Accepter* semble marquer un consentement, ou une approbation plus expresse. Girard.

Rechigner, Refrogner. *Rechigner,* marque de la répugnance, du dégoût, du mécontentement, par un air rude et des grimaces repoussantes. *Refrogner* ou *renfrogner,* contracter ou plisser son front de manière à marquer de la rêverie, de l'humeur, de la tristesse. Le *rechignement* et le *refrognement*

marquent de la mauvaise humeur; mais le *rechignement* est fait pour la témoigner; et le *refrognement* la décèle en la concentrant. Lorsqu'on fait une chose à contre cœur, on *rechigne* pour manifester sa répugnance: lors même qu'on veut cacher la peine qu'on éprouve, on se *renfrogne*. Roubaud.

Rechute, Récidive. L'idée de *tomber* est essentielle et rigoureuse dans la *rechute*, et non dans la *récidive*. C'est parce qu'on n'est pas assez ferme ou assez constant qu'on fait une *rechute*; c'est parce qu'on ne veut pas se corriger ou s'observer qu'on passe à la *récidive*. Il y a donc, en général, plus de malice dans la *récidive*, et plus de malheur dans la *rechute*. *Rechute* est un terme de médecine et de morale; un malade et un pécheur fait une *rechute*. *Récidive* est un terme de jurisprudence et de lois pénales; un coupable, un délinquant fait une *récidive*. La *rechute* est une maladie funeste ou du corps ou de l'ame; la *récidive* est un délit ou une faute punissable selon la loi. La *rechute* est plus dangereuse que la première maladie; la *récidive* est plus sévèrement punie que le premier délit. Roubaud.

Réclamer, Revendiquer. Vous *réclamez* à quelque titre que ce soit; et vous *réclamez* l'indulgence, l'amitié, la bienfaisance et des secours, comme la justice et vos droits. Vous *revendiquez* à titre de propriété, et en *réclamant* la justice et la force. Dans un cas litigieux, vous *réclamez* ce que vous *revendiqueriez* avec un droit certain et reconnu. Vous *réclamez* en vous opposant à toute sorte de prétention; vous *revendiquez* en vous opposant à l'usurpation. La *réclamation* est une demande, un appel; la *revendication* est une action, une poursuite. La *réclamation* conserve vos droits; la *revendication* poursuit la restitution d'un bien. Roubaud.

Récolter, Recueillir. On *récolte*, à proprement parler, ce qui se coupe, comme les grains, les foins,

les raisins ; on *recueille* ce qui s'arrache, comme les fruits, les légumes, les racines, &c. On ne *récolte*, entre les productions de la terre, que celles de la culture ; on ne fait proprement que *recueillir* les autres. On *récolte* du blé ; on *recueille* du sel. L'un *récolte* des grains, l'autre *récolte* des vins ; celui-ci *recueille* des laines, celui-là *recueille* des soies. Vous direz qu'un pays *recueille* du blé, des vins, des fourrages, pour marquer la nature de ses productions ; vous direz qu'on y *récoltoit* cette année peu de fourrages, beaucoup de vin, assez de blé, pour marquer la qualité de sa *récolte*. *Recueillir* s'emploie beaucoup au figuré : on *recueille* des raretés, des suffrages, des nouvelles, des débris, &c. Roubaud.

Reconnoissance, Gratitude. La *reconnoissance* est le souvenir, l'aveu d'un service, d'un bienfait rendu ; la *gratitude* est le sentiment, le retour inspiré par un bienfait, par un service. La *reconoissance* garde la mémoire des choses ; la *gratitude* la garde dans le cœur. Publier un bienfait est un acte de *reconnoissance* ; chérir son bienfaiteur est l'acte propre de la *gratitude*. La *reconoissance* est le commencement de la *gratitude* ; la *gratitude* est le complément de la *reconnoissance*. La *reconnoissance* rend ce qu'elle doit, elle s'acquitte ; la *gratitude* ne compte pas ce qu'elle rend, elle doit toujours. La *reconnoissance* est due au bienfait ; la *gratitude* l'est à la bienfaisance. Je ne dois que de la *reconnoissance* pour un service intéressé ; le service a toujours son prix, on me le rend, je le paie et je suis quitte. La *gratitude* est pour le don purement gratuit ; la grâce pure n'est point à prix, mais pour le cœur qui me donne, j'ai un cœur à donner. Roubaud.

Récréation, Amusement, Divertissement, Réjouissance. *Récréation* désigne un terme court de délassement ; c'est un simple passe-temps, pour distraire l'esprit de ses fatigues. *Amusement* est

une occupation légère, de peu d'importance et qui plaît. *Divertissement* est accompagné de plaisirs plus vifs, plus étendus. *Réjouissance* se marque par des actions extérieures, des danses, des cris de joie. *Amusement* porte sur des occupations faciles et agréables que l'on prend pour éviter l'ennui. *Récréation* appartient plus qu'*amusement* au délassement de l'esprit, et indique un besoin de l'ame plus marqué. *Réjouissance* est affecté aux fêtes publiques. *Divertissement* est le terme générique qui renferme les *amusemens*, les *récréations*, et les *réjouissances* particulières. CHEVALIER DE JAUCOURT.

RECUEIL, COLLECTION. *Recueil* signifie rigoureusement l'amas des choses recueillies; *collection* exprime proprement l'action de rassembler plusieurs choses. Par la *collection* vous formez le *recueil*. *Recueil* ne marque pas l'action de recueillir; l'usage emploie le mot *collection*, pour désigner les choses même rassemblées. La *collection* forme un amas; le *recueil* forme un tout. D'un *recueil* de pensées vous faites un livre; avec une *collection* de livres, vous composez une bibliothèque. Ce *recueil* est un ouvrage particulier; cette *collection* n'est qu'un assemblage de choses, On dit, un *recueil* de poésies, d'anecdotes, de chansons; une *collection* de plantes, de coquilles, de médailles. On appelle plutôt *recueil* une petite *collection*; et *collection* un grand *recueil*. On donne un *recueil* de pièces fugitives, de pensées choisies; on donne la *collection* des conciles, des historiens, &c. Vous faites un *recueil* de choses d'élite que vous croyez dignes d'être conservées; vous faites une *collection* de tout ce qui se présente sur un sujet traité par divers auteurs, ou sur divers sujets traités par le même. Le *recueil* doit être choisi; la *collection* doit être complète. Il faut du goût, des lumières, de la critique, pour faire un bon *recueil*; il faut du savoir, de la patience, des bibliothèques, pour faire de belles *collections*. ROUBAUD.

Reculer, Rétrograder. *Reculer* suppose uniquement une direction contraire à la direction ordinaire et naturelle de la marche ; au lieu que *rétrograder* suppose qu'après avoir avancé, on fait un mouvement contraire. Le canon au moment de son explosion *recule* et ne *rétrograde* pas. Des troupes qui s'avançant vers une ville, ont rencontré une forte armée ennemie qui leur en rend l'approche impossible, sont obligées de *rétrograder*. Roubaud.

Réformation, Réforme. La *réformation* est l'action de réformer ; la *réforme* en est l'effet. Dans le temps de la *réformation*, on travaille à mettre en règle, et l'on cherche les moyens de remédier aux abus ; dans le temps de la *réforme*, on est réglé, et les abus sont corrigés. Il arrive quelquefois que la *réforme* dure moins que le temps qu'on a mis à la *réformation*. Girard.

Regarder, Concerner, Toucher. Quoique nous ne prenions qu'une légère part à la chose, nous pouvons dire qu'elle nous *regarde* ; mais il en faut prendre davantage pour dire, qu'elle nous *concerne* ; et lorsqu'elle nous est plus sensible et personnelle, nous disons qu'elle nous *touche*. On se sert plus communément du mot *regarder*, lorsqu'il est question de choses sur lesquelles on a des prétentions ou des démêlés d'intérêt ; on emploie avec plus de grâce celui de *concerner*, lorsqu'il s'agit de choses commises au soin et à la conduite ; et celui de *toucher* se trouve mieux placé dans les affaires de cœur, d'honneur, de fortune. Beaucoup de gens s'inquiètent mal à propos de ce qui ne les *regarde* pas, se mêlent de ce qui ne les *concerne* point, et négligent ce qui les *touche* de près. Girard.

Régie, Direction, Administration, Conduite, Gouvernement. La *régie* regarde uniquement des biens temporels confiés aux soins de quelqu'un, pour les faire valoir au profit d'un autre à qui ils

appartiennent, et desquels on doit rendre compte de clerc à maître. La *direction* est pour certaines affaires où il y a distribution, soit de finances, soit d'occupations, et auxquelles on est commis pour y maintenir l'ordre convenable. L'*administration* a des objets d'une plus grande conséquence, tels que la justice et les finances d'un état ; elle suppose une prééminence d'emploi qui donne du pouvoir, du crédit, et une sorte de liberté dans le département dont on est chargé. La *conduite* désigne quelque sagesse et quelque habileté à l'égard des choses, et une subordination à l'égard des personnes. Le *gouvernement* résulte de l'autorité et de la dépendance. Il indique une supériorité de place sur des inférieurs, et a un rapport particulier à la politique. GIRARD.

RÈGLE, MODÈLE. La *règle* prescrit ce qu'il faut faire ; le *modèle* le montre tout fait. On doit suivre l'une et imiter l'autre. La *règle* parle à l'esprit, elle l'éclaire, elle lui fait connoître ce qui doit se faire ; mais elle est froide et sans force. Le *modèle* échauffe l'ame, la met en mouvement, fait disparoître toutes les difficultés, anéantit tous les prétextes. BEAUZÉE.

RÈGLE, RÈGLEMENT. La *règle* regarde proprement les choses qu'on doit faire ; et le *règlement*, la manière dont on les doit faire. Il entre dans l'idée de l'une, quelque chose qui tient plus du droit naturel ; et dans l'idée de l'autre quelque chose qui tient plus du droit positif. L'équité et l'humanité doivent être les deux grandes *règles* de la conduite des hommes ; elles sont même en droit de déroger à tous les *règlemens* particuliers. On se soumet à la *règle* ; on se conforme au *règlement*. GIRARD.

RÉGLÉMENT, RÉGULIÈREMENT. Quand on ne veut marquer que la persévérance à faire toujours de la même manière, ces deux adverbes se prennent indifféremment l'un pour l'autre : ainsi l'on peut dire d'un homme de cabinet, qu'il étudie *réglément* ou

régulièrement huit heures par jour, &c. Mais il y a des circonstances où l'on ne doit pas prendre l'un pour l'autre. *Réglément* veut dire alors, d'une manière égale, que l'on peut regarder comme règle, et qui semble soumise à une règle; *régulièrement* veut dire d'une manière conforme à une règle réelle, ou aux règles en général. *Réglément* indique de la précision, et suppose de la sagesse et de l'ordre; *régulièrement* désigne de l'attention, et suppose toujours de la soumission et de l'obéissance. Vivre *réglément*, est un moyen assuré de ménager tout-à-fait sa bourse et sa santé; vivre *régulièrement*, est le moyen efficace d'assurer son bonheur. Beauzée.

Réglé, Rangé. On est *réglé* par ses mœurs et par sa conduite; on est *rangé* dans ses affaires et dans ses occupations. L'homme *réglé* ménage sa réputation et sa personne; il a de la modération et ne fait point d'excès. L'homme *rangé* ménage son temps et son bien; il a de l'ordre et ne fait point de dissipation. A l'égard de la dépense à laquelle on applique ces deux épithètes, elle est *réglée* par les bornes qu'on y met, et *rangée* par la manière dont on la fait. Il faut la *régler* sur ses moyens, et la *ranger* selon le goût de la société où l'on vit, de façon néanmoins que les commodités domestiques ne souffrent point de l'envie de briller. Girard.

Réglé, Régulier. Ce qui est *réglé* est assujetti à une règle quelconque, uniforme ou variable, bonne ou mauvaise; ce qui est *régulier*, est conforme à une règle uniforme et louable. Le mouvement de la lune est *réglé*, puisqu'il est soumis à des mouvemens périodiques égaux; mais il n'est pas *régulier*, parce qu'il n'est pas uniforme dans la même période. En parlant de la vie, de la conduite, des mœurs, *réglé* dit autre chose que *régulier*. Une vie *réglée* peut s'entendre au physique et au moral: au physique, c'est une vie assujettie à une règle suggérée

par des vues de santé ou d'économie : au moral, c'est une vie extérieurement conforme aux règles de morale que le monde même exige ; mais une vie *régulière* est une vie conforme aux principes de la morale et aux maximes de la religion. C'est à peu près la même chose en parlant de la conduite et des mœurs. Beauzée.

Relache, Relachement. Le *relâche* est une cessation de travail ; on en prend quand on est las ; il sert à réparer les forces. Le *relâchement* est une cessation d'austérité ou de zèle ; on y tombe quand la ferveur diminue ; il peut mener au déréglement ou à une inattention coupable. L'homme infatigable travaille sans *relâche;* l'homme exact remplit son devoir sans *relâchement.* Girard.

Relevé, Sublime. Dans un discours, il semble que *relevé* a plus de rapport à la science et à la nature des choses qu'on traite ; et que *sublime* en a davantage à l'esprit et à la manière dont on traite les choses. L'*Entendement humain* de Locke est un ouvrage très-*relevé;* on trouve du *sublime* dans les narrations de la Fontaine. Un discours *relevé* est quelquefois guindé, et fait sentir la peine qu'il a coûtée à l'auteur ; un discours *sublime,* quoique travaillé avec beaucoup d'art, paroît toujours naturel. Tous les différens ouvrages de l'esprit ne peuvent pas être *relevés* : mais ils peuvent être *sublimes* ; il est cependant plus rare d'en trouver de *sublimes* que de *relevés.* Girard.

Religion, Piété, Dévotion. Le mot *religion* n'est synonyme avec les deux autres, que lorsqu'il signifie une qualité de l'ame et une disposition du cœur à l'égard de Dieu. La *religion* fait simplement qu'on ne manque point à ce qu'on doit à l'Etre Suprême. La *piété* fait qu'on s'en acquitte avec plus de respect et plus de zèle. La *dévotion* ajoute un extérieur plus composé. C'est assez pour une personne du monde d'avoir de la *religion* ; la *piété* convient aux personnes qui se piquent de ver-

tu ; et la *dévotion* est le partage des gens entièrement retirés. La *religion* est plus dans le cœur qu'elle ne paroît au dehors : la *piété* est dans le cœur et paroît au dehors ; la *dévotion* paroît quelquefois au dehors sans être dans le cœur. Où il n'y a point de probité, il n'y a point de *religion*. Qui manque de respect pour les temples, manque de *piété*. Point de *dévotion* sans attachement au culte des autels. GIRARD.

REMARQUER, OBSERVER. On *remarque* les choses par attention, pour s'en ressouvenir ; on les *observe* par examen, pour en juger. Le voyageur *remarque* ce qui le frappe le plus ; l'espion *observe* les démarches qu'il croit de conséquence. Le général doit *remarquer* ceux qui se distinguent dans ses troupes, et *observer* les mouvemens de l'ennemi. On peut *observer* pour *remarquer* ; mais l'usage ne permet pas de retourner la phrase. Lorsqu'on parle de soi, on s'*observe* et l'on se fait *remarquer*. GIRARD.

REMÈDE, MÉDICAMENT. Le *remède* est ce qui guérit, ce qui rend la santé ; le *médicament*, ce qui est préparé et administré, ce qui est employé comme *remède*. Le *remède* guérit le mal ; le *médicament* est un traitement fait au malade. C'est comme *remède* que le *médicament* guérit. Contre un mal sans *remède* on emploie encore des *médicamens*. Tout ce qui contribue à guérir est *remède* ; toute mixtion préparée pour servir de *remède*, est *médicament*. La diète, l'exercice, l'eau, la saignée, &c. sont des *remèdes* et non des *médicamems*. Tous les *médicamens* sont des espèces de *remèdes*, ou employés comme tels. ROUBAUD.

RÉMINISCENCE, RESSOUVENIR, SOUVENIR, MÉMOIRE. La *réminiscence* est le plus léger et le plus foible des souvenirs ou plutôt c'est un *ressouvenir* si foible et si léger, qu'en nous rappelant une chose, nous ne nous rappelons pas, ou nous ne nous rappelons qu'à peine d'en avoir eu quelque idée. Le

ressouvenir est le *souvenir* renouvelé d'une chose plus ou moins éloignée, du moins de notre esprit, oubliée autant de fois que rappelée, et difficile soit à retrouver, soit à reconnoître. Le *souvenir* est l'idée d'une chose qui, plutôt détournée de notre attention qu'absente de notre esprit, nous redevient présente par la *mémoire* et rappelle notre attention. La *mémoire* est un acte quelconque de cette faculté qui nous rappelle nos idées. Roubaud. (*Voyez* Mémoire, *où ces quatre mots sont traités sous d'autres points de vue.*)

Rémission, Abolition, Absolution, Pardon, Grace. La *rémission* est un acte de modération ; l'*abolition* est l'acte d'une volonté absolue et d'une insigne faveur ; l'*absolution* est l'acte d'un juge équitable ou propice ; le *pardon* est un acte ou de clémence ou de générosité ; la *grâce* est un acte d'affection et de bonté. La *rémission* produit l'effet de décharger le coupable de la peine qu'il avoit encourue. L'*abolition* produit l'effet de soustraire le coupable à la justice, et de le faire jouir des droits de l'innocence. L'*absolution* produit l'effet de rétablir l'accusé ou le pénitent dans son innocence, et dans la jouissance de toute sa liberté et de tous ses droits. Le *pardon* produit l'effet d'ôter la division entre l'offenseur et l'offensé, et de ramener l'inférieur dans les bras du supérieur. La *grâce* produit l'effet de remettre le coupable en *grâce*. Roubaud.

Renaissance, Régénération. *Renaissance* ne s'emploie qu'au figuré, et se dit du renouvellement d'une chose, comme si, après avoir cessé, elle naissoit une seconde fois. *Régénération* s'emploie au propre et au figuré : au propre, il se dit dans les traités de chirurgie, pour la reproduction de la substance perdue ; au figuré, c'est un terme consacré à la religion, où il marque une nouvelle vie. Beauzée.

Rencontrer, Trouver. Vous *rencontrez* une chose

dans votre chemin ; et vous la *trouvez* où elle est. La personne que vous allez voir chez elle, vous ne l'y *rencontrez* pas, vous l'y *trouvez* ; vous la *rencontreriez* dans les rues. Vous allez à la promenade dans l'espérance d'y *rencontrer* votre ami ; vous indiquez à celui qui cherche quelqu'un, le lieu où il le *trouvera*. Un torrent entraîne tout ce qu'il *rencontre* sur son passage ; des voleurs emportent tout ce qu'ils *trouvent* dans une maison. Le moyen de *rencontrer* est d'aller au-devant ; le moyen de *trouver*, c'est de chercher ; mais vous *trouvez* aussi ce que vous ne cherchiez pas ; vous *rencontrez* aussi ce que vous cherchiez. ROUBAUD.

RENDRE, REMETTRE, RESTITUER. Nous *rendons* ce qu'on nous avoit prêté ou donné ; nous *remettons* ce que nous avons en gage ou en dépôt ; nous *restituons* ce que nous avons pris ou volé. On doit *rendre* exactement, *remettre* fidèlement, et *restituer* entièrement. On emprunte pour *rendre* ; on se charge d'une chose pour la *remettre* ; mais on ne prend guère à dessein de *restituer*. GIRARD.

RENONCER, RENIER, ABJURER. On *renonce* à des usages et à des maximes qu'on ne veut plus suivre, ou à des prétentions dont on se désiste. On *renie* le maître qu'on sert, ou la religion qu'on avoit embrassée. On *abjure* l'erreur dans laquelle on s'étoit engagé, et dont on faisoit profession publique. Philippe V a *renoncé* à la couronne de France ; Saint-Pierre a *renié* Jésus-Christ ; Henri IV a fait *abjuration* du Calvinisme. *Abjurer* se dit toujours en bonne part ; c'est l'amour de la vérité et l'aversion du faux, ou du moins de ce que nous regardons comme tel, qui nous fait faire *abjuration*. *Renier* s'emploie toujours en mauvaise part ; un libertinage outré, ou un intérêt criminel fait les renégats. *Renoncer* est d'usage de l'une et de l'autre façon, tantôt en bien, tantôt en mal. Le choix du bon nous fait quelquefois *renoncer* à nos

anciennes habitudes, pour en prendre de meilleures ; mais il arrive encore plus souvent, que le caprice et le goût dépravé nous font *renoncer* à ce qui est bon, pour nous livrer à ce qui est mauvais. GIRARD.

RENONCIATION, ABSTENSION. La *renonciation* se fait par l'héritier à qui la nature ou la loi défère l'hérédité ; et l'*abstension,* par celui à qui elle est déférée par la volonté du testateur. DICT. ACAD.

RENONCIATION, RENONCEMENT. *Renonciation* est un terme d'affaires et de jurisprudence ; c'est l'abandon volontaire des droits que l'on avoit ou que l'on prétendoit avoir sur quelque chose. *Renoncement* est un terme de spiritualité et de morale chrétienne ; c'est le détachement des choses de ce monde et de l'amour-propre. La *renonciation* est un acte extérieur, qui ne suppose pas toujours le détachement intérieur. Le *renoncement,* au contraire, est une disposition intérieure qui n'exige pas l'abandon extérieur des choses dont on se détache. BEAUZÉE.

RENTE, REVENU. La *rente* est ce qu'on vous rend, ce qu'on vous paie annuellement, comme prix ou intérêt d'un fonds ou d'un capital aliéné ou cédé ; le *revenu* est ce qui revient, ce qui est annuellement reproduit à votre profit, comme fruit de votre propriété et de vos avances productives. Il y a des temps où le même capital vous rend moins de *revenu* placé en fonds de terres, que de *rente* placé à constitution. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

RÉPONSE, RÉPLIQUE, REPARTIE. La *réponse* se fait à une demande ou à une question ; la *réplique* se fait à une *réponse* ou à une remontrance ; la *repartie* se fait à une raillerie ou à un discours offensant. La *réponse* doit être claire et juste ; il faut que ce soit le bon sens et la raison qui la dictent. La *réplique* doit être forte et convaincante ; il faut que la vérité y paroisse ornée et fortifiée de

toutes ses preuves. La *repartie* doit être vive et prompte ; il faut que le sel de l'esprit y domine et la fasse briller. CHEVALIER DE JAUCOURT.

REPRÉSENTER, REMONTRER. *Représenter,* mettre sous les yeux de quelqu'un avec douceur ou modestie, des raisons pour l'engager à changer d'opinion, de dessein, de conduite. *Remontrer,* retracer aux yeux de quelqu'un, avec plus ou moins de force, ses devoirs et ses obligations, pour le détourner ou le ramener d'une faute, d'une erreur, de ses écarts. Vous me *représentez* ce que je semble oublier ; vous me *remontrez* ce que je dois respecter. La *représentation* porte avis, instruction, conseil ; la *remontrance* porte instruction, avertissement, censure. C'est surtout à m'éclairer que votre *représentation* tend ; c'est proprement à me corriger que tend votre *remontrance.* On *représente* également à ses supérieurs, à ses égaux, à ses inférieurs ; on *remontre* surtout à ses inférieurs, à ses égaux aussi, et même à ses supérieurs, mais avec les égards et les respects d'un humble supplication. Ecoutons, encourageons les *représentations,* ce sera le moyen d'éviter les *remontrances.* ROUBAUD.

RÉPUTATION, CONSIDÉRATION. La *réputation* est en général le fruit des talens et du savoir faire ; la *considération* est attachée à la place, au crédit, aux richesses, ou en général au besoin qu'on a de ceux à qui on l'accorde. L'absence ou l'éloignement, loin d'affoiblir la *réputation,* lui est souvent utile ; la *considération* au contraire est toute extérieure, et semble attachée à la présence. La *considération* vient aussi de l'effet que nos qualités personnelles font sur les autres. L'on jouit mieux de la *considération* que de la *réputation* ; l'une est plus près de nous, et l'autre s'en éloigne ; celle-ci, quoique plus grande, se fait moins sentir, et se convertit rarement en une possession réelle. Nous obtenons la *considération* de ceux qui nous approchent ; et la *réputation* de ceux qui ne nous con-

noissent pas. La *considération* tient plus aux mœurs que la *réputation*, qui quelquefois n'est due qu'à des crimes heureux et illustres. La *considération* rend moins, parce qu'elle tient à des qualités moins brillantes; mais aussi la *réputation* s'use et a besoin d'être renouvelée. D'ALEMBERT. MADAME DE LAMBERT.

RÉPUTATION, CÉLÉBRITÉ, RENOMMÉE, CONSIDÉRATION. Le désir d'occuper une place dans l'opinion des hommes a donné naissance à la *réputation*, à la *célébrité*, à la *renommée*, ressorts puissans de la société, qui partent du même principe, mais dont les moyens et les effets ne sont pas totalement les mêmes. Plusieurs moyens servent également à la *réputation* et à la *renommée*, et ne diffèrent que par les degrés; d'autres sont exclusivement propres à l'une ou à l'autre. Une *réputation* honnête est à la portée du commun des hommes; on l'obtient par les vertus sociales et la pratique constante de ses devoirs. L'esprit, les talens, le génie procurent la *célébrité*: c'est le premier pas vers la *renommée*, qui n'en differe que par plus d'étendue. Deux sortes d'hommes sont faits pour la *renommée*: les premiers qui se rendent illustres par eux-mêmes, y ont droit: les autres, qui sont les princes, y sont assujettis; ils ne peuvent échapper à la *renommée*. La *considération* est différente de la *célébrité*; la *renommée* même ne la donne pas toujours, et l'on peut en avoir sans imposer par un grand éclat. La *considération* est un sentiment d'estime mêlé d'une sorte de respect personnel qu'un homme inspire en sa faveur; on en peut jouir également parmi ses inférieurs, ses égaux et ses supérieurs en rang et en naissance. On l'obtient par la réunion du mérite, de la décence, du respect pour soi-même; par le pouvoir connu d'obliger et de nuire, et par l'usage éclairé qu'on fait du premier en s'abstenant de l'autre. DICT. ACAD. *d'après* DUCLOS.

Résidence, Domicile, Demeure. La *résidence* est la *demeure* habituelle et fixe ; le *domicile*, la *demeure* légale ou reconnue par la loi ; la *demeure* le lieu où vous êtes établi, dans le dessein d'y rester, ou même le lieu où vous logez. Les gens en place, attachés par une charge, un office, un emploi, à un lieu, ont une *résidence* nécessaire ; les mineurs et les pupiles n'ont d'autre *domicile* que celui de leur père ou de leur tuteur et peut-être n'en ont-ils jamais approché ; il y a beaucoup de misérables qui n'ont point de *demeure*. *Résidence* se dit principalement à l'égard des personnes qui exercent un office ou un ministère public. *Domicile* est un mot de pratique. La *demeure* se considère sous toutes sortes de rapports. Roubaud.

Respect, Egards, Considération, Déférence. On a du *respect* pour l'autorité, des *égards* pour la foiblesse, de la *considération* pour la supériorité, de la *déférence* pour un avis. On doit du *respect* à soi-même, des *égards* à ses égaux, de la *considération* à ses supérieurs, de la *déférence* à ses amis. Le malheur mérite du *respect* ; le repentir, des *égards* ; les grandes places, de la *considération* ; les prières, de la *déférence*. On dit j'ai du *respect*, des *égards*, de la *déférence* pour cette personne ; et on dit passivement, cette personne a beaucoup de *considération* pour moi. Encyclopédie.

Respirer, Soupirer, Respirer après, Soupirer après. *Respirer* annonce un désir plus ardent, plus énergique ; et *soupirer*, un désir plus tendre et plus touchant. La colère, la vengeance, la férocité, ne *respirent* que la férocité et le crime ; les passions fougueuses ne *soupirent* pas. Les passions douces et timides *soupirent* pour leur objet, plutôt qu'elles ne *respirent*, jusqu'à ce qu'exaltées par une vive effervescence, elles sortent, pour ainsi dire, de leur caractère. Le loup affamé ne *respire* qu'*après* la proie ; la biche altérée ne *soupire* qu'*après* les eaux de la fontaine. Une bonne mère en-

tourée des enfans qu'elle chérit ne *respire* que leur félicité ; une mère tendre éloignée de son fils bien aimé ne *soupire* que pour son retour. *Respirer après* marque un désir plus vif, plus impatient, plus empressé ; *soupirer après*, un désir ou un regret plus inquiet, plus triste, plus affectueux. Dict. Acad. *d'après* Roubaud.

Ressemblance, Conformité. *Ressemblance* se dit des sujets intellectuels et des sujets corporels ; au lieu que *conformité* ne s'applique qu'aux objets intellectuels, et même plus souvent aux puissances qu'aux actes. Il semble qu'il ne faille que la présence d'une seule et même qualité dans deux sujets, pour faire de la *ressemblance* ; au lieu qu'il faut la présence de plusieurs qualités pour faire la *conformité*. Ainsi *ressemblance* peut s'employer presque partout où l'on peut se servir de *conformité* ; mais il n'en est pas de même de ce dernier mot. Plus il y a de *ressemblance* entre deux objets, plus ils approchent de la *conformité*. Ainsi la *conformité* est une *ressemblance* parfaite. La *ressemblance* est donc susceptible de plus et de moins ; aussi dit-on, peu ou beaucoup de *ressemblance*, assez ou trop de *ressemblance*, plus, moins ou autant de *ressemblance* ; au lieu que la *conformité* étant une *ressemblance* parfaite, on n'indique ordinairement qu'elle est entière ou qu'il y manque quelques traits, que par des adjectifs, une grande ou très-grande *conformité*, une parfaite ou entière *conformité*. Beauzée.

Ressemblant, Semblable. *Ressemblant* indique le fait, il marque qu'un objet *ressemble* à un autre ; *semblable* indique la propriété qu'a l'objet de pouvoir être comparé à un autre. Deux objets *ressemblans* ont la même apparence, la même forme, la même figure, les mêmes rapports sensibles ; deux objets *semblables* sont seulement propres à être comparés, dignes d'être assimilés, faits pour aller ensemble, à cause des rapports communs qu'ils ont également. *Ressemblant* dit plus que *semblable*.

Un portrait est *ressemblant* qui rend bien la figure ; deux jumeaux sont *ressemblans*, dont on reconnoît l'un quand on connoît l'autre. Mais un homme, quoique *semblable* à un autre, ne lui est pas toujours *ressemblant*. Achille n'est pas *ressemblant* à un lion, quoiqu'on dise qu'il lui est *semblable*. *Ressemblant* indique plutôt une *ressemblance* physique ; *semblable* sert également à désigner des rapports métaphysiques, moraux, géométriques. Une somme n'est pas *ressemblante* à une autre, elle lui est *semblable* ; deux raisonnemens sont *semblables*, sans qu'on puisse les appeler *ressemblans* ; des figures géométriques ont des propriétés *semblables*, qui ne sont pas *ressemblantes*. ROUBAUD.

RÉTABLIR, RESTAURER, RÉPARER. *Rétablir* signifie proprement mettre de nouveau sur pied, remettre une chose en état, en bon état ; *restaurer*, remettre à neuf, restituer une chose dans son intégrité, dans son éclat ; *réparer*, redonner à une chose sa première apparence, son ancien aspect. On *rétablit* ce qui est ruiné, renversé, détruit ; on *restaure* ce qui est dégradé, défiguré, déchu ; on *répare* ce qui est gâté, détérioré, endommagé. On *rétablit* un édifice ruiné, des fortifications détruites, un article oublié dans un compte ; on *restaure* un bâtiment qui dépérit, de vieux tableaux, une statue mutilée ; on *répare* une maison négligée, une brèche faite à un mur, les ouvrages de l'art qu'on repolit. On dit *rétablir*, *restaurer* et *réparer* ses forces. On *rétablit* ses forces qu'on avoit perdues, en les recouvrant avec le temps ; on *restaure* ses forces qui étoient affoiblies, en les ranimant par un moyen efficace ; on *répare* ses forces diminuées, en les reprenant petit à petit. Au figuré, on *rétablit* une loi, un usage, &c. ; en un mot, ce qui avoit perdu son existence, son influence, son action. On *restaure* une province épuisée, un commerce languissant, des mœurs déchues de leur pureté, tout ce qui est susceptible de variations, qui a perdu de sa force. On *répare* ses fau-

tes, les torts qu'on a eus, &c. tout ce qui donne atteinte à l'état naturel des choses, à leur perfection, à l'ordre établi. ROUBAUD.

RETENU, MODESTE. On est *retenu* dans ses paroles et dans ses actions ; le trop de liberté qu'on s'y donne est le défaut contraire ; quand il est poussé à l'excès, et qu'on n'a nulle *retenue,* il devient impudence. On est *modeste* dans ses désirs, dans ses airs, dans ses postures et dans son habillement, ce qui fait trois genres de *modestie,* par rapport au cœur, à l'esprit et au corps. L'*immodestie* est le vice opposé à la *modestie* du corps, provenant de la décence des postures et des habillemens. La *vanité,* par l'essor et la hauteur des airs qu'on se donne mal à propos, est le vice opposé au genre de *modestie* qui concerne l'esprit. Le vice contraire à la *modestie* du cœur est une ambition démesurée, qui fait désirer au delà de ce qui convient, et de ce qu'on peut obtenir. La *retenue* est bonne partout, mais elle est absolument nécessaire en public et avec les grands. La *modestie* est un ornement pour tout le monde, mais elle est une vertu indispensable pour les personnes dont les prétentions seroient ridicules. GIRARD.

RÉTIF, REBOURS, REVÊCHE, RÉCALCITRANT. Le *rétif* refuse d'obéir ou de céder, même à l'aiguillon, il se roidit et se cabre ; le *rebours* hérissé contre vous, ne donne aucune prise ; le *revêche* vous rebute et vous repousse : si vous le pressez, il se révolte ou se soulève ; le *récalcitrant* se débat et se défend. Le *rétif* est fantasque, indocile, têtu ; le *rebours* est farouche, morose, intraitable ; le *revêche* est aigre, difficile, entier ; le *récalcitrant* est volontaire, colère, indisciplinable, Il faudra lasser le *rétif,* heurter le *rebours,* mâter le *revêche,* dompter le *récalcitrant.* *Rétif* est du bon style ; *rebours* est peu usité, et seulement dans la conversation familière ; *revêche* n'est point déplacé dans le style modéré ; *récalcitrant* n'est bon que dans le discours familier et plaisant. ROUBAUD

Réussite, Succès, Issue. La *réussite* est un *succès* final et une *issue* prospère. Il y a divers *succès,* mais la *réussite* est le dernier *succès,* le *succès* décisif. Il y a de bonnes et de mauvaises *issues,* comme de bons et de mauvais *succès;* mais la *réussite* est heureuse, c'est le *succès* réel, le vrai *succès.* *Issue* ne désigne jamais la nature du dénouement; le mot *réussite* la désigne par lui-même, et tant qu'une modification forcée et contraire à l'esprit de la chose, n'en altère pas l'idée propre. *Succès* dans un sens absolu, désigne aussi quelquefois bonne *issue,* mais précairement et non par sa vertu, comme le fait *réussite.* Il ne faut pas s'engager dans une affaire sans en prévoir l'*issue*; il n'y a proprement point de *succès,* là où il n'y a point d'obstacle à surmonter; on travaille de toutes ses forces pour la *réussite* et à la *réussite.* *Réussite* se dit à l'égard des affaires, des événemens, des entreprises, et des *succès* ordinaires. *Succès* s'applique à toutes sortes d'objets ou de choses. *Issue,* au figuré, sied bien dans le style noble; mais il ne désigne que le *succès* bon ou mauvais, et il s'emploie à l'égard des affaires difficiles, périlleuses, dont il est du moins très-malaisé de se tirer. La vie est mille fois plus douce et plus heureuse par des *réussites* ordinaires, que par des *succès* brillans. A force de chercher des *succès* on se jette dans de grands embarras; trop heureux à la fin de trouver quelque *issue* pour en sortir. Roubaud.

Rêve, Songe. Les *rêves* plus vagues, plus étrangers, plus incohérens, plus désordonnés, n'ont aucune apparence de raison, et ne laissent guère de traces, parce qu'ils n'ont guère de suite. Les *songes* plus frappés, plus sentis, plus liés, plus séduisans, semblent avoir une apparence de raison, et laissent dans le cerveau des traces plus profondes. Avec le sommeil le *rêve* passe; le *songe* reste après le sommeil. Il semble que le *songe* soit plutôt d'un esprit préoccupé, et le *rêve* d'une imagination exaltée. Le *songe* est donc plus spécieux, plus

imposant que le *rêve*. Aussi le *songe* formera-t-il le nœud d'une tragédie, et le *rêve* fournit à peine à la comédie un incident : il est bizarre et extravagant. Dans un sens figuré, nous disons d'une chose ridicule ou invraisemblable, que c'est un *rêve* ; nous disons d'une chose fugitive, vaine, illusoire, d'une chose qui n'a ni solidité, ni durée, quoique réelle, que c'est un *songe*. Souvent nos projets sont des *rêves* et la vie est un *songe*. ROUBAUD.

REVENIR, RETOURNER. On *revient* au lieu d'où l'on étoit parti ; on *retourne* au lieu où l'on étoit allé. On *revient* dans sa patrie ; on *retourne* dans son exil. On dit aussi, *revenir* à la vertu, *retourner* au crime. GIRARD.

RÊVERIE, RÊVE. La *rêverie* est un genre de *rêve* ; et ce genre est celui des *rêves* qui obsèdent l'esprit, et qui n'en sont que plus dépourvus de raison. Les *rêves* extravagans et continuels du délire, sont des *rêveries*. Le *rêve* est d'un homme rêvant ; la *rêverie* est du rêveur. La *rêverie* est le résultat ou la suite du *rêve*. Le *rêve* est l'imagination qu'on a ; la *rêverie* est le *rêve* dont on se repaît. Le *rêve* vous fait voir un objet comme présent ; la *rêverie* vous feroit croire qu'il est réel. Un bon esprit fait quelquefois des *rêves* comme un autre ; mais, au rebours d'un esprit foible, il ne les prend que pour des *rêveries*. On est distrait par des *rêves* ; à force de *rêveries* on devient fou. Il faut bien des *rêves*, avant de découvrir une vérité ; combien de *rêveries* on vous débite, avant de dire une chose sensée. ROUBAUD.

RICHISSIME, TRÈS-RICHE. Quand nous disons *richissime*, nous voulons dire plus que *très-riche*, ou le dire avec plus d'énergie. Vous dites avec plus ou moins de simplicité, qu'un homme est *très-riche* ; en disant qu'il est *richissime*, vous appuyez avec plus ou moins de force. ROUBAUD.

RIDICULE, RISIBLE. *Ridicule* qui doit exciter la risée, qui l'excite. *Risible* qui est propre à exciter

le rire, qui l'excite. La *risée* est un *rire* éclatant, long, méprisant, moqueur. On rit de ce qui est *risible* ; on se rit de ce qui est *ridicule*. *Risible* se prend en bonne et en mauvaise part ; *ridicule* ne se prend qu'en mauvaise part. Un objet est *ridicule* par un contraste frappant entre la manière dont il est et celle dont il doit être, selon le modèle donné, la règle, les bienséances, les convenances. Un objet est *risible* par quelque chose de plaisant, et de piquant, qui vous cause une joie et une surprise assez vives pour se manifester par des signes extérieurs et indélibérés. Un travers d'esprit vous rendroit *ridicule* ; une singularité comique vous rendra *risible*. Un homme sage est souvent celui que les fous à la mode trouvent très-*ridicule*. Un discours sensé, ce sera très-souvent celui que les sots trouveront très-*risible*. *Risible* pris en mauvaise part dit beaucoup moins que *ridicule*. La chose *risible* peut faire rire ; la chose *ridicule* fait rire. ROUBAUD.

ROC, ROCHE, ROCHER. Le *roc* est une masse de pierre très-dure, enracinée dans la terre et ordinairement élevée au-dessus de sa surface. Ce mot simple est le genre à l'égard de *roche* et de *rocher*. La *roche* est un *roc* isolé d'une grosseur ou d'une grandeur considérable ; comme aussi un bloc ou un fragment détaché du *rocher*. Le *rocher* est un *roc* très-élevé, très-haut, très-escarpé, scabreux, roide, hérissé de pointes et terminé en pointe. On monte sur une *roche*, on grimpe sur un *rocher*. La *roche* est quelquefois plate, le *rocher* est pointu. On bâtit une ville sur une *roche*, une forteresse sur un *rocher*. *Roc* désigne proprement la qualité de la pierre, cette pierre est très-dure ; il est difficile de tailler dans le *roc* vif. Aussi le *roc* est-il ferme et inébranlable ; on est ferme comme un *roc*. *Roche* exprime souvent de grandes masses de pierre de différentes qualités ; il y a des *roches* molles comme des *roches* dures. Les *roches* sont aussi regardées comme des sources, des réservoirs, des

mines, des laboratoires dans lesquels la nature forme différentes sortes de productions utiles et curieuses. Eau de *roche*, cristal de *roche*, &c. L'idée de force est particulièrement dominante dans le *rocher*. On se brise contre un *rocher*. Le *rocher* est inébranlable ; un cœur de *rocher* est insensible. Le *rocher* se prend aussi pour un asile, une défense, un rempart. On s'y retire, on s'y retranche, on s'y fortifie. Nous disons les *rochers* des Pyrénées et des Alpes ; *roc* ne désigneroit qu'une portion isolée. On dit, un banc de *roche*, un banc de *rocher*, pour exprimer la continuité, l'étendue des écueils ; mais on ne dit pas un banc de *roc*. S'il est isolé, il a son expression particulière ; c'est un *rescif*. ROUBAUD.

ROGUE, ARROGANT, FIER, DÉDAIGNEUX. Vous reconnoissez l'homme *rogue* à sa hauteur, à sa roideur, à sa morgue ; l'*arrogant*, à sa morgue, à ses manières hautaines, à ses prétentions hardies ; le *fier*, à sa hauteur, à sa confiance dans ses forces, au cas qu'il fait de lui ; le *dédaigneux*, à sa hauteur, à son affectation de dignité, au grand mépris qu'il témoigne pour les autres. Le *rogue* affecte dans son air la supériorité ; l'*arrogant* affecte dans ses manières et ses entreprises, la domination ; le *fier* affecte dans ses habitudes une orgueilleuse indépendance ; le *dédaigneux* affecte dans toute sa personne une opinion injurieuse des autres. Le *rogue* laisse tomber sur vous ses regards ; l'*arrogant* lance sur vous des regards impérieux ; le *fier* ne daigne pas tourner vers vous ses regards ; le *dédaigneux* promène autour de lui des regards insolens. Une mine *rogue* fait rire ; des airs *arrogans* font hausser les épaules ; une contenance *fière* fait fuir tout le monde ; un air *dédaigneux* fait pitié. ROUBAUD.

ROI, MONARQUE, PRINCE, POTENTAT, EMPEREUR. Le mot *roi* désigne la fonction ou l'office : cet office est de diriger, de conduire. *Monarque* désigne le

genre de gouvernement : ce genre est la monarchie, le gouvernement d'un seul. *Potentat* désigne la puissance : cette puissance est la réunion des forces d'un grand état. *Prince* désigne le rang ; ce rang est le premier ou celui du chef. *Empereur* désigne la charge ou l'autorité : cette autorité est, le droit de commander. Un *roi* n'est point *monarque*, si les pouvoirs politiques sont partagés. Un *monarque* n'est guère appelé un *potentat*, s'il n'a une grande puissance relative. Le peuple est le *prince* dans la démocratie, comme l'est, dans une *monarchie*, le *roi* ; car il y a partout un chef, une souveraineté. L'*empereur* est un grand *potentat* par sa vaste domination ; ou un grand *prince* par sa vaste suprématie : il aura une grande puissance s'il est *monarque* ; il n'aura qu'une grande dignité, s'il n'est que le chef d'une grande confédération de *princes* et de *rois*. *Roi, prince, empereur* sont des titres de dignités affectés à différens chefs. *Monarque* et *potentat* ne sont que des qualifications tirées du gouvernement et de la puissance. Le nom de *prince* n'est guère plus à présent qu'un titre d'honneur sans autorité. Roubaud.

Roide, Rigide, Rigoureux. Une personne *roide* ne plie pas ; elle résiste sans foiblir. Une personne *rigide* ne se prête pas, elle ne sait point mollir. Une personne *rigoureuse* ne se relâche pas ; elle est d'une sévérité impitoyable. On a le caractère, l'esprit *roide* ; on a des principes, des mœurs *rigides* ; on a la conduite *rigoureuse*, l'empire *rigoureux*. Une censure *roide* choque les esprits ; une vertu *rigide* les étonne ; une justice *rigoureuse* les effraie. Roubaud.

Roideur, Rigidité, Rigueur. La *roideur* est une sorte de défaut qui fait qu'on n'a ni jointure, ni liant, ni ménagement, ni égards ; qu'on ne sait ni rien céder ni revenir sur ses pas. La *rigidité* est une vertu ou une rectitude d'ame, qui, invariablement attachée aux règles les plus sévères, ne nous paroît

quelquefois un défaut, qu'à raison de notre imperfection, qu'elle condamne sans adoucissement et sans retour, à subir toute la dureté de la loi. La *rigueur* est une *roideur* de jugement et de volonté, qui fait qu'on pousse le droit ou le pouvoir aussi loin qu'il peut aller ; qu'on ne donne aucun accès à la pitié, à la clémence, à l'indulgence dans l'exercice de la justice. L'indiscipline oblige à la *roideur* ; le relâchement, à la *rigidité* ; le débordement à la *rigueur*. ROUBAUD.

RONDEUR, ROTONDITÉ. *Rondeur* exprime l'idée abstraite d'une figure ronde ; la *rotondité* est la *rondeur* propre à tel ou tel corps, la figure de ce corps rond. Tandis que *rondeur* ne désigne que la figure, *rotondité* sert encore à désigner la grosseur, l'ampleur, la capacité de tel corps rond. Une roue et une boule sont *rondes*, mais elles diffèrent dans leur *rondeur*. La *roue* est plate, la boule est *ronde* en tout sens ; et c'est ce qui sera fort bien distingué par le mot *rotondité*. On dit la *rondeur* et la *rotondité* de la terre ; la *rondeur* pour désigner sa figure. la *rotondité*, pour désigner sa capacité, ou l'espace renfermé dans sa *rondeur* en différens sens. ROUBAUD.

RÔT, RÔTI. Le *rôt* est le service des mets *rôtis* ; le *rôti* est la viande *rôtie*. Les viandes de boucherie, la volaille, le gibier, &c. cuits à la broche, sont du *rôti* ; les différens plats de cette espèce composent le *rôt* ; les grosses pièces, le gros *rôt*, et les petites, le menu *rôt*. On sert le *rôt* et vous mangez le *rôti*. Il y a un *rôt* en maigre comme en gras ; mais la viande *rôtie* est seule du *rôti*. ROUBAUD.

ROUTE, VOIE, CHEMIN. Le mot *route* enferme dans son idée quelque chose d'ordinaire et de fréquenté ; c'est pourquoi l'on dit, la *route* de Lyon, la *route* d'Allemagne. *Voie* marque une conduite certaine vers le lieu dont il est question. Ainsi l'on dit que les souffrances sont la *voie* du ciel. *Chemin* signifie précisément le terrain qu'on suit et dans

lequel on marche; en ce sens on dit que les *chemins* coupés sont quelquefois les plus courts, mais que le grand *chemin* est toujours le plus sûr. Les *routes* diffèrent proprement entre elles par la diversité des pays par où l'on veut passer. On va de Paris à Lyon par la *route* de Bourgogne ou par la *route* du Nivernois. La différence qu'il y a entre les *voies* semble venir de la diversité des manières dont on peut voyager. On va à Rome par la *voie* de l'eau ou par la *voie* de terre. Les *chemins* paroissent différer entre eux par la diversité de leur situation et de leurs contours. On suit le *chemin* pavé ou le *chemin* de terres. Dans le sens figuré, la bonne *route* conduit sûrement au but; la bonne *voie* y mène avec honneur, le bon *chemin* y mène facilement. GIRARD.

RUSE, FINESSE, ASTUCE, PERFIDIE. La *ruse* se distingue de la *finesse*, en ce qu'elle emploie la fausseté. La *ruse* exige la *finesse* pour s'envelopper plus adroitement, et pour rendre plus subtils les piéges de l'artifice et du mensonge. La *finesse* ne sert quelquefois qu'à découvrir et à rompre ces piéges; car la *ruse* est toujours offensive, et la *finesse* peut ne pas l'être. Un honnête homme peut être *fin*, mais il ne peut être *rusé*. L'*astuce* est une *finesse* pratique dans le mal, mais en petit: c'est la *finesse* qui nuit ou qui veut nuire. Dans l'*astuce* la *finesse* est jointe à la méchanceté, comme la fausseté dans la *ruse*. La *perfidie* suppose plus que de la *finesse*; c'est une fausseté noire et profonde, qui emploie des moyens plus puissans, qui meut des ressorts plus cachés que l'*astuce* et la *ruse*. Celles-ci, pour être dirigées n'ont besoin que de la *finesse*, et la *finesse* suffit pour leur échapper; mais pour observer et démasquer la *perfidie*, il faut la pénétration même. La *perfidie* est un abus de la confiance, qui par degrés devient plus atroce, à mesure que la confiance violée étoit mieux établie. MARMONTEL.

RUSTAUD, RUSTRE. C'est faute d'éducation, faute

d'usage qu'on est *rustaud*; c'est par humeur, par rudesse de caractère qu'on est *rustre*. Un gros, un franc paysan, a l'air *rustaud*, la mine *rustaude*; un homme farouche et bourru a l'air *rustre*, la mine *rustre*. Le *rustaud* ne se gêne point, il est hardiment ce qu'il est; le *rustre* ne ménage rien, il est rudement ce qu'il est. Les manières du *rustaud* choquent, heurtent; les manières du *rustre* vous choquent, vous heurtent. Les manières du *rustaud* sont ses formes; les manières du *rustre* sont ses mœurs. Le *rustaud* l'est en action; le *rustre* l'est par caractère. Roubaud.

S

Sacrifier, Immoler. Dans le sens religieux, on *sacrifie* toutes sortes d'objets; on n'*immole* que des victimes, des êtres animés. L'objet *sacrifié* est voué à la divinité; l'objet *immolé* est détruit à l'honneur de la divinité. Le *sacrifice* a généralement pour but d'honorer; l'*immolation* a pour but particulier d'appaiser. Dans le sens profane, ces deux mots conservent cette différence. Vous *sacrifiez* tous les genres d'objets ou de choses auxquelles vous renoncez volontairement ou dont vous vous dépouillez; vous *immolez* pour votre satisfaction ou pour la satisfaction d'autrui, des objets animés ou des êtres animés que vous traitez comme des victimes. L'idée de *sacrifier* est plus vague et plus étendue; celle d'*immoler*, plus forte et plus restreinte. Aristide se *sacrifie* pour sa patrie, en la servant, même contre lui, toute ingrate qu'elle est; Codrus s'*immole* pour elle, en achevant la victoire sur ses ennemis par une mort obscure et ignoble. Roubaud.

Sagacité, Perspicacité. La *sagacité* est rigoureusement la finesse, l'excellence d'un discernement si subtil, si clairvoyant, si sûr, qu'il distingue sans

peine et voit nettement ce qu'il y a de plus confus et de plus obscur. La *perspicacité* est, à la rigueur, la pénétration, la profondeur d'un esprit si subtil, si perçant, si rapide, qu'il découvre tout d'un coup et acquiert la connoissance la plus parfaite de ce qu'il y a de plus caché et de plus impénétrable. Le grand discernement fait la *sagacité*; la grande pénétration, la *perspicacité*. La *sagacité* voit de loin, et sa connoissance est distincte; la *perspicacité* voit à fond, et sa connoissance est entière. La *sagacité* conjecture, devine, prévoit; la *perspicacité* tire au clair, démontre, met en évidence. Il faut surtout de la *sagacité* dans les affaires, et de la *perspicacité* dans les sciences. ROUBAUD.

SAGESSE, PRUDENCE. La *sagesse* a pour objet la vérité; la *prudence*, le bonheur. La *sagesse* s'occupe des choses; la *prudence*, de nos intérêts. La *sagesse* médite pour découvrir; la *prudence* travaille sur l'homme pour la régler. La *sagesse* est la raison perfectionnée par la science; la *prudence* est la droite raison appliquée à la conduite de la vie. La *sagesse* est proprement en théorie; la *prudence* est essentiellement en pratique. La *sagesse* n'est une vertu proprement dite, qu'autant qu'elle influe sur les mœurs; la *prudence*, uniquement attachée aux mœurs, est non-seulement une vertu, mais la première des vertus, la source et la règle de toutes les autres, en un mot, l'habitude de la vertu. La *sagesse* propose ce qui est juste; la *prudence* détermine le choix des moyens. La *sagesse* voit bien et en grand; la *prudence* voit jusques dans les plus petits détails, et prévoit. L'une pense bien; l'autre agit bien. ROUBAUD.

SAGESSE, VERTU. La *sagesse* suppose dans l'esprit des lumières naturelles ou acquises; son objet est de diriger l'homme par des meilleures voies. La *vertu* suppose dans le cœur, par tempérament ou par réflexion, du penchant pour le bien moral, et de l'éloignement pour le mal; son objet est de sou-

mettre les passions aux lois. La *sagesse* est comme un fanal qui montre la meilleure voie dès qu'on lui propose un but ; mais par elle-même elle n'en a point, et les méchans ont leur *sagesse* comme les bons. La *vertu* a un but marqué par les lois, et elle y tend invariablement, par quelque voie qu'elle soit forcée d'y aller. BEAUZÉE.

SAIN, SALUBRE, SALUTAIRE. Ces mots ne sont synonymes qu'autant qu'on les applique aux choses qui intéressent la santé, à moins que par figure on ne les transporte à d'autres objets considérés sous un point de vue analogue. Mais *salubre* ne se dit que dans le sens propre. Les choses *saines* ne nuisent point ; les choses *salubres* font du bien ; les choses *salutaires* sauvent de quelque danger, de quelque mal, de quelque dommage. Il est de l'intérêt des gouvernemens, que les lieux destinés à l'éducation publique soient dans une situation *saine* ; que les alimens de la jeunesse soient plutôt *salubres* que délicats ; et qu'on n'épargne rien pour administrer aux enfans, dans leurs maladies, les remèdes les plus *salutaires*. BEAUZÉE.

SALAIRE, PAYE, SOLDE. Le *salaire* est le prix ou la rétribution due à un travail, à un service. La *paye* est le *salaire* continu d'un travail ou d'un service continu, ou rendu chaque jour. La *solde* est le prix, ou la *paye* d'un service rendu par une personne soudoyée, c'est à-dire, engagée et obligée à le rendre moyennant ce *salaire* ; et, dans une autre acception, le paiement ou l'acquit final d'un compte. *Paye* désigne particulièrement, l'action de payer, de distribuer, de délivrer actuellement la *solde* ou les *salaires* que l'on doit, selon les conventions qui ont été faites. *Solde* désigne surtout l'engagement par lequel on s'est mis en service et sous la puissance d'autrui pour tel genre de travail, avec la condition de la *solde*. *Salaire* désigne spécialement un droit et un besoin rigoureux dans celui qui le gagne. ROUBAUD.

Salut, Salutation, Révérence. Le *salut* est une démonstration extérieure de civilité, d'amitié, de respect, faite aux personnes qu'on rencontre, qu'on aborde, qu'on visite. La *salutation* est le *salut* particulier tel qu'on le fait dans telle occasion, surtout avec des marques très-apparentes de respect ou d'empressement. La *révérence* est un *salut* de respect et d'honneur par lequel on incline le corps ou on ploie les genoux, pour rendre, par cet abaissement, un hommage particulier aux personnes. Il y a le *salut* de protection, dont on se moque quelquefois par des *salutations* affectées. Il y a des *salutations* empressées et répétées, avec lesquelles on semble dire de loin beaucoup de choses aux personnes auxquelles on n'est pas à portée de parler. Il y a l'homme aux *révérences* qui semble manquer de respect, à force de respects. Roubaud.

Satisfaction, Contentement. La *satisfaction* tient plus aux passions ; elle regarde les désirs ; le *contentement* tient plus au cœur, c'est un sentiment agréable. La *satisfaction* suppose nécessairement le désir ; le *contentement* n'exprime que le plaisir de le posséder. Vous êtes *satisfait* d'obtenir ce que vous souhaitez ; vous êtes *content* d'avoir ce que vous avez, soit que la chose ait rempli, soit qu'elle ait prévenu vos désirs et vos recherches. Votre *satisfaction* est d'obtenir ou d'avoir obtenu ; votre *contentement* est de jouir et de jouir en paix. La *satisfaction* mène au *contentement*, mais il faut que l'objet le procure. Le *contentement* ajoute à la *satisfaction* des désirs ; une *satisfaction* donne de la possession. Roubaud.

Satisfait, Content. On est *satisfait* quand on a obtenu ce que l'on souhaitoit ; on est *content* quand on ne souhaite plus. Il arrive souvent qu'après s'être *satisfait*, on n'est pas plus *content*. La possession doit toujours nous rendre *satisfaits* ; mais il n'y a que le goût de ce que nous possédons, qui puisse nous rendre *contens*. Girard.

Savoureux, Succulent. *Savoureux*, qui a beaucoup de saveur, un très-bon goût; *succulent*, qui est plein de suc et très-nourrissant. Le premier exprime la propriété du corps relative au sens du goût; le second, la nature de l'aliment et sa propriété nutritive. Un mets *succulent* est *savoureux*; mais il y a beaucoup de mets *savoureux* qui ne sont pas *succulens*. Un bon rôti sera tout à la fois *succulent* et *savoureux*; les champignons sont *savoureux* sans être *succulens*. *Insipide* est le contraire de *savoureux*: ce qui est *sec*, ou plutôt *desséché*, est opposé à ce qui est *succulent*. Roubaud.

Secourir, Aider, Assister. *Secourir* suppose un danger imminent; c'est la célérité, le courage qui caractérise cette action. L'œil, l'esprit et la main agissent; c'est à la mort, au péril, à la douleur, c'est au malheur qu'on vous arrache. *Aider* suppose un partage de forces et de moyens. On *aide* le foible; ce n'est pas la main protectrice du secours, c'est la force agissante qui allège. *Assister* suppose la présence du besoin; ce n'est pas la main active du secours, ce n'est pas le partage de vos maux, c'est la main bienfaisante qu'on vous tend. On *secourt* dans le danger, on vous y arrache; on *aide* à la foiblesse, on partage les maux et les travaux; on *assiste* dans le besoin, on soulage. Roubaud.

Secrètement, En Secret. Ce que vous faites *secrètement*, vous le faites à l'insçu de tout le monde, de manière que votre action est absolument ignorée; ce que vous faites *en secret*, vous le faites en particulier, en sorte que la chose se passe sans témoins. Dans votre cabinet, vous traitez *en secret* d'une affaire; mais vous n'en traitéz pas *secrètement*, si l'affaire n'est pas un secret. Vous trameriez *secrètement* un complot; vous faites *en secret* une confidence. L'orgueil se glisse *secrètement* ou imperceptiblement dans le cœur; on s'applaudit *en*

secret ou en soi-même de ses succès. Vous ne feriez pas *publiquement* ce que vous faites *secrètement*, puisque votre intention est de vous cacher ; vous feriez en *public* beaucoup de choses que vous faites *en secret*, sans aucun intérêt à vous cacher. ROUBAUD.

SÉDITIEUX, TUMULTUEUX, TURBULENT. L'action *séditieuse* attaque l'autorité légitime, et trouble la paix intérieure de l'état. L'action *turbulente* bannit le repos, et bouleverse le cours naturel des choses. L'action *tumultueuse* produit les effets d'une violente et bruyante fermentation, et trouble la police. Des citoyens puissans et populaires pourront être *séditieux* ; une cour sera *turbulente* : une populace est *tumultueuse*. Il y a des propos *séditieux* qu'il faut laisser tomber ; il y a une gaieté *turbulente* qu'il faut laisser aux enfans ; il y a une joie *tumultueuse*, qu'il faut laisser au peuple. ROUBAUD.

SÉDUCTEUR, SUBORNEUR, CORRUPTEUR. Le *séducteur* a le visage ouvert et gracieux, la voix insinuante, les manières prévenantes et affectueuses. Aux yeux de la droiture et de la simplicité qui ne soupçonnent point l'artifice, et qu'il veut abuser, son air est celui de la candeur. Ce qui vous rit, il vous le présente ; ce qui vous flatte, il le fait. Le *suborneur* n'a ni le même masque, ni la même marche. Observez-le ; vous lui trouvez un air préoccupé, réfléchi, mystérieux, et c'est avec cet air qu'il vous observe vous-même. Il vous attire à lui, il s'attache à vous. Les propos vagues, interrompus, incertains en apparence, tendent à faire jouer votre physionomie et percer votre caractère. Un mot, un geste l'éclaire sur vos penchans, sur vos goûts, sur vos foibles. Bientôt il entend ce que vous ne vouliez pas lui dire, et il vous fait entendre ce qu'il ne vous dit pas. Le *corrupteur* n'a point de plan fixe et de marche déterminée. Il veut corrompre, et pour corrompre,

tout lui est bon. Les conjonctures et les caractères le guident sur le choix des moyens ; et s'il n'avoit pas l'esprit de faire un bon choix, la malice y supplée. S'il voit une vertu chancelante, il la heurte ; une vertu équivoque, il la suborne ; une vertu pure, il la séduit. ROUBAUD.

SÉDUIRE, SUBORNER, CORROMPRE. Induire quelqu'un au mal, en lui imposant par des moyens spécieux, c'est *séduire*. Engager quelqu'un à une mauvaise action, en le gagnant par des manœuvres sourdes, c'est *suborner*. Inspirer à quelqu'un le goût du vice, en l'infectant de mauvais sentimens, de mauvais principes, de quelque manière que ce soit, c'est *corrompre*. On *séduit* l'innocence, la droiture, la bonne foi, la jeunesse, le sexe, les gens simples, qui ne sont point en garde contre l'artifice. On *suborne* les lâches, les gens sans vertu, des hommes pervertis, des femmes, des témoins, des domestiques, des juges, des gens prévenus de quelque passion ou disposés à des foiblesses. On *corrompt* ce qui est pur, sain, bon, vertueux, mais corruptible, accessible au vice et capable de changer en mal. Celui qui est *séduit* ne songeoit pas à l'être ; il est la dupe et la victime du *séducteur* ; celui qui est *suborné* a bien voulu l'être ; il est le complice ou l'instrument du *suborneur* ; celui qui est *corrompu* étoit exposé à l'être ; il est la proie ou la conquête du *corrupteur*. Le premier est tombé dans un piége ; le second a cédé à la tentation ; le dernier a succombé dans le danger. ROUBAUD.

SEING, SIGNATURE. Le mot *seing* indique plutôt un écrit simple, ordinaire, privé ; et celui de *signature*, un acte public, authentique, revêtu de formalités. Des billets, des promesses, des engagemens réciproques entre des particuliers, sans intervention d'une personne publique, se font sous *seing* privé ; mais on dit ordinairement *signature*, lorsqu'il s'agit d'un contrat par-devant notaire, d'une ordonnance, &c. ROUBAUD.

SELON, SUIVANT. *Selon* revient aux mots ou aux différentes manières de parler, *ainsi que, comme, à ce que, conformément à ce que,* &c. *Suivant* signifie *en suivant, pour suivre, si l'on suit;* il exprime l'action de parler ou d'agir d'après, une suite, une conséquence. On dit, *selon* un tel auteur, quand on ne fait que le citer, et *suivant* sa doctrine, parce qu'en effet on dit suivre la doctrine. *Selon* exprime quelque chose de plus fort, de plus déterminé, de plus positif, de plus absolu que *suivant;* aussi désigne-t-il mieux une autorité, une règle à laquelle il faut obéir, se conformer; tandis que *suivant* laisse plus de liberté et d'incertitude; le chrétien qui se conduit *selon* les maximes de l'évangile, y obéit; le chrétien qui se conduit *suivant* les maximes de l'évangile, les suit. J'agis *selon* vos ordres, quand je les exécute; j'agis *suivant* vos ordres, quand je les suis. ROUBAUD.

SEMBLER, PAROÎTRE. *Sembler,* signifie *paroître* d'une belle manière. Une chose *paroît* dès qu'elle se montre, mais un objet *semble* beau lorsqu'il *semble* l'être. *Paroître* n'est synonyme de *sembler,* que quand il marque l'apparence d'être tel. Un objet *semble* et *paroît* beau, bon, agréable. Il *semble* tel par des formes, par les apparences de l'agrément, de la bonté, de la beauté. La chose vous *semble* telle, par la comparaison que vous en faites avec l'idée que vous avez du bon, du beau, de l'agréable; elle vous *paroît* telle à l'aspect, par le genre d'impression qu'elle fait sur vous. Ce qui vous *semble* bon ressemble à ce qui est bon; ce qui vous *paroît* bon, a l'air de l'être; la *ressemblance* a rapport à la différence; l'*apparence* à la réalité. Un ouvrage vous *semble* bien fait, lorsqu'après quelque examen vous le trouvez conforme aux règles de l'art: il vous *paroissoit* bien fait, lorsque vous n'y aviez encore jeté qu'un coup d'œil. Nous disons qu'un homme veut *paroître* et non *sembler* juste, bienfaisant, généreux; parce qu'il ne tient qu'à lui de se revêtir des apparences de la vertu,

et qu'il ne dépend pas de lui que les autres croient à ces apparences. Sa différence est la même entre *il paroît, il me paroît*, et *il semble, il me semble. Il me paroît* ne désigne que les impressions faites par les apparences ou les simples conjectures tirées de ces dehors spécieux. *Il me semble* annonce plus de persuasion, et des jugemens fondés sur quelques motifs qui ont au moins une apparence de raison. ROUBAUD.

SEMER, ENSEMENCER. *Semer* a rapport au grain; c'est le blé qu'on *sème* dans un champ. *Ensemencer* a rapport à la terre; c'est le champ qu'on *ensemence* de blé. *Semer* a une signification plus vaste et plus étendue; on s'en sert à l'égard de toutes sortes de grains ou de graines, et dans toutes sortes de terrains *Ensemencer* a un sens plus particulier et plus restreint, on ne s'en sert qu'à l'égard des grandes pièces de terre préparées par le labourage. Ainsi on *sème* dans ses terres et dans ses jardins; mais on n'*ensemence* que ses terres. *Semer* s'emploie au figuré; on *sème* de l'argent, la parole, des principes dans les esprits. *Ensemencer* n'est jamais employé que dans le sens propre et littéral. GIRARD.

SENS, JUGEMENT. Le *sens* est la raison qui éclaire; le *jugement* est la raison qui détermine. Le *sens* n'est pas décidé, déterminé, fixe et ferme comme le *jugement*. A mon *sens* marque une sorte d'instinct, de goût, de penchant, une idée, une opinion légère, un avis qui n'est pas raisonné et décidé, La passion qui n'est pas assez forte pour vous ôter le *sens*, est assez maligne pour corrompre votre *jugement*; elle met en opposition le *sens* qui voit bien les choses, avec le *jugement* qui obéit à la volonté pervertie. Celui qui n'a point de *sens* est bête ou imbécile: celui qui n'a point de *jugement* est fou, extravagant. Sans *jugement* on peut avoir de l'esprit, même du brillant; sans aucun *sens*, on n'en a pas, même du plus commun. ROUBAUD.

Sensible, Tendre. Un cœur est *sensible* par une disposition naturelle à s'affecter de tout ce qui intéresse l'humanité, et à s'y intéresser ; un cœur est *tendre* par une qualité particulière qui lui inspire les sentimens les plus affectueux de la nature, et leur imprime ce qu'ils ont de plus touchant. La *sensibilité*, d'abord passive, attend l'occasion de se développer, il faut l'exciter ; la *tendresse* active par elle-même, cherche les occasions de se développer, elle nous excite. On s'attache un cœur *sensible* ; un cœur *tendre* s'attache lui-même. La *sensibilité* dispose à la *tendresse* ; la *tendresse* exalte la *sensibilité*. L'homme *sensible* a le cœur ouvert à tous les sentimens qui nous portent à vouloir du bien aux autres et à leur en faire ; l'homme *tendre* a surtout dans le cœur le germe de toutes les affections les plus actives et de toutes les passions qui nous font exister pour les autres et dans les autres. Roubaud.

Sentiment, Avis, Opinion. Le *sentiment* est une croyance dont l'esprit est profondément pénétré ; la persuasion l'inspire et le maintient. L'*avis* est un jugement sur ce qui convient de faire ; la prudence le suggère et le dicte ; l'*opinion* est une pensée ou une connoissance douteuse qu'on adopte comme par provision ; la vraisemblance nous la fait agréer et soutenir jusqu'à de nouvelles lumières. Le *sentiment* n'est pas en lui-même certain, mais chacun regarde son *sentiment* comme certain ; on y croit fermement. L'*avis* n'est pas toujours sage, mais celui qui le donne de bonne foi, le croit tel ; c'est ce qu'il trouve de plus convenable et de plus praticable. L'*opinion* n'est jamais que probable, mais on s'y attache insensiblement, et il faut bien souvent se déterminer par des raisons plausibles. Roubaud.

Sentiment, Sensation, Perception. Le *sentiment* va au cœur ; la *sensation* s'arrête au sens ; la *perception* s'adresse à l'esprit. La vie la plus agréa-

ble est sans doute celle qui roule sur des *sentimens* vifs, des *sensations* gracieuses, et des *perceptions* claires ; c'est aimer, goûter et connoître. Le *sentiment* étend son ressort jusqu'aux mœurs ; il fait que nous sommes également touchés de l'honneur et de la vertu comme des autres avantages. La *sensation* ne va pas au-delà du physique ; elle fait uniquement sentir ce que le mouvement des choses matérielles peut occasionner de plaisir ou de douleur par la mécanique des organes, La *perception* renferme dans son district, les sciences, et tout ce dont l'ame peut se former une image ; mais ses impressions sont plus tranquilles que celles du *sentiment* et de la *sensation*, quoique plus promptes. GIRARD.

SERMENT, JUREMENT, JURON. Le *serment* se fait proprement pour confirmer la sincérité d'une promesse ; le *jurement*, pour confirmer la vérité d'un témoignage ; le *juron* n'est qu'un style dont le peuple se sert, pour donner au discours un air assuré et prévenir la défiance. *Serment* est plus usité pour exprimer l'action de jurer en public, et d'une manière solennelle ; *jurement* exprime quelquefois de l'emportement entre particuliers ; *juron* tient de l'habitude dans la façon de parler. Le *serment* du prince ne l'engage pas contre les lois, ni contre les intérêts de son état. Les fréquens *juremens* ne rendent pas le menteur plus digne d'être cru. Les *jurons* sont presque toujours du bas style, ou du style très-familier. GIRARD.

SERMENT, VŒU. Ce sont deux actes religieux, qui supposent également une promesse faite sous les yeux de Dieu et avec invocation de son saint nom. Dans ce sens, le *serment* se rapporte directement à un homme : c'est à lui qu'on s'engage par là ; on prend seulement Dieu à témoin de ce à quoi l'on s'engage, et l'on se soumet aux effets de sa vengeance, si l'on vient à violer la promesse qu'on a faite. Le *vœu* est un engagement où l'on entre

directement envers Dieu; et un engagement volontaire, par lequel on s'impose à soi-même, la nécessité de faire certaines choses, auxquelles, sans cela, on n'auroit pas été tenu, au moins précisément et déterminément. Nulle puissance sur la terre ne peut délier les sujets du *serment* de fidélité qu'ils ont prêté à un prince, si ce n'est le prince même qui l'a reçu. Tout *vœu* contraire à celui de la loi naturelle ou d'une loi positive, est moins un *vœu* qu'un sacrilége. Les Israélites étoient fort religieux à observer leurs *vœux* et leurs *sermens*. Pour leurs *vœux*, l'exemple de Jephté n'est que trop fort; pour les *sermens*, Josué garda la promesse qu'il avoit faite aux Gabaonites, quoiqu'elle fût fondée sur une tromperie manifeste. Beauzée, Chevalier de Jaucourt, Fleuri.

Serviable, Officieux, Obligeant. L'homme *serviable* est prompt et empressé à vous servir dans l'occasion, comme un serviteur l'est à l'égard de son maître. L'homme *officieux* est affectueux et zélé, comme un client à l'égard de son patron. L'homme *obligeant* est aise et flatté de vous servir dans le besoin; il va au-devant de l'occasion pour obliger. L'homme *serviable* se fait un plaisir d'être utile; tout ce qu'il peut par lui-même, il le fait; mais il est circonspect. L'homme *officieux* se fait un plaisir de concourir à vos desseins, mais il peut être intéressé; c'est moins quelquefois par caractère, que par habitude et par combinaison. L'homme *obligeant* ne considère que le plaisir de vous rendre heureux. C'est faire plaisir à l'homme *serviable*, que de le mettre à portée de vous faire plaisir à vous-même. C'est entrer dans les vues de l'homme *officieux*, que de réclamer ses bons offices avec confiance. C'est bien mériter de l'homme vraiment *obligeant*, que de le trouver, par préférence, digne de vous obliger. Roubaud.

Servitude, Esclavage. La *servitude* impose un joug; l'*esclavage* un joug de fer. Si la *servitude*

opprime la liberté ; l'*esclavage* la détruit. Dans la *servitude* on n'est pas à soi ; dans l'*esclavage*, on est tout à autrui. La *servitude* vous ravale au-dessous de la condition humaine ; l'*esclavage*, jusqu'à la condition des animaux domestiques. La *servitude* abat, l'*esclavage* abrutit. L'*esclavage* est la plus dure des *servitudes*. La *servitude* impose des devoirs, des obligations ; une fois remplis, vous êtes libre : l'*esclavage* vous prive de la propriété de votre existence. La *servitude* n'exclut pas la liberté politique, ni l'entière liberté ; l'*esclavage* produit seul cet effet. L'une ne fait que des *serfs* ; mais l'autre fait des *esclaves*. ROUBAUD.

SÉVÉRITÉ, RIGUEUR. La *sévérité* se trouve principalement dans la manière de penser et de juger ; elle condamne facilement et n'excuse pas. La *rigueur* se trouve particulièrement dans la manière de punir ; elle n'adoucit pas la peine et ne pardonne rien. Les faux dévots n'ont de *sévérité* que pour autrui. La *rigueur* ne peut être bonne que dans les occasions où l'exemple seroit de conséquence. L'usage a consacré les mots *rigueur* et *sévérité* à de certaines choses particulières : on dit, la *sévérité* des mœurs, la *rigueur* de la saison. La *sévérité* des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté ; dans ce sens, le mot de *rigueurs* au pluriel, répond à celui de *sévérité*. ENCYCLOPÉDIE.

SIGNALÉ, INSIGNE. *Signalé* marque l'éclat, le bruit, l'effet que produit la chose ; *insigne* n'exprime que la qualité, le mérite, le prix de la chose. Ce qui frappe est *signalé* ; ce qui excelle est *insigne*. Un *insigne* fripon n'est un fripon *signalé* qu'autant qu'il a donné des preuves éclatantes de friponnerie. Une vertu obscure peut être *insigne*, mais elle n'est pas *signalée*. On dit un *insigne* fripon, un *insigne* coquin ; on ne dira guère un *insigne* héros, un *insigne* orateur : ceux-ci sont *signalés*. Une chose *signalée* est plus ou moins distinguée ; une chose

insigne l'est toujours à un très-haut degré. ROUBAUD.

SIGNE, SIGNAL. Le *signe* fait connoître, il est quelquefois naturel ; le *signal* avertit, il est toujours arbitraire. Les mouvemens qui paroissent dans le visage, sont ordinairement les *signes* de ce qui se passe dans le cœur. Le coup de la cloche est le *signal* qui appelle à l'église. On s'explique par *signes* avec les muets et les sourds ; et l'on convient d'un *signal* pour se faire entendre des gens éloignés. GIRARD.

SILENCIEUX, TACITURNE. Le *silencieux* garde le silence; le *taciturne* garde un silence opiniâtre. Le premier ne parle pas quand il pourroit parler ; le second ne parle pas, même quand il devroit parler. Le *silencieux* n'aime point à discourir ; le *taciturne* y répugne. On est *silencieux* et *taciturne* par caractère et par humeur, ou par accident et par occasion. L'homme naturellement *silencieux*, l'est par timidité ou par modestie, par prudence, par paresse, par stupidité. L'homme naturellement *taciturne*, l'est par un tempérament mélancolique, par une humeur farouche, ou du moins difficile, par une manière d'exister malheureuse ou du moins pénible. La préoccupation, la réflexion, la méditation vous rendent actuellement *silencieux* ; la peine, le chagrin, la souffrance, vous rendront *taciturne*. Le *silencieux* a l'air sérieux ; le *taciturne* a l'air morne. Le *silencieux* est maître de ses paroles ; le *taciturne* n'est pas maître de ses rêveries. ROUBAUD.

SIMILITUDE, COMPARAISON. La *similitude* n'exige, selon la valeur du mot, que de la ressemblance entre les objets ; la *comparaison* établit, par la même raison, une sorte de parité entre eux. Il ne faut à la *similitude* que des apparences semblables qu'elle rapproche ; il faudroit à la *comparaison* rigoureuse, des qualités presque égales qu'elle balanceroit. La *similitude* purement pittoresque, se borne à l'exposition des traits communs aux choses ;

la *comparaison,* plus philosophique, considère le plus ou le moins, ou les degrés de la chose mise à côté de l'autre. On *assimile* plutôt des objets étrangers l'un à l'autre ; on *compare* plutôt des objets du même genre, ou de la même qualité. Vous *assimilerez,* sous certains rapports, un homme à un animal ; vous *comparerez* un héros à un autre, selon le degré de leur valeur et le mérite de leurs exploits. Si je dis qu'*Achille est semblable à un lion,* c'est une *similitude* ; je désigne seulement l'espèce de courage et de furie qu'il fait éclater ; si je dis qu'*il est tel qu'un lion,* c'est une *comparaison,* car je lui attribue les mêmes qualités et au même degré qu'au lion. On dit indistinctement *similitude* ou *comparaison,* mais plutôt *comparaison* que *similitude.* La *similitude* est bien une espèce de *comparaison* ; mais, contente d'un rapport apparent, elle n'est ni aussi naturelle, ni aussi rigoureuse que la *comparaison* doit l'être. ROUBAUD.

SIMPLICITÉ, SIMPLESSE. *Simplicité* a toutes les acceptions de son adjectif *simple,* et s'applique à tout. *Simplesse* n'a qu'un sens, et n'est propre qu'à l'homme et à l'ame. La *simplicité,* dans le sens moral, est la vérité d'un caractère naturel, innocent et droit, qui ne connoît ni le déguisement, ni le raffinement, ni la malice ; la *simplesse* est l'ingénuité d'un caractère bon, doux et facile, qui ne connoît ni la dissimulation, ni la finesse, ni, pour ainsi dire, le mal. La *simplicité* toute franche montre le caractère à découvert. La *simplesse,* toute cordiale, s'y abandonne toute sans réserve. Autant la *simplicité* est naturelle, autant la *simplesse* est naïve. La *simplicité* tient à une innocence pure ; la *simplesse,* à une bonhomie charmante. La *simplicité* n'a point de fard ; la candeur est le fard de la *simplesse.* En un mot, la *simplesse* est la *simplicité* de la colombe. ROUBAUD.

SIMULACRE, FANTÔME, SPECTRE. Le *simulacre* n'a qu'un caractère vague ; et il se dit de tous les ob-

jets vains, vides ou faux, des choses comme des personnes. Le *fantôme* est caractérisé par des formes ou des traits bizarres, étranges, et qui ne sont point dans la nature ; il se dit particulièrement des objets qui paroissent vivans. Le *spectre* a cela de caractéristique, qu'il représente des objets défigurés, et faits pour inspirer de l'horreur ou de l'effroi, par leurs traits et par tout ce qui les accompagne. Il se dit proprement de ces objets qui semblent évoqués, suscités, envoyés par une puissance supérieure pour avertir, menacer, tourmenter les hommes. Le *simulacre* nous abuse ; le *fantôme* nous obsède ; le *spectre* nous poursuit. Les vapeurs ou les nuages élevés dans le cerveau y forment toute sorte de *simulacres*, et ces *simulacres* font illusion. L'imagination forte et exaltée crée des *fantômes*, et ces *fantômes* l'aveuglent. La peur fait des *spectres*, et les *spectres* font peur. Roubaud.

Sincérité, Franchise, Naïveté, Ingénuité. La *sincérité* empêche de parler autrement qu'on ne pense ; c'est une vertu. La *franchise* fait parler comme on pense ; c'est un effet naturel. La *naïveté* fait dire librement ce qu'on pense ; cela vient quelquefois d'un défaut de réflexion. L'*ingénuité* fait avouer ce qu'on sait et ce qu'on sent : c'est souvent une bêtise. Un homme *sincère* ne veut point tromper ; un homme *franc* ne sauroit dissimuler ; un homme *naïf* n'est guère propre à flatter ; un homme *ingénu* ne sait rien cacher. La *sincérité* fait le plus grand mérite dans le commerce du cœur. La *franchise* facilite le commerce des affaires civiles. La *naïveté* fait souvent manquer à la politesse. L'*ingénuité* fait pécher contre la prudence. Girard.

Singulier, Extraordinaire. Le *singulier* ne ressemble pas à ce qui est ; il est d'un genre particulier. L'*extraordinaire* sort de la classe à laquelle il appartient ; il est particulier dans son genre. Il y a quelque chose d'original dans le *singulier*, et quelque

chose d'extrême dans l'*extraordinaire*. Le *singulier* est une sorte de nouveauté; l'*extraordinaire* est une sorte d'extension de choses. La boussole a une propriété *singulière*; la vapeur de l'eau bouillante a une force *extraordinaire*. Tout homme qui a un caractère propre, a nécessairement quelque chose de *singulier*; tout homme qui a un caractère énergique et fortement prononcé, a quelque chose d'*extraordinaire*. Ce qui est contraire à l'usage s'appelle *singulier*; ce qui est peu fréquent dans l'usage, s'appelle *extraordinaire*. A mesure qu'on s'accoutume à un objet, tout ce qu'il avoit de *singulier* disparoît. A mesure que les choses *extraordinaires* deviennent communes, les choses les plus *extraordinaires* cessent de l'être à nos yeux. ROUBAUD.

SINUEUX, TORTUEUX. *Sinueux* indique plutôt la marche, le cours des choses; *tortueux*, leur forme, leur coupe. Le cours de la rivière est *sinueux*; la forme de la côte est *tortueuse*. On fait des replis *sinueux*; et on va par des voies *tortueuses*. Vous considérez surtout les enfoncemens dans la chose *sinueuse*; vous considérez les obliquités dans la chose *tortueuse*. On dit que le Méandre si doucement *sinueux* fournit à Dédale le modèle de son *tortueux* labyrinthe. *Sinueux* n'a point un mauvais sens; *tortueux* se prend surtout en mauvaise part. Aussi ce dernier mot ne s'emploie-t-il au moral que dans un sens de blâme et de censure. ROUBAUD.

SITUATION, ASSIETTE. La *situation* embrasse proprement les divers rapports locaux que la chose peut avoir avec les objets qu'elle regarde ou qui la regardent; l'*assiette* est bornée à la place ou à l'objet sur lequel la chose pose et se repose. Une maison de campagne est dans une jolie *situation*, quand les alentours en sont agréables; une place de guerre est forte d'*assiette*, quand sa base est ferme, escarpée, insurmontable. Votre *situation*

est l'état où vous êtes actuellement ; votre *assiette* est l'état où vous êtes naturellement. On est toujours dans quelque *situation* ; il s'agit d'avoir une *assiette*. Les gens qui ne sont pas à leur place, quelque *situation* qu'ils prennent, ne se trouvent jamais dans leur *assiette*. La vertu donne à l'ame un grand courage et une grande force dans les *situations* critiques, parce qu'elle la tient dans une *assiette* ferme et inébranlable. ROUBAUD.

SITUATION, POSITION, DISPOSITION. La *situation* est une manière générale d'être en place ; la *position* est une manière particulière d'être dans un sens. La *situation* désigne plutôt l'habitude entière du corps ou de l'objet ; la *position* désigne particulièrement une attitude ou une posture du corps ou de l'objet. La *disposition* marque la *position* combinée de différentes parties ou de divers objets qui doivent concourir au même dessein, et une tendance particulière au but. Vous êtes dans une *situation* quelconque ; vous prenez une *position* particulière pour dormir à l'aise ; votre corps est pour cet effet dans une bonne *disposition*. On est dans une *situation* très-gênée quant à la fortune ; on n'est pas dans une *position* à faire du bien aux autres, malgré la *disposition* où l'on est de leur en faire. On dit au figuré, la *situation*, la *disposition*, plutôt que la *position* des esprits, des affaires, &c. ROUBAUD.

SITUATION, ETAT. La *situation* est moins ferme, moins durable que l'*état* : celle-là n'embrasse point comme celui-ci, l'objet entier ou toute sa manière sensible d'être. La *situation* résulte de la position, de l'assiette, de la manière d'être posé, placé, assis ; l'*état* résulte des qualités, des modifications, des conditions, des dispositions, des circonstances qui déterminent la manière d'être. Sans argent, vous pouvez être dans la *situation* d'un pauvre ; mais vous n'êtes pas dans l'*état* de pauvreté, si vous ne manquez de rien, si vous avez des ressources, si

vous ne ressentez pas les peines de cet *état*. L'ame est dans une *situation* tranquille lorsque rien ne l'agite; elle est dans un *état* de tranquillité, lorsqu'elle n'a aucune cause, aucun motif d'agitation. En général, il n'y a pas aussi loin d'une *situation* à une autre *situation*, que d'un *état* à un autre *état*, parce que le passage d'une *situation* à une autre n'est qu'un changement, au lieu que le passage d'un *état* à un autre est une révolution. Une *situation* n'est souvent que différente d'une autre; mais un genre d'*état* est opposé à un autre, comme l'*état* de maladie à l'*état* de santé; l'*état* de grandeur à l'*état* d'abjection. La *situation* des affaires est l'*état* où elles en sont, et où elles ne doivent naturellement pas rester; l'*état* des affaires est la disposition générale, ou l'arrangement dans lequel elles restent ou peuvent rester. ROUBAUD.

SOBRE, FRUGAL, TEMPÉRANT. L'homme *sobre* évite l'excès, content de ce que le besoin exige; le *frugal* évite l'excès dans la qualité et dans la quantité, content de ce que la nature veut et lui offre; le *tempérant* évite également les excès, il garde un juste milieu. *Sobre* se dit proprement du boire, mais on l'étend au manger; *frugal* ne se dit que dans le sens rigoureux; *tempérant* ne se dit guère des appétits et des plaisirs physiques; mais *tempérance* embrasse toutes les passions et presque toutes les actions, dans l'usage ordinaire du mot. La simple raison rendra l'homme *sobre*; la philosophie rendra l'homme *frugal*; la vertu le rendra *tempérant*. ROUBAUD

SOCIABLE, AIMABLE. L'homme *sociable* a les qualités propres au bien de la société, la douceur du caractère, l'humanité, la franchise sans rudesse, la complaisance sans flatterie, et surtout le cœur porté à la bienfaisance; en un mot, l'homme *sociable* est le vrai citoyen. L'homme *aimable*, du moins celui à qui on donne aujourd'hui ce titre, est indifférent sur le bien public, ardent à plaire à toutes les socié-

tés où son goût et le hasard le jettent, et prêt à en sacrifier chaque particulier. Il n'aime personne, n'est aimé de qui que ce soit, plaît à tous, et souvent est méprisé et recherché des mêmes gens. L'homme *sociable* inspire le désir de vivre avec lui ; l'homme *aimable* en éloigne ou doit en éloigner tout honnête homme. Girard.

Soi, Lui, Soi-même, Lui-même. *Lui* se place dans la proposition particulière, lorsqu'il s'agit d'une seule personne ; *soi* se met dans la proposition générale, lorsqu'il est question d'un certain genre de personnes. *Lui-même* et *soi-même* n'ajoutent à *lui* et à *soi,* qu'une force nouvelle de désignation, d'augmentation, d'affirmation. Un homme fait mille fautes, parce qu'il ne fait point de réflexion sur *lui*; on fait mille fautes, quand on ne fait point de réflexion sur *soi.* On a souvent besoin d'un plus petit que *soi*; un prince a grand besoin de gens plus petits que *lui.* C'est un bon moyen pour s'élever *soi-même* que d'exalter ses pareils; et un homme adroit s'élève ainsi *lui-même.* *Soi* et *soi-même* se disent quelquefois d'une personne particulière et déterminée, comme *lui* et *lui-même,* mais *soi* désigne toujours une généralité, ce que ne fait pas *lui.* Ainsi quand vous dites qu'*un héros emprunte de lui son lustre,* vous ne désignez que le fait ou la chose propre à ce héros ; si vous dites qu'*un héros emprunte de soi son lustre,* vous indiquez un fait, une chose commune à tous les héros, au genre. Un homme a bonne opinion de *lui,* c'est le fait ; un autre a bonne opinion de *soi* ; c'est une chose fort ordinaire que la bonne opinion de *soi.* Roubaud.

Soigneusement, Curieusement. On garde *soigneusement* ce qui est utile ; on garde plutôt *curieusement* ce qui est rare. On est *soigneux* dans les choses qu'on doit faire ; on est *curieux* dans les choses qu'on se plaît à faire. La raison ou l'attachement nous rend *soigneux* ; le goût ou la passion

nous rend *curieux*. Soyez plus *soigneux* de votre honneur, et moins *curieux* de votre réputation. La charité sera *soigneuse* de se cacher ; l'esprit est *curieux* de se montrer. Le plus heureux naturel a besoin d'être *soigneusement* cultivé ; les inclinations des enfans doivent être *curieusement* observées. ROUBAUD.

SOIN, SOUCI, SOLLICITUDE. Le *soin* est un embarras et un travail de l'esprit, causé par une situation critique dont il s'agit de sortir ou même de se garantir, ou par une situation pénible qu'il faudroit adoucir du moins par sa vigilance, son activité et ses efforts. Le *souci* est une agitation ou une inquiétude d'esprit, causée par des accidens qui troublent le calme et la sécurité de l'ame, et la jettent dans une triste rêverie. La *sollicitude* est une agitation vive et continuelle, une espèce de tourment habituel de l'esprit, causé par des attaches particulières ou par des intérêts particuliers qui nous sollicitent sans cesse, et nous obligent à des soins sans cesse renaissans, ou à une vigilance constante et laborieuse. Toute affaire, tout embarras nous donne du *soin* : toute crainte, tout désir nous donne du *souci* ; toute charge, toute surveillance nous donne de la *sollicitude*. Le *soin* ôte la liberté de l'esprit ; il occupe. Le *souci* ôte la tranquillité ; il agite. La *sollicitude* ôte le repos de l'esprit et la liberté des actions ; elle possède, si elle n'absorbe. ROUBAUD.

SOLIDITÉ, SOLIDE. *Solidité* a plus de rapport à la durée ; *solide* en a davantage à l'utilité. On donne de la *solidité* à ses ouvrages, et l'on cherche le *solide* dans ses desseins. Il y a dans beaucoup d'ouvrages de littérature plus de grâce que de *solidité* ; les biens et la santé joints à l'art d'en jouir, sont le *solide* de la vie. GIRARD.

SOLILOQUE, MONOLOGUE. Le *soliloque* est une conversation que l'on fait avec soi, comme avec un second. Le *monologue* est une espèce de dialogue

dans lequel le personnage joue tout à la fois son rôle et celui d'un confident. Le besoin de délibérer et de discuter le pour et le contre, entraîne le *soliloque.* L'inconvénient de multiplier les *monologues* a fait imaginer les confidens, personnages postiches et ridicules, si l'on ne sait pas d'ailleurs les rendre nécessaires à l'action. Dict. Acad. *d'après* Roubaud.

Sombre, Morne. *Sombre* a quelque chose de plus noir, de plus triste, de plus austère, et de plus horrible que le *morne. Sombre* est synonyme de ténébreux et non *morne.* Avec une très-forte teinte de noir, une couleur est *sombre*; sans lustre et sans gaieté, une couleur est *morne.* On dit les royaumes *sombres,* pour désigner l'enfer des païens; *morne* seroit une épithète trop foible. Un soleil fort pâle et sans éclat est *morne*; par elle-même la nuit est *sombre.* Le tyran est *sombre,* il effarouche; l'esclave abruti n'est peut-être que *morne,* il afflige. On est *morne* dans le malheur; dans le malheur et dans le crime on est *sombre.* Les passions ardentes et concentrées vous rendent *sombre*; les passions douces et trompées vous rendent *morne.* Roubaud.

Sommeil, Somme. Le *sommeil* exprime proprement l'état de l'animal pendant l'assoupissement naturel de tous ses sens. Aussi dit-on, être enseveli dans le *sommeil*; troubler, rompre, interrompre, respecter le *sommeil* de quelqu'un; un *sommeil* long, profond, tranquille, doux, paisible, inquiet, fâcheux. Le *somme* signifie principalement, le temps que dure l'assoupissement naturel, et le présente en quelque sorte comme un acte de la vie humaine. Aussi ne se dit-il guère qu'en parlant de l'homme; un bon *somme,* un *somme* léger, le premier *somme.* On dit faire un *somme,* un petit *somme*; mais on ne diroit pas faire un *sommeil.* Roubaud.

Sommet, Cime, Comble, Faîte. Le *sommet* suppose une grande élévation; la *cime,* la figure par-

ticulière du corps pointu; le *comble*, une accumulation de matériaux avec une sorte de courbure; le *faîte*, des degrés et des rangs différens. Ainsi l'on dit, le *sommet* des montagnes, d'un rocher, de la tête, et par analogie les *sommets* ou les sommités des fleurs; la *cime* d'une montagne, d'un arbre, d'un rocher; le *comble* d'une maison; le *faîte* d'un temple, d'un palais, d'une maison. Le *sommet* est opposé à l'extrémité inférieure; la *cime*, au pied ou à la base; le *comble*, au fond; le *faîte* au rang le plus bas. *Cime* ne se dit guère au figuré; mais les trois autres y sont d'un grand usage. Le *sommet* est toujours le plus haut point de la chose; le *faîte* est le plus haut rang établi ou connu auquel on parvienne; le *comble* est le plus haut période auquel il paroisse possible d'atteindre. ROUBAUD.

SON DE VOIX, TON DE VOIX. Le *son de voix* est déterminé par la constitution physique de l'organe; il est doux ou rude, agréable ou désagréable, grêle ou vigoureux. Le *ton de voix* est une inflexion déterminée par les affections intérieures que l'on veut peindre; il est, selon l'occurrence, élevé ou bas, impérieux ou soumis, fier ou ironique, grave ou badin, triste ou gai, lamentable ou plaisant. BEAUZÉE.

SOT, FAT, IMPERTINENT. *Sot* attaque plus l'esprit; *fat* et *impertinent* attaquent plus les manières. C'est inutilement qu'on fait des leçons à un *sot*, la nature lui a refusé les moyens d'en profiter. Les discours les plus raisonnables sont perdus auprès d'un *fat*; mais le temps et l'âge lui montrent quelquefois l'extravagance de la *fatuité*. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on peut venir à bout de corriger un *impertinent*. Le *sot* est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être un *fat*. Le *fat* est celui que les *sots* croient un homme d'esprit. L'*impertinent* est une espèce de *fat* enté sur la grossièreté. BEAUZÉE.

SOUDAIN, SUBIT. *Soudain*, ce qui arrive sur le

champ, à l'instant même, dans un instant; *subit*, ce qui arrive tout de suite, presque aussitôt, sans délai. *Soudain* est en soi plus prompt que *subit*. Le premier n'a point de préliminaire; le second semble en supposer. La chose *soudaine* étonne; la chose *subite* surprend. *Soudain* a quelque chose de plus extraordinaire que *subit*. L'apparition de l'ennemi est *soudaine*, lorsqu'elle trompe votre prévoyance; elle est *subite*, lorsqu'elle trompe seulement votre attente. Pour l'exécution d'un dessein, vous faites une marche *subite*; dans un danger pressant, vous prenez une résolution *soudaine*. *Soudain* semble n'avoir qu'un instant; *subit* peut avoir une durée. Une chose est *soudaine*, comme l'éclair; *subite*, comme le passage d'un torrent. *Soudain* est un terme réservé pour la poésie et le style relevé; il est fait pour être appliqué à de grands objets. *Subit* est, au contraire, dans l'ordre commun des choses; il n'exprime que l'idée simple qui peut se retracer dans tous les styles. Roubaud.

Souffle, Haleine. Le *souffle* est plus fort et plus sensible que la simple *haleine*. Avec l'*haleine* vous échauffez, avec le *souffle* vous refroidissez. Votre *haleine* fera vaciller la lumière d'une bougie, votre *souffle* l'éteindra. Le *souffle* ramasse en un point toute l'*haleine*, et en augmente la force par l'impulsion. L'*haleine* et le *souffle* appartiennent aussi aux vents; mais leur *souffle* est de même plus fort et plus sensible que leur *haleine*. Vous direz le *souffle* des aquilons, et l'*haleine* des zéphirs. Une douce agitation de l'air n'est qu'une *haleine*; un léger courant d'air est un *souffle*. Roubaud.

Souffrir, Endurer, Supporter. *Souffrir* se dit d'une manière absolue; on *souffre* le mal dont on ne se venge point. *Endurer* a rapport au temps; on *endure* le mal dont on diffère à se venger. *Supporter* regarde proprement les défauts personnels; on *supporte* la mauvaise humeur de ses proches. L'hu-

milité chrétienne fait *souffrir* le mépris sans ressentiment. La politique fait *endurer* le joug qu'on n'est pas en état de secouer. La politesse fait *supporter*, dans la société, une infinité de choses qui déplaisent. On *souffre* avec impatience; on *endure* avec dissimulation; on *supporte* avec douceur. GIRARD.

SOUMETTRE, ASSUJÉTIR, SUBJUGUER, ASSERVIR. *Soumettre* et *assujétir* ôtent l'indépendance; *subjuguer* et *asservir* ôtent la liberté. *Soumis* et *assujéti*, on peut être encore libre; *subjugué* ou *asservi*, on est esclave. On est *soumis* à un prince juste, et *assujéti* à des devoirs légitimes; on est *subjugué* par un ennemi victorieux, et *asservi* par un gouvernement tyrannique. *Soumettre* est un terme générique qui marque une certaine disposition des choses, mais susceptible de beaucoup de variété; la *soumission* va depuis la déférence jusqu'à l'*asservissement*. *Assujétir* marque un état habituel ou une habitude d'obéissance, de devoirs, de travaux ou de soins; la *sujétion* désigne une contrainte, ou une assiduité constante qui annonce la multiplicité des actes. *Subjuguer* exprime un empire ou un ascendant plus ou moins absolu, mais sans exiger nécessairement, comme *asservir*, l'oppression ou l'abus. Il y a un *joug* doux, un *joug* léger, comme un *joug* pesant, un *joug* de fer. *Asservir* désigne, au contraire, un état violent, une extrême contrainte, la dépendance d'un serf, c'est-à-dire, d'un homme enchaîné. Plus on est petit, plus on est *soumis*; plus on est foible, plus on est *subjugué*; plus on est élevé, plus on est *assujéti*; plus on est lâche, plus on est *asservi*. ROUBAUD.

SOUPÇON, SUSPICION. *Soupçon* est le terme vulgaire; *suspicion* est un terme de palais. Le *soupçon* roule sur toutes sortes d'objets; la *suspicion* tombe principalement sur les délits. Le *soupçon* entre dans les esprits défians; et la *suspicion* dans le conseil des juges. Le *soupçon* peut donc être

sans fondement; mais la *suspicion* doit avoir quelque fondement. Le *soupçon* fait qu'on est *soupçonné*; la *suspicion* fait qu'on est *suspect*. ROUBAUD.

SOURIRE, SOURIS. On voit le *sourire*, il repose sur le visage; on aperçoit le *souris*, il s'évanouit bientôt. Le *souris* prolongé devient *sourire*. Le *sourire* se fixe, le *souris* s'échappe. On étale le *sourire*; on cachera le *souris*. Le *souris* est au *sourire* ce que l'accent est à la voix: je veux dire que le *souris* n'est qu'un acte léger, un trait fugitif, au lieu que le *sourire* est une action suivie, un état de la chose. La peinture fixe le *sourire*, en développant ses formes gracieuses et les effets qu'il produit sur toute la figure; elle esquisse si finement le *souris*, qu'il semble se dissiper à l'instant où on le voit éclore. Le *sourire* doit être naturel, sinon c'est une grimace; le *souris* est naïf; il échappe du cœur, à moins qu'il ne soit malin. ROUBAUD.

SOUVENT, FRÉQUEMMENT. *Souvent* veut dire, selon l'interprétation commune, beaucoup de fois, maintes fois; *fréquemment*, selon l'étymologie, veut dire fort souvent, plus que de coutume. Vous allez *souvent* dans un lieu où vous avez coutume d'aller; vous allez *fréquemment* dans une maison où vous allez avec une grande assiduité. *Souvent* n'indique que la pluralité des actes; *fréquemment* annonce une habitude formée. Vous faites *souvent* ce qu'il est ordinaire que vous fassiez; vous faites *fréquemment*, ce que vous êtes le plus accoutumé à faire; ce qui ne revient pas *souvent*, est plus ou moins rare; ce qui ne revient pas *fréquemment*, peut être néanmoins ordinaire. *Fréquemment* est même particulièrement propre à désigner ce qui se fait ordinairement, mais plus *souvent* qu'à l'ordinaire. Celui qui ne fait pas *fréquemment* un exercice modéré, est *souvent* incommodé. ROUBAUD.

STABILITÉ, CONSTANCE, FERMETÉ. La *stabilité* empêche de varier, et soutient le cœur contre les

mouvemens de légèreté et de curiosité que la diversité des objets pourroit y produire ; elle tient de la préférence et justifie le choix. La *constance* empêche de changer, et fournit au cœur des ressources contre le dégoût et l'ennui d'un même objet ; elle tient de la persévérance et fait briller l'attachement. La *fermeté* empêche de céder et donne au cœur des forces contre les attaques qu'on lui porte ; elle tient de la résistance, et répand un éclat de victoire. GIRARD.

STATURE, TAILLE. La *stature* indique la hauteur du corps ; la *taille* en exprime proprement la forme, la coupe, la configuration. On est d'une *taille* ou d'une *stature* haute ou moyenne, ou petite ; mais la *taille* est noble ou fine, belle ou difforme, bien ou mal prise, svelte ou lourde, &c. ce qui ne peut se dire de la *stature*. Nous considérons toujours dans la *stature* toute la hauteur du corps ; nous ne considérons quelquefois la *taille* que dans la configuration du buste distingué du reste, qui n'en est que le piédestal et le couronnement. Ainsi nous parlons peu de la *stature* des femmes, mais beaucoup de leur *taille*. ROUBAUD.

STÉRILE, INFERTILE. Le mot *stérile* indique un principe de *stérilité*, l'aridité, la sécheresse ; *infertile* n'indique proprement que le fait, la rareté ou la disette des productions, sans désigner la cause. *Stérile* est opposé à *fécond* ; *infertile* est la négation de *fertile*. Or *fécond* exprime la faculté de produire ; et *fertile* a plus de rapport à l'effet produit. *Infertile* ne se dit guère au figuré que de l'esprit, ou d'une matière à traiter ; *stérile* y est, au contraire, d'un grand usage. La gloire est *stérile* quand on n'en retire aucun fruit ; un siècle est *stérile* en vertus, en grands hommes. ROUBAUD.

STIPENDIER, SOUDOYER. *Stipendier* beaucoup moins usité que *soudoyer* ne se dit guère que dans le style militaire. *Soudoyer* s'applique fort communément à toute espèce de gens mercenaires que

l'on tient dans ses gages ou dans ses intérêts à prix d'argent, mais souvent avec un esprit d'improbation. Ainsi l'on dit *soudoyer* des agens, des espions, des brigands ; mais on dit aussi *soudoyer* des puissances. ROUBAUD.

STOÏCIEN, STOÏQUE. *Stoïcien* signifie, appartenant à la secte philosophique de Zénon ; et *stoïque* veut dire, conforme aux maximes de cette doctrine. *Stoïcien* va proprement à l'esprit et à la doctrine ; *stoïque,* à l'humeur et à la conduite. Des maximes *stoïciennes* sont celles que Zénon ou ses disciples ont enseignées ; des maximes *stoïques* sont celles qui persuadent un attachement inviolable à la vertu la plus rigide, et le mépris de toute autre chose, indépendamment des leçons du portique. Une vertu *stoïque,* est une vertu courageuse et inébranlable ; une vertu *stoïcienne* pourroit bien n'être qu'un masque de pure représentation. BEAUZÉE.

STYLE, DICTION, ELOCUTION. Le *style* a plus de rapport à l'auteur ; la *diction,* à l'ouvrage ; l'*élocution,* à l'art oratoire. On dit d'un auteur qu'il a un bon *style,* pour faire entendre qu'il possède l'art de rendre ses idées ; d'un ouvrage, que la *diction* en est bonne, pour exprimer qu'il est écrit d'une manière convenable à son genre ; d'un orateur, qu'il a une belle *élocution,* pour signifier qu'il écrit bien. BEAUZÉE.

SUBREPTICE, OBREPTICE. Termes de jurisprudence, qui se disent de lettres obtenues par surprise : mais avec cette différence, que *subreptice* se dit de celles qui ont été obtenues sur un exposé faux ; et *obreptice,* de celles qui l'ont été sur un exposé où l'on a omis d'exprimer quelque chose d'essentiel qui eut empêché l'effet de la demande. Un titre *obreptice* peut avoir été obtenu de bonne foi, mais il manque néanmoins de solidité ; il ne donne pas un droit réel, il est sujet à l'animadversion du collateur. Un titre *obreptice* et *subreptice* tout à la

fois, a les caractères les plus certains de réprobation; et l'*obreption* même peut justement être soupçonnée d'aussi mauvaise foi que la *subreption*. Beauzée.

Subsistances, Denrées, Vivres. Les *subsistances* sont les productions de la terre qui nous font *subsister*, c'est-à-dire, qui maintiennent la durée de notre existence. Les *denrées* sont les espèces de *subsistances* qui entrent dans le commerce journalier. Les *vivres* sont les espèces de *subsistances* ou de *denrées* qui font *vivre* ou qui alimentent chaque jour notre vie par la nourriture. Un pays est fertile en *subsistances*; un marché est pourvu de *denrées*; une place est approvisionnée de *vivres*. Les *subsistances* et les *vivres* ne se prennent qu'en gros: ces mots n'ont point de singulier. On dit une *denrée*, et avec raison; puisque ce mot n'énonçoit originairement que la vente de détail. Roubaud.

Subsistance, Nourriture, Alimens. On fait des provisions pour la *subsistance*; on apprête à manger pour la *nourriture*; on choisit entre les mets, les *alimens* convenables. La *subsistance* est commise aux soins du pourvoyeur et du maître d'hôtel. La *nourriture* se prépare à la cuisine. Sur les *alimens* on consulte le goût ou le médecin, selon l'état de la santé. Le premier de ces termes a un rapport particulier au besoin; le second, à la satisfaction de ce besoin; le troisième, à la manière de le satisfaire. Girard.

Subsistance, Substance. Le premier de ces mots veut dire proprement, ce qui sert à nourrir, à entretenir, à faire subsister, de quelque part qu'on le reçoive. Le second signifie, tout le bien qu'on a pour subsister étroitement, ce qui est absolument nécessaire pour pouvoir se nourrir et pour pouvoir vivre. Que de gens, dans les états mal gouvernés, qui s'engraissent de la *substance* du peuple, et qui mangent en un jour la *subsistance* de cent familles. Encyclopédie.

SUFFISANT, IMPORTANT, ARROGANT. Le *suffisant* est celui en qui la pratique de certains détails, que l'on honore du nom d'affaires, se trouve jointe à une très-grande médiocrité d'esprit. Un grain d'esprit, et une once d'affaires plus qu'il n'en entre dans la composition du *suffisant,* font l'*important.* Pendant qu'on ne fait que rire de l'*important,* il n'a pas un autre nom ; dès qu'on s'en plaint, c'est l'*arrogant.* LA BRUYÈRE.

SUGGESTION, INSPIRATION, INSINUATION, INSTIGATION, PERSUASION. La *suggestion* est une manière cachée et détournée de prévenir et d'occuper l'esprit de quelqu'un d'une idée qu'il n'auroit pas. L'*inspiration* est un moyen insensible et pénétrant de faire naître dans l'esprit de quelqu'un des pensées, ou dans son cœur des sentimens qui semblent y naître comme d'eux-mêmes. L'*insinuation* est une manière subtile et adroite de se glisser dans l'esprit de quelqu'un, et de s'emparer de sa volonté sans qu'il s'en doute. L'*instigation* est un moyen stimulant et pressant d'exciter secrètement quelqu'un à faire ce à quoi il répugne et résiste. La *persuasion* est le moyen puissant et victorieux de faire croire fermement ou adopter pleinement à quelqu'un ce qu'on veut, malgré des préjugés ou des préventions contraires, et plus par le charme du discours, que par la force des raisons qui convainquent. La *suggestion* est un ressort caché ; l'*inspiration,* une influence secrète ; l'*insinuation,* un manège fin ; l'*instigation,* un aiguillon perçant ; la *persuasion* est l'arme de l'éloquence. On cède, on obéit à la *suggestion* ; on est saisi, agité par l'*inspiration* ; on se laisse aller à l'*insinuation* ; on se défend en vain contre l'*instigation* ; on ne résiste point à la *persuasion.* ROUBAUD.

SUIVRE LES EXEMPLES, IMITER LES EXEMPLES. On *suit les exemples* de celui qu'on prend pour guide, pour règle ; *on imite les exemples* de celui qu'on prend pour modèle, pour type. On *suit les*

exemples du premier, pour agir avec plus de sécurité et parvenir plus sûrement au but ; on *imite les exemples* du second, pour lui ressembler et se distinguer comme lui. Les disciples *suivent les exemples* de leurs maîtres ; les petits *imitent* les grands autant qu'ils le peuvent. Vous *suivez les bons exemples,* ce que vous approuvez ; vous *imitez les grands exemples,* ce que vous admirez. Il faut tâcher d'*imiter les beaux exemples,* pour en donner du moins de bons à *suivre.* ROUBAUD.

SUPERBE, ORGUEIL. Le mot de *superbe* renchérit sur celui d'*orgueil.* La *superbe* est un *orgueil* arrogant, insolent, fastueux, dédaigneux. L'*orgueil* est une haute opinion de soi-même qui fait qu'on n'estime que soi. La *superbe* est l'ostentation de cet *orgueil.* Il y a toujours de la sottise dans l'*orgueil* et de l'impertinence dans la *superbe.* Vous connoissez le démon de l'*orgueil* ; Milton vous peint le démon de la *superbe.* Tout, jusqu'à l'humilité, sert de pâture à l'*orgueil* ; la *superbe* se repaît de vaine gloire, mais surtout de son propre encens. L'*orgueil* rafiné se rit quelquefois des vanités de la *superbe.* L'*orgueil* se trouve dans toutes les conditions, dans toutes les ames ; la *superbe* n'est faite que pour un état brillant des avantages de la fortune. Le pauvre sera *orgueilleux* ; mais il ne peut être *superbe.* L'*orgueil* inspirera quelquefois de bonnes actions ; la *superbe* n'en inspirera que d'éclatantes. L'*orgueil* se modifie, il s'ennoblit, et par des modifications, il devient une bonne qualité ; mais la *superbe* n'est jamais qu'un vice, parce qu'elle est l'excès d'un vice. ROUBAUD. DICT. ACAD.

SUPPLÉER UNE CHOSE, SUPPLÉER À UNE CHOSE. On *supplée la chose* même qui manque ; on *supplée à la chose* qui manque, par un équivalent. Deux objets du même genre, égaux l'un à l'autre, *se suppléent l'un l'autre* ; deux objets d'un genre différent, mais d'une valeur égale, *suppléent l'un à*

l'autre. A proprement parler, il faut exactement remplir la place de ce qu'on *supplée* ; il suffit de produire à peu près le même effet que la chose *à laquelle* on *supplée.* L'esprit ne *supplée* pas le cœur ; et il est bien rare qu'il y *supplée.* ROUBAUD.

SUPRÊME, SOUVERAIN. Dans quelque genre que ce soit, la chose *suprême* est ce qu'il y a de plus élevé ; en fait d'autorité, de puissance, d'influence, d'efficacité, ce qui peut tout, ce qu'il y a de pleinement et absolument efficace, est *souverain.* Il faut s'abaisser devant ce qui est *suprême* ; il faut obéir à ce qui est *souverain.* La loi *suprême* est la première de toutes les lois ; la loi *souveraine* est la loi de l'obéissance universelle, et le vrai *souverain* des états. Le maître *suprême* aura des maîtres au-dessous de lui ; le *souverain* maître n'a que des ministres. Dieu est l'être *suprême,* en tant qu'il est l'être par excellence et par essence ; il est le *souverain* seigneur de toutes choses, en tant qu'il est tout-puissant et l'auteur de toutes choses. ROUBAUD.

SURFACE, SUPERFICIE. On dit *surface,* quand on ne veut parler que de ce qui est extérieur et visible, sans aucun égard à ce qui ne paroît point. On dit *superficie,* quand on a dessein de mettre ce qui paroît au dehors, en opposition avec ce qui ne paroît pas. De tous les animaux qui couvrent la *surface* de la terre, il n'y a que l'homme qui soit capable de connoître toutes les propriétés de ce globe ; et entre les hommes, la plupart n'en aperçoivent que la *superficie* ; il n'y a que l'œil perçant des philosophes, qui sache en pénétrer l'intérieur. BEAUZÉE.

SURPRENDRE, ETONNER. La *surprise* naît de la présence subite d'un objet inattendu, inopiné, imprévu ; l'*étonnement* naît d'un coup violent frappé par un objet puissant, extraordinaire, irrésistible. Dans le cours ordinaire des choses, il arrive beau-

coup de *surprises*; il n'y a de l'*étonnement* que dans le cours des choses extraordinaires. Si la *surprise* trouble nos sens et nos idées, l'*étonnement* les renverse. Il y a des *surprises* agréables et légères, mais l'*étonnement* n'a rien que de grand et de fort. Un bruit ordinaire, mais subit au milieu d'un grand calme, vous *surprend*; un bruit éclatant, dans les mêmes circonstances, et sans cause connue, vous *étonne*. Vous avez vu l'éclair, le bruit de la foudre ne vous *surprend* plus; mais s'il est si violent qu'il abatte toutes les forces de vos organes et de votre esprit, il vous *étonne* encore. Le singulier vous *surprend*, le merveilleux vous *étonne*. On est *surpris* à l'aspect d'une jolie personne qu'on n'attendoit pas; on seroit *étonné* à l'aspect d'une beauté parfaite dont on n'a pas l'idée. Nous sommes *surpris* de ce à quoi nous n'avons pas songé; nous sommes *étonnés* de ce que nous ne concevons pas. Roubaud, Dict. Acad.

Surprendre, Tromper, Leurrer, Duper. Il semble que *surprendre* marque plus particulièrement quelque chose qui induit l'esprit en erreur; que *tromper* dise nettement quelque chose qui blesse la probité ou la fidélité; que *leurrer* exprime quelque chose qui attaque directement l'attente ou le désir; que *duper* ait proprement pour objet les choses où il est question d'intérêt et de profit. Il est difficile que la religion du prince ne soit pas *surprise* par l'un ou l'autre des partis, lorsqu'il y en a plusieurs dans ses états. Il y a des gens à qui la vérité est odieuse; il faut nécessairement les *tromper* pour leur plaire. L'art des grands est de *leurrer* les petits par des promesses magnifiques; et l'art des petits est de *duper* les grands dans les choses que ceux-ci commettent à leurs soins. Girard.

Survivre à Quelqu'un, Survivre Quelqu'un. L'usage est pour *survivre à quelqu'un*; *survivre quelqu'un* est proprement du palais, mais il entre quelquefois dans la conversation familière. *Survi-*

vre quelqu'un désigne la *survie* de la personne dont la vie et l'existence avoient des rapports très-particuliers et très-intimes avec celle de la personne qui meurt la première. Ainsi l'on dit qu'une femme a *survécu* son mari, qu'un père a *survécu* ses enfans, &c. C'est ainsi qu'on parle surtout quand il y a quelque intérêt stipulé entre deux personnes pour le *survivant*. Selon l'ordre de la nature, les enfans doivent *survivre* au père; par des événemens particuliers, le père *survit* les enfans. Roubaud.

T

Tact, Toucher, Attouchement. Le *tact* est proprement le sens qui reçoit l'impression des objets, comme la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat. Le *toucher* est l'action de ce sens, ou le sens actif. L'*attouchement* est l'application particulière du sens actif ou de l'organe, et particulièrement de la main. Un corps vous touche; et le sens du *tact* éprouve une sensation analogue à la qualité palpable du corps froid ou chaud, humide ou sec, dur ou mou. Vous touchez un corps; et par cette action du *toucher*, vous cherchez à connoître et à éprouver ces différentes qualités, ou à produire vous-même divers effets sur les corps. Vous touchez à un corps; et par le simple *attouchement*, vous éprouvez ou vous produisez vous-même tel effet. C'est au *tact* que l'on attribue les qualités distinctives du sens ou de l'organe: on dit la finesse, la grossièreté, la délicatesse du *tact*. C'est au *toucher* qu'on reconnoît la qualité des choses: on dit qu'un corps est doux ou dur au *toucher*. C'est par l'*attouchement* qu'on distingue les circonstances particulières de tel acte relativement à tel objet: on dit que les accusés se purgeoient autrefois d'un crime par l'*attouchement* innocent d'un fer chaud. Roubaud.

Taire, Celer, Cacher. *Taire* marque le pur si-

lence qu'on garde sur la chose; *celer*, le secret qu'on en fait; *cacher*, le mystère dans lequel on veut l'ensevelir. Il n'y a qu'à retenir sa langue pour *taire* ce qu'il ne faut pas dire; on a quelquefois besoin de feinte et de dissimulation pour le *celer*, avec des gens qui cherchent à tirer votre secret; on est souvent réduit au déguisement, à l'artifice, à la tromperie pour le *cacher* à des gens pénétrans qui vous sondent et vous retournent de mille manières. On doit *taire* ce qui déplairoit à quelqu'un; *celer* ce qui lui nuiroit; *cacher* avec soin ce qui le perdroit, s'il n'y a pas obligation de parler. Il y a une manière de *taire* les choses qui en dit trop; il y a une affectation à les *celer* qui vous décèle; il y a un embarras à les *cacher*, qui les fait découvrir. ROUBAUD.

SE TAPIR, SE BLOTIR. On *se tapit* derrière un buisson ou dans un coin pour n'être pas vu: on dit qu'un enfant est tout *bloti* ou couché en rond dans son lit, et il n'a pas eu l'intention de se cacher. Le froid fait naturellement qu'on *se blotit*, sans avoir le dessein de *se tapir*. L'idée principale de *se tapir*, est de se cacher, et la manière n'est qu'une idée secondaire; au lieu que cette manière de se ployer en deux ou de se ramasser en un tas, est l'idée première de *se blotir*, et que celle de se cacher n'est qu'une idée accessoire. Le lièvre *se tapit*, se renferme dans un gîte; la perdrix *se blotit*, se pelotonne, pour ainsi dire, devant le chien couchant. ROUBAUD.

TAPISSERIE, TENTURE. La *tapisserie* est faite pour couvrir quelque chose; la *tenture* pour être tendue sur quelque chose. La *tapisserie* est proprement un genre particulier de fabrication ou de manufacture: on dit les *tapisseries* de Flandres, de Bergame, d'Aubusson, des Gobelins. La *tenture* désigne vaguement tout ce qui est employé au même usage: on dit, des *tentures de tapisserie*, des *papiers-tentures*, &c.; la *tenture* renferme toutes

les pièces employées à meubler une chambre. Roubaud.

Tarder, Différer. L'idée propre de *tarder*, est celle d'être, de demeurer long-temps à venir, à faire : et l'idée de *différer*, celle de remettre, de renvoyer à un autre temps, à un temps plus éloigné. *Tarder* ne désigne que le fait, sans aucune raison du retard ; *différer* annonce une résolution de la volonté qui détermine le délai. Ne *tardez* pas à cueillir le fruit, s'il est mûr ; s'il ne l'est pas, *différez*. Il est quelquefois sage de *différer* ; il est toujours imprudent de *tarder*. En tout il y a le temps ou le moment : *différez* pour l'attendre ; mais ne *tardez* point, car il n'attend pas. On *diffère* d'un jour à l'autre, lorsque les choses ne sont pas pressées ; à force d'avoir *tardé*, il n'est plus temps de les faire. On *tarde* par lenteur et sans dessein prémédité ; on *diffère* d'un temps à l'autre, jusqu'à un tel temps ou une telle circonstance. On éprouve des *retards* ; on prend des délais. Roubaud.

Tas, Monceau. Il paroît que le mot *tas* marque toujours un amas fait exprès, afin que les choses n'étant point écartées, occupent moins de place ; et que celui de *monceau* ne désigne quelquefois qu'une portion détachée par accident, d'une masse ou d'un amas. On dit un *tas* de pierres, lorsqu'elles sont des matériaux préparés pour faire un bâtiment ; et l'on dit un *monceau* de pierres, lorsqu'elles sont des restes d'un édifice renversé. Girard.

Taux, Taxe, Taxation. L'idée commune de ces trois mots, est celle de la détermination établie de quelque valeur pécuniaire. Le *taux* est cette valeur même ; la *taxe* est le règlement qui la détermine ; les *taxations* sont certains droits fixes attribués à quelques officiers qui ont le maniement des deniers publics. On ne dit que *taux*, quand il s'agit du denier auquel les intérêts de l'argent sont fixés par la loi. On dit indifféremment *taux* ou

taxe, en parlant du prix établi pour la vente des denrées ; le *taux* ou la *taxe* du pain, du vin, de la viande, &c. ; ou de la somme que doit payer un contribuable ; un *taux* trop haut, une *taxe* trop forte. On dit quelquefois *taxation* au singulier, pour signifier l'opération de la *taxe*. BEAUZÉE.

TEL, PAREIL, SEMBLABLE. *Tel* marque la qualité, la forme, le caractère propre des choses, la rigoureuse exactitude, la parfaite conformité, la comparaison absolue, et jusqu'à l'identité. *Pareil* désigne des choses qui, sans être rigoureusement égales entre elles et les mêmes, ont néanmoins de si grands rapports qu'elles peuvent être mises en parallèle, et comme pouvant se servir réciproquement d'équivalent ou de pendant. *Semblable* n'indique pas une égalité ou une conformité parfaite. Les choses qui ne sont que *semblables* ne soutiennent pas l'examen ou le parallèle que les choses *pareilles* emportent ; et elles sont loin d'être *telles* ou les mêmes quant à leur nature, à leur caractère, à leurs formes et à leurs qualités distinctives. *Semblable* dit moins que *pareil*, et *pareil* moins que *tel*. Un objet *tel* qu'un autre, ne diffère point de celui-ci. Un objet *pareil* à un autre, ne le cède point à celui-ci. Un objet *semblable* à un autre, s'assortit à celui-ci. *Tel* est un mot énergique, fort propre pour animer les tableaux de la poésie et les mouvemens de l'éloquence. *Pareil* est un mot précis employé dans tous les genres de style pour déterminer la mesure des choses. *Semblable* est un mot vague, partout suffisant pour donner une idée de la multiplicité des rapports apparens. DICT. ACAD. *d'après* ROUBAUD.

TEMPLE, EGLISE. *Temple* est du style pompeux ; *église*, du style ordinaire, du moins à l'égard de la religion Romaine ; car à l'égard des protestans, et du paganisme, on dit *temple* dans tous les cas. *Temple* paroît exprimer quelque chose d'auguste, et signifier proprement un édifice consacré à la di-

vinité. *Eglise* paroît marquer quelque chose de plus commun, et signifier proprement un édifice fait pour l'assemblée des fidèles. L'esprit et le cœur sont les *temples* chéris du vrai Dieu, c'est là qu'il veut être adoré ; en vain on fréquente les *églises*, il n'écoute que ceux qui lui parlent dans leur intérieur. GIRARD.

TÉNÈBRES, OBSCURITÉ, NUIT. Les *ténèbres* semblent signifier quelque chose de réel, et d'opposé à la lumière. L'*obscurité* est une privation de clarté. La *nuit* est la cessation du jour, c'est-à-dire, du temps où le soleil n'éclaire plus. On dit des *ténèbres*, qu'elles sont épaisses ; de l'*obscurité*, qu'elle est grande ; de la *nuit*, qu'elle est sombre. On marche dans les *ténèbres*, à l'*obscurité*, et pendant la *nuit*. GIRARD.

TERMES, LIMITES, BORNES. Le *terme* est un point ; les *limites* sont une ligne ; les *bornes* sont un obstacle. Le *terme* est où l'on peut aller ; les *limites* sont tout ce qu'on ne peut pas passer ; les *bornes*, ce qui empêche de passer outre. On approche ou l'on éloigne le *terme* ; on resserre ou l'on étend les *limites* ; on avance ou l'on recule les *bornes*. Le *terme* et les *limites* appartiennent à la chose, ils la finissent ; les *bornes* lui sont étrangères, elles la renferment dans le lieu qu'elle occupe. Le *terme* de la prospérité arrive souvent dans le moment qu'on projette de ne plus donner de *limites* à son pouvoir, et qu'on ne met plus de *bornes* à son ambition. GIRARD.

TERMES PROPRES, PROPRES TERMES. Les *termes propres* sont ceux que l'usage a consacrés, pour rendre précisément les idées qu'on veut exprimer. Les *propres termes* sont ceux mêmes qui ont été employés par la personne que l'on fait parler, ou par l'écrivain que l'on cite. La justesse dans le langage exige que l'on choisisse scrupuleusement les *termes propres*. Le confiance dans les citations dépend de la fidélité qu'on a à rapporter les *propres*

termes des auteurs ou des actes qu'on allègue. BEAUZÉE.

TERREUR, EPOUVANTE, EFFROI, FRAYEUR. La *terreur* est une violente peur qui, causée par la présence ou par l'annonce d'un objet redoutable, abat le courage, et jette le corps dans un tremblement universel. L'*épouvante* est une grande peur qui, causée par un objet ou un appareil extraordinaire, donne les signes de l'étonnement et de l'aversion, et, par la grandeur du trouble qui l'accompagne, ne permet pas la délibération. L'*effroi* est une peur extrême qui, causée par un objet horrible, jette dans un état funeste, et renverse également les sens et l'esprit. La *frayeur* est un violent accès de peur qui, causé par l'impression subite d'un objet surprenant, fait frissonner le corps et trouble toutes nos pensées : elle n'exprime que la sensation imprimée ou l'effet produit, sans être jamais appliqué à la cause. On ne dit pas qu'un tyran est la *frayeur* de ses peuples, comme il en est l'*effroi*, l'*épouvante*, la *terreur*. ROUBAUD. DICT. ACAD.

TÊTE, CHEF. Dans le sens littéral, *tête* est le mot d'usage ; *chef* ne se dit qu'en parlant des reliques des saints, le *chef* de Saint-Jean. Mais ils sont tous deux usités dans le sens figuré, avec cette différence, que *tête* convient mieux, lorsqu'il est question de place et d'arrangement, la *tête* d'un bataillon, d'un bâtiment ; et *chef* s'emploie très-proprement, lorsqu'il s'agit d'ordre et de subordination ; le *chef* d'une entreprise, d'un parti. On est à la *tête* d'une armée et l'on commande en *chef*. GIRARD.

TÊTU, ENTÊTÉ, OPINIATRE, OBSTINÉ. Un humeur capricieuse et volontaire, un caractère entier et décidé, un goût d'indépendance, font le *têtu*. Un petit esprit, une tête vaine, quelque intérêt d'amour-propre ou autre, font l'*entêté*. L'ignorance, la présomption, une mauvaise honte, font

l'*opiniâtre*. L'indocilité de l'esprit, l'inflexibilité de caractère, l'impatience de la contradiction, font l'*obstiné*. Le *têtu* veut ce qu'il veut; l'*entêté* croit ce qu'il croit; l'*opiniâtre* veut avoir raison contre toute raison; l'*obstiné* veut malgré tout ce qu'on lui oppose. Le *têtu* ne se soucie pas de ce que vous dites; l'*entêté* ne l'écoute seulement pas; l'*opiniâtre* ne s'y rendra jamais; l'*obstiné* s'en irrite plutôt que de céder. Roubaud.

Théiste, Déiste. Le *théiste* admet l'existence de Dieu comme premier fondement d'une religion et d'un culte public; et le *déiste*, en admettant ce fondement, rejette une religion et un culte public. La Harpe.

Thermoscope, Thermomètre. *Thermoscope* signifie un instrument qui marque ou représente aux yeux les changemens de chaleur et de froid; le *thermomètre* est un instrument qui sert à mesurer ces changemens. Le *thermomètre* devroit être un *thermoscope* plus exact et plus parfait que les *thermoscopes* ordinaires. La plupart des physiciens regardent tous les *thermomètres* qui sont en usage, comme de simples *thermoscopes*, parce qu'il n'y en a pas un seul qui mesure à proprement parler, les changemens de froid et de chaud, et qu'ils ne font qu'indiquer ces changemens Dict. Acad.

Tic, Manie. Le *tic* regarde proprement les habitudes du corps; et la *manie* les travers de l'esprit. Le *tic* est désagréable; la *manie* est déraisonnable. Le *tic* est une pente qui nous entraîne sans que nous nous en apercevions; la *manie* est un penchant auquel nous nous livrons, sans garder aucune mesure. On voudroit se défaire de son *tic*: on se complaît dans sa *manie*. Néanmoins *tic* s'emploie quelquefois au figuré, et *manie* ne se dit guère au physique que de la maladie de ce nom. Au figuré le *tic* est une petite *manie* plus puérile, plus ridicule, plus pitoyable que digne d'une censure sérieuse et sévère. Le *tic* est plus bête; la *manie*

plus folle. Les petits esprits sont sujets à des *tics*; et les personnes ardentes à des *manies*. ROUBAUD.

TIMIDITÉ, EMBARRAS. La *timidité* est la crainte de dire ou de faire quelque chose de mal ; l'*embarras* est l'incertitude de ce qu'on doit dire ou faire. La *timidité* ne se montre pas toujours au dehors ; l'*embarras* est toujours extérieur. La *timidité* tient au caractère, l'*embarras*, aux circonstances. On peut être *timide* sans être *embarrassé*, et *embarrassé* sans être *timide*. D'ALEMBERT.

TISSU, TISSURE, TEXTURE, CONTEXTURE. Le *tissu* est l'ouvrage *tissu*, c'est-à-dire, formé par l'entrelacement des différens fils ; la *tissure* est la qualité donnée à cet ouvrage par le travail. Le *tissu* comprend la matière et la façon ; la *tissure* ne désigne que la qualité de la fabrication. Un *tissu* est de soie, de laine, de fil, de cheveux ; la *tissure* est lâche ou serrée, égale ou inégale, &c. La *tissure* est au *tissu* ce que la peinture est au portrait. La *texture* est l'ordonnance ou l'économie résultante de la disposition et de l'arrangement des parties d'un tout. La *contexture* est l'ordonnance et la concordance des rapports que les parties ont les unes avec les autres, et avec le tout. Vous considérez la *texture* ou du tout ou des parties ; vous considérez la *contexture* particulière des parties d'où résulte l'ensemble et sa *texture*. *Tissu* se dit au figuré pour désigner une suite d'actions, de discours, de choses enchaînées les unes aux autres, le *tissu* d'un discours, un *tissu* de crimes. *Tissure* est peu usité même au propre. On dit *texture* pour exprimer la liaison et l'arrangement des différentes parties d'un discours ; et l'on dit même *contexture* dans le même sens. ROUBAUD.

TOILES, TOILERIES. Par *toiles*, on entend dans le langage des arts manufacturiers, tous les tissus unis ou croisés de lin ou de chanvre, destinés à être teints, blanchis ou consommés en écru, depuis le

linon et la batiste jusqu'à la toile d'emballage et la toile à voile ; et par *toileries,* tous les tissus de coton pur ou mélangé, ainsi que toutes les étoffes de matières végétables, autres que de chanvre et de lin pur, avec quelques matières qu'elles soient mélangées, depuis la mousseline proprement dite, les étoffes de soie et de coton, jusqu'aux siamoises, à toutes les espèces de cotonades, au velours de coton même. DICT. ACAD.

TOLÉRER, SOUFFRIR, PERMETTRE. On *tolère* les choses, lorsque les connoissant et ayant le pouvoir en main, on ne les empêche pas. On les *souffre,* lorsqu'on ne s'y oppose pas, faisant semblant de les ignorer, ou ne pouvant les empêcher. On les *permet,* lorsqu'on les autorise par un consentement formel. *Tolérer* et *souffrir* ne se disent que pour des choses mauvaises ou qu'on croit telles. *Permettre* se dit et pour le bien et pour le mal. Les magistrats sont quelquefois obligés de *tolérer* certains maux, de peur qu'il n'en arrive de plus grands. Il est quelquefois de la prudence de *souffrir* des abus qu'on ne peut réformer sans danger. Les lois humaines ne peuvent jamais *permettre* ce que la loi divine défend ; mais elles défendent quelquefois ce que celle-ci *permet.* GIRARD.

TOMBE, TOMBEAU, SÉPULCRE, SÉPULTURE. La *tombe* et le *tombeau* sont des monumens élevés sur les *sépulcres* et au milieu des *sépultures.* La *tombe* est proprement la table de pierre, de marbre, de bronze, &c. placée au-dessus de la fosse qui a reçu les ossemens des morts. Le *tombeau* est un ouvrage de l'art érigé à l'honneur des morts, pour conserver et illustrer leur mémoire par l'éloge de leur vie, par des emblèmes, des allégories, &c. La *tombe* est humble, simple, modeste : toutes sortes de marques d'honneur parent et relèvent le *tombeau.* La *sépulture* est proprement le lieu consacré pour rendre les derniers devoirs aux morts. Le *sépulcre* est particulièrement le caveau, la fosse

et un lieu quelconque qui reçoit les dépouilles des morts, et les rend au néant d'où ils sont sortis. On est enterré, inhumé dans la *sépulture*, on est enseveli, anéanti dans le *sépulcre*. La *tombe* et le *tombeau* affectent encore la distinction et l'orgueil des noms, des rangs et des fortunes; mais dans le fond des *sépultures*, mais dans l'abîme du *sépulcre*, tout est confondu, tout est égal, tout n'est rien. ROUBAUD.

TOMBER PAR TERRE, TOMBER À TERRE. *Tomber par terre* se dit de ce qui, étant déjà à terre, tombe de sa hauteur; et *tomber à terre*, de ce qui, étant élevé au-dessus de terre, tombe de haut. Un homme qui passe dans une rue et qui vient à tomber, *tombe par terre* et non *à terre*; car il y est déjà. Mais un couvreur à qui le pied manque sur un toit, *tombe à terre* et non *par terre*. Un arbre *tombe par terre*; les fruits de l'arbre *tombent à terre*. ANDRY DE BOIRREGARD.

TON HAUT, HAUT TON. Le *ton haut*, est un degré supérieur d'élévation d'une voix chantante, ou du son d'un instrument. Le *haut ton*, est une manière de parler arrogante, audacieuse, et qui annonce des prétentions de supériorité. BEAUZÉE.

TONNERRE, FOUDRE. Nous considérons plutôt le *tonnerre* comme un météore de l'air ou un effet naturel. Nous considérons plutôt la *foudre* comme l'instrument d'une puissance terrible, dirigé par l'intelligence, vers une fin morale. Le *tonnerre* frappe les corps, mais surtout les corps élevés; la *foudre* frappe les personnages, mais surtout les personnages les plus élevés. Le *tonnerre* tue, la *foudre* punit. Un coup de *tonnerre* se perd quelquefois dans les airs en un vain bruit; mais le coup de *foudre* porte à son but. DICT. ACAD.

TORS, TORTU, TORDU, TORTUÉ, TORTILLÉ. *Tors* indique simplement la direction d'un corps qui va tournant en long et de biais, mais sans marquer un défaut dans la chose *torse*; fil *tors*, colonne *torse*;

si l'on dit encore cou *tors*, jambe *torse*, pour marquer un défaut, c'est un reste de l'ancien usage qui n'étoit point exact. *Tortu* emporte une idée de défaut ou de censure. Un corps est *tortu*, quand au lieu d'être droit, comme il devroit l'être, il est de travers, contrefait, mal tourné. Un corps peut être ou accidentellement ou naturellement *tortu*, mais il n'y a de *tordu* que ce qu'on a *tordu* de force, ou en changeant avec effort sa direction simple et naturelle. Si le corps *tordu* conserve sa tournure accidentelle, il reste *tordu* ou contourné. *Tortué* signifie tourné en divers sens, courbé, faussé, en sorte que le corps *tortué* conserve une direction contraire à sa destination. Une aiguille, une pointe de compas, une épingle, une règle *tortuées* ne sont plus propres ou le sont moins pour l'usage qu'on en fait : pour s'en servir, il faut les redresser. *Tortillé* signifie *tordu* à plusieurs tours plus ou moins serrés, et se dit des corps flexibles. On *tortille* des fils, des cheveux, des brins d'osier, &c. pour en faire quelque ouvrage. Au propre, *tortillé*, comme *tors*, n'emporte pas un défaut ; mais au figuré il se prend en mauvaise part. ROUBAUD.

TORT, INJURE. Le *tort* regarde particulièrement les biens et la réputation ; il ravit ce qui est dû. L'*injure* regarde proprement les qualités personnelles ; elle impute des défauts. Le premier nuit, le second offense. Le zèle imprudent d'un ami fait quelquefois plus de *tort* que la colère d'un ennemi. La plus grande *injure* que l'on puisse faire à un honnête homme, est de se défier de sa probité. GIRARD.

TORT, PRÉJUDICE, DOMMAGE, DÉTRIMENT. Le *tort* blesse le droit de celui à qui on le fait. Le *préjudice* nuit aux intérêts de celui à qui on le porte. Le *dommage* cause une perte à celui qui le souffre. Le *détriment* détériore la chose de celui qui le reçoit. L'action injuste fait par elle-même le *tort*. L'action nuisible cause, par ses suites, le

préjudice. L'action offensive porte avec elle le *dommage.* L'action maligne opère le *détriment.* L'auteur du *tort* fait son bien ou se satisfait par le mal d'autrui. L'auteur du *préjudice* fait son affaire, d'où il résulte quelque mal pour autrui. L'auteur du *dommage* fait une action qui fait le mal d'autrui. L'auteur du *détriment* fait une action qui devient un mal pour autrui. ROUBAUD. DICT. ACAD.

TOUCHER, EMOUVOIR. L'action de *toucher* fait une impression dans l'ame; l'action d'*émouvoir* lui cause une agitation : l'impression produit l'agitation; ce qui vous *touche* vous *émeut*; si vous êtes *ému,* vous êtes *touché.* L'orateur a pour objet d'*émouvoir,* et il emploie les moyens de *toucher.* Pour *émouvoir* l'ame, il faut la *toucher.* Ce qui *touche* excite la sensibilité; ce qui *émeut* excite une passion. On est *touché* de compassion, de repentir, &c. On est *ému* de peur, de colère, &c. ROUBAUD.

TOUCHER, MANIER. On *touche* plus légèrement; on *manie* à pleine main. On *touche* une colonne, mais sans savoir si elle est de marbre ou de bois, On *manie* une étoffe, pour savoir si elle a du corps. Il y a du danger à *toucher* ce qui est fragile; il n'y en a pas à *manier* ce qui est rude. GIRARD.

TOUJOURS, CONTINUELLEMENT. Ce qu'on fait *toujours* se fait en tout temps et en toute occasion; ce qu'on fait *continuellement,* se fait sans interruption et sans relâche. Il faut *toujours* préférer son devoir à son plaisir; il est difficile d'être *continuellement* appliqué au travail. GIRARD.

TOUR, TOURNURE. *Tour* est un mot vague qui se prend de mille manières; *tournure* est un mot précis qui n'a qu'un sens déterminé. Un *tour* d'esprit, c'est un *tour* d'adresse, un trait de finesse, ou la *tournure,* la manière particulière de penser d'une personne. Le *tour* donne la *tournu-*

re; la chose reçoit la *tournure* donnée par le *tour*; et la *tournure* est la forme qui reste à la chose *tournée* ou changée par un certain *tour*. Avec un *tour* d'imagination, on voit les objets comme on veut les voir; avec une certaine *tournure* d'imagination ou telle manière habituelle de voir, on est heureux ou malheureux dans toute sorte de positions, et quoiqu'il arrive. Selon la *tournure* d'esprit et de caractère des personnes à qui vous parlez, vous donnez un *tour* ou un autre aux choses que vous dites. ROUBAUD. DICT. ACAD.

TOUR, CIRCONFÉRENCE, CIRCUIT. Le *tour* est la ligne qu'on décrit, ou l'espace qu'on parcourt en suivant la direction courbe des parties extérieures d'un corps ou d'une étendue, de manière à revenir au point d'où l'on étoit parti. La *circonférence* est la ligne courbe décrite ou formée par les parties d'un corps ou de l'espace, les plus éloignées du centre. Le *circuit* est la ligne ou le terme auquel aboutissent et dans lequel se renferment les parties d'un corps ou d'une étendue, en s'éloignant de la ligne droite, et en formant des tours, des détours, des retours. Des remparts font le *tour* de la ville. Un corps a sa *circonférence*, une chose fait un *circuit* dans lequel elle est renfermée. ROUBAUD.

TOUT, CHAQUE. Ces mots désignent également la totalité des individus de l'espèce désignée par le nom auquel ils sont joints : mais *tout* suppose uniformité dans le détail, et exclut les exceptions et les différences; *chaque*, au contraire, suppose et indique nécessairement des différences dans le détail. *Tout* homme a des passions, c'est une suite nécessaire de sa nature; *chaque* homme a sa passion dominante, c'est une suite nécessaire de la diversité des tempéramens. BEAUZÉE.

TOUT, LE. Ces deux mots marquent également la totalité physique des individus de l'espèce signifiée par le nom commun qu'ils précèdent. *Tout* marque primitivement et directement la totalité physique

des individus et ne désigne l'espèce que secondairement et indirectement, tandis que *le*, au contraire, désigne primitivement et directement l'espèce, et qu'il ne marque la totalité des individus que secondairement et indirectement. *Tout* désigne l'espèce, parce que la totalité des individus la constitue ; *le* marque la totalité des individus, parce que l'espèce les comprend tous. *Tout* est mieux, si l'on veut passer d'un principe général à des conséquences ou à des applications particulières. *Tout homme est foible et continuellement exposé à de dangereuses tentations : par quel privilége particulier prétendez-vous donc n'avoir rien à craindre de celles auxquelles vous vous exposez de gaieté de cœur.* Mais *le* doit être préféré si l'on veut établir un principe général, pour en tirer des conséquences également générales. *L'homme est foible et continuellement exposé à de dangereuses tentations : il a donc un besoin perpétuel de la grâce pour ne pas succomber.* Beauzée.

Traction, Attraction. *Traction* se dit des puissances qui tirent un corps par le moyen d'une corde, d'un trait, d'un crochet ou de toute autre chose semblable ; *attraction*, de l'action qu'un corps exerce, ou paroît exercer sur un autre, pour l'attirer à lui, mais sans qu'il paroisse de corps intermédiaire par le moyen duquel cette action s'exerce. La *traction* d'un chariot par un cheval ; l'*attraction* du fer par l'aimant. Dict. Acad.

Train, Equipage. Le *train* regarde la suite ; l'*équipage*, le service. On dit, un grand *train*, et un bel *équipage*. Il n'appartient qu'aux princes d'avoir des *trains* nombreux, et de superbes *équipages*. Girard.

Traîner, Entraîner. *Traîner*, c'est tirer après soi ; *entraîner*, *traîner* avec soi. On *traîne* à sa suite : on *entraîne* dans son cours. La guerre *entraîne* après elle des maux sans nombre, et *traîne* avec elle des maux sans fin. Des chevaux *traînent*

un char; et quelquefois le char *entraîne* les chevaux dans une pente rapide. ROUBAUD.

TRAITE, TRAJET, TROTTE. La *traite* est proprement l'étendue de l'espace ou du chemin qu'il y a d'un lieu à un autre. Le *trajet* est le passage qu'il faut traverser pour aller d'un lieu à un autre. La *traite* mène à un lieu; le *trajet* en sépare. On dit *traite* en parlant de la terre; et *trajet*, en parlant des eaux. La *traite* de Paris à Calais; le *trajet* de Calais à Douvres. La *traite* est plus ou moins longue; on dit une longue, grande ou forte *traite*; le *trajet* peut être fort court, on dit le *trajet* d'une rivière, d'un fossé, d'une rue. *Trotte* est un mot populaire; elle est en petit ce que la *traite* est en grand: elle regarde particulièrement les gens à pied. ROUBAUD.

TRAITÉ, MARCHÉ. Le *traité* est une convention, un accommodement sur des affaires importantes. Le *marché* est le prix de la chose qu'on achète avec des conventions, des conditions. L'idée propre et dominante de *traité*, est celle de fixer les conventions et d'établir les stipulations respectives des parties. L'idée propre et dominante du *marché*, est celle de s'accorder sur le prix des choses, et de faire un échange de valeurs ou de services. On négocie pour faire un *traité*, il y a des intérêts considérables à régler; on marchande pour faire un *marché*, il s'agit d'obtenir un bon prix. ROUBAUD.

TRANCHANT, DÉCISIF, PÉREMPTOIRE. Ce qui lève les difficultés et applanit les obstacles tout d'un coup, est *tranchant*; ce qui ne laisse plus de doute et entraîne le jugement, est *décisif*; ce qui ne souffre plus d'opposition, et interdit la réplique, est *péremptoire*. Ce dernier ne se dit que des choses; mais les deux premiers se disent aussi des personnes. L'homme *tranchant* ne voit point de difficulté; l'homme *décisif* n'a point de doute. A la confiance de celui-ci, l'autre ajoute l'arrogance. L'homme *tranchant* prend un ton et un air d'au-

torité ; l'homme *décisif* a le ton sec et un air de témérité. Il n'y a point à raisonner avec le premier ; il n'est pas aisé de raisonner avec le second. ROUBAUD. DICT. ACAD.

TRANQUILLITÉ, PAIX, CALME. On a la *tranquillité* en soi-même ; la *paix* avec les autres ; le *calme* après l'agitation. Les gens inquiets n'ont point de *tranquillité* dans leur domestique. Les querelleurs ne sont guère en *paix* avec leurs voisins. Plus la situation a été orageuse, plus on goûte de *calme*. GIRARD.

TRANSCRIRE, COPIER. On *transcrit* pour mettre au net, en forme, en règle, en état, dans un endroit convenable ; on *copie* pour multiplier, distribuer, répandre, conserver. Un marchant *transcrira*, chaque jour, la feuille de ses ventes et de ses achats, sur ses livres de comptes, pour être en règle ; avant l'invention de l'imprimerie, il falloit *copier* les ouvrages à la main. ROUBAUD.

TRANSFUGE, DÉSERTEUR. *Transfuge* ajoute à l'idée de *déserteur* l'idée accessoire de passer au service des ennemis. Le *transfuge* est plus coupable et plus criminel que le *déserteur* ; celui-ci n'est qu'infidèle ; mais le premier est traître. BEAUZÉE.

TRAVAIL, LABEUR. Le *travail* est une application soigneuse ; le *labeur* est un *travail* pénible. Le *travail* occupe nos forces ; le *labeur* exige des efforts soutenus. L'homme est né pour le *travail* ; le malheureux est condamné au *labeur*. Les difficultés obligent au *travail* ; les grands obstacles imposent un *labeur*. L'habitude du *travail* rend le *labeur* supportable. Malgré cette différence bien marquée, *labeur* a vieilli dans le style ordinaire, et les orateurs et les poètes s'en sont emparé pour l'appliquer à tout ce qui demande beaucoup de soin, de courage, de constance, de talent et de peine. ROUBAUD. DICT. ACAD.

A Travers, Au Travers. On passe *à travers* le milieu qui laisse un passage, une ouverture, un jour; on passe *au travers* du milieu dans lequel il faut se faire un passage, une ouverture, un jour pour percer. Là, vous avez la liberté de passer, rien ne s'y oppose; ici vous trouvez de la résistance, il faut la forcer. On passe une épée *au travers* du corps; on passe *à travers* les champs; le poil de chèvre ou de chameau passe *à travers* l'aiguille qui est percée; l'aiguille passe *au travers* de la peau qu'elle perce. Dict. Acad.

Travestir, Déguiser. *Travestir* annonce rigoureusement et uniquement un changement dans les habits ou un vêtement contraire au costume; tandis que *déguiser* souffre toute sorte de changemens, ou toute forme contraire aux formes naturelles ou habituelles. *Travestir*, c'est simplement substituer au vêtement propre un vêtement étranger, de manière que l'objet ne soit pas reconnu pour ce qu'il est; et *déguiser* c'est substituer aux apparences ordinaires et vraies des apparences trompeuses, de manière que l'objet ne soit pas, du moins facilement reconnu. Roubaud.

Trébucher, Broncher. On *trébuche*, lorsqu'on perd l'équilibre et qu'on va tomber; on *bronche*, lorsqu'on fait un faux pas, qn'on cesse d'aller droit et ferme, pour avoir heurté contre un corps pointu et éminent. Celui qui n'a pas le pied ferme est sujet à *trébucher*; celui qui marche dans un mauvais chemin est sujet à *broncher*. Il ne faut qu'un petit caillou, pour vous faire *broncher*; si vous perdez l'équilibre, vous *trébucherez*. On peut *broncher* et se redresser tout de suite; si l'on ne tombe pas en *trébuchant*, du moins on chancelle. Roubaud.

Trépas, Mort, Décès. *Trépas* est poétique, et emporte dans son idée le passage d'une vie à l'autre. *Mort* est du style ordinaire, et signifie précisément la cessation de vivre. *Décès* est d'un style

plus recherché, tenant un peu de l'usage du palais, et marque proprement le retranchement du nombre des mortels. Le second de ces mots se dit à l'égard de toutes sortes d'animaux, et les deux autres ne se disent qu'à l'égard de l'homme. Un *trépas* glorieux est préférable à une vie honteuse. La *mort* est le terme commun de tout ce qui est animé sur la terre. Toute succession n'est ouverte qu'au moment du *décès*. GIRARD.

TRÈS, FORT, BIEN. *Très* marque précisément et clairement le superlatif, sans mélange d'autre idée, ni d'aucun sentiment. *Fort* le marque moins précisément, mais il ajoute une espèce d'affirmation. *Bien* exprime de plus un sentiment d'admiration. *Très* ne convient que dans le sens moral et littéral ; car lorsqu'on dit d'un homme qu'il est *très-sage*, cela veut dire qu'il l'est véritablement. Au lieu que *fort* et *bien* peuvent quelquefois être employés dans un sens ironique ; avec cette différence que *fort* convient mieux lorsque l'ironie fait entendre qu'on pèche par défaut, et que *bien* est plus d'usage lorsque l'ironie fait entendre qu'on pèche par excès. On diroit donc en raillant, c'est être *fort* sage que de quitter ce qu'on a pour courir après ce qu'on ne peut avoir ; c'est être *bien* patient que de souffrir des coups de bâton sans en rendre. GIRARD.

TROMPER, DÉCEVOIR, ABUSER. On vous *trompe* en vous donnant pour vrai ce qui est faux, pour bon ce qui est mauvais ; et vous serez *trompé*, tant que vous ne serez pas en garde contre les personnes, et que vous ne voudrez pas connoître la valeur des choses. On vous *déçoit* en flattant vos goûts et en connivant à vos idées ; et vous serez *déçu*, tant que vous croirez facilement ce qui vous plaît, et que légèrement vous vous attacherez à ce qui vous rit. On vous *abuse*, en captivant votre esprit et vous livrant à la séduction ; vous serez *abusé*, tant que vous n'apprendrez pas à douter et à

craindre, et que vous vous abandonnerez vous-même sans savoir vous défendre. On *trompe* tout le monde et même plus habile que soi. On *déçoit* les gens qui s'en rapportent aux apparences, qui abondent dans leur propre sens. On *abuse* les personnes crédules, foibles, vives qui ne soupçonnent pas qu'on veuille les *tromper*. Roubaud.

Trompeur, Fallacieux. Ce qui trompe ou induit à erreur, de quelque manière que ce soit, est *trompeur* ; ce qui est fait pour tromper, abuser, jeter dans l'erreur par un dessein formé de tromper, avec l'artifice et l'appareil imposant le plus propre pour abuser, est *fallacieux*. *Trompeur* est un mot générique et vague : tous les genres de signes et d'apparences incertaines, sont *trompeurs* ; *fallacieux* désigne la fausseté, la fourberie, l'imposture étudiées. Roubaud.

Troupe, Bande, Compagnie. La *troupe* est purement et simplement une multitude de gens rassemblés en un lieu. La *bande* est une troupe particulière de gens de la même sorte, séparés du reste et liés ensemble par quelque chose qui leur est commun. La *compagnie* est une association de gens qui forment une espèce de corps, attaché ou appliqué à un certain genre d'occupations ou de soins. Ces trois mots se disent aussi des animaux. On dit, des *troupes* d'oies, d'insectes ; des *bandes* d'étourneaux ; des *compagnies* de perdrix. La *troupe* est nombreuse ; la *bande* va par détachemens ; la *compagnie* vit ensemble et forme une espèce de famille. Roubaud.

Tube, Tuyau. Le *tube* est, en général, un corps d'une telle figure ; le *tuyau* est plutôt un ouvrage propre pour tel usage. *Tube* est le mot primitif et simple ; il ne présente donc par lui-même que les propriétés générales de la chose. *Tuyau* est un dérivé distingué par une modification particulière ; il doit donc ajouter quelque idée accessoire et distinctive à l'idée générale ; il signifie proprement

petit *tube*. *Tube* est un terme de science; *tuyau* est de l'usage ordinaire. Le physicien et l'astronome se servent de *tubes*; nous employons différentes sortes de *tuyaux* pour conduire les liquides. Le géomètre et le physicien considèrent les propriétés des *tubes*; nous considérons l'utilité du *tuyau*. On appelle proprement *tubes* les choses propres aux sciences et d'un artifice savant; on dit les *tubes* des lunettes; les *tuyaux* sont pour les choses usuelles, communes, familières; on dit le *tuyau* d'une plume, d'une paille, d'une cheminée, &c. DICT. ACAD. ROUBAUD. BEAUZÉE.

TUMULTUEUX, TUMULTUAIRE. *Tumultueux* est à *tumultuaire*, à peu près comme la cause à l'effet; du moins *tumultuaire* désigne le résultat, le terme où le tumulte aboutit naturellement; tandis que *tumultueux* marque l'existence du tumulte. Une décision *tumultueuse* produira une décision *tumultuaire*. Dans une assemblée *tumultueuse*, on fait une élection *tumultuaire*. Avec des passions *tumultueuses*, on n'a que des volontés *tumultuaires*. ROUBAUD.

TYPE, MODÈLE. Le *type* porte l'empreinte de l'objet; le *modèle* en est la règle. Le *type* vous représente ce que les objets sont aux yeux; le *modèle* vous montre ce que les objets doivent être. Le *type* est fidèle, il est tel que la chose; le *modèle* est bon, il faut faire la chose d'après lui. Vous tirerez des espèces de copies du *type* par impression; vous en ferez du *modèle* par imitation. L'imprimeur ou typographe travaille sur des *types*; le sculpteur, comme le peintre, travaille d'après des *modèles*. ROUBAUD.

U

UNI, PLAIN. Ce qui est *uni* n'est pas raboteux; ce qui est *plain* n'a ni enfoncement ni élévation. Le marbre le plus *uni* est le plus beau. Un pays où il n'y ni montagnes ni vallées est *plain*. GIRARD.

Union, Jonction. L'*union* regarde particulièrement deux différentes choses qui se trouvent bien ensemble ; la *jonction* regarde proprement deux choses qui se rapprochent l'une auprès de l'autre. Le mot d'*union* renferme une idée d'accord ou de convenance ; celui de *jonction* semble supposer une marche, ou quelque mouvement. On dit l'*union* des couleurs, et la *jonction* des armées ; l'*union* de deux voisins, et la *jonction* de deux rivières. *Union* s'emploie souvent au figuré ; mais on ne se sert de *jonction* que dans le sens littéral. L'*union* soutient les familles et fait la puissance des états ; la *jonction* des ruisseaux forme les grands fleuves. Girard.

Unique, Seul. Une chose est *unique*, lorsqu'il n'y en a point d'autre de la même espèce ; elle est *seule*, lorsqu'elle n'est pas accompagnée. Un enfant qui n'a ni frère ni sœur est *unique* ; un homme abandonné de tout le monde reste *seul*. Girard.

Usage, Coutume. L'*usage* semble être universel ; la *coutume* paroît plus ancienne. Ce que la plus grande partie des gens pratiquent, est en *usage* ; ce qui est pratiqué depuis long-temps, est une *coutume*. L'*usage* s'introduit et s'étend ; la *coutume* s'établit et acquiert de l'autorité. Le premier fait la mode ; la seconde forme l'habitude. L'un et l'autre sont des espèces de lois, entièrement indépendantes de la raison dans ce qui regarde l'extérieur de la conduite. Girard.

User, Se Servir, Employer. *User* exprime l'action de faire usage d'une chose, selon le droit ou la liberté qu'on a d'en disposer à son gré et à son avantage. *Se servir* exprime l'action de tirer un service d'une chose, selon le pouvoir et les moyens qu'on a de s'en aider dans une occasion donnée. *Employer* exprime l'action de faire une application particulière d'une chose, selon les propriétés qu'elle a, et le pouvoir que vous avez d'en régler la desti-

mation. On *use* de la chose, de son droit, de ses facultés à sa fantaisie; on en *use* bien ou mal, selon qu'on en fait un emploi bon ou mauvais. On *se sert* d'un agent, d'un instrument, d'un moyen, comme on le peut, comme on le sait; on *s'en sert* bien ou mal, selon le talent ou l'habileté que l'on a, la manière dont on s'y prend, le rapport que le moyen a avec la fin. On *emploie* les choses, les personnes, ses moyens, ses ressources, comme on le juge convenable, eu égard à l'objet qu'il s'agit de remplir; on les *emploie* bien ou mal, selon qu'ils sont propres ou non à produire l'effet que l'on désire. ROUBAUD.

USURPER, ENVAHIR, S'EMPARER. *Usurper,* c'est prendre injustement une chose à son légitime maître, par voie d'autorité et de puissance : il se dit également des biens, des droits et du pouvoir. *Envahir,* c'est prendre tout d'un coup par voie de fait quelque pays ou quelque canton, sans prévenir par aucun acte d'hostilité. *S'emparer,* c'est précisément se rendre maître d'une chose, en prévenant les concurrens, et tous ceux qui peuvent y prétendre avec plus de droit. On n'*usurpe* point la couronne, lorsqu'on la reçoit des mains de la nation. Prendre des provinces après que la guerre est déclarée, c'est en faire la conquête, et non les *envahir.* Il n'y a point d'injustice à *s'emparer* des choses qui nous appartiennent, quoique nos droits et nos prétentions soient contestés. GIRARD.

UTILITÉ, PROFIT, AVANTAGE. L'*utilité* naît du service qu'on tire des choses; le *profit,* du gain qu'elles produisent; l'*avantage,* de l'honneur ou de la commodité qu'on y trouve. Un meuble a son *utilité*; une terre apporte du *profit*; une grande maison a son *avantage.* Les richesses ne sont d'aucune *utilité* quand on n'en fait pas usage. Les *profits* sont plus grands dans les finances et plus fréquens dans le commerce. L'argent donne

beaucoup d'*avantages* dans les affaires, il en facilite le succès. GIRARD.

V

VACANCES, VACATIONS. *Vacances* se dit de la cessation des études publiques dans les écoles ou dans les colléges ; *vacations*, de la cessation des séances des gens de justice. Le temps des *vacances* semble plus particulièrement destiné au plaisir ; c'est un relâche accordé au travail ; le temps des *vacations* semble plus spécialement destiné aux besoins personnels des gens de justice : c'est une interruption des affaires publiques, qui leur est accordée, afin qu'ils puissent s'occuper des leurs. Les écoliers perdent le temps durant les *vacances* ; les juges étudient durant les *vacations*. BEAUZÉE.

VACARME, TUMULTE. *Vacarme* emporte par sa valeur l'idée d'un plus grand bruit ; et *tumulte* celle d'un plus grand désordre. Une seule personne fait quelquefois du *vacarme*; mais *tumulte* suppose toujours qu'il y a un grand nombre de gens. Les maisons de débauche sont sujettes au *vacarme*; il arrive souvent du *tumulte* dans les villes mal policées. *Vacarme* ne se dit qu'au propre ; *tumulte* se dit au figuré du trouble et de l'agitation de l'ame. On tient mal une résolution qu'on a prise dans le *tumulte* des passions. CHEVALIER DE JAUCOURT.

VAILLANT et VAILLANCE, VALEUREUX et VALEUR. Le *vaillant* a de la *vaillance*, et le *valeureux* de la *valeur*. La *vaillance* est la force courageuse qui règne dans le cœur, et qui constitue l'homme véritablement *vaillant* ; la *valeur* est cette vertu qui se déploie avec éclat dans l'occasion, et qui rend l'homme *valeureux* dans le combat. La *vaillance* annonce la grandeur du courage; et la *valeur*, la grandeur des exploits. La *vaillance* ordonne, et la *valeur* exécute. Le héros a une haute *vaillance* et fait des prodiges de *valeur*. Il faut que l'offi-

cier soit *vaillant*; et le soldat, *valeureux*. ROUBAUD.

VAINCRE, SURMONTER. *Vaincre* suppose un combat contre un ennemi qu'on attaque, et qui se défend; *surmonter* suppose seulement des efforts contre quelque chose qu'on rencontre, et qui fait de la résistance. On a *vaincu* ses ennemis, quand on les a si bien battus qu'ils sont hors d'état de nuire. On a *surmonté* ses adversaires, quand on est venu à bout de ses desseins malgré leur opposition. Il faut du courage et de la valeur pour *vaincre*; de la patience et de la force pour *surmonter*. On se sert du mot *vaincre* pour les passions; et de celui de *surmonter* pour les difficultés. GIRARD.

VAINCU, BATTU, DÉFAIT. Une armée est *vaincue*, quand elle perd le champ de bataille; elle est *battue* quand elle le perd avec un échec considérable; elle est *défaite*, lorsque cet échec va au point que l'armée est dissipée, ou tellement affoiblie, qu'elle ne puisse plus tenir la campagne. *Vaincu* et *défait* ne se disent que des armées ou des grands corps. Un détachement n'est que *battu*. D'ALEMBERT.

VAINEMENT, EN VAIN. On a travaillé *vainement* quand on l'a fait sans succès; et *en vain*, quand on a travaillé sans fruit. L'ouvrage est manqué dans le premier cas; l'objet est manqué dans le second. Si je ne puis pas venir à bout de ma besogne, je travaille *vainement*; si ma besogne faite n'a pas l'effet que j'en attendois, j'ai travaillé *en vain*. ROUBAUD.

VALET, LAQUAIS. *Valet* a un sens général qu'on applique à tous ceux qui servent: *laquais* a un sens particulier qui ne convient qu'à une sorte de domestique. Le premier désigne proprement un homme de service, et le second, un homme de suite. L'un emporte une idée d'utilité; l'autre une idée d'ostentation. Les princes et les gens de basse condition n'ont point de *laquais*: mais les premiers ont des *valets* de pied qui en font les

fonctions et qui en portoient même autrefois le nom ; et les seconds ont des *valets* de labeur. GIRARD.

VALÉTUDINAIRE, MALADIF, INFIRME, CACOCHYME. Le *valétudinaire* est d'une santé chancelante ; le *maladif* est sujet à être malade ; l'*infirme* est affligé de quelque dérangement d'organes ; le *cacochyme* est plein de mauvaises humeurs. Les femmes par la constitution propre de leur sexe, sont naturellement plus *valétudinaires* que les hommes. Les gens malsains sont nécessairement *maladifs* ; les vieillards sont *infirmes* par le dépérissement naturel de leurs organes ; il y a beaucoup d'enfans *cacochymes* par le vice de leur origine ou de leur nourriture. ROUBAUD. DICT. ACAD.

VALEUR, COURAGE. Le *valeureux* peut manquer de *courage* ; le *courageux* est toujours maître d'avoir de la *valeur*. La *valeur* sert au guerrier qui va combattre ; le *courage*, à tous les êtres qui, jouissant de l'existence, sont sujets à toutes les calamités qui l'accompagnent. Contre les passions, que peut la *valeur*, sans *courage ?* elle est leur esclave et le *courage* est leur maître. La *valeur* outragée se venge avec éclat, tandis que le *courage* pardonne en silence. La *valeur* brave les horreurs de la mort ; le *courage* plus grand, brave la mort et la vie. DE PEZAI.

VALEUR, PRIX. Le mérite des choses en elles-mêmes en fait la *valeur* ; l'estimation en fait le *prix*. La *valeur* est la règle du *prix*, mais une règle qu'on ne suit pas toujours. De deux choses, celle qui est d'une plus grande *valeur* vaut mieux ; celle qui est du plus grand *prix*, vaut plus. Le mot de *prix* suppose quelque rapport à l'achat ou à la vente, ce qui ne se trouve pas dans le mot de *valeur*. Ainsi l'on dit que ce n'est pas être connoisseur, que de ne juger de la *valeur* des choses que par le *prix* qu'elles coûtent. GIRARD.

VALLÉE, VALLON. *Vallée* semble signifier un es-

pace plus étendu ; *vallon* semble en marquer un plus resserré. Les poètes ont rendu le mot *vallon* plus usité, parce qu'ils ont ajouté à la force de ce mot, une idée de quelque chose d'agréable et de champêtre ; et que celui de *vallée* n'a retenu l'idée que d'un lieu bas, et situé entre d'autres lieux plus élevés. On dit la *vallée* de Josaphat où le vulgaire pensoit autrefois que se devoit faire le jugement universel ; et l'on dit, le sacré *vallon*, où la fable établit la demeure des muses. GIRARD.

SE VANTER, SE JACTER. *Se vanter*, c'est se louer indiscrètement, immodestement, impertinemment ; *se jacter*, c'est *se vanter* avec arrogance, impudence. Celui qui *se vante*, se complaît dans la louange qu'il se donne : celui qui *se jacte* s'épanouit dans le panégyrique qu'il fait de lui. La *vanité*, selon la valeur propre du terme, n'est que du vent ; la *jactance* est le déchaînement de la *vanité*. Celui qui *se vante* veut attirer vos regards sur lui ; celui qui *se jacte*, voudroit les faire baisser devant lui. Celui qui *se vante* d'une bonne action, semble n'être pas accoutumé à en faire ; celui *se jacte* d'une grande action, paroît tout étonné de l'avoir faite. BEAUZÉE.

VANTER, LOUER. On *vante* une personne pour lui procurer l'estime des autres, ou pour lui donner de la réputation ; on la *loue* pour témoigner l'estime qu'on fait d'elle, ou pour lui applaudir. *Vanter*, c'est dire beaucoup de bien des gens, et leur attribuer de grandes qualités, soit qu'ils les aient ou qu'ils ne les aient pas. *Louer*, c'est approuver avec une sorte d'admiration ce qu'ils ont dit ou ce qu'ils ont fait, soit que cela le mérite ou ne le mérite pas. Il est plus ridicule de *se louer* soi-même que de *se vanter* ; car on *se vante* par un grand désir d'être estimé, c'est une vanité qu'on pardonne ; mais on *se loue* par une grande estime de soi, c'est un orgueil dont on se moque. GIRARD.

VARIATION, VARIÉTÉ. Les changemens successifs dans le même sujet font la *variation* ; la multitude des différens objets fait la *variété*. Ainsi l'on dit, la *variation* du temps et la *variété* des couleurs. Il n'y a pas eu de gouvernement où il n'y ait eu des *variations* ; il n'y a point d'espèce dans la nature, où l'on ne remarque beaucoup de *variétés*. GIRARD.

VARIATION, CHANGEMENT. La *variation* consiste à être tantôt d'une façon et tantôt d'une autre ; le *changement* consiste seulement à cesser d'être le même. C'est *varier* dans ses sentimens, que de les abandonner et les reprendre successivement ; c'est *changer* d'opinion que de rejeter celle qu'on avoit embrassée pour en prendre une nouvelle. Les *variations* sont ordinaires aux personnes qui n'ont point de volontés déterminées ; le *changement* est le propre des circonstances. GIRARD.

VARIÉTÉ, DIVERSITÉ, DIFFÉRENCE. La *variété* suppose plusieurs choses dissemblables et rassemblées comme sur un même fond. La *diversité* détruit, exclut la conformité. La *différence* exclut l'identité ou la parfaite ressemblance. Des couleurs et des figures *différentes* répandent la *variété* sur une étoffe. Des collines, des ruisseaux, des bois jettent sur un paysage non-seulement de la *variété* mais encore de la *diversité*. La *différence* des figures ne suffit point dans un tableau, si leurs couleurs, leurs attitudes, leur expression ne sont au moins *variées*. La conversation est agréable par la *variété* des objets qu'on y passe en revue ; la *diversité* des esprits qui se partagent, la rend vive et piquante ; mais elle devient bien ennuyeuse, quand on est réduit à dire à tout venant ce qu'on a dit ou entendu dire aux premiers venus, sans autre *différence* que celle des personnes ou des temps. DICT. ACAD. ROUBAUD

VEDETTE, SENTINELLE. Une *vedette* est à cheval ; une *sentinelle* est à pied. L'une et l'autre veillent

à la sûreté du corps, dont elles sont détachées, et pour la garde duquel elles sont mises en faction. GIRARD.

VEILLER À, VEILLER SUR, SURVEILLER. On *veille à*, afin que, pour que ; on *veille à* une chose, à son exécution, à sa conservation. On *veille sur*, au-dessus, par-dessus ; on *veille sur* ce qui se fait, *sur* les gens qui font la chose ; on *veille sur* les objets, *sur* les personnes, *sur* ce qu'on a dans sa dépendance, sous son inspection, en sa garde. On *surveille* d'en haut, d'office, avec charge ou autorité ; on *surveille* à tout, sur tout, et par une inspection supérieure, générale, comme chef, comme conducteur. Les soldats *veillent à* leurs postes ; les officiers *veillent sur* la chose et *sur* eux ; le général *surveille* à tout et les *surveille* tous. ROUBAUD.

VÉLOCITÉ, VITESSE, RAPIDITÉ. La *vélocité* est la qualité du mouvement fort et léger ; elle marque une grande *vitesse*, et proprement la *vitesse* de ce qui vole ; la *vitesse* est la qualité du mouvement prompt et accéléré ; elle exprime proprement la course prompte et accélérée de l'animal ardent qui s'essouffle. La *rapidité* est la qualité du mouvement impétueux et violent ; plus ou moins impétueuse et violente, elle est assez forte pour vaincre les obstacles, pour ravager, pour entraîner ce qu'elle rencontre sur son passage. A proprement parler, on dira, la *vélocité* d'un oiseau, la *vitesse* d'un cheval, la *rapidité* d'un torrent. On dira également la *vélocité*, la *vitesse* et la *rapidité* d'un trait, parce qu'un trait vole, siffle, renverse. ROUBAUD.

VÉNAL, MERCENAIRE. La chose *vénale* est à vendre ; on l'acquiert, elle est à vous en toute propriété. Le *mercenaire*, au contraire, n'est qu'au jour le jour ; il est au plus offrant, aujourd'hui pour et demain contre. On dira qu'un corps politique, qu'un tribunal est *vénal* ; on ne dira pas qu'il est

mercenaire. On ne dira pas d'un écrivain qui se vend alternativement, qu'il est *vénal,* mais qu'il est *mercenaire* : mais on dira que sa plume est *vénale.* Le caractère de la *vénalité* est de transmettre sa propriété ; celui du *mercenaire* n'est que de la louer à temps. ROUBAUD.

VENDRE, ALIÉNER. *Vendre,* c'est donner, céder pour de l'argent une chose dont on a la propriété, la libre disposition ; *aliéner,* c'est transférer à un autre la propriété d'un bien qu'on lui *vend* ou qu'on lui donne, dont on le rend maître d'une manière ou d'une autre. On *vend* ce que quelquelqu'un achète ; on *aliène* ce qu'un autre acquiert. Tout ce qui s'apprécie en argent se *vend,* fonds, mobilier, denrées, marchandises, travail, &c. On n'*aliène* que des fonds, des rentes, des droits, une succession, un mobilier de prix qui tient lieu de fonds. ROUBAUD.

VÉNÉRATION, RÉVÉRENCE, RESPECT. La *vénération* est un profond *respect* ; elle n'a au-dessus que l'adoration. La *révérence* est une crainte respectueuse ; elle impose avec le *respect* une sorte de frein. Le *respect* est une distinction honorable ; c'est le moindre degré d'honneur. La *vénération* est l'hommage de la civilité ou de la supplication ; elle est due au mérite éminent, à la sainteté, à la vertu exemplaire qui se présente à nous avec un certain appareil de majesté, digne également et de notre imitation et de nos hommages. La *révérence* est l'hommage de la soumission ou de la foiblesse ; elle est due au mérite, à la vertu revêtue d'une certaine autorité, soit par les pouvoirs qu'elle exerce, soit par le puissant ascendant qu'elle a sur les esprits. Le *respect* est l'hommage de l'infériorité ou de l'abaissement volontaire ; il est dû au mérite, et il n'est dû au rang, que parce que le rang suppose le mérite. ROUBAUD. DICT. ACAD.

VENIMEUX, VÉNÉNEUX. *Venimeux* ne se dit proprement que des animaux, ou des choses qui sont

infectées du venin de quelque animal ; et *vénéneux* ne se dit que des plantes. Au figuré, *venimeux* est très-propre à caractériser tout ce qui peut produire un grand mal sans avoir des apparences bien marquées ; et *vénéneux* peut s'appliquer aux choses dont on regardera la fécondité comme dangereuse. Il peut se trouver dans un ouvrage utile à beaucoup d'égards, des principes *vénéneux* contre lesquels il faut prémunir les lecteurs, ou par des préparations, ou par la suppression totale de ces principes. Mais il faut rejeter, sans ménagement, ces écrits séduisans par le coloris, dont les auteurs ont affecté de couvrir la doctrine *venimeuse* qu'ils y établissent. Beauzée.

Vérifier, Avérer. *Vérifier*, c'est employer les moyens de se convaincre ou de convaincre quelqu'un, qu'une chose est véritable ou conforme à ce qu'elle est. *Avérer*, c'est constater d'une manière convaincante qu'une chose est vraie ou réelle, qu'elle existe. Vous *vérifiez* un rapport, pour savoir s'il est véritable ou fidèle ; vous *avérez* un fait, en vous assurant qu'il est vrai ou réel. L'écriture et la signature d'un billet étant *vérifiées*; l'obligation est *avérée*. On *vérifie* une citation, en la comparant avec le texte cité ; il s'agit alors seulement de savoir si la copie est conforme à l'original ; et il n'y a rien à *avérer* à l'égard de la chose citée. Roubaud.

Verser, Répandre. *Verser* ne se dit que des liquides ; son idée propre, c'est l'effusion. *Répandre* se dit même au propre, de divers objets solides et assemblés, comme des liquides. On *verse* et on *répand* de l'eau, du vin, du sang, des larmes ; on *répand* et on ne *verse* pas des fleurs, des parfums, des monnoies. *Répandre*, ne prend qu'accidentellement l'idée d'effusion, en s'appliquant aux liqueurs ; mais alors même, son idée distinctive est celle de diffusion ou de dispersion des choses liquides. Une source *verse* ses eaux, dès

qu'elles coulent; elle les *répand,* quand elles s'étendent çà et là. On *verse* avec dessein, ou par une cause naturelle et nécessaire : on *verse* du vin dans un tonneau pour le garder ; on *verse* de l'eau sur les mains pour les laver. On *répand* avec dessein ou sans le vouloir : vous *répandez* du sel ou du fumier sur les terres pour les fertiliser ; vous *répandez* de l'argent, des secours parmi le peuple, pour le soulager. L'effusion marque une succession, une continuité d'écoulement dans les choses *versées* ; et la dispersion, une étendue, une certaine abondance de choses *répandues* çà et là : le ciel *verse* la pluie sur les campagnes et *répand* au loin la rosée. DICT. ACAD. *d'après* BEAUZÉE.

VERSION, TRADUCTION. La *version* est plus littérale, plus attachée aux procédés propres de la langue originale et plus asservie dans ses moyens aux vues de la construction analytique. La *traduction* est plus occupée du fond des pensées, plus attentive à les présenter sous la forme qui peut leur convenir dans la langue nouvelle, et plus assujettie, dans ses expressions, aux tours et aux idiomes de cette langue. La *version* ne doit être que fidèle et claire ; la *traduction* doit avoir de plus de la facilité, de la convenance, de la correction et le ton propre à la chose, conformément au génie du nouvel idiome. L'art de la *traduction* suppose nécessairement celui de la *version*. BEAUZÉE.

VESTIGE, TRACE. Le *vestige* est l'empreinte laissée par un corps sur l'endroit où il a posé et pesé ; la *trace* est un trait quelconque de l'objet, imprimé ou décrit d'une manière quelconque sur un autre corps. On cherche, on découvre les *vestiges* ; on reconnoît, on suit les *traces*. Le *vestige* n'est qu'un trait imprimé, on le cherche : la *trace* est une ligne plus ou moins prolongée, on la suit. Le *vestige* marque l'endroit où un homme a passé ; la *trace* marque la voie qu'il a suivie. Les *vestiges* sont plus ou moins épars ; les *traces* sont plus ou

moins continues. En marchant sur un pavé gras, vous y laissez des *vestiges* ; en glissant sur ce même pavé, vous y formez des *traces*. L'empreinte des *vestiges* est plus ou moins superficielle ; l'impression des *traces* est plus ou moins profonde. Roubaud. Dict. Acad.

Vêtement, Habillement, Habit. *Vêtement* exprime simplement ce qui sert à couvrir le corps et il comprend tout ce qui est à cet usage, même la coiffure et la chaussure, et rien au-delà. Outre l'essentiel de vêtir, l'*habillement* renferme dans son idée un rapport à la forme, à la façon dont on est vêtu ; et il s'étend non-seulement à tout ce qui sert à couvrir le corps, mais encore à la parure et à tout ce qui n'est que pur ornement, comme rubans, pierreries, épée, &c. *Habit* ne signifie que ce qui est robe ou ce qui tient de la robe ; l'on ne s'en sert que pour marquer ce qui est l'ouvrage du tailleur ou de la couturière. Girard.

Vêtu, Revêtu, Affublé. *Vêtu* se dit des habits ordinaires faits pour le besoin et la commodité ou même pour les ornemens de la mode. *Revêtu* s'applique aux habillemens établis pour distinguer dans l'ordre civil les emplois, les honneurs et les dignités. *Affublé* est d'un uage ironique pour les habillemens extraordinaires et de caprice, ou pour ceux que portent les personnes qui ont fait le sacrifice de leur liberté. Les femmes peuvent être *vêtues* galamment, mais toujours selon les lois de la pudeur. L'homme en place doit être *revêtu* de son costume, lorsqu'il est en fonctions. Pour se déguiser, on s'*affuble* quelquefois d'un froc ou de quelque habillement extraordinaire. Girard.

Vexer, Molester, Tourmenter. Vous êtes *vexé* par la violence qui vous *tourmente* pour vous dépouiller injustement. Vous êtes *molesté* par des charges, des attaques, des poursuites qui vous harcèlent et vous fatiguent. Vous êtes *tourmenté* par toutes sortes de peines dont la force et la con-

tinuité ne vous laissent point de repos. On *vexe* le foible ; on *moleste* surtout le débonnaire ; on *tourmente* tout le monde. ROUBAUD.

VIANDE, CHAIR Le mot *viande* porte avec lui une idée de nourriture, que n'a pas celui de *chair*; mais ce dernier a, à la composition physique de l'animal, un rapport que n'a pas le premier. Ainsi l'on dit que le poisson et les légumes sont *viandes* de carême ; que la perdrix a la *chair* courte et tendre. *Chair* ne se dit que des parties molles ; *viande* se dit d'une portion de substance animale, mêlée de parties molles et de parties dures. *Viande* se prend encore d'une manière plus générale que *chair*. On dit de la *chair* de perdrix, de poulet, de lièvre, &c. et de toutes ces *chairs* que ce sont des *viandes*; mais on ne dit pas de la *viande* de perdrix, de poulet, &c. On dit *viande* et non *chair* de boucherie. GIRARD. DIDEROT.

VIBRATION, OSCILLATION. *Vibration* indique proprement tout mouvement alternatif et réciproque sur lui-même, dont la cause réside uniquement dans l'élasticité : tels sont les mouvemens des cordes *vibrantes*, et des parties internes de tout corps sonore en général ; tels sont aussi les balanciers, les montres, qui font leurs *vibrations* en vertu de l'élasticité des ressorts spiraux qu'on leur applique. *Oscillation* signifie proprement tout mouvement alternatif et réciproque sur lui-même, dont la cause réside uniquement dans la pesanteur ou gravitation ; tels sont les mouvemens des ondes, et tous ceux des corps suspendus, d'où dérive la théorie des pendules. Le mouvement de *vibration* mesure les sons ; celui d'*oscillation* mesure le temps. ROMILLY.

VICE, DÉFAUT, IMPERFECTION. *Vice* marque une mauvaise qualité morale, qui procède de la dépravation ou de la bassesse du cœur ; *défaut* marque une mauvaise qualité de l'esprit, ou une mauvaise qualité purement extérieure. *Imperfection* est le

diminutif de *défaut*. La négligence dans le maintien est une *imperfection*; la difformité et la timidité sont des *défauts*; la cruauté et la lâcheté sont des *vices*. Ces mots diffèrent également dans le physique et au figuré. Souvent une guérison reste dans un état d'*imperfection*, lorqu'on n'a pas corrigé le *vice* des humeurs ou le *défaut* de fluidité du sang. Le commerce d'un état s'affoiblit par l'*imperfection* des manufactures, par le *défaut* d'industrie, et par le *vice* de la constitution. D'Alembert.

Vice, Défaut, Ridicule. En parlant des imperfections de l'ame, les *vices* partent d'une dépravation du cœur; les *défauts*, d'un *vice* de tempérament; le *ridicule*, d'un *défaut* d'esprit. La Bruyère.

Viduité, Veuvage. La *viduité* est l'état actuel du survivant des deux conjoints, qui n'a point encore passé à un autre mariage; le *veuvage* est le temps que dure cet état. Ainsi on ne joint à *viduité* que des prépositions relatives à l'état; et à *veuvage* des prépositions relatives à la durée. Beauzée.

Vieux, Ancien, Antique. *Vieux* dit moins qu'*ancien*, et *ancien* moins qu'*antique*. Une mode est *vieille*, lorsqu'elle cesse d'être en usage; elle est *ancienne* lorsque l'usage en est entièrement passé; elle est *antique* lorsqu'il y a déjà longtemps qu'elle est *ancienne*. Ce qui est récent, n'est pas *vieux*; ce qui est nouveau, n'est pas *ancien*; ce qui est moderne, n'est pas *antique*. *Vieillesse* regarde particulièrement l'âge; *ancienneté* est plus propre à l'égard de l'origine des familles; *antiquité* convient mieux à ce qui a été dans des temps fort éloignés. On dit *vieillesse* décrépite, *ancienneté* immémoriale, *antiquité* reculée. Girard.

Vigoureux, Fort, Robuste. Le *vigoureux* semble plus agile, et doit beaucoup au courage. Le *fort* paroît être plus ferme, et doit beaucoup à la

construction des muscles. Le *robuste* est moins sujet aux infirmités, et doit beaucoup à la nature du tempérament. On est *vigoureux* par le mouvement et par les efforts qu'on fait. On est *fort* par la solidité et par la résistance des membres. On est *robuste* par la bonne conformation des parties qui servent aux fonctions naturelles. Un homme *vigoureux* attaque avec violence ; un homme *fort* porte d'un air aisé ce qui accableroit un autre. Un homme *robuste* est à l'épreuve de la fatigue. GIRARD.

VILLAGE, HAMEAU, BOURG. La privation d'un marché distingue un *village* d'un *bourg*, comme la privation d'une église paroissiale distingue un *hameau* d'un *village*. BEAUZÉE.

VILLE, CITÉ. La *ville* est l'enclave des murailles, ou la population renfermée dans cette enclave. La *cité* est le peuple d'une contrée, ou la contrée même, gouvernée par les mêmes lois. La *ville* a des maisons et des habitans ; la *cité*, des citoyens. La *ville* est à la *cité* ce que la maison est à la famille, dans le sens propre et naturel. La *cité* peut être répandue comme la famille ; la *ville* est renfermée comme la maison. Un Lacédémonien célèbre disoit : *A Sparte, la cité sert de mur à la ville.* ROUBAUD.

VIN NOUVEAU, NOUVEAU VIN. Du *vin nouveau*, c'est du vin nouvellement fait. Du *nouveau vin*, c'est du vin nouvellement mis en perce, ou du vin différent de celui qu'on buvoit auparavant. BEAUZÉE.

VIOL, VIOLEMENT, VIOLATION. Le *viol* est le crime de celui qui attente par force à la pudicité d'une fille ou d'une femme. *Violement* ne se dit que de l'infraction de ce qu'on doit observer, et ce mot exige toujours un complément qui fasse connoître la nature du devoir qui est transgressé. *Violation* se dit plus spécialement des choses sacrées ou très-respectables, quand elles sont profanées.

Le *viol* est puni de mort. Le *violement* d'un traité, d'une promesse, d'une loi, &c. est plus ou moins criminel. La *violation* d'un serment, d'un temple, &c. est toujours d'une nature grave. BEAUZÉE.

VIOLENT, EMPORTÉ. Il me semble que le *violent* va jusqu'à l'action, et que l'*emporté* s'arrête ordinairement aux discours. Un homme *violent* est prompt à lever la main ; il frappe aussitôt qu'il menace. Un homme *emporté* est prompt à dire des injures, et il se fâche aisément. Les *emportés* n'ont quelquefois que le premier feu de mauvais, les *violens* sont plus dangereux. Il faut se tenir sur ses gardes avec les personnes *violentes* ; et il ne faut souvent que de la patience avec les personnes *emportées*. GIRARD.

VIS-À-VIS, EN FACE, FACE À FACE. *Vis-à-vis* désigne le rapport de deux objets qui sont en vue l'un de l'autre, en perspective l'un à l'autre ; qui se regardent, qui sont en opposition directe, et sur la même ligne du rayon visuel. *En face* ne marque qu'un simple rapport de perspective ; *face à face* marque un double rapport de réciprocité. La *face* d'un objet a plus ou moins d'étendue. On dit la *face* de la terre, on ne dit pas la *face* d'un corps pointu. Deux objets sont *face à face*, lorsque la *face* de l'un correspond à la *face* de l'autre, dans une certaine étendue un objet est en *face* d'un autre ; mais deux objets sont *face à face*, l'un à l'égard de l'autre. On ne dira pas qu'une maison est *en face* d'un arbre, un arbre peut être *en face* d'une maison ; deux arbres seront *vis-à-vis* l'un de l'autre, et non *face à face*. DICT. ACAD.

VISCÈRES, INTESTINS, ENTRAILLES. Des *viscères* sont des organes intérieurs, destinés à produire dans les alimens ou dans les humeurs, des changemens utiles à la santé et à la vie : le cœur, le foie, les poumons, les boyaux, &c. sont des *viscères*. Les *intestins* sont proprement des substances char-

nues en dedans, membraneuses en dehors, qui servent à digérer, à purifier, à distribuer le chyle, et à vider les excrémens. Tout cela est renfermé dans les *entrailles*, mais indistinctement et indéfiniment, de manière qu'un *viscère*, un *intestin*, fait partie des *entrailles*. Les *entrailles* sont de la langue vulgaire : *viscères* et *intestins* appartiennent à l'anatomie et à la médecine. *Entrailles* est le seul qui s'emploie au figuré. On a des *entrailles* de père, de miséricorde, &c. Roubaud.

Vision, Apparition. La *vision* se passe dans les sens intérieurs, et ne suppose que l'action de l'imagination. L'*apparition* frappe de plus les sens extérieurs, et suppose un objet au dehors. Les cerveaux échauffés et vides de nourriture croient souvent avoir des *visions* ; les esprits timides et crédules prennent quelquefois pour des *apparitions* ce qui n'est rien ou qui n'est qu'un jeu. Girard,

Vite, Tôt, Promptement. Le mot *vite* paroît plus propre pour exprimer le mouvement avec lequel on agit, son opposé est *lentement*. Le mot *tôt* regarde le moment où l'action se fait, son opposé est *tard*. *Promptement* semble avoir plus de rapport au temps qu'on emploie à la chose ; son opposé est *long-temps*. On avance en allant *vite* ; mais on va sûrement en allant lentement. Le crime est toujours puni ; si ce n'est *tôt*, c'est tard. Il faut être long-temps à délibérer ; mais il faut exécuter *promptement*. Qui commence *tôt*, et travaille *vite*, achève *promptement*. Girard.

Vivacité, Promptitude. La *vivacité* tient beaucoup de la sensibilité et de l'esprit. Les moindres choses piquent un homme *vif* ; il sent d'abord ce qu'on lui dit, et réfléchit moins qu'un autre dans ses réponses. La *promptitude* tient davantage de l'humeur et de l'action : un homme *prompt* est plus sujet aux emportemens qu'un autre ; il a la main légère et il est expéditif au travail. L'indolence est l'opposé de la *vivacité* ; la lenteur l'est de la *promptitude*. Girard.

Voie, Moyen. On suit la *voie*, on emploie les *moyens*. La *voie* est une carrière à parcourir par une suite d'actions ; le *moyen* est la force ou la puissance mise en action pour obtenir. Le propre de la *voie* est de tracer ou retracer votre marche, ce que vous avez à faire, ce que vous faites avec suite ; le propre du *moyen* est d'agir, d'exécuter, de produire l'effet. La *voie* est bonne, juste, sage ; elle va au but. Le *moyen* est puissant, efficace, sûr ; il tend à la fin. Il y a différentes *voies* pour parvenir ; le *moyen* le plus sûr, quelque *voie* que l'on prenne, est une volonté ferme, constante, inébranlable. Girard. Roubaud. Dict. Acad.

Voir, Apercevoir. Les objets qui ont quelque durée ou qui se montrent, sont *vus* : ceux qui fuient ou qui se cachent sont *aperçus*. On *voit* dans un visage la régularité des traits ; et l'on y *aperçoit* les mouvemens de l'ame. Dans une nombreuse cour, les premiers sont *vus* du prince : à peine les autres en sont-ils *aperçus*. Girard.

Voir, Regarder. On *voit* ce qui frappe la vue ; on *regarde* où l'on jette un coup d'œil. Nous *voyons* les objets qui se présentent à nos yeux ; nous *regardons* ceux qui excitent notre curiosité. On *voit* ou distinctement ou confusément ; on *regarde* ou de loin ou de près. Les yeux s'ouvrent pour *voir* ; ils se tournent pour *regarder*. Le connoisseur *regarde* les beautés d'un tableau qu'il *voit* ; celui qui ne l'est pas, *regarde* le tableau sans en *voir* les beautés. Girard.

Voix Commune, Commune Voix. Une *voix commune*, est une voix ordinaire, qui n'a rien de plus remarquable qu'une autre. Une *commune voix* est l'unanimité, la réunion de tous les suffrages prononcés unanimement. Beauzée.

Vol, Volée, Essor. Le *vol* est l'action de s'élever dans les airs et d'en parcourir un espace. La *volée* est un *vol* soutenu et prolongé, ou varié : l'*essor* est un *vol* hardi, haut et long, le plein *vol*

d'un grand oiseau. Tout oiseau prend son *vol*; vous donnez la *volée* à qui vous donnez la liberté de s'envoler où il voudra et de s'enfuir tout à fait; vous le prenez à la *volée*, dans le cours de son *vol*; l'oiseau de proie prend un *essor* d'autant plus véhément, qu'il a été plus long-temps contraint. Au figuré, on prend son *vol* pour s'élever à une certaine hauteur et s'y maintenir; on prend son *essor* comme par impulsion et par instinct. Pour prendre son *vol*, l'esprit mesure ses forces; le génie, pour prendre son *essor*, obéit au sentiment qu'il a de ses forces, sans les mesurer. Le *vol* suit l'*essor*; par l'*essor* ou par la manière de s'élever, vous jugez si le *vol* sera haut et soutenu. ROUBAUD. DICT. ACAD.

VOLONTÉ, INTENTION, DESSEIN. La *volonté* est une détermination fixe, qui regarde quelque chose de prochain; elle le fait rechercher. L'*intention* est un mouvement, ou un penchant de l'ame, qui envisage quelque chose d'éloigné; elle y fait tendre. Le *dessein* est une idée adaptée et choisie, qui paroît supposer quelque chose de médité et de méthodique; il faut chercher les moyens de l'exécution. Les *volontés* sont plus connues et plus précises; les *intentions* sont plus cachées et plus vagues; les *desseins* sont plus vastes et plus raisonnés. On dit, faire une chose de bonne *volonté*, avec une *intention* pure et de *dessein* prémédité. Il est d'un grand homme d'être ferme dans ses *volontés*, droit dans ses *intentions* et raisonnable dans ses *desseins*. GIRARD.

VOLUME, TOME. Le *volume* peut contenir plusieurs *tomes*, et le *tome* peut faire plusieurs *volumes*; mais la reliûre sépare les *volumes*, et la division de l'ouvrage distingue les *tomes*. Il ne faut pas toujours juger de la science de l'auteur par la grosseur du *volume*. Il y a beaucoup d'ouvrages en plusieurs *tomes*, qui seroient meilleurs s'ils étoient réduits en un seul. GIRARD.

VOLUPTÉ, DÉBAUCHE, CRAPULE. La *volupté* suppose beaucoup de choix dans les objets, et même de la modération dans la jouissance. La *débauche* suppose le même choix dans les objets, mais nulle modération dans la jouissance. La *crapule* exclut l'un et l'autre. DIDEROT.

VOUER, DÉVOUER, DÉDIER, CONSACRER. Ces termes s'emploient proprement dans le style religieux. Dans un danger, vous *vouez*, vous engagez par un lien sacré vos enfans à Dieu. Les religieux se *vouent* ou se *dévouent* sans réserve au service de Dieu. Les martyrs se *dévouoient* à la mort pour le triomphe de la religion. On *dédie* une église, une chapelle, un autel, sous l'invocation de quelque saint; on dit aussi, *dédier*, donner tout entier à une profession sainte, sous de saints auspices. On ne *consacre* qu'à Dieu; on *consacre* une église avec des cérémonies religieuses. Ces termes ont passé dans le style profane, et le *vœu* est un engagement inviolable; le *dévouement*, un abandonnement entier aux volontés d'autrui; la *dédicace*, le tribut d'honneur d'un client; la *consécration*, un dévouement si absolu, si inaltérable, qu'il en est comme sacré. ROUBAUD.

VOULOIR, AVOIR ENVIE, SOUHAITER, DÉSIRER, SOUPIRER, CONVOITER. Le dernier de ces mots suppose toujours un objet illicite et défendu par la loi de Dieu: on *convoite* la femme ou le bien d'autrui. Les autres cinq ne disent rien de bon ou de mauvais dans l'objet; ils n'expriment que le mouvement par lequel l'ame se porte vers lui, quel qu'il soit, avec les différences suivantes pour chacun d'eux. On *veut* un objet présent et on en *a envie*; mais on le *veut* avec plus de connoissance et de réflexion, et l'on en *a envie* avec plus de ressentiment et de goût. On *souhaite* et on *désire* des choses plus éloignées; mais les *souhaits* sont plus vagues et les *désirs* plus ardens. On *soupire* pour des choses plus touchantes. Les *volontés* se con-

duisent par l'esprit, elles doivent être justes ; les *envies* tiennent des sens, elles doivent être réglées ; les *souhaits* se nourrissent d'imaginations, ils doivent être bornés ; les *désirs* viennent des passions, ils doivent être modérés ; les *soupirs* partent du cœur, ils doivent être bien adressés. On fait sa *volonté*, on satisfait son *envie*, on se repaît de *souhaits* ; on s'abandonne à ses *désirs* ; on pousse des *soupirs*. On dit de la *volonté*, qu'elle est éclairée ou aveugle ; de l'*envie*, qu'elle est bonne ou mauvaise ; du *souhait*, qu'il est raisonnable ou ridicule ; du *désir*, qu'il est foible ou violent ; et du *soupir*, qu'il est naturel ou affecté. GIRARD.

VRAI, VÉRIDIQUE. *Vrai* se prend quelquefois dans l'acception de *véridique*, mais avec une grande différence. L'homme *véridique* dit *vrai* ; l'homme *vrai* dit le vrai. L'homme *vrai* est *véridique* par caractère, par la simplicité, la droiture, l'honnêteté, la véracité de son caractère. L'homme *véridique* aimera bien à dire la vérité ; l'homme *vrai* ne peut que la dire. Dieu est *vrai* par essence ; l'écrivain inspiré par lui est contraint d'être *véridique*. ROUBAUD.

VRAI, VÉRITABLE. *Vrai* marque précisément la vérité objective, c'est-à-dire, qu'il tombe directement sur la réalité de la chose ; il signifie qu'elle est telle qu'on la dit. *Véritable* désigne proprement la vérité expressive, c'est-à-dire, qu'il se rapporte principalement à l'exposition de la chose ; et il signifie qu'on la dit telle qu'elle est. Ainsi le premier de ces mots aura une grâce particulière lorsque, dans l'emploi, on portera d'abord son point de vue sur le sujet lui-même ; et le second conviendra mieux, lorsqu'on portera ce point de vue sur le discours. Quelques auteurs, même protestans, soutiennent qu'il n'est pas *vrai* qu'il y ait eu une papesse Jeanne, et que l'histoire qu'on en a faite n'est pas *véritable*. GIRARD.

SUPPLÉMENT.

Abécédaire, Alphabétique. *Abécédaire* a rapport au fond de la chose; au lieu qu'*alphabétique* se dit par rapport à l'ordre. Les dictionnaires sont disposés par ordre *alphabétique*, et ne sont pas pour cela *abécédaires*. Dict. Acad.

Attaquer Quelqu'un, S'Attaquer à Quelqu'un. *Attaquer* n'exprime qu'une simple attaque, l'oppression, un acte d'hostilité : *s'attaquer* annonce une résolution décidée de prendre à partie, d'*attaquer* et de poursuivre quelqu'un qu'on rend responsable de quelque événement, ou pour un tort qu'on lui attribue. Ainsi le verbe, joint au pronom personnel, diffère du verbe simple, en ce qu'il exprime un choix, une préférence, un ressentiment, une volonté acharnée qui fait qu'on s'en prend à quelqu'un plutôt qu'à d'autres, qu'on le prend pour l'objet de ses poursuites, &c. Roubaud.

Aussi, C'est Pourquoi, Ainsi. Il est des cas où *aussi, c'est pourquoi, ainsi* ne servent qu'à lier une proposition avec une autre : mais alors même *aussi* a quelque chose de plus énergique, *c'est pourquoi* quelque chose de plus raisonné, *ainsi* quelque chose de plus modéré et de plus vague. En effet, *aussi* désigne l'égalité, la parité entière, la correspondance parfaite : *cet homme a été bien récompensé,* aussi *a-t-il bien mérité. C'est pourquoi* exprime la raison d'une chose, raison donnée dans le discours qui précède la phrase que cette locution commence : *Dieu est bon,* c'est pourquoi *il nous*

envoie des maux qui nous rappellent à lui. *Ainsi*, plus foible d'expression, ne désigne que la conformité, la ressemblance, l'analogie : *le hibou cherche l'obscurité ;* ainsi *le méchant cherche les ténèbres.* Quelquefois cependant ses rapports sont plus marqués : ainsi *que la vertu, le crime a ses degrés.* Il en est de même, lorsque ce mot exprime une dépendance entre deux propositions. ROUBAUD.

AVOIR ÉTÉ, ETRE ALLÉ. Ces deux expressions font entendre un transport local ; mais la première le double. Qui *est allé*, a quitté un lieu pour se rendre dans un autre ; qui *a été* a de plus quitté ce lieu où il s'étoit réuni. Tous ceux qui *sont allés* à la guerre n'en reviendront pas. Tous ceux qui *ont été* à Rome n'en sont pas meilleurs. GIRARD.

AVOIR, POSSÉDER. Pour *avoir* une chose, il suffit qu'elle nous appartienne ; mais pour la *posséder*, il faut qu'elle soit en nos mains, et que nous ayons la liberté actuelle d'en disposer ou d'en jouir. Nous *avons* des revenus, quoique non payés, et même saisis par des créanciers, et nous *possédons* des trésors. On n'est pas toujours le maître de ce qu'on *a* ; on l'est de ce qu'on *possède.* En fait de science et de talent, il suffit, pour les *avoir*, d'y être médiocrement habile ; pour les *posséder*, il faut y exceller. GIRARD.

BON SENS, BON GOÛT. Le *bon sens* et le *bon goût* ne sont qu'une même chose à les considérer du côté de la faculté. Le *bon sens* est une certaine droiture de l'ame qui voit le vrai, le juste, et s'y attache. Le *bon goût* est cette même droiture par laquelle l'ame voit le bon et l'approuve. La différence de ces deux choses ne se tient que du côté des objets. On restreint ordinairement le *bon sens* aux choses plus sensibles, et le *bon goût* à des objets plus fins et plus relevés. CHEVALIER DE JAUCOURT. Entre le *bon sens* et le *bon goût*, il y a la différence de la cause à son effet. LA BRUYÈRE.

PANACHER, SE PANACHER. Des fleurs, des oiseaux

panachent; c'est leur propriété de prendre les couleurs ou les formes d'un panache. Les oiseaux, les fleurs *se panachent* lorsque, par le développement et l'énergie de cette propriété, ils prennent en effet ces couleurs et ces formes. Dict. Acad.

Précision, Concision. La *précision* consiste dans la proportion exacte entre l'idée et l'expression, entre ce qui étoit à dire et ce qui est dit, de manière que l'un n'excède pas l'autre, et que la mesure des pensées règle celle des paroles, et la mesure du sujet celle de l'ouvrage. Telle est la *précision*, qualité des bons esprits en prose comme en vers, et devoir de tout écrivain dans tous les genres. La *concision* au contraire n'est point un devoir : c'est une qualité de tel ou tel écrivain : elle consiste à renfermer habit iellement sa pensée dans le moindre espace possible : elle ajoute à la force, si elle n'ôte rien à la clarté, comme dans Tacite et Salluste chez qui elle est une beauté : elle est un défaut dans Perse dont il faut deviner la pensée, qui n'est pas suffisamment exprimée. La Harpe.

FIN.

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis, Great Queen Street, Lincoln's Inn Fields.